

RUDOLF STEINER



La liberté de penser et les mensonges de notre époque

TRIADES

RUDOLF STEINER

**LA LIBERTÉ DE PENSER
ET LES MENSONGES
DE NOTRE ÉPOQUE**

*12 conférences faites à Berlin
du 13 février au 30 mai 1916*

Traduction de
Raymond Burlotte



*TRIADES - PARIS
2000*

Titre original : Gegenwärtiges und Vergangenes im
Menschengeiste,

2^e édition, 1962, Rudolf Steiner Verlag, Dornach (Suisse)

© 1953 by Rudolf Steiner-Nachlassverwaltung
Dornach (Suisse)

GA 167

Image de la couverture : Odilon Redon, « Le condamné »,
fusain de 1881. Museum of Modern Art, New York.

*2000 by Éditions Triades
36 rue Gassendi
75014 Paris
Tous droits réservés*

À PROPOS DE LA PUBLICATION DES CONFÉRENCES DE RUDOLF STEINER

La base de la science de l'esprit d'orientation anthroposophique est constituée par les œuvres écrites et publiées par Rudolf Steiner (1861-1925). Parallèlement, Rudolf Steiner a donné de 1900 à 1924 de très nombreux cours et conférences, tant publics que réservés aux membres de la Société théosophique, et plus tard de la Société anthroposophique. Lui-même ne voulait pas à l'origine que ses conférences, toujours faites sans notes, soient fixées par écrit, étant conçues « comme des communications orales, non destinées à être imprimées ».

Mais après que de nombreuses rédactions dues à des auditeurs, incomplètes et défectueuses, eurent été répandues, il se vit placé dans la situation d'en réglementer la rédaction. Cette tâche fut confiée à Marie Steiner von Sivers, à qui incombait le soin de déterminer qui sténographierait, l'administration des textes et le contrôle nécessaire de ceux-ci en vue de leur publication. Faute de temps, Rudolf Steiner ne put corriger lui-même qu'un très petit nombre de ces rédactions. Il y a donc lieu de tenir compte des réserves qu'il faisait à ce sujet : « Il faudra seulement s'accommoder du fait que, dans ceux des sténogrammes que je n'ai pas revus, il se trouve des erreurs. »

Rudolf Steiner s'est exprimé dans son autobiographie *Mein Lebensgang* au sujet du rapport entre les conférences pour les membres, tout d'abord accessibles uniquement sous la forme de textes réservés, et ses œuvres publiées : « On ne reconnaît la capacité de porter un jugement sur le contenu d'une telle publication privée qu'à celui qui remplit les conditions requises pour ce faire.

Pour la plupart des publications en question figurent au moins parmi ces conditions la connaissance de l'enseignement anthroposophique sur l'homme et le cosmos, ainsi que celle de l'histoire dans la perspective de l'anthroposophie, telle que la présentent les communications puisées à la source du monde de l'esprit. » Ceci est également valable pour les cours spécialisés, qui s'adressaient à un nombre limité d'auditeurs déjà familiarisés avec les bases de la science de l'esprit.

Après la mort de Marie Steiner (1867-1948), et conformément à ses directives, fut entreprise la publication d'une édition complète des œuvres de Rudolf Steiner (*Rudolf Steiner-Gesamtausgabe*), dont le présent volume est un élément.

SOMMAIRE

Première conférence, 13 février 1916.

Le passé et le présent dans l'esprit de l'homme.

À propos de quelques poèmes de Friedrich Lienhard et Wilhelm Jordan. L'art dit « moderne » : une sorte de délire qui agite le monde. Exemples tirés des « Frères Karamazov » de Dostoïevski, et notamment l'épisode du Grand Inquisiteur. Nécessité de se faire des jugements sur le monde qui nous entoure. Comment l'œuvre de Tolstoï a été falsifiée.

Deuxième conférence, 7 mars 1916.

L'entité psycho spirituelle de l'homme.

Comment l'homme se perçoit lui-même intérieurement. Le rôle du souvenir. Des entités spirituelles travaillent sur nos pensées, nos sentiments et nos impulsions volontaires. L'hérédité n'explique pas les facultés de l'individu. Karl Christian Planck : un « idéaliste » qui avait annoncé la première guerre mondiale dès 1880. Le matérialisme mène à la stérilité du penser.

Troisième conférence, 28 mars 1916.

Quelques traits de lumière sur les impulsions profondes de l'histoire.

L'histoire ne connaît que l'aspect extérieur des événements.

H. P. Blavatsky : une personnalité hors du commun. Comment l'occultisme britannique agit pour que l'esprit anglo-saxon régisse notre époque. Les confréries occultes s'entendent entre elles pour produire certains enchaînements

d'événements. La mise en captivité occulte d'H. P. Blavatsky. La Theosophical Society et les « mensonges conscients » de Mrs Besant.

Quatrième conférence, 4 avril 1916.

Le signe, l'attouchement et le mot.

Les hommes percevaient autrefois le monde élémentaire. Les trois formes de respect dans le Wilhelm Meister de Goethe.

Le signe, l'attouchement et le mot tels qu'ils sont pratiqués chez les francs-maçons agissent sur le corps éthérique, donc sur l'inconscient, si l'on n'a pas d'abord cultivé une connaissance de l'esprit. Ces pratiques permettent d'utiliser les hommes à certaines fins. Les écrits d'Éliphas Lévi et l'activité de Papus vont dans ce sens. L'influence des fraternités occidentales en Russie. Les hauts grades de la franc-maçonnerie. Une nouvelle façon d'éduquer les « enfants-génies » viendra de Russie. Peu après l'an 2000, la plus grande partie de l'humanité tombera sous l'influence de l'Amérique, et une sorte de loi interdira aux hommes de penser. Les égarements de la médecine. Tandis que les jésuites et les francs-maçons se combattent extérieurement, des hauts dignitaires des deux tendances s'entendent sur des buts communs.

Cinquième conférence, 13 avril 1916.

La révélation originelle de l'humanité.

Le sublime architecte de l'univers. L'action des esprits élémentaires dans la nature. L'architecture grecque et la clairvoyance. Vitruve. La disparition de toute relation directe avec le monde spirituel au XV^e siècle. Savonarole et Pic de la Mirandole. Amos Comenius : le fondateur de l'éducation

moderne, et ses relations avec des confréries occultes ; exemples tirés de sa Pansophie. À propos de travaux médicaux sur l'hystérie. Comment certaines connaissances spirituelles pénètrent l'humanité : le Golem de Gustav Meyrink.

Sixième conférence, 18 avril 1916.

Considération pascalle.

Les symboles de la résurrection, celle d'Hiram et celle du Christ Jésus. La fête de Pâques en lien avec le cosmos. La lumière lunaire et son action sur l'âme humaine. Les pensées trop courtes des hommes d'aujourd'hui : exemples d'E. von Hartmann, G. T. Fechner et de quelques autres spécialistes. La Société anthroposophique et les cycles de conférences. « Vendredi saint » du monde et « Pâques » du monde.

Septième conférence, 25 avril 1916.

Le mensonge existentiel de notre époque.

La recherche du Verbe perdu. Le corps éthérique humain porte en lui tout le règne animal, le corps astral le règne végétal, et le moi le cosmos minéral. A propos de la façon dont un critique parle du poète Christian Morgenstern. Les mensonges de la presse. La science de la nature et la science de l'esprit seront amenées à se compléter. Les corps éthériques des soldats morts jeunes peuvent aider l'humanité.

Huitième conférence, 2 mai 1916.

L'Utopie de Thomas More.

Henri VIII et la fondation de l'Église anglicane. Thomas More et l'Utopie. Étude de quelques passages de l'Utopie. Celle-ci repose sur des expériences du monde astral qui n'ont pas été totalement amenées à la conscience. L'influence des

fraternités occultes dans la mort de Thomas More : une illustration de ce qui se trame derrière ce qu'on nomme l'histoire.

Neuvième conférence, 9 mai 1916.

Rite et symbole. L'État jésuite au Paraguay.

La tâche de l'enseignement des Mystères à l'époque gréco-latine. L'influence des jésuites sur le corps astral des hommes, illustrée par leur action au Paraguay (1610-1768). Comment on manipule l'opinion. Une étude « scientifique » des petites annonces. Comment un homme peut être à la fois très intelligent et faible d'esprit. L'eurythmie ridiculisée ou de la difficulté de présenter correctement la science de l'esprit.

Dixième conférence, 16 mai 1916.

Les forces qui s'opposent à l'esprit. Vérités fondamentales du christianisme.

On admire Goethe, Schiller, etc., sans les comprendre. Un pamphlet de Kotzebue qui ridiculise ces grands esprits. La triple compréhension de l'événement du Christ : Jésus de Salomon, Jésus de Nathan, et le Christ lui-même. Comment la 19^e sourate du Coran parle de l'enfant Jésus de Nathan. Notre cerveau est un reste de l'ancienne période lunaire de l'évolution.

Onzième conférence, 23 mai 1916.

Un épisode tiré de la Haggada juive.

Une légende à propos du roi Salomon. Les pieds de l'homme le rattachent à la Terre. Rire et pleurer. La sagesse de Salomon et l'énigme de la mort. L'enseignement de Zarathoustra et la doctrine de la prédétermination chez les musulmans. Les apports différents de chacun des deux Jésus.

Le savoir scientifique s'avère incapable de maîtriser les faits.

Douzième conférence, 30 mai 1916.

L'homo œconomus.

Présenter l'antique sagesse orientale comme si elle était encore valable est luciférien. Exemple du livre d'Omar al Raschid Bey : le But sublime de la connaissance. L'Homoncule de Robert Hamerling illustre ce qu'est le scientifique matérialiste. L'homo sapiens a été remplacé par l'homo œconomus..

Le Renouveau de l'Autriche du Dr. Renner. Comment on dénigre le Christ et le Mystère du Golgotha. Le roman Emanuel Quint, le fou en Christ de Gerhart Hauptmann. La Critique du langage de Fritz Mauthner.

Notes.

Rudolf Steiner à propos des copies de ses conférences.

Bibliographie.

Pendant les années de guerre, Rudolf Steiner prononçait les mots suivants avant les conférences qu'il tenait dans le cadre de la Société anthroposophique dans les pays touchés par les combats :

Ayons tout d'abord, chers amis, une pensée pour les esprits protecteurs de ceux qui sont en ce moment sur les grands champs de bataille où se déroulent les événements du temps présent :

*Esprits de vos âmes, veilleurs agissants,
Que vos ailes apportent
L'amour implorant de nos âmes
Aux terriens confiés à votre garde,
Afin qu'unis à votre force
Notre prière, secourable, rayonne
Vers les âmes qu'elle cherche avec amour.*

Et, pour nous tourner vers les esprits protecteurs de ceux qui, du fait de ces événements douloureux, ont déjà passé le seuil de la mort :

*Esprits de vos âmes, veilleurs agissants,
Que vos ailes apportent
L'amour implorant de nos âmes
Aux sphériens confiés à votre garde,
Afin qu'unis à votre force
Notre prière, secourable, rayonne*

Vers les âmes qu'elle cherche avec amour.

L'esprit que nous cherchons depuis des années par notre science de l'esprit, l'esprit qui, pour le salut de la Terre, pour la liberté et le progrès de l'humanité, est passé par le Mystère du Golgotha, qu'il soit avec vous et avec vos lourdes tâches !

LE PRÉSENT ET LE PASSÉ DANS L'ESPRIT DE L'HOMME

Première conférence

Berlin, 13 février 1916

Nous allons commencer aujourd'hui par entendre réciter quelques poèmes de Friedrich Lienhard {1} et de Wilhelm Jordan {2}, après quoi je me permettrai de vous faire partager quelques réflexions anthroposophiques et littéraires à propos du temps présent et de ses tâches. Mais je voudrais tout d'abord dire quelques mots.

Friedrich Lienhard est actuellement un des auteurs dont nous pouvons dire que son effort rejoint dans un certain sens celui de la science de l'esprit. Le 4 octobre dernier, Friedrich Lienhard fêtait son cinquantième anniversaire. A cette occasion nous nous sommes aussi associés, depuis Dornach, aux nombreuses marques de sympathie que cet écrivain plein d'esprit a reçu de partout, et je crois qu'il y a de bonnes raisons pour que nous nous penchions un peu sur la production et sur la valeur artistique de cet auteur qui, d'une certaine manière, s'est amicalement rattaché à notre mouvement.

Il dit lui-même que, venant d'un berceau franco-alsacien, il a dû lutter contre bien des difficultés pour acquérir ce qu'il appelle sa conception du monde, qu'il tenta de développer à partir de l'esprit allemand d'Europe médiane {3}, mais en s'efforçant toujours, dans ses œuvres, d'amener cet esprit allemand jusqu'à une véritable efficacité. On trouve en lui un élément qui ne peut sans doute être apprécié à sa juste valeur que si l'on part de l'approche artistique de la science de l'esprit.

Les poèmes de Lienhard sont avant tout de merveilleuses descriptions de la nature ; il y a chez lui un lyrisme de la

nature assez particulier, lyrisme qui se retrouve aussi chez lui lorsqu'il fait parler les hommes. Jaillissant immédiatement de l'être de l'homme, cet élément met en évidence l'esprit qui vit dans la nature. D'où cela vient-il ? De quelque chose que l'on ne peut probablement vraiment observer chez Lienhard que si l'on s'ouvre plus à la forme de ses poèmes qu'à leur contenu.

C'est d'ailleurs ce qu'il faudrait faire avec tous les arts ; mais cette façon de regarder l'art, et en particulier la poésie, a complètement disparu, aujourd'hui, de la conscience des hommes. Dans la façon dont, chez lui, les sentiments et les images se meuvent, se déploient, se nouent et se dénouent, dans l'étrange effervescence des émotions qui s'expriment dans le langage poétique, on perçoit comme une spiritualité élémentaire, une sorte de plongée de l'âme dans ce qui vit au dehors, derrière l'apparence sensible, dans le monde éthérique, ou encore dans ce qui jaillit de façon spontanée de l'âme humaine, par exemple dans les expressions de l'âme enfantine.

Quand on écoute les poèmes de Friedrich Lienhard, du point de vue de leur forme, c'est vraiment comme si les esprits élémentaires qui, comme nous le savons, réchauffent, vivifient et animent tout ce qui vit dans la nature, ruisselaient des mots eux-mêmes. Quand un poète sait vivre avec l'esprit de la nature, cette activité, ce réchauffement, ce ruissellement des entités élémentaires continuent d'animer aussi sa poésie.

Ce qui nous frappe encore, chez Friedrich Lienhard, c'est que, lorsqu'il s'empare des grandes questions de l'humanité et du monde avec lesquelles, bien qu'il ne tombe jamais dans le moindre parti pris national, ses sentiments sont intimement reliés, il s'efforce de saisir les forces et les entités qui agissent dans la vie des peuples non en s'attachant aux particularités de certains individus, mais en partant de l'action du principe

même de l'âme du peuple, pour placer les différentes figures dans le vaste contexte spirituel de la vie de leur communauté.

Voilà pourquoi Friedrich Lienhard réussit tellement bien à évoquer une figure comme celle du pasteur Oberlin {4}, de la vallée alsacienne du Ban de la Roche, qui possède une sorte de clairvoyance atavique, d'une façon quasi sculpturale mais aussi tellement intime et délicate. Il a réussi, de la même façon, à évoquer les anciens dieux, et ceci non pas en reprenant simplement le contenu des vieilles mythologies et légendes des héros, mais en essayant d'éveiller à nouveau, dans le langage d'aujourd'hui, la pulsation de vie qui animait autrefois ces contenus, pulsation dont l'écho se prolonge jusqu'à nos jours.

C'est en ce sens que Friedrich Lienhard est sans doute un des meilleurs poètes actuels, alors que tant d'autres ont pris le parti, en faisant abstraction de tout ce qui est artistique et spirituel, de s'adonner au naturalisme et au réalisme afin de faire du neuf. Le véritable poète, en effet, ne cherche pas à faire du neuf en introduisant dans le présent ses lubies plus ou moins naturalistes, mais en se saisissant de façon nouvelle du courant éternel de la beauté, et ceci de façon telle que l'art reste de l'art ! Or l'art véritable ne peut exister sans la spiritualité.

C'est ainsi que Friedrich Lienhard en est venu à publier sa revue *Wege nach Weimar* (Chemins vers *Weimar*), dans laquelle il a voulu se tourner vers les grandes idées et impulsions artistiques de la fin du dix-huitième et du début du dix-neuvième siècle pour connaître ce qui, dans cette grande période pourtant presque totalement effacée et oubliée, a vraiment encore de la valeur.

C'est pourquoi il s'efforça d'approfondir ses périodes artistiques ultérieures, de les interioriser, aimerais-je dire, de telle sorte que, finalement, il a pu en résulter des poésies aussi

merveilleusement intériorisées, par exemple, que celles qui évoquent sainte Odile. A tout cela, il a pu aussi unir les impulsions christiques qui agissent à travers l'humanité. Par la façon dont les êtres élémentaires portent sa création, il retrouve un élément qui avait apparemment disparu de la poésie allemande : celui de l'allitération.

Cet art de l'allitération et ce qui l'apparente à toute la substance populaire allemande d'Europe médiane le rapprochent d'un autre poète qui, en partie par sa faute, mais surtout par la faute de l'époque et de ses égarements, n'a que très peu été compris, et dont nous voulons nous approcher aussi ce soir : Wilhelm Jordan. Wilhelm Jordan a tenté de renouveler, au moyen de la prosodie et de l'allitération, ce qu'il appelait le « vieux courant du bruissement d'ailes des temps archaïques ».

Il n'a guère pu éviter d'utiliser ces formes de l'ancienne poésie, en s'efforçant toutefois de les élever au-dessus de la petitesse du quotidien pour les mettre en mouvement de façon grandiose. Bien qu'il n'y soit pas lui-même tout à fait pour rien, il est navrant que son *Demiurg*. (le Démon), où il parvient si bien à relier le principe spirituel qui anime le monde et le devenir terrestre de l'humanité, soit resté sans le moindre effet. Il en est partiellement responsable, comme je le disais, car il se laissa influencer par l'état d'esprit scientifique matérialiste, et ceci l'a profondément corrompu.

C'est notamment le cas dans ses *Nibelungen* où les liens du sang prennent le pas sur ceux de l'âme : au lieu des principes infiniment plus profonds que l'on considérerait naguère, il s'accroche aux principes naturalistes de l'hérédité selon lesquels des forces matérielles se transmettent d'une génération à l'autre. Wilhelm Jordan a sans doute payé son tribut à la conception scientifique naturaliste qui sévit partout

aujourd'hui.

Mais d'un autre côté il a aussi privé son œuvre poétique de ce qui, à une époque antérieure, aurait peut-être pu insuffler de grandes impulsions spirituelles à la quête artistique des hommes, afin que tout ne sombre pas dans la barbarie anti-artistique qui, bien souvent, a pris la place des principes spirituels d'antan. Aujourd'hui, ce que Wilhelm Jordan voulait n'attire plus que des moqueries. Mais c'est à nous de laisser agir ces grandes impulsions là où elles sont apparues, car le jour viendra où ces impulsions auront à remplir une certaine mission dans le devenir du monde et de l'humanité.

Nous allons maintenant entendre des poèmes [15](#) de Friedrich Lienhard et quelques extraits des *Nibelungen*, la légende de Siegfried, de Wilhelm Jordan.

Il sera bon de laisser agir sur soi ce genre de poésie. Friedrich Lienhard est un poète qui s'efforce encore de faire pénétrer dans notre époque un vécu spirituel idéaliste qu'il a la force de relier à la vie qu'il perçoit dans la nature.

Il nous fait sentir combien, dans l'art, le « quoi » importe moins que le « comment ». Combien la région autour du Mont Sainte-Odile baigne dans un charme particulier, combien les sentiments évoqués par Odile, patronne du couvent, sont immédiatement présents grâce à ce beau lyrisme ! La légende autour de laquelle tout s'articule est bien celle-ci : elle fut persécutée par son père cruel, rendue aveugle, fait grâce auquel précisément elle eut la faculté mystique de guérir des aveugles, de leur rendre la vue.

Et dans les poèmes de Friedrich Lienhard qui viennent d'être récités, on trouve justement toute la vraie mystique profonde qui s'articule autour de cette légende, liée à la nature entourant le Mont Sainte-Odile en Alsace. Et vous trouverez chez ce poète quantité de poèmes à la fois d'une telle force et

d'une telle intimité, d'une telle qualité d'âme et d'esprit. Grâce à la qualité élémentaire qui vibre et résonne avec la forme de ses poèmes, il donne vraiment lieu à ce que l'on se souvienne de Wilhelm Jordan, largement méconnu.

Les quelques poèmes que nous venons d'entendre vous auront permis de voir comment cet auteur s'efforce de dessiner les figures qu'il nous présente en partant du vaste contenu spirituel de la vie et de nous faire ressentir que le monde physique extérieur manifeste partout l'action du spirituel. Avec Wilhelm Jordan, on peut percevoir comment l'âme du poète peut se lier avec un courant historique universel de telle sorte que l'aspiration qui parcourt l'art poétique soit aussi celle qui anime spirituellement le devenir du monde.

La dernière fois {6} que nous nous sommes réunis, j'avais attiré votre attention sur cette question : Comment l'humanité continuerait-elle à se développer sur la terre si aucune impulsion ne pouvait venir féconder ce qui, d'une certaine façon, est prédisposé dans l'existence extérieure purement physique ? Nous vivons une époque des plus critiques ; et cela ne nous apparaît pas seulement avec force quand nous considérons les domaines extérieurs du savoir, de la science ou de la vie sociale, mais aussi dans les différents domaines de l'art.

Nous traversons en effet une crise, et il ne faut pas prendre ce mot dans le sens que le mot « critique » – qui est effectivement lié à « crise » – a pris dans la littérature minable de notre époque. En effet, si la science de l'esprit ne saisit pas la vie de l'âme humaine, l'art, qui ne peut pas exister sans esprit, sera perdu pour l'humanité. Aujourd'hui, les gens ne perçoivent pas encore le danger d'un déclin artistique parce que, sous bien des aspects, ils sont comme anesthésiés. Ils ne

font guère que rêver alors qu'ils pourraient déjà voir beaucoup de choses si seulement ils avaient pour cela des facultés de compréhension.

On souhaiterait que toujours plus de gens, à partir des sentiments qu'inspire la science de l'esprit, réalisent ce que signifie en réalité pour notre époque le fait qu'un art comme le théâtre qui, il y a relativement peu de temps, existait encore vraiment, se dégrade et se fourvoie dans ce qui est le contraire de tout sens artistique. Ce que fait un Reinhardt, par exemple, est un signe avant-coureur de la décadence qui attend l'art si l'on continue à se détourner de tout sentiment spirituel comme on le fait partout et de plus en plus. L'un des symptômes les plus affligeants de notre époque est que l'on puisse trouver autant de gens pour estimer que les cabotinages d'un Reinhardt {7} sont encore de l'art.

Pour y voir clair dans ce domaine, il faut s'ouvrir à l'impulsion qui peut jaillir de la sensibilité artistique enflammée par la science de l'esprit. Ce qui, dans l'art, est considéré comme « moderne » n'est bien souvent qu'une sorte de délire qui agite le monde. Et celui qui s'efforce de regarder les événements actuels peut déjà repérer les endroits où la vie entièrement rongée par le matérialisme patauge dans les marécages de l'art, c'est-à-dire, pour le dire autrement, dans l'oubli de ce qu'est en réalité l'art.

Pour qu'un véritable sens artistique puisse se répandre à l'avenir dans l'humanité, il est nécessaire que le panthéisme naturel et spirituel qui nous vient du passé puisse se développer dans le concret. Or il faut pour cela que les hommes apprennent à comprendre les multiples aspects de la vie de telle sorte qu'ils voient, à côté du sensible, l'éthérique, l'astral {8} et le spirituel. Sans cette manière de voir, l'humanité restera aveugle, en particulier, à tout ce qui est

artistique. Or le monde tend à ne plus voir que l'aspect brut des choses extérieures en se contentant de prendre celles-ci telles qu'elles apparaissent aux sens et de les décrire directement.

Mais il est à peine possible de reproduire ainsi les choses sans qu'intervienne ce que j'aimerais appeler un manque de clarté dans la compréhension de la vie, un état de rêve et même une sorte d'ivresse, qui font que l'on ne sait jamais, au fond, ce que l'on a devant soi. Et il arrive fréquemment que cette perte de repères face aux phénomènes de l'existence soit considérée comme de la psychologie subtile. Cela fait souvent mal au cœur de voir combien peu de gens sont à même de ressentir les choses avec force et de réagir d'une façon conséquente. Observons les hommes tels qu'ils nous apparaissent quand on les regarde – et c'est bien ce que l'artiste doit savoir faire, en plongeant dans les profondeurs de la vie du monde – avec les organes de l'âme que l'évolution a déjà développés en nous. Nous devons pouvoir dire :

Voici un homme ; il est comme ceci ou comme cela, il éprouve ceci ou cela..., parce que nous savons qu'un tel est plus enfoncé dans son corps physique, alors que tel autre vit davantage dans son moi, et tel autre plutôt dans son corps astral. Car si l'on est incapable de faire cela et si l'on veut tout de même appréhender les hommes de façon artistique, dans une œuvre littéraire par exemple, on provoque justement cette espèce de délire que l'on prend un peu partout, aujourd'hui, pour de l'art.

Pour comprendre ce dont il s'agit, il faut déjà pouvoir appréhender la chose là où elle se manifeste de façon tout à fait significative. On peut être amené, par exemple, à rencontrer quatre personnes qui sont, d'une façon ou d'une autre, réunies par le destin. Lorsque quatre personnes sont ainsi liées les

unes aux autres dans la vie, on peut comprendre comment le karma les a placées dans certaines relations, mais aussi comment le courant du karma agit dans le cours des choses et comment ces gens, par leur karma précisément, ont voulu eux-mêmes se situer dans le monde. On ne comprendra jamais quoi que ce soit si on s'en tient au point de vue habituel sans être en mesure de voir, dans la vie, ce genre de liens karmiques.

Prenez par exemple les quatre frères Dmitri, Ivan, Aliocha et Smerdiakov dans les Frères Karamazov de Dostoïevski {9}. Si vous savez regarder avec les yeux de l'âme, vous verrez là quatre types d'hommes que vous ne pourrez comprendre qu'en considérant la façon dont ils sont réunis par le karma, en vous disant : un courant karmique introduit quatre frères dans le monde, de telle façon qu'ils doivent être les fils d'un gueux typique de notre époque. Ils sont amenés là parce qu'ils ont choisi ce karma. Mais ils sont aussi placés l'un par rapport à l'autre de telle façon que l'on voit ce qui les différencie.

En fait, on peut les comprendre si l'on sait que chez l'un, Dmitri, le moi domine ; chez le deuxième, Aliocha, c'est le corps astral, chez le troisième, Ivan, le corps éthérique, alors que chez le dernier, Smerdiakov, le corps physique est tout à fait prépondérant. Quand on peut prendre ce point de vue, une lumière nouvelle éclaire la vie des quatre frères. Imaginez donc comment un poète doué du talent d'un Wilhelm Jordan, s'il possédait une conception spirituelle du monde telle qu'elle devrait exister aujourd'hui, peindrait de tels personnages en les comparant l'un à l'autre : il parviendrait à les comprendre en se fondant sur leur nature spirituelle profonde !

Mais Dostoïevski, que comprend-il ? Il se contente d'en faire les fils d'un ivrogne issu des bas-fonds de la société d'aujourd'hui : le premier, Dmitri, fils d'une aventurière à

moitié hystérique qui, après avoir vécu un temps avec le vieil ivrogne, le roue de coups et finit par s'enfuir en lui laissant l'enfant. Tout est ramené à l'hérédité ; avec cet ivrogne et cette personne violente et emportée, on a vraiment l'impression que l'auteur procède à la manière d'un psychiatre moderne qui ne voit que l'aspect grossier du principe de l'hérédité et, sans avoir la moindre idée des circonstances spirituelles, utiliserait cette stupide expression de « tare héréditaire ».

Puis nous avons les deux fils suivants : Ivan et Aliocha. Ils sont d'une autre mère, car chez ces deux-là, bien sûr, la « tare héréditaire » doit agir autrement : la Braillarde, comme on l'appelle, parce qu'elle n'est pas à moitié mais complètement hystérique, et qu'elle souffre continuellement de crampes qui la font hurler. Alors que la précédente rouait de coups le vieux soûlard, c'est maintenant lui qui rosse la Braillarde. Le quatrième fils s'appelle Smerdiakov. Chez lui, tout ce qui se trouve dans le corps physique est prépondérant. C'est un homme tantôt carrément stupide et tantôt supérieurement intelligent.

Chez lui la sagesse et la pondération se mêlent à l'idiotie. Sa mère est une fille muette, la puante Elisabeth, une simple d'esprit qui erre dans le village, et que le vieil ivrogne a violée. Elle est morte en mettant son fils au monde. Evidemment, personne ne sait qu'il est son fils. Smerdiakov reste pourtant à la maison. Toutes les scènes qui forment cette œuvre vont se jouer entre ces personnalités.

À cause de sa « tare héréditaire », Dmitri devient évidemment un homme chez qui le moi inconscient s'enfle, fait rage, et le pousse à s'agiter de façon vertigineuse dans la vie, et il nous est décrit de telle manière que l'on n'a plus affaire à un art hystérique qu'à quelque chose de sain et de spirituel.

Mais cela résulte bien de l'évolution naturelle de notre époque qui ne veut pas se laisser influencer ni féconder par ce qui peut venir d'une conception spirituelle du monde.

Dans le personnage de Dmitri Ivanovitch Karamazov, Dostoïevski nous montre un homme poussé par des instincts troubles, qui ne sait pas vraiment ce qu'il veut, et qui peut aussi bien se tourner vers la mystique la plus belle que vers la criminalité la plus extérieure. Il trouve sans peine, tout à fait inconsciemment, le passage de l'une à l'autre. Dostoïevski veut décrire un Russe. En fait, il cherche toujours à dépeindre le vrai type russe.

Ivan, le deuxième fils, est occidentalisé. Il a beaucoup appris de la culture occidentale, alors que Dmitri en ignore tout et n'agit qu'à partir de ses instincts russes. Ivan a été à Paris où il a étudié toutes sortes de choses. Il a fait sienne la conception occidentale du monde. En discutant avec les gens – c'est ainsi que Dostoïevski veut nous le dépeindre –, il s'est imprégné des idées matérialistes de l'ouest, mais avec les spéculations échauffées d'un Russe. Ainsi, les vapeurs troubles de l'instinct se mêlent chez lui aux multiples pensées de la culture spirituelle moderne.

Faut-il être athée ou ne faut-il pas l'être ? Peut-on accepter un dieu ou bien est-ce impossible ? Là-dessus il se dit : On peut accepter un dieu ! Eh bien, je l'accepte – et il prend finalement fait et cause pour ce dieu –, mais le monde, par contre, je ne puis l'accepter ! Si j'accepte le dieu, je ne puis accepter le monde, car le monde, tel qu'il est devenu, ne peut pas être l'œuvre de dieu. J'accepte donc le dieu, mais pas le monde ! Voilà le genre de discussions qu'il avait.

Très tôt, le troisième fils, Aliocha, se fait moine. Chez lui, c'est le corps astral qui domine. Mais il est aussi présenté comme quelqu'un chez qui s'agitent toutes sortes d'instincts,

même à travers ses inclinations mystiques. Les instincts qui poussent son frère aîné, Dmitri – qui a simplement une autre mère –, à devenir criminel, prennent chez Aliocha une autre tournure et en font un mystique. Le criminel ne fait finalement que suivre une forme particulière des mêmes instincts que ceux qui, d'un autre côté, inspirent la prière, la mortification et la foi en l'amour divin qui pénètre toute existence. Les deux tendances, qui sont issues l'une comme l'autre de la partie inférieure, instinctive de la nature humaine, se développent simplement de façon différente...

Il n'y a, bien entendu, rien à dire contre le fait d'utiliser de tels personnages dans une œuvre artistique, car tout ce qui existe peut servir d'objet à l'art. Mais c'est le « comment » qui importe, non le « quoi ». Car encore faut-il que les choses soient pénétrées d'un souffle et d'une réalité spirituels ! On trouve exprimé chez Dostoïevski ce que l'humanité deviendra si la vie russe continue d'être inspirée par une spiritualité qui se limite à développer les conditions naturelles telles que je les ai présentées en contraste avec les relations spirituelles. Dostoïevski a toujours incarné la haine de l'Allemand.

Instinctivement, il s'est donné pour tâche de ne rien laisser s'infiltrer en lui de la culture de l'Europe de l'ouest, pour continuer simplement à saisir, dans une sorte d'étourdissement, les personnages typiques qu'il côtoyait dans la vie, et il a soigneusement évité de voir quoi que ce soit de spirituel dans toute cette agitation des hommes dans le monde physique. Au lieu de puiser ses personnages aux profondeurs de la vie de l'âme, il les a fait naître des abîmes de la nature purement physique qui, chez lui-même, était morbide.

Et cela eut un effet sur tous ceux qui avaient oublié la possibilité de s'élever dans le spirituel. Que quelqu'un ait été encore en mesure de dépeindre sous forme artistique, sans

faire appel au spirituel, ce qui bouillonnait de façon malsaine dans les entrailles des hommes, cela impressionnait les gens, cela agissait sur eux. Sinon ces descriptions seraient restées de simples descriptions insipides et vides. Mais du fait qu'elles émanent d'un subconscient morbide, de nature hystérique, elles deviennent intéressantes et même très intéressantes, à cause de ce paradoxe qui naît précisément lorsqu'on s'abandonne avec tout son sentiment – et Dostoïevski n'en manquait pas ! – à l'aspect purement physique de l'existence, sans la moindre étincelle de spiritualité.

C'est ainsi que l'on trouve dans les Frères Karamazov le fameux épisode du Grand Inquisiteur. Les choses nous sont présentées de telle sorte qu'Ivan Karamazov aurait écrit une nouvelle ensuite introduite dans l'œuvre. On y voit le Grand Inquisiteur – donc le véritable représentant du christianisme orthodoxe de son temps, celui qui sait ce qui vit dans le christianisme pour cette époque – rencontrer le Christ réincarné. Rendez-vous compte : le porteur de l'orthodoxie chrétienne face au Christ réincarné ! Que peut-il faire d'autre, ce Grand Inquisiteur, ce représentant du « vrai » christianisme, que de faire emprisonner le Christ lorsque celui-ci se présente à lui ?

Et c'est bien la première chose qu'il fait. Puis il accomplit sa tâche d'inquisiteur : il lui fait subir un interrogatoire. Le Grand Inquisiteur, qui représente la religion dans le sens « juste » et sait parfaitement ce dont le christianisme de notre époque a besoin, s'aperçoit que le Christ est revenu. Certes, tu es bien le Christ – lui déclare-t-il alors –, mais dans la conjoncture du christianisme que nous avons à défendre, tu n'as maintenant plus rien à dire, car, de toute façon, tu n'y comprendrais plus rien. Ce que tu as accompli a-t-il contribué, d'une façon ou d'une autre à rendre les hommes plus heureux ?

Il nous a d'abord fallu corriger ce que tu as apporté à l'humanité de façon si incomplète et si peu pratique. Si « ton » seul christianisme s'était répandu parmi les hommes, ils n'y auraient pas trouvé le salut que nous leur avons apporté. Quand on veut apporter le salut aux hommes, il faut un enseignement qui agisse sur eux. Toi, tu as cru que l'enseignement devait aussi être vrai ! Mais avec ce genre de principes, on ne peut rien faire vis-à-vis des hommes. Ce qui importe, c'est qu'ils croient ce qu'on leur dit, et qu'on leur inculque les choses de telle façon qu'ils soient contraints de les croire ! Nous avons fondé les choses sur l'autorité.

En effet, il ne reste vraiment plus rien d'autre à faire que de livrer le Christ réincarné à l'Inquisition. Si par malheur le Christ venait à se réincarner, on n'aurait vraiment pas besoin de lui dans le christianisme que le Grand Inquisiteur représente, n'est-ce pas ? Voilà une idée grandiose, qui est représentée de façon plus grandiose encore. Mais elle est placée dans une œuvre qui n'est par ailleurs qu'une réplique hystérique de la réalité. A part cet épisode extérieur où l'on voit le Christ réincarné se faire démolir pour ainsi dire par le Grand Inquisiteur, Dostoïevski ne nous montre rien des grandes impulsions qui dominent le devenir du monde. Il n'y a rien chez lui qui exprime une quelconque spiritualité.

Bien d'autres choses sont liées à des phénomènes de ce genre et il appartient à ceux qui veulent comprendre la science de l'esprit dans ce qu'elle a d'essentiel de ressentir cette parenté et de ne pas prendre trop à la légère les choses de la vie. On peut caractériser de bien des façons jusqu'où tout cela est allé. Il suffit par exemple de penser à deux livres {10} parus il y a peu de temps. L'un s'intitule *Jésus, une étude psychopathologique*, et l'autre *Jésus-Christ du point de vue de la psychiatrie*.

On y traîne tout bonnement le contenu des Evangiles devant le tribunal des psychiatres pour examiner comment les différents passages du texte – en particulier les paroles de Jésus-Christ – peuvent s'expliquer en tenant compte des pathologies psychiques de cette personnalité qui s'est tenue au point de départ d'une nouvelle ère de l'évolution humaine. Selon les critères de la psychiatrie moderne, le médecin aliéniste considère le Christ comme un anormal, un malade mental. Ce médecin existe ! Il y a des livres sur ce thème.

Je voulais simplement vous montrer quelques symptômes de ce que chacun devrait pouvoir aussi amener devant son regard intérieur. Combien de gens perçoivent le borborygme dans lequel une telle « vie de l'esprit » patage et l'abrutissement qu'elle entraîne, mais veulent néanmoins la suivre jusque dans ses moindres ramifications ?

Ne faisons-nous pas toujours la même expérience : Voici un fameux psychiatre qui croule sous la clientèle. Il écrit des livres qui font date. On le considère comme un grand psychiatre. Ses élèves ou ses collègues publient des études psychopathologiques, non seulement sur Goethe, Schiller, Nietzsche ou toutes sortes de personnalités qui ont eu une certaine importance et sont reconnues par l'histoire, mais aussi sur Jésus-Christ !

Eh bien, lorsqu'avec un respect feint, ou je devrais plutôt dire avec une foi aveugle en l'autorité, on franchit le seuil du cabinet d'un psychiatre ou d'une quelconque personnalité scientifique, on participe déjà à ce courant qui, lorsqu'il se manifeste de façon extrême, mène le monde à l'abêtissement ! Mais on préfère, par souci du confort, ne pas voir les relations qui existent entre les choses. Or ce serait pourtant une nécessité !

Nous n'avancerons pas si nous nous contentons de nous

réunir en laissant agir sur nous la science de l'esprit pour y puiser des sensations agréables ou une exaltation mystique. Nous n'avancerons que si cette science de l'esprit prend vie à l'intérieur de nous et si nous apprenons à considérer la vie d'après les impulsions qui naissent alors en nous.

On n'est pas un scientifique de l'esprit parce qu'on laisse couler sur soi, une fois par semaine, ce qui peut être dit sur les esprits élémentaires, les hiérarchies, etc., et qu'on assiste à tout cela en spectateur froid, ou enthousiaste, qu'importe – j'ignore ce qu'il en est – mais on devient un scientifique de l'esprit quand les choses deviennent vivantes à l'intérieur de soi et qu'on peut les transporter alors dans les petites choses de la vie, quand on peut par exemple, parce qu'on est un scientifique de l'esprit, éprouver de la nausée devant le borbier de l'art contemporain et ne pas s'en tenir au point de vue auquel les théosophes s'obligent volontiers, qui consiste à faire partout régner l'amour pour les humains et donc à éviter de nommer par son vrai nom ce qui est mauvais et corrompu.

Il est singulier que les gens soient si peu enclins à ouvrir les yeux ! Bien entendu, ce n'est pas toujours la faute des individus. C'est toute la vie spirituelle contemporaine qui est responsable. Il est très difficile pour l'homme seul d'y voir clair, car toute l'éducation officielle tend de toute façon à négliger les choses auxquelles je voulais vous rendre attentifs au cours de cette soirée. On dit parfois que l'on est poussé vers quelque chose. Eh bien, ici c'est le contraire : on est tiré ! Au lieu d'être poussé vers les choses, les hommes sont tirés en arrière pour qu'ils s'éloignent d'elles.

Sur ce plan aussi, nous vivons une des plus grandes périodes d'apprentissage de l'évolution humaine et il ne faut pas que nous restions insensibles à cette école dans laquelle nous sommes placés. Il n'y a pas si longtemps, on prétendait

qu'il faut tout apprécier pêle-mêle, sans prêter attention à la façon dont les hommes de notre époque se comportent les uns vis-à-vis des autres. Prenons garde, par exemple, à ce que le principe selon lequel il n'y a aucune différence entre les humains ne mène pas à effacer toutes les nuances et à tout rendre confus comme l'a fait la responsable de la « *Theosophical Society* » qui s'est efforcée de gommer le plus possible les différences entre les religions, de façon à ce que l'hindouisme ressorte dans toute sa gloire !

Pour ce faire, elle a mis en œuvre une sorte de logique que j'ai souvent comparée à la chose suivante. Imaginons quelqu'un qui dirait : Tous les ingrédients qui sont sur la table doivent être traités de la même façon et il ne faut pas s'attacher à leurs différences. Traiter de la même manière toutes les religions et ne plus voir ce qui les différencie, c'est finalement la même chose que de dire : le sel est un ingrédient culinaire, le sucre en est un autre, le poivre aussi, et tout est pareil. Ce sont tous des ingrédients. Il n'y a qu'à essayer, alors, de poivrer le café, de sucrer la soupe, de mettre du paprika dans la tarte aux fraises ou n'importe quel autre assaisonnement du genre ! C'est pourtant sur ce genre de logique que repose l'incapacité à voir concrètement l'évolution.

Tout est fait aujourd'hui pour étourdir les hommes, semer en eux la confusion, et les entraîner dans un rêve plus ou moins délirant. Quand on dit ce genre de choses, on risque d'être mal compris. C'est pourquoi j'insiste encore sur ce point. Tous ceux qui m'écoutent depuis assez longtemps savent à quelle hauteur je place Tolstoï. {11} Mais il ne faudrait par pour autant oublier qu'il y a chez lui quelque chose qui ne peut pas être assimilé à ce qui vit en Europe de l'ouest. Autrefois, j'ai souvent attiré l'attention sur ces différences lors des conférences que j'ai faites sur Tolstoï.

On peut reconnaître la grandeur d'un homme sans avoir besoin pour autant de refaire ce qu'il a fait. Si on avait lu tant soit peu attentivement ses livres à l'époque où ils étaient beaucoup lus, notamment quand ses premières grandes œuvres furent connues, on aurait peut-être – je dis peut-être – pensé : Voici un grand esprit de l'est, mais il est plein de la haine la plus amère et du mépris le plus total, en particulier à l'égard du germanisme.

On ne l'a pas fait, comme vous savez. On ne l'a pas remarqué. Pourquoi donc ? Parce que les premiers traducteurs de Tolstoï en langue allemande ont laissé ces passages de côté ou les ont modifiés, si bien que jusqu'à la publication des traductions de Raphaël Löwenfeld [{12}](#), qui est le premier à avoir présenté le vrai Tolstoï – mais trop tard –, la littérature allemande avait connu un Tolstoï falsifié.

L'important est de connaître vraiment les choses. Sinon, il faudrait s'abstenir de les juger ! Quand on émet un avis sur une chose, il faut d'abord la connaître. On n'a pas besoin de surestimer Tolstoï. On peut découvrir ce qu'il est vraiment si l'on considère, d'une part, qu'il était grand, et d'autre part que sa nature s'était entièrement formée à partir de l'âme de son peuple.

Mais il faudrait bien comprendre que l'on n'a pas à imiter ce que font fréquemment ces petits critiques, ces nains du journalisme pollué d'aujourd'hui, lorsqu'ils appliquent le même qualificatif « grand » par exemple à Dostoïevski et à Goethe ou à Schiller, sans laisser penser qu'en face du *Wilhelm Meister* ou des *Affinités électives* ou même des œuvres d'un Lienhard, l'œuvre de Dostoïevski, y compris *les Frères Karamazov*, fait tout de même figure de littérature à quatre sous.

Pour parvenir à un jugement clair, précis et concret, il faut d'abord être en mesure de voir ce qui est ! Nous vivons une

époque où il est important d'aiguiser son jugement et de s'efforcer de voir ce qui est. Chaque jour, par exemple, la haine entre les peuples grandit. Or si l'on veut parvenir à se faire une opinion à propos de ces haines, il faudrait d'abord s'efforcer de comprendre comment cette haine s'est développée à partir de ce qui existe depuis longtemps, voire très longtemps.

Ce sont des choses qu'il faut dire pour que naisse entre nous au moins un sentiment de ce que devrait signifier l'aspiration à la science de l'esprit. On pourra ressentir une certaine amertume lorsque, encore et encore, des propos arbitraires, parfois complètement fous, paraissent dans un journal ou un livre pour raconter ce que fait la théosophie, etc., alors qu'il s'agirait plutôt de comprendre sans fanatisme ce qui est fondamental, autrement dit ce que la science de l'esprit veut être, pour pouvoir la situer dans la culture de notre époque.

On se rendrait compte alors à quel point l'homme d'aujourd'hui est peu enclin à aimer ce que la science de l'esprit veut, tout simplement parce qu'il ne peut pas faire les quelques pas qui seraient souvent nécessaires pour échapper à l'extrême frivolité qui caractérise notre vie culturelle et spirituelle. En ces heures graves il semblera peut-être juste de nous livrer aussi à des réflexions graves. Quel moment, dans toute l'histoire, serait en effet plus approprié que celui-ci, alors que l'humanité n'a jamais rien connu de plus affreux, de plus abominable – même si tout cela est en même temps, bien entendu, grand et nécessaire – quel moment serait plus approprié pour faire agir en nous de graves propos !

Il suffit d'évoquer le fait qu'en juin ou juillet derniers, lors d'une des principales batailles qui s'est déroulée sur le front de l'ouest, on a tiré en une seule journée plus de munitions que

pendant toute la guerre franco-allemande de 1870-1871. Et le temps n'est sans doute pas loin, comme le pensent certains experts, où, lors de ce genre d'imbroglio mondial, on tirera plus de munitions que lors de toutes les guerres précédentes réunies !

Nous vivons un moment grave, et il ne nous est pas permis de passer outre la terrible crise qui agite actuellement l'humanité, sur le plan spirituel aussi, et ceci de façon tellement radicale qu'il serait impardonnable en un tel moment, et surtout lorsqu'on est en mesure de le faire en approchant les enseignements de la science de l'esprit, de refuser de voir toute la signification de ce qui doit arriver dans l'évolution de l'humanité.

L'ENTITÉ PSYCHOSPIRITUELLE DE L'HOMME

Deuxième conférence

7 mars 1916

En reprenant ce dont nous avons souvent parlé ces derniers temps et en y apportant aussi un éclairage plus large, je voudrais d'abord revenir aujourd'hui sur l'intériorité de l'homme, son entité psycho spirituelle. Nous savons qu'il existe d'abord ce constituant de l'homme intérieur que nous désignons par le terme abstrait de corps éthérique. A la différence du corps physique qui est perceptible par les sens extérieurs et accessible à la science fondée sur l'intellect, le corps éthérique est, vous le savez, un organisme suprasensible. Nous parlons ensuite d'un autre constituant de l'entité humaine que nous appelons le corps astral. Nous l'avons souvent répété, il est faux de prétendre qu'un homme ne peut pas connaître sa propre intériorité.

Dans le monde sensible, quand il vit dans son corps, il perçoit en effet son penser, son sentir et son vouloir. Il les éprouve en lui et il ressent que ce penser, ce sentir, ce vouloir sont éclairés, illuminés par le je. On peut dire que l'homme perçoit intérieurement ce penser, ce sentir et ce vouloir. On ne peut pourtant pas dire que l'homme perçoive vraiment son corps astral. On ne peut pas dire non plus qu'il perçoive vraiment son je.

Car le je dont l'homme parle habituellement, ce je qui plonge dans l'inconscient chaque fois qu'il s'endort, n'est qu'une image du véritable je. Nous pouvons donc en déduire que ce je habituel — c'est-à-dire le penser, le sentir et le vouloir — n'est qu'une expression de la véritable intériorité de l'homme, de la même façon que le corps physique est une

expression de cet organisme spirituel que nous appelons le corps éthérique.

Les gens sont, bien sûr, tout contents quand ils peuvent disposer, dans un quelconque domaine du savoir, d'une jolie classification. Ensuite, ils n'ont plus qu'à ranger ce qu'ils savent dans des boîtes spirituelles pour le conserver. Quel bonheur de savoir que l'homme est constitué d'un corps physique, d'un corps éthérique, d'un corps astral et d'un je. Quel savoir extraordinaire ! Et pourtant, il faut bien voir que ces quatre mots ne sont rien de plus que des mots. Et quand on fait le pas jusqu'à une véritable observation des choses, il faut toujours s'efforcer de dépasser les limites qui ne sont que trop facilement créées par ces expressions.

Bien sûr, quand on généralise, on peut dire que le penser, le sentir et le vouloir se déroulent dans le corps astral. Mais on n'approche alors que d'une façon tout à fait étroite et abstraite le phénomène du penser. Par la façon dont nous nous situons d'abord en tant qu'hommes dans le monde physique, c'est évidemment le corps astral – et même le je – qui donne à notre penser son impulsion. Mais le penser ne peut donner forme à des représentations et à des pensées que parce que nous disposons aussi de toute la mobilité de notre corps éthérique.

Ici-bas, en tant qu'hommes physiques, nos pensées resteraient entièrement inconscientes si notre corps astral n'envoyait pas ses impulsions de penser dans le corps éthérique et si le corps éthérique, de son côté, n'accueillait pas dans sa mobilité ces impulsions du penser. De plus, si nous n'avions pas de corps physique, chaque pensée disparaîtrait aussitôt sans laisser de trace.

On ne peut pas dire que le corps physique soit le porteur de la mémoire ; car c'est le corps éthérique qui l'est. Mais tant

que nous vivons dans un corps physique, ce qui subsiste dans notre corps éthérique lorsque nous pensons s'écoulerait en nous comme le font les rêves si cela ne pouvait pas se graver dans la matière de notre corps physique. De sorte que si nos pensées peuvent se manifester ici-bas dans le monde physique, c'est précisément parce que nous avons un corps physique.

Vous voyez à quel point le penser est un processus complexe. Ses impulsions issues du corps astral, et même en fait déjà du je, se poursuivent jusque dans le corps éthérique en tant que forces, y font alors naître les pensées, et ces pensées impriment ensuite leurs traces dans le corps physique. Et du fait qu'elles sont imprimées, ces traces peuvent en permanence être tirées du souvenir pendant la vie physique.

Considérez une fois encore – nous en avons déjà souvent parlé – ce qu'est en réalité le souvenir pour l'homme qui vit dans un corps physique. L'homme fait certaines expériences. Il les élabore, puis il s'en distancie. Un temps vient où ces expériences peuvent se comporter comme si elles n'avaient plus aucun rapport avec nous. Et puis nous les faisons à nouveau surgir de notre intériorité sous forme de représentations. Nous nous remémorons sous forme de souvenir ce que nous avons vécu.

Au départ, voyez-vous, l'homme a toute raison de penser que ce processus du souvenir lui appartient, qu'il fait partie de son âme. Quand nous marchons dans la rue, quand nous sommes en société, personne ne peut, a priori, voir à l'aide de ses sens physiques quels souvenirs nous cachons en nous, autrement dit par quelles expériences nous sommes passés. Nous portons cela dans notre âme. Nos souvenirs demeurent à l'intérieur de nous, cachés sous le manteau de notre corps

physique. Ils font partie de nous, et c'est ainsi que nous travaillons sur nous-mêmes toute notre vie durant. Nous faisons du monde extérieur notre monde intérieur, et nous portons ensuite avec nous ce monde extérieur sous la forme de nos souvenirs à travers l'existence.

Ils sont notre bien le plus personnel. Or ce serait une grosse erreur de croire que tout le processus se limite à ce « transport » des souvenirs tout au long de notre vie. Ce n'est pas le cas. Darwin, par exemple, a eu la bonne idée {13} de chercher si des animaux comme les vers de terre n'avaient pas un certain rôle à jouer dans la nature, et il s'est aperçu que les vers de terre ne sont pas seulement là pour jouir de l'existence, mais qu'ils ont aussi une tâche très importante à remplir. En remuant la terre, en effet, ils contribuent à sa fécondité. Voilà des faits que la science reconnaît volontiers aujourd'hui, car c'est un terrain où elle se sent sûre. Il ne faut pas l'en blâmer, car c'est tout de même beau qu'elle se consacre ainsi aux choses jusque dans les détails.

Seulement on édifie aussi des conceptions du monde sur ce genre de travaux. Et là on peut, bien sûr, évoquer l'image de ces hommes qui cherchent avec avidité des trésors et sont tout heureux lorsqu'ils trouvent des vers de terre ! {14} Si on applique cela au spirituel, on peut se demander si cette activité de l'homme qui, sa vie durant, passe par certaines expériences qu'il transforme en pensées et conserve sous forme de souvenirs, n'a pas aussi une signification pour tout l'univers. Le processus du souvenir ne se déroule-t-il vraiment qu'en nous ?

Le matérialiste sera enclin à répondre que oui. A la mort, l'homme laisse son cadavre dans la tombe, et c'en est alors fini, bien évidemment, des souvenirs qu'il conservait en lui ! Nous nous sommes déjà souvent penchés sur cette opinion

matérialiste et nous n'allons pas recommencer, mais nous allons nous poser d'emblée la question : Ce processus de la pensée et du souvenir ne serait-il pas encore tout autre chose que ce qui se joue à l'intérieur de nous ? C'est effectivement le cas.

Pendant que nous pensons, tandis que nous formons des pensées en évoquant nos souvenirs, nous ne sommes pas seuls à nous occuper de nos pensées : tout le monde des hiérarchies que nous appelons la troisième hiérarchie, celle des anges, des archanges et des Archées s'en préoccupe aussi.

Nous ne pensons pas seulement pour nous, nous pensons et nous conservons en nous nos pensées afin d'offrir ainsi un champ d'activité aux anges, aux archanges et aux Archées. Nous croyons que nos pensées ne vivent qu'en nous, alors que trois hiérarchies spirituelles s'en préoccupent ! Le peu que nous faisons avec nos pensées, c'est de les mettre en route, et c'est cela qui importe. Car même lorsque nous avons oublié les pensées dont nous nous souviendrons plus tard, elles n'en sont pas moins en nous. Et de la même façon que les hommes s'occupent sur terre de leurs machines ou bien de manger et de boire, les anges, les archanges et les Archées s'occupent du tissu qui est formé par nos pensées ; continuellement ils travaillent à ces pensées qui sont les nôtres.

Ce que nous connaissons de nos pensées ne représente qu'un seul côté de leur activité, celui qui est tourné vers nous. Mais il existe aussi un autre côté, un envers, dont les entités spirituelles que nous avons évoquées s'occupent à partir de l'extérieur. Elles les animent et les organisent de telle sorte que, quand on prend connaissance de toute cette activité, on s'aperçoit que notre processus pensant n'est pas quelque chose d'inutile dans l'univers, quelque chose qui ne concernerait que nous.

Notre penser s'insère au contraire dans toute l'évolution universelle et contribue à ce que du nouveau soit constamment introduit dans cette évolution. Si nous n'étions pas nés en tant que personnalités isolées, si nous n'avions pas pensé et conservé des souvenirs, le chapitre du grand livre universel qui peut être produit par les hiérarchies à partir de nos pensées, et que nous ne pouvons pas produire nous-mêmes, serait perdu, à notre mort, pour l'évolution de l'univers.

Nous avons souvent décrit le processus élémentaire qui caractérise le passage du seuil de la mort. Nous abandonnons notre corps physique. Celui-ci est rendu, d'une façon ou d'une autre, aux éléments de la terre. Nous gardons encore un certain temps notre corps éthérique. Il se présente d'abord comme un grand tableau de notre vie passée qui se déploie devant notre regard intérieur. Les souvenirs qui se succédaient dans le temps deviennent un gigantesque panorama où tous les événements de notre vie sont présents simultanément autour de nous. Puis notre être éthérique se sépare de nous. Il nous est en quelque sorte retiré.

Qui fait cela ? Ce sont justement les entités des trois hiérarchies dont nous avons parlé. Elles incorporent peu à peu ce tableau à l'éther universel, si bien qu'après notre mort la trame de l'éther qui nous entoure est faite de ce que nous avons introduit dans le monde pendant notre vie entre la naissance et la mort et qui a été élaboré par les êtres des hiérarchies. Ce que nous devons ajouter à ce qui n'était pas encore là avant notre naissance nous est donc enlevé pour être incorporé à l'univers. Tout homme prend conscience de cela lorsqu'il a franchi le seuil de la mort. Le corps éthérique a été détaché de lui et s'est incorporé à l'éther universel ; ce que, durant toute la vie, ce corps éthérique a porté à l'intérieur de

lui est maintenant dehors.

Voilà ce qui est important. Celui qui connaît ce genre de choses utilise pour en parler une formule qu'il faut méditer encore et toujours, car elle décrit en peu de mots un processus des plus importants : l'intérieur devient l'extérieur, c'est-à-dire que tout ce que nous avons ressenti à l'intérieur de nous, la vie même de nos pensées, devient quelque chose d'extérieur. Cela devient le monde extérieur. Ici-bas nous sommes entourés de rivières, de montagnes, d'arbres, de nuages, d'étoiles. De la même façon, après notre mort, ce qui a vécu en nous pendant notre existence sur terre est devenu un morceau du monde extérieur que nous pouvons regarder et considérer hors de nous.

Mais outre ce corps éthérique nous avons aussi le monde de notre corps astral. Ce monde se présente tout d'abord à notre conscience de telle façon que nous le ressentons en tant que notre penser. Mais je vous ai dit que le penser lui-même ne peut pas devenir conscient dans le corps astral, et qu'il fait descendre ses impulsions dans le corps éthérique. Seuls le sentir et le vouloir peuvent devenir conscients dans le corps astral. Or tout au long de notre existence nous ressentons et nous voulons. Nous vivons certaines expériences qui provoquent en nous des sensations.

Ce sont des processus qui se déroulent dans notre corps astral, et qui produisent là encore un ouvrage bien particulier, non plus avec des pensées, mais avec des émotions, des sensations, des impulsions volontaires. Or ce que nous ressentons et ce qui nous incite à vouloir, pendant toute notre vie, est aussi le champ de travail d'entités supérieures ! De même que les entités de la troisième hiérarchie travaillent à notre penser, celles de la deuxième hiérarchie, et même aussi les « Trônes », travaillent à notre ressentir et à nos impulsions

volontaires.

Nous nous sentons placés tout autrement dans le monde quand nous savons tout cela ; nous nous sentons en fait à l'intérieur du monde spirituel. Nous nous disons : Toi, homme, tu parcoures le monde en pensant, mais le côté intérieur du penser, celui qui est tourné vers toi, n'est qu'un côté du penser. Ce que tu penses est le matériau sur lequel les anges, les archanges et les Archées travaillent. Et lorsque nous ressentons et voulons, nous créons de la matière pour les esprits de la forme, les esprits du mouvement, les esprits de la sagesse, les esprits de la volonté, ou Trônes. Lorsque l'homme retourne la terre avec beaucoup d'efforts, il ne sait pas qu'il ne travaille que d'un seul côté et que des événements essentiels dont il ne sait rien dans sa conscience ordinaire ont lieu de l'autre côté.

De même l'homme croit que ses sentiments et ses impulsions volontaires n'appartiennent qu'à lui, et pourtant ils forment le champ où travaillent les êtres des hiérarchies supérieures. En vérité, nous ne sommes pas seulement des corps physiques reliés à leur environnement, mais nous sommes aussi des êtres psycho spirituels qui sont, eux aussi, reliés à leur environnement ! On ne pense pas assez à la façon dont notre corps physique appartient à tout son environnement.

C'est pourtant facile de s'en faire une idée. Représentez-vous votre propre corps à un instant quelconque ; vous n'avez pas seulement des os, du sang, des muscles, etc., mais aussi un certain volume d'air que vous venez d'inspirer et que vous allez bientôt rejeter. Alors que vous l'avez absorbé, il fait partie de vous.

Il y a un instant, il était hors de vous et l'instant d'après il sera de nouveau hors de vous. Imaginez-vous sans ce courant

aérien ! Impossible de s'en passer. Il fait partie de vous. C'est déjà un non-sens de se représenter le corps physique comme simplement enfermé dans la peau, alors qu'il est fait pour vivre avec l'air qui nous environne. Or de même que, avec notre corps physique, nous vivons dans l'air et la chaleur qui nous environnent, de même nous vivons, avec nos pensées, dans la troisième hiérarchie qui nous environne et, avec nos sentiments et nos impulsions volontaires, avec les entités de la deuxième hiérarchie et avec les esprits de la volonté. C'est ainsi que nous nous sentons dans le sein de l'univers.

Revenons à présent au passage du seuil de la mort. Nous savons que, après que son corps éthérique lui a été ôté et commence à s'incorporer à l'éther universel, l'homme doit revivre à rebours, dans un temps trois fois plus court, la vie physique qui vient de s'écouler en en percevant toutes les conséquences. Ce n'est donc pas ce que nous avons vécu à l'intérieur de nous pendant notre vie physique que nous percevons. Ceci nous l'avons perçu ici dans la vie physique. Quand nous avons offensé quelqu'un, nous avons éprouvé le sentiment qui nous avait incités à le faire. Ce sentiment, nous l'avons ressenti ici dans la vie physique, il est là, en tant que cause, et il s'inscrit dans le karma.

Mais ce que nous n'avons pas éprouvé alors, c'est l'impression que l'offense a faite sur l'âme de l'autre. Quand nous sommes ici sur la terre, nous n'éprouvons pas l'effet que nos actes, nos actions, nos pensées ont dans le monde extérieur. Ici dans la vie physique, nous ne le ressentons pas, mais nous l'éprouvons par contre durant le temps où, entre la mort et une nouvelle naissance, nous revivons à rebours notre existence. Après la mort, nous éprouvons en effet tout ce qui est au dehors, non pas comme nous l'avons éprouvé ici, mais comme le monde extérieur dans lequel nous étions l'a vécu.

Nous revivons vraiment ce que les autres ont ressenti à cause de nos pensées et de nos paroles.

Et ceci pour la bonne raison que l'extérieur doit alors devenir intérieur. En ce qui concerne nos pensées, nous l'avons vu, l'intérieur devient extérieur. Inversement, l'extérieur, les effets que nos pensées et nos actes ont eus dans la vie, devient intérieur ; après la mort, l'homme-esprit vit tout cela à l'intérieur de lui. Car il faut alors que l'homme pénètre dans le monde où il vivait inconsciemment pendant la vie, alors qu'il possédait un corps astral et que les esprits de la deuxième hiérarchie travaillaient à ce corps astral.

Il faut qu'il s'habitue à ce monde où à présent son corps astral se dissout progressivement dans l'extérieur, tandis qu'il éprouve intérieurement cet extérieur. Entre la mort et une nouvelle naissance, l'homme doit apprendre à travailler dans la sphère où les esprits de la deuxième hiérarchie s'occupent de préparer ce qui peut à nouveau le conduire vers une nouvelle incarnation. Puis, après un certain temps, comme nous le savons, le corps astral finit par se volatiliser dans le monde extérieur et l'homme continue son existence entre la mort et une nouvelle naissance avec sa propre intériorité.

Si l'on veut comprendre un peu cette vie entre la mort et une nouvelle naissance, il faut toujours prendre plusieurs points de vue. De toute façon, notre intention n'est pas de nous restreindre à un seul aspect, mais de faire valoir de nombreux points de vue, afin qu'une large compréhension de tous ces processus puisse peu à peu se répandre. Dites-vous bien que, de même que l'homme, en naissant, pénètre dans les processus naturels qui s'accomplissent autour de lui dans les règnes minéral, végétal, animal, de même il pénètre, grâce aux entités des hiérarchies, dans le monde qui se trouve alors autour de lui. Il se déploie pour ainsi dire dans leur activité ; ce

qu'il leur a apporté, les hiérarchies l'assemblent et l'organisent afin que cela puisse servir de base à sa prochaine incarnation.

Aujourd'hui, il est particulièrement difficile de donner dans ce domaine des concepts qui soient justes, et ceci pour des raisons qui ont déjà été maintes fois exposées ici. Notre époque travaille en effet avec des concepts qui sont totalement inversés. Quand un enfant entre dans le monde physique en naissant, il s'y manifeste avec certaines facultés. On s'applique aujourd'hui à tout ramener à l'hérédité, et on entend par là l'hérédité physique, de sorte que l'on dit : Cet homme dispose de telle ou telle faculté, il faut donc chercher ces facultés chez ses ancêtres.

Par exemple, il existe actuellement un livre sur Goethe où l'on s'est efforcé de montrer avec le plus grand soin que tel trait que l'on trouve chez Goethe remonte à l'un de ses ancêtres, tel autre à un autre ancêtre, celui-ci à une arrière-arrière-grand-mère, celui-là à un arrière-arrière-grand-père, de telle sorte que tout s'est transmis par l'hérédité, j'ai déjà souvent montré que ce genre de sagesse qui prétend qu'un enfant possède les facultés de ses ancêtres est aussi avisée que celle qui affirme qu'un homme qui tombe dans l'eau en ressort mouillé ! Quand il sort de l'eau, il a évidemment de l'eau sur lui. De même, il porte sur lui les traits de ses ancêtres, puisqu'il a conduit son âme à travers eux.

Il n'y a pas une bien grande sagesse là-dedans. Et tout ramener ainsi à des causes en cherchant une explication logique est pourtant, en fin de compte, la conclusion la plus illogique à laquelle on puisse aboutir : on veut démontrer que les facultés psycho spirituelles sont héritées, en montrant qu'un génie comme Goethe a les mêmes talents que ceux de ses ancêtres. Encore une fois, c'est aussi malin que d'affirmer qu'un homme qui est tombé à l'eau en ressort mouillé. On

démontrerait que le génie et les facultés géniales ont quelque chose à faire avec l'hérédité si, en regardant les descendants du génie, on pouvait montrer comment ils ont hérité de ses facultés.

Là on aurait une preuve. Mais on ne le fera probablement pas. On n'essaiera pas de montrer que le génie de Goethe s'est transmis à son fils, n'est-ce pas ? Il existe cependant des cas où l'on peut toucher du doigt ce genre de relation. On trouve actuellement, quelque part en Europe, un homme d'Etat [{15}](#) dont le père était, lui aussi, homme d'Etat, et l'on pourrait effectivement dire que les géniales qualités du père se sont transmises au fils. Mais la réalité pourrait bien être que ni l'un ni l'autre n'étaient des génies !

Derrière tout cela, on trouve en fait un processus beaucoup, beaucoup plus profond. Mais à notre époque, les gens ne veulent pas reconnaître que ce qu'ils voient extérieurement n'est que l'aspect extérieur de processus qui sont en même temps intérieurs, et qui émanent du spirituel. Pour illustrer ce propos, nous prendrons une comparaison à titre d'hypothèse. Imaginons des êtres qui seraient doués d'une certaine intelligence, mais ne pourraient pas voir les êtres humains.

Ce n'est, bien entendu, qu'une hypothèse, mais vous pouvez supposer un moment qu'il existe de tels êtres qui verraient tout sauf les êtres humains. Ils verraient par exemple les montres. Imaginez maintenant que l'un d'eux se promène dans Berlin. Il verrait partout des montres, mais il ne verrait ni les hommes ni ce qu'ils font. Cet être devrait évidemment se dire que les montres naissent toutes seules.

Eh bien, ceux à qui il n'est pas nécessaire d'expliquer davantage pourquoi des hommes viennent au monde, parce qu'ils pensent que cela se fait tout seul, au cours de la reproduction des générations successives, ceux-là ne sont pas

plus avisés que celui qui croit que les montres naissent toutes seules ! Ceux qui pensent ainsi ne voient pas que ce qui se déroule ici dans le monde physique n'est que la manifestation extérieure d'une activité qui s'écoule continuellement du monde spirituel, tout comme l'activité de l'horloger s'écoule dans les montres.

Ce qui se déroule ici sur la Terre – et dont les hommes sont assez fous pour penser qu'il s'agit de simples processus physiques extérieurs qui se font tout seuls – est en réalité dirigé à partir du monde spirituel, de la même façon que l'activité de l'horloger qui fabrique ses montres. Et l'activité qui consiste en quelque sorte à s'incliner du monde spirituel pour, des siècles plus tard, accompagner l'homme dans son existence terrestre, commence déjà à partir du moment qui se trouve au milieu de l'existence entre la mort et une nouvelle naissance, ce moment que, dans mon quatrième Drame-Mystère, j'ai appelé le Minuit des mondes [{16}](#). Lorsqu'un homme franchit la porte de la mort, l'activité du monde spirituel consiste d'abord en une élaboration de ce qui a été vécu par cet homme dans sa dernière existence.

C'est ce qui se déroule dans la première moitié de la vie entre la mort et une nouvelle naissance. Et puis, pendant la seconde moitié, la prochaine incarnation se prépare. On peut alors se représenter les choses ainsi : celui qui va naître a des parents, qui avaient des parents, qui avaient eux-mêmes des parents, et ainsi de suite. Imaginez comme cela s'élargit si vous l'étendez sur trente générations. Et si vous l'étendiez effectivement sur trente générations, vous verriez que beaucoup de ces gens portent déjà en eux les tendances qui mèneront finalement à ce que l'homme A et la femme B se rencontrent pour donner naissance à un certain être humain.

Si tout cela n'avait pas eu lieu au travers de trente

génération, si tous ces couples ne s'étaient pas formés de telle sorte que finalement A et B se rencontrent, cette dualité que l'être humain qui descend vers une incarnation physique peut aller trouver ne se serait pas formée. Et le monde spirituel prend part à cette collaboration qui implique de nombreux êtres humains, en tenant compte de ce qu'est chaque individualité.

Quand nous voyons que le fils a les qualités de son père, de sa mère, puis que les qualités du père et de la mère remontent à celles du grand-père et de la grand-mère, de l'arrière-grand-père et de l'arrière-grand-mère, etc., c'est parce que l'individualité qui veut naître des siècles plus tard a déjà tissé un lien avec l'arrière-arrière-arrière-grand-père et l'arrière-arrière-arrière-grand-mère, et ceci jusqu'à la trentième génération, et qu'elle a déterminé le plan selon lequel les hommes et les femmes se trouveront les uns les autres à travers toutes ces générations. Tous participent déjà. Et le fait que certaines ressemblances se transmettent de façon héréditaire provient de ce qu'à travers trente générations la force qui veut finalement apparaître dans un certain être humain agit d'en haut, à partir du monde spirituel.

Elle agit déjà dans le père, la mère, le grand-père, la grand-mère, l'arrière-grand-père, l'arrière-grand-mère. Elle agit déjà et confère à chacun les traits qui doivent finalement apparaître. Ce n'est pas le courant physique qui fait l'hérédité, mais l'hérédité est insérée de cette façon dans le courant physique. En ce qui concerne l'hérédité physique, la vérité est donc exactement le contraire de ce qu'affirme la conception extérieure, qu'on appelle scientifique. Pour que Goethe vienne finalement au monde comme fils de Johann Caspar Goethe et de Elisabeth Textor, des hommes et des femmes ont été conduits à travers trente générations par les entités de la

deuxième hiérarchie de telle façon que tout cela puisse aboutir à Goethe.

Bien entendu, cela n'est pas seulement valable pour un génie, mais aussi pour tout un chacun. Vous pouvez penser que c'est difficile à croire et vous pouvez aussi vous demander comment s'accorde avec la liberté humaine le fait que trente générations soient complètement déterminées, avant que nous naissions, pour que nous puissions naître comme nous devons le faire. Mais pour notre père c'était déjà ainsi et pour nos grands-parents aussi ! Et si quelqu'un trouve que tout cela est vraiment trop difficile à penser, il n'a qu'à se dire que ce problème lui a justement été épargné, dans la mesure où, sur terre, il pense avec sa conscience ordinaire.

On lui a épargné cette difficulté ! Pourtant tout cela s'opère en collaboration avec les esprits de la forme, les esprits du mouvement, etc., de telle sorte que la liberté ne soit en rien lésée. Bien entendu, il faut pour cela toute la haute sagesse que possèdent ces hiérarchies. Mais il en est ainsi.

Tout ce que nous pouvons transmettre, sous la forme de pensées, à l'éther universel, est alors travaillé avec ce que nous portons durant notre existence physique dans notre vie affective et volontaire. La science de l'esprit ne doit pas seulement nous transmettre une certaine somme de savoir. Elle doit aussi, avant tout, pouvoir créer une certaine atmosphère dans notre cœur. J'ai tenté de dépeindre cette atmosphère dans les premières parties du deuxième Drame-Mystère {17}, lors de la rencontre de Capésius et de Bénédictus, en montrant comment des dieux collaborent avec des dieux, des esprits avec des esprits, dans le seul but que l'homme puisse vivre avec tout son être ici sur cette terre, car l'homme est un but pour quantité de dieux et d'esprits.

Ce sentiment de gratitude envers l'univers spirituel, cette

sensation de se savoir à l'intérieur de l'univers spirituel, la science de l'esprit doit aussi les déverser dans nos âmes. Cela doit devenir pour nous tout aussi naturel qu'il nous est naturel de nous savoir en relation avec le monde physique. Il est vrai qu'en général on n'y fait pas vraiment attention. Pourtant la science est assez avancée aujourd'hui pour que chacun sache qu'il a besoin de l'air et qu'il ne peut pas vivre seulement pour lui, car il dépend de tout ce qui l'environne.

Quand il a faim ou soif, chacun s'aperçoit déjà à quel point il a besoin du monde extérieur pour exister physiquement ; il voit qu'il s'insère dans le processus universel du monde extérieur. Eh bien, l'homme s'insère aussi dans le processus universel du monde spirituel : pour autant qu'il est capable de penser, il entre dans une relation spirituelle avec les anges, les archanges, les Archées ; quand il éprouve des sentiments et exerce sa volonté, il se relie aux hiérarchies qui se trouvent encore au-dessus. Les hiérarchies agissent dans son esprit et dans son âme de la même façon que l'air et toute la nature traversent et animent son corps physique.

Nous avons souvent évoqué les objections théoriques qui émanent de notre époque matérialiste. Elles peuvent être réfutées grâce à certaines réflexions fondées sur la connaissance. Mais souvent les matérialistes viennent avec leur raisonnement pratique et disent : Certes, il se peut qu'un tel monde spirituel existe, mais à quoi cela nous sert-il d'en savoir quelque chose, même si tu prétends que le penser, le sentir et le vouloir sont liés aux hiérarchies supérieures ? Pour penser, nous n'avons pas besoin de savoir quoi que ce soit de ces hiérarchies.

De toute façon, nous pensons déjà, même si nous ne savons rien des hiérarchies. L'homme respire aussi, Dieu merci, car s'il avait dû attendre de connaître, jusque dans les moindres

détails, tout le processus de la respiration, il ne pourrait toujours pas respirer ! Ce que l'on sait actuellement, au plan physique et physiologique, du processus de respiration ne suffirait pas pour nous faire respirer. De même, on peut aussi déjà penser – diront les gens – sans toutes ces explications alambiquées à propos de ces soi-disant hiérarchies qui sont censées collaborer !

Mais à notre tour, posons une question : Peut-on vraiment penser sans savoir cela ? De nos jours, voyez-vous, les hommes travaillent encore avec le bien ancien dont ils ont hérité ; ils profitent de ce dont ils ont hérité, et c'est grâce à cela qu'ils peuvent encore inventer un tas de choses, même des machines compliquées comme celles qu'on utilise en ce moment pour tuer des hommes. Mais il s'agit encore d'un héritage d'anciennes époques.

Les gens ont évidemment beaucoup de mal à admettre que tout cela est encore un héritage du passé, car beaucoup de ceux qui affirment que l'humanité a fait de merveilleux progrès considèrent au contraire que toute la pensée était autrefois infantine et que les progrès viennent de ce que les hommes d'aujourd'hui ont enfin appris à penser de façon raisonnable. Pourtant on pourrait déjà, même de façon purement extérieure, se convaincre que c'est là un non-sens et que les hommes ne possèdent que depuis deux siècles, tout au plus, le mode de penser qu'ils connaissent actuellement.

J'étais récemment à Hambourg où j'ai pu voir un tableau du treizième ou quatorzième siècle dû à Maître Bertram {18}. J'aimerais vous parler un peu de cette peinture. Remontons d'abord au récit biblique du Pêché originel que nous appelons, dans la science de l'esprit, la tentation luciférienne. Aujourd'hui, si un artiste « éclairé » veut représenter le péché originel, il peint Adam et Eve de chaque côté de l'arbre, et

selon que le peintre est impressionniste, cubiste, expressionniste ou encore autre chose en « iste », il le fera plus ou moins horrible – je veux dire qu’il fera une « belle » peinture !

Mais il représentera de toute façon un serpent qui ressemble à un serpent, c’est-à-dire qui rampe dans l’herbe. On appelle cela du réalisme. Mais est-ce vraiment du réalisme ? En fait, non. Comment un homme réaliste, en effet, peut-il supposer qu’un simple serpent ait pu séduire Eve, aussi naïve qu’elle ait pu être, ce qu’elle n’était d’ailleurs probablement pas. Je pense qu’aucune femme, même la plus naïve, ne se laisserait séduire par un simple serpent qui rampe dans l’herbe.

Ce n’est pas possible, n’est-ce pas ? Tout cela n’est donc pas aussi naturaliste qu’il y paraît. Nous savons, grâce à la science de l’esprit, que Lucifer est un être qui en est resté au stade de l’évolution lunaire. Pendant ce stade lunaire de l’évolution, on ne pouvait, bien sûr, pas encore voir Lucifer comme on peut voir ici sur terre, c’est-à-dire avec des yeux physiques. Lucifer ne peut pas être un serpent que l’on voit avec des yeux physiques. Lucifer doit être vu intérieurement.

Si on examine attentivement l’être humain en considérant par exemple son squelette, on voit clairement qu’il se compose de deux parties : d’une part la tête avec la colonne vertébrale qui s’y rattache – bien sûr, il n’y a pas que le squelette, mais aussi le cerveau à l’intérieur du crâne et la moelle épinière dans la colonne vertébrale –, et d’autre part tout le reste de l’être humain qui est comme rajouté. Tout le reste du corps en effet est comme accroché au cerveau et à la moelle épinière. Ceci pour la bonne raison – nous aurons d’ailleurs l’occasion d’approfondir cela une autre fois – que cette tête est vraiment une formation très compliquée, un véritable petit cosmos

sphérique.

Dieu soit loué, l'homme n'a pas à intervenir avec toute sa « sagesse » dans la naissance et la formation de cette tête ! Ce serait du joli en effet si, à partir de ses connaissances d'anatomie et de physiologie, il devait participer en quoi que ce soit à la réalisation de ce merveilleux édifice qu'est la tête humaine. Cela se fait d'une tout autre façon en réalité : pendant le temps qui va de la mort à une nouvelle naissance, tout ce qui est écrit dans notre karma se trouve inséré et intimement organisé dans une immense sphère que l'on pourrait comparer à la sphère bleue de notre ciel.

Et puis, quand on s'approche de l'incarnation, cette sphère devient de plus en plus petite, pour finalement s'unir avec ce qui vient de la mère. Ainsi, ce qui, un jour, deviendra notre tête est édifié par d'innombrables êtres de nombreuses hiérarchies, à partir de l'univers tout entier. Cette tête renferme effectivement une sagesse d'une grandeur et d'une ampleur prodigieuses, une sagesse qui se fonde sur toutes les expériences qui ont été acquises sur l'ancien Saturne, l'ancien Soleil et l'ancienne Lune. Le reste de l'homme, c'est-à-dire tout sauf la tête et la moelle épinière, c'est l'homme véritablement terrestre. Avec les forces qui lui sont propres, la Terre n'a pas pu édifier notre tête mais seulement ce qui est accroché à cette tête.

Comment devrait-on représenter Lucifer, cet être lunaire, lorsqu'on le perçoit intérieurement ? Il faudrait figurer une tête humaine et quelque chose comme une forme de serpent qui s'y rattache : la moelle épinière non encore ossifiée. Or c'est bien ainsi que Maître Bertram a peint Lucifer sur l'arbre entre Adam et Ève. Vous pouvez voir ce tableau au musée de Hambourg. Si, aujourd'hui, les hommes pouvaient penser, ils se diraient que si cet artiste a peint cette image, c'est que le

savoir sur le monde spirituel était encore vivant à l'époque, tellement vivant qu'il savait encore quelle est la forme de Lucifer.

Il n'y a pas si longtemps que ce nous appelons la clairvoyance atavique, cette clairvoyance héritée du passé, s'est perdu pour les hommes. Mais penser n'en est pas pour autant une activité encore très répandue ! On considère, bien entendu, l'autorité comme quelque chose de complètement dépassé ; aujourd'hui, l'homme libre ne veut se soumettre à aucune autorité ! On prétend réfléchir sur tout, et chacun veut avoir sa propre opinion.

Mais, le plus souvent, avoir sa propre opinion signifie simplement que l'on a oublié dans quelle brochure ou dans quel journal on a lu l'opinion en question. On a oublié où on l'a lue, alors c'est devenu une opinion personnelle ! Mais si l'on pensait, si l'on reliait les choses ensemble, on saurait, en voyant qu'une peinture du treizième ou quatorzième siècle a su représenter correctement Lucifer, on saurait ce que les hommes savaient encore voici quelques siècles ; on saurait aussi comment ils doivent à nouveau s'efforcer de retrouver ce savoir.

J'aimerais reprendre ce thème d'un autre point de vue, afin que nous voyions ce qu'il en est de cette affirmation des matérialistes selon laquelle on n'aurait pas besoin de tout ce qui, venant du monde spirituel, s'empare de notre penser et de notre sentir comme l'air le fait de notre respiration ou la nourriture de notre faim et de notre soif.

Si l'on veut absolument retenir cette affirmation, alors il faut reconnaître que certaines doctrines matérialistes qui se sont formées sous l'influence de ces conceptions sont totalement irréfutables. Je vous ai souvent parlé de l'éminent anthropologue criminaliste Benedikt [{19}](#). Il est le premier à

avoir examiné des cerveaux de criminels – après leur mort, bien entendu. Il les a disséqués afin de savoir s’il existait une relation entre la structure de leur cerveau et le fait qu’ils soient des criminels.

Benedikt a fait une très importante découverte, puisqu’il s’est aperçu que ces cerveaux avaient tous une même propriété, à savoir que leur lobe occipital, trop court, ne recouvrait pas entièrement le cervelet. Songez donc que tous les cerveaux de criminels ont ceci en commun que le lobe occipital trop court ne recouvre pas le cervelet. C’est d’ailleurs aussi le cas chez les singes.

Evidemment, il s’agit là d’une propriété qui concerne le corps physique. Cela tendrait à faire penser qu’il existe, dès la naissance, deux sortes d’hommes : les uns avec un lobe occipital correct qui recouvre suffisamment le cervelet, et les autres avec un lobe trop court. Ceux qui ont un lobe occipital correct ne deviennent pas des criminels ; ceux, par contre, qui ont le lobe occipital trop court doivent devenir des criminels. Ils ne peuvent faire autrement !

Du point de vue de la conception matérialiste, il n’y a rien à objecter à cette connaissance. Elle est tout à fait correcte. Mais ne transforme-t-elle pas d’un coup tous nos discours sur la morale en une farce ridicule ? Pouvons-nous encore condamner des hommes si nous devons nous dire qu’ils ne peuvent pas faire autrement que de devenir des criminels ?

Vous voyez jusqu’à quel état de dégénérescence le matérialisme est peu à peu obligé de nous conduire. Il faut aussi qu’il efface de la vie sociale, éthique et juridique tout ce qui est spirituel, sinon il devra évidemment travailler dans un mensonge permanent. Car il n’y a rien à objecter aux faits que je vous ai signalés. C’est comme ça ! Et pour celui qui refuse toute conception spirituelle, il n’y a rien d’autre que ces faits.

Voyons maintenant ce que nous pouvons dire à ce sujet. Certes, parmi les hommes qui naissent, certains ont un lobe occipital correct, alors que chez d'autres il est trop court. Mais il existe aussi un corps éthérique, qui peut être formé d'une tout autre façon et qui est beaucoup plus mobile que le corps physique. Au lobe occipital physique correspond un lobe occipital éthérique. Les hommes de l'avenir devront apprendre à distinguer les enfants qui ont un lobe occipital trop court de ceux chez lesquels il est plus long, et ils auront à enseigner et à éduquer en fonction de cela.

Il faudra qu'ils sachent par quelles singularités le fait d'avoir un lobe occipital trop court se manifeste dès la petite enfance. Et il faudra éduquer ces enfants en agissant sur eux de telle manière que le lobe éthérique se renforce de façon à constituer un contrepoids. En permettant ainsi au lobe éthérique de se fortifier, on diminuera les dommages que le lobe physique peut occasionner lorsqu'il est trop court.

Nous n'avons pas encore atteint l'époque où l'ancien patrimoine se sera totalement éteint. Mais ce temps viendra. Et si la science de l'esprit ne pouvait pas pénétrer dans les cœurs, on ne pourrait pas éviter que le matérialisme s'empare aussi de toute la morale, de l'éthique, de la jurisprudence, et que le spirituel soit entièrement effacé. Car ce serait la conséquence obligée. On ne pourra parvenir à ce qui doit être que si l'on prend conscience du fait que, tout comme on inspire de l'air, on a besoin aussi que les hiérarchies spirituelles collaborent à ce que l'on veut penser, à ce que l'on veut ressentir. Et bien sûr, voilà nos contemporains qui arrivent pour nous dire :

Mais nous pouvons tout à fait bien penser, et pourtant nous ne croyons pas à ces hiérarchies qui s'occupent ainsi de nos affaires ! Pourquoi serions-nous incapables de bien penser ?

Un naturaliste contemporain {20}, un chercheur remarquable, mais qui, par ailleurs, a la faiblesse d'écrire toutes sortes de choses plus ou moins philosophiques, a réussi ce remarquable acte manqué de citer dans une de ses conférences le fameux « *nous sommes arrivés si glorieusement loin...* », sans même se préoccuper de savoir qui dit cela dans le Faust de Goethe ! Les gens ont conscience qu'ils peuvent penser, et n'éprouvent pas le besoin que leur penser soit fécondé par le monde spirituel.

Il me faudrait parler très longtemps si je voulais traiter ce chapitre en profondeur. Laissez-moi vous donner un tout petit exemple parmi beaucoup d'autres. Dans une conférence publique {21}, j'ai récemment attiré l'attention sur Karl Christian Planck {22}, un penseur oublié. Je ne veux pas soutenir de façon dogmatique tout ce qu'il a écrit, mais j'ai montré comment il a vraiment travaillé à partir d'une conscience spirituelle profonde, à édifier une certaine conception du monde qui tienne compte de l'esprit.

Il est mort en 1880, et personne ne s'est jamais beaucoup intéressé à ses œuvres. En 1912, son *Testament d'un Allemand*, un merveilleux texte, était encore publié. Il l'avait, bien sûr, écrit avant 1880. Il avait été édité une première fois par Köstlin en 1881. Il s'agit donc d'une réédition. Là encore, personne n'y a vraiment prêté attention.

Dans la première version de mes *Enigmes de la philosophie*, donc en 1900 je parlais déjà de Karl Christian Planck. Mais il ne sert pas à grand-chose, aujourd'hui, d'attirer l'attention sur une vision du monde qui tient compte de l'esprit, car les gens vous posent d'abord la question : Que pourra-t-on acheter avec ce genre de conception qui tient compte de l'esprit ?

Mais on peut aussi se demander si, dans une conception

comme celle-ci, ne se trouvent pas également des forces qui fécondent le penser. Bien entendu, ceux qui pensent de façon matérialiste vont nous dire : On voit bien que tous ceux qui vivent ainsi dans le monde spirituel, ces idéalistes, ces spiritualistes, ne sont pas des gens pratiques ; ils ignorent tout de la réalité, et si on se fiait à eux dans la vie pratique, on n'aboutirait à rien, car pour la vie pratique il faut des gens pratiques. Ceux qui parlent ainsi ont, bien entendu, tous mangé de la sagesse pratique à la petite cuillère, et c'est, à leur avis, parce qu'ils n'écoutent pas ces rêveurs idéalistes, aveuglés par toutes leurs fantaisies !

Karl Christian Planck, lui, fut vraiment un de ces idéalistes, un homme qui vivait dans le monde spirituel. Il voulait réaliser quelque chose qui vienne du monde spirituel et qui saisisse réellement le monde. On pourrait évoquer beaucoup de domaines, mais comme je vous l'ai dit, je voudrais juste vous donner un petit exemple. Je n'en ai pas encore parlé ici à Berlin – on ne peut pas toujours parler de tout – mais je l'ai fait, à l'occasion, dans d'autres villes {23}.

On entend toujours répéter par les journaux diplomatiques, les journaux politiques, et peut-être même par les prétendus vrais diplomates ou politiciens que si l'on prêtait attention à ces idéalistes et à ce qu'ils savent du monde, quelle calamité, quelle catastrophe ce serait pour la vie politique ! Or je voudrais vous lire un passage du *Testament d'un Allemand* que Karl Christian Planck a écrit en 1880, où il parlait de la guerre actuelle, je dis bien de la guerre actuelle ! Voici ce qu'il écrivait :

« Dans les conditions de l'ordre national actuel, aucune intelligence, aucun amour de la paix venant de l'Allemagne ne pourra empêcher ce conflit. Car les circonstances sont, par

nature, plus puissantes que toute sagesse ; et maintenant, déjà, en dépit de l'attitude amicale de l'Allemagne et de l'Autriche, l'état d'esprit hostile de l'est, de la Russie, s'affirme d'autant plus fort que l'on n'a pas pu lui laisser partout les mains libres et qu'il a fallu lui fixer un but précis.

Et si un jour on en vient à un conflit, il faudra que nous nous battions pour le bien de l'Europe. Certes, ce n'est pas de notre côté que viendra le combat, mais nous aurons à nous défendre à l'ouest et au sud comme à l'est. De tous les côtés, la jalousie nationale se lèvera pour attaquer le nouvel empire du milieu. »

Parmi les gens « pratiques » de 1880, quelqu'un a-t-il décrit de façon aussi précise et en si peu de mots la situation de 1914,1915,1916 ? Je vous le demande ! Combien de ces gens pratiques refusent encore carrément d'envisager – et pendant combien de temps ! – que les choses puissent se passer ainsi au sud par exemple ?

Bon ! L'homme qui a écrit ces quelques mots en 1880 dépeint exactement la situation actuelle et pourtant il fait partie de ces idéalistes dont on se moque tant ! Il faudrait avoir la volonté de tendre l'oreille à de tels faits. On s'apercevrait alors que pénétrer dans le monde spirituel et savoir qu'il existe un monde spirituel – comme il existe de l'air pour le corps physique – rend le penser capable d'apprécier de façon juste la réalité.

Après ce petit exemple, vous comprendrez peut-être qu'aujourd'hui le chercheur en science de l'esprit puisse affirmer avec raison – même si on ne le croit pas encore – qu'avec le vieux trésor hérité du passé, les hommes peuvent encore inventer des machines, mais que, dans cinquante ans tout au plus, ils n'inventeront plus rien s'ils se refusent à

recevoir dans leur penser l'influence de l'esprit.

Tout ce qui voudra introduire dans le monde physique quelque chose qui ne vient pas du monde spirituel dépérira et mourra. Aujourd'hui on peut encore inventer des machines parce qu'on dispose encore d'un ancien patrimoine hérité du passé. Mais ce qui s'accomplit de diverses manières dans d'autres domaines montre déjà que l'on a de moins en moins la capacité spirituelle d'introduire quelque chose du monde spirituel dans le monde physique.

C'est pour cette raison que, dans bien des domaines de la vie, on considère qu'un incapable a des capacités supérieures. Ne plus être capable de peindre un visage convenable, mais griffonner rapidement quelques traits et étaler là-dessus n'importe quoi, un peintre aurait qualifié cela, il n'y a pas si longtemps, de barbouillage. Il le fait encore, bien entendu. Mais il existe déjà des écoles qui appellent ce genre de barbouillages du « grand art », car l'art véritable est quelque chose de dépassé, qui n'a plus le droit d'exister. Et c'est ainsi dans tous les domaines, oui, tous !

Voici ce qu'il faut comprendre : notre temps exige de nous que nous nous laissions féconder par le monde spirituel. Et la seule fécondation possible sera celle qui peut venir de la compréhension des faits spirituels tels que la science de l'esprit les présente. Les grands problèmes que le monde nous pose ne seront résolus que si cette fécondation peut avoir lieu. On observe aujourd'hui des choses infiniment tristes. Encore et toujours, il faut aller à la rencontre d'un événement que l'on peut décrire comme une deuxième apparition du Christ sur la Terre : l'apparition du Christ dans son entité éthérique.

Mais cela nécessite une préparation, afin que cet événement ne passe pas inaperçu et qu'il ne soit pas bafoué et tourné en dérision. Et de même, ce que nous traversons

actuellement ne peut être vécu de façon juste que si nous sommes conscients que les horreurs qui se déroulent autour de nous sont un signe divin. Elles nous indiquent qu'un approfondissement de l'être humain doit s'accomplir. Le plus effroyable serait que, malgré tous ces événements qui secouent et bouleversent les relations entre les hommes, le mode de pensée fondamentalement matérialiste puisse se maintenir tel qu'il donne si souvent l'impression de le faire.

Ce serait la pire des choses ! Et ceux qui appartiennent à la science de l'esprit doivent inscrire cette profonde vérité dans leur âme, afin d'être suffisamment forts pour pouvoir faire face à tout ce qui, du monde actuel, vient les agresser en s'opposant encore à la science de l'esprit et à une appréhension spirituelle de l'existence. On ne le pourra que si, sans cesse, on réanime en soi cette pensée qu'une appréhension spirituelle du monde est nécessaire.

S'il est tellement difficile de faire comprendre ces choses dans de vastes milieux, c'est parce que, dans certains domaines, les hommes sont véritablement enfermés dans un mode de penser qui fonctionne à l'envers. Récemment, alors que, dans une certaine ville, je parlais du fait que la vie spirituelle s'est tue – je donnais la conférence sur l'extinction de la vie spirituelle d'Europe médiane, que j'ai donnée ici aussi –, deux messieurs s'avancèrent vers moi après la conférence.

Ils me firent d'abord part de leur étonnement que l'on puisse parler ainsi des événements actuels. Ils ne s'attendaient pas à ce que l'on parle comme cela au sein de ce qu'ils appelaient la théosophie. Ils s'imaginaient la théosophie tout autrement, car ils se disaient pacifistes. C'est très beau d'être pacifiste, n'est-ce pas, mais il faut tout de même voir que c'est depuis l'apparition du pacifisme que l'on a mené les guerres les plus importantes et les plus sanglantes dans le monde, un fait

que j'ai déjà relevé il y a dix ans {24} dans les conférences que j'ai faites à la Maison des architectes. Je voulais attirer leur attention sur une chose qui semble pourtant facile à comprendre.

Je leur dis : N'avez-vous pas l'impression, en voyant tous ces événements – je ne parle pas seulement des circonstances extérieures du conflit, mais du fait d'amener jusqu'à la surface une si effroyable tendance à mentir, comme cela se manifeste dans ce que disent les peuples qui s'opposent – n'avez-vous pas l'impression que toute la prétendue culture qui s'est développée jusque-là est précipitée dans l'absurde ? Est-ce que tout cela n'est pas une sorte de chute dans l'absurde ? – Oui, répondit l'un des messieurs, c'est une maladie et il faut la guérir. On peut bien sûr lui donner raison :

Bon, d'accord, c'est une maladie. L'homme se réjouit alors d'avoir pensé juste – c'est une maladie ! – Mais il n'a pas la moindre idée qu'une telle pensée juste ne nous apporte strictement rien, car ce qui compte, ce n'est pas d'être capable de décrocher, d'une façon ou d'une autre, des pensées justes mais c'est de regarder les pensées justes dont les choses dépendent en réalité, dans leur véritable contexte ! Il ne venait pas à l'esprit de cet homme, par exemple, de se demander :

Mais qu'est-ce qu'une maladie, et pourquoi apparaît-elle ? – Parce qu'auparavant quelque chose n'était pas en ordre ! La maladie est une révolte de la nature pour rétablir la santé. Lorsque certaines conditions sont contre nature, la maladie est une tentative pour rejeter ces conditions malsaines. C'est un processus de défense à l'égard des conditions contre nature qui ont précédé. En disant : C'est une maladie –, cet homme constate simplement qu'il fallait que la maladie se déclenche, parce que certaines conditions étaient contre nature.

Or ce qui est contre nature, dans le sens le plus large, c'est le matérialisme qui règne dans tous les domaines. Bien entendu, ici, il faut prendre en compte le matérialisme au sens large, ce matérialisme qui mène à la stérilité du penser, ce matérialisme qui fait que la toute-puissance des incapables, ceux qui prétendent savoir ce qui est pratique – et ils le savent, bien sûr, mais de quelle manière ! – rabaisse et écrase ceux qui sont capables et connaissent la pratique de la vie.

Il faut que les vérités spirituelles agissent en pénétrant la sensibilité et le sentiment, pour les féconder. À notre époque, il faut qu'il existe un certain nombre de gens suffisamment convaincus intérieurement pour pouvoir rester fidèles à ce qui découle avec nécessité de la science de l'esprit. Et puis il adviendra ce qui doit advenir, et si le Christ veut se manifester sous une nouvelle forme, il trouvera ceux dont il a besoin. Il faut que cela soit ainsi, et non que, lorsqu'il apparaîtra dans sa forme éthérique à untel ou untel, on prenne cela pour de la folie.

Il faut, au contraire, que cette apparition du Christ soit éprouvée comme ce qui peut provoquer dans l'humanité un ébranlement pour la faire avancer, un ébranlement qui consiste avant tout à surmonter de façon fondamentale le matérialisme et ses conséquences. Et il ne faudra pas que ce siècle s'achève sans que les conceptions des hommes aient pris une tout autre forme.

Les événements dramatiques et sanglants qui se déroulent actuellement autour de nous doivent être comme des signes de feu indiquant ce but à l'humanité. Alors les sacrifices de ceux qui meurent ou versent leur sang dans ces combats n'auront pas été vains, et ces événements pourront contribuer à une élévation de l'humanité. Et c'est ce qu'il faut. C'est pourquoi il faut nous tenir à cette vérité qui a été souvent exprimée ici :

*Du courage des combattants,
Du sang versé dans les batailles,
De la souffrance des abandonnés,
Des sacrifices du peuple,
Grandira le fruit de l'esprit -
Si des âmes conscientes de l'esprit
Cherchent à se guider dans le monde des esprits.*

**QUELQUES TRAITS DE LUMIERE
SUR LES IMPULSIONS
PROFONDES DE L'HISTOIRE**

Troisième conférence

28 mars 1916

Aujourd'hui, je serai amené à vous parler de quelques faits historiques en partant d'un certain point de vue de la science de l'esprit. A ce propos, comme on ne peut donner de toutes ces choses que des ébauches de descriptions, je vous prierai de ne pas oublier que, lorsqu'on présente des images que l'on fait jaillir des mouvements même de l'esprit comme c'est le cas ici – et comme cela doit être le cas –, on ne peut que projeter une certaine lumière sur tel point de l'histoire, sans qu'il soit pour autant possible de parler immédiatement de cause et d'effet dans le sens où l'on est habitué à le faire dans l'histoire extérieure.

Grâce à notre pratique de la science de l'esprit, nous devons nous habituer à l'idée que des forces spirituelles, des intentions spirituelles, des buts spirituels se tiennent derrière tout ce qui se passe dans le monde.

Quand on observe de l'extérieur le déroulement de l'histoire, on ne saisit, bien entendu, que le mécanisme historique extérieur correspondant aux intentions et aux buts spirituels qui vivent et agissent en elle. Par contre, le regard exercé grâce à la science de l'esprit voit plus directement ces courants, ces processus spirituels. Mais il ne faudrait pas pour autant en déduire que celui qui expose ainsi les choses voudrait faire découler directement les événements historiques de ce qu'il a décrit.

Ce n'est pas le cas, et il s'agit tout au plus, comme je l'ai dit, de jeter quelques traits de lumière sur les forces profondes

que l'on ne voit ni lorsqu'on se contente de décrire de façon extérieure les faits historiques matériels, ni lorsqu'on les aborde comme je vais le faire maintenant. Mais en rassemblant les deux approches, on obtiendra tout de même une image de ce qui se passe en réalité dans le monde.

Je dois commencer en évoquant une personnalité dont vous connaissez tous le nom, puisqu'il s'agit de H. P. Blavatsky {25}. Vous savez que cette personnalité qui vécut à l'époque où le matérialisme atteignit son apogée dans la vie extérieure, et qui disposait de facultés psychiques particulièrement développées, tient une place tout à fait spéciale dans le mouvement spirituel de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Avec elle, c'est une nature « psychique » au sens le plus éminent du terme, qui se trouve placée au milieu des mouvements du monde matériel dont dépendait plus ou moins tout ce que, en cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, on considérait comme scientifique.

H. P. Blavatsky n'était pas ce que l'on pourrait appeler un médium, au sens habituel, mais une personnalité dont la nature psychique était très, très particulière, et ceci dans le sens le plus profond. Si on veut vraiment la comprendre, tout au moins jusqu'à un certain point, il faut déjà prendre en considération le milieu dont elle est issue. Il s'agit du milieu russe, où la façon dont l'esprit et l'âme peuvent collaborer dans un corps n'est pas tout à fait normale. On peut même dire quelle est tout à fait anormale. Il faut donc nous demander dans quelle mesure le peuple russe, du fait de ses particularités, diffère des peuples de l'Europe médiane et occidentale.

Ces derniers sont les continuateurs et, dans un certain sens aussi les nouveaux créateurs, de la culture issue de l'époque gréco-latine, la quatrième après l'Atlantide. Ce qui a vécu dans

cette époque de culture gréco-latine se prolonge en Europe médiane et occidentale. Et si cela peut – et a pu – se faire, c'est uniquement parce qu'en Europe médiane et occidentale les corps physiques se sont spécialement développés pour devenir aussi les instruments tout particuliers de l'activité spirituelle, du penser, du sentir, et du vouloir, grâce à l'instrument du corps physique. Il en va autrement en Europe orientale, chez les Slaves et en particulier chez les Russes.

On peut dire, en effet, que dans la mesure où ce peuple reste fidèle à son caractère propre, le corps physique ne peut pas se mécaniser complètement comme c'est le cas en Europe médiane et occidentale. Quand on veut vraiment comprendre le peuple russe, il est impossible de le faire à l'aide de notre science d'Europe occidentale. On peut seulement le comprendre si l'on sait qu'il existe un corps éthérique. Car ce qui caractérise précisément le peuple russe, c'est que, chez lui, la part la plus importante de l'activité vitale ne pénètre pas dans le corps physique de la même manière qu'en Europe occidentale et médiane mais, se déroule davantage dans le corps éthérique.

Chez le peuple russe, le corps éthérique a une bien plus grande importance que celle qu'elle a encore actuellement chez les peuples d'Europe médiane et occidentale, et aussi chez le peuple américain, et même tout particulièrement chez ce dernier. C'est pourquoi jamais un « moi » dont la force s'exprime directement ne pourra se développer chez un Russe – je parle du peuple et pas du cercle des dirigeants – comme il peut le faire chez les hommes d'Europe médiane et occidentale ; chez un Russe, le moi sera toujours enveloppé d'une sorte de rêve ; il aura toujours quelque chose de rêveur.

Car la façon dont le moi vit encore en l'homme actuellement, dans cette cinquième période postatlantéenne,

est déterminée par cette structuration particulière du corps physique que j'ai évoquée. Pendant cette cinquième période postatlantéenne, il ne faut pas que le peuple russe aille jusqu'à donner directement forme au moi. Il ne faut absolument pas qu'il s'imprime dans le corps physique avec ce qui vit et agit dans le corps éthérique. Bien entendu, il convient de nuancer un peu notre langage, nos mots ne sont pas encore formés pour exprimer le spirituel. Quand je dis « rêveur », quelqu'un qui pense de façon matérialiste pourra me rétorquer que ces gens ne rêvent pas du tout et ainsi de suite. Mais ce sont là des objections extérieures, qui n'ont rien à voir avec la façon dont les choses se passent en réalité.

On peut donc dire que les aptitudes qui sont propres au peuple russe ne peuvent pas encore se manifester extérieurement et que, pour l'instant, ce peuple subit, du dehors, des influences qui l'amènent parfois à développer certaines caractéristiques ou à agir de façon contraire à ce qu'il porte en lui. H. P. Blavatsky a essentiellement grandi au sein de ce peuple russe. C'est ce qui explique que, chez elle, l'activité du corps éthérique l'emporte dans une très forte mesure sur celle du corps physique, pour autant qu'il s'agit de l'activité de connaissance. Nous avons affaire à une personnalité qui peut vivre infiniment de choses dans son corps éthérique.

C'est évidemment différent de ce que l'on peut vivre quand on pense et que l'on accède à des connaissances avec l'aide du cerveau. Par le simple fait qu'elle a grandi au sein du peuple russe, elle pouvait donc vivre une infinité de choses dans son corps éthérique, mais il lui manquait, de ce fait, les qualités dont l'Européen de l'ouest refuse de se passer lorsqu'il peut, d'une façon ou d'une autre, avoir accès à des révélations du monde spirituel. Il manquait à Blavatsky toute possibilité de

penser logiquement, de regrouper ses connaissances avec une certaine logique, et même de dire deux choses qui découlent l'une de l'autre.

Si bien que lorsqu'on veut traduire dans le langage approprié à l'Europe médiane et occidentale ce qu'elle ramenait de ses visions intérieures dans le corps éthérique, on a toujours l'impression d'avoir « un moulin qui tourne dans la tête ». Pour ne pas ressentir cette impression, il faut déjà éprouver une certaine réticence à l'égard de toute rigueur de la pensée !

Mais cela n'empêche pas ce qui se bousculait ainsi dans son corps éthérique et jaillissait de façon désordonnée de ses facultés de connaissance éthérique, de contenir des révélations importantes issues du monde spirituel. Il faut simplement garder un esprit critique et être capable de prendre les choses comme elles sont, c'est-à-dire de ne pas les lire comme on lit par exemple un ouvrage scientifique ou n'importe quel autre texte qui a normalement sa place dans la vie spirituelle moderne.

Cette personnalité était donc précisément là à l'époque où l'humanité devait traverser la phase la plus intense du matérialisme. Il s'agit là tout simplement d'un fait : nous avons affaire à une personnalité qui vient d'un peuple d'Europe de l'est, mais qui a aussi dans ses veines – c'est très facile à mettre en évidence dans son hérédité – une goutte de sang d'Europe médiane. Elle avait donc tout de même en elle ce qui, en Europe médiane, mène à penser logiquement et, notamment, à prendre des initiatives au niveau de la volonté, et que l'appartenance au peuple russe ne donne pas.

Mais tout cela était chez elle comme submergé par ce qui venait de l'Europe orientale. Or que s'est-il passé ? Nous n'avons de Blavatsky que des livres en anglais. De telle sorte

que, si on rapproche les deux pôles extrêmes, on peut dire que tout ce qui a pu sortir du corps éthérique de Blavatsky du fait de son origine russe a été comme enchâssé dans l'esprit anglais, et s'est retrouvé façonné par cet esprit anglais, pour paraître dans ses livres. Voilà les faits. Mais ce qui importe, c'est tout ce qui s'est joué entre ces éléments.

Et pour comprendre cela, il faut savoir qu'il a toujours existé à l'ouest de l'Europe, notamment à partir de l'Angleterre, une importante activité de science occulte. Cet occultisme remonte aussi loin que l'histoire anglaise elle-même. Du fait de ce qu'a été son évolution culturelle et spirituelle, l'Europe médiane n'a pas vraiment idée de l'importance de ce travail occulte issu des pays britanniques qui n'a jamais cessé de se répandre à l'est et au sud de l'Europe et même plus loin. Or si l'on veut comprendre ce qu'il en est en réalité, il faut d'abord examiner cet occultisme de coloration britannique.

Car il existe bien un occultisme de coloration britannique. Ce que l'on connaît extérieurement à propos des ordres maçonniques écossais avec tous leurs hauts grades n'en est que l'aspect extérieur, celui qui est montré au monde. Mais derrière cette façade il y a des écoles occultes à l'activité étendue, et ces écoles ont assimilé les anciennes traditions et les anciens courants occultes dans une bien plus grande mesure que ce n'est le cas en Europe médiane.

En Europe médiane, en effet – cela vous le savez si vous avez entendu mes différentes conférences publiques –, on s'efforce davantage de s'élever par sa propre spiritualité à une connaissance spirituelle, une connaissance des mondes spirituels. On s'est moins appuyé sur ce qui était transmis par un autre côté, notamment par les anciennes écoles occultes. Nous pouvons remonter le temps spécialement jusqu'au début

du dix-septième siècle, et nous trouverons en Angleterre, en Ecosse et en Irlande – moins en Irlande, mais surtout en Ecosse – nombre de communautés occultes qui ont cultivé en leur sein le savoir occulte tel qu’il existait dans les temps les plus reculés, en le transformant d’une façon ou d’une autre.

Pour vraiment comprendre la raison de cette transformation, il faut savoir que la quatrième époque postatlantéens, qui englobe donc les civilisations grecque, romaines, etc., et s’est prolongée jusqu’au début du quinzième siècle, avait pour tâche d’élaborer au plan purement humain les révélations spirituelles qui existaient autrefois.

Il fallait que soit élaboré spirituellement, durant cette quatrième époque, ce que l’homme avait reçu jusque-là sous forme de révélations. Puis vint la cinquième époque postatlantéens qui commence précisément avec le quinzième siècle. L’homme devait maintenant tourner les yeux vers le monde extérieur et vivre davantage sur le plan physique, plutôt qu’élaborer de nouveaux concepts. Tous les concepts que nous avons aujourd’hui dans le monde ont été ramenés de la quatrième époque postatlantéenne. Depuis le quatrième siècle, aucun concept nouveau n’a été ajouté. Pas le moindre petit concept !

On n’a fait qu’appliquer d’une nouvelle façon les vieux concepts à certains événements. Le darwinisme par exemple n’a pas apporté de nouveau concept d’évolution ; il n’a fait qu’appliquer de vieux concepts à certains phénomènes. Il n’y a pas eu le moindre nouveau concept depuis le début du quinzième siècle. Tous nos concepts sont apparus pendant la quatrième période de culture. La cinquième période devait tourner son regard vers le monde physique extérieur. Or le peuple britannique était tout spécialement préparé à cette tâche. Par la manière dont ses particularités se sont

développées, relativement tard, sur les îles britanniques, c'est lui qui était le plus apte à remplir cette mission.

Au début du quinzième siècle, le danger menaçait qu'une certaine confusion s'instaure. L'effort du peuple britannique pour se rapprocher du physique risquait d'être confondu avec une vie spirituelle beaucoup plus spirituelle, une vie spirituelle fécondée depuis la nuit des temps. C'était à l'époque où des parties du royaume de France appartenaient encore à la puissance anglaise ; la domination anglaise s'étendait au-dessus de la Manche, jusqu'au territoire français. Pour qu'une véritable séparation intervienne, le monde spirituel a prêté son concours par la venue de Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, qui apparut précisément au début du quinzième siècle parce qu'elle devait mettre de l'ordre en quelque sorte à partir du monde spirituel.

En réalité, l'entité extérieure de l'Europe, dans son entier, dépend de cette intervention de la Pucelle d'Orléans. C'est à ce moment-là, en effet, que s'est opérée une séparation précise entre l'entité française et l'entité anglaise. Auparavant, les Angles et les Saxons qui avaient émigré à de nombreuses reprises d'Europe médiane vers les îles britanniques, conduits par les légendaires Hengest et Horsa {26} – qui représentaient en fait une réalité occulte –, étaient restés sous la domination romane-normande, surtout romane, et formaient une couche subordonnée de la population.

L'élément britannique qui donne aujourd'hui le ton, et ceci notamment depuis le dix-septième siècle, formait alors une couche sociale tellement inférieure que les îles britanniques subissaient encore l'influence de l'esprit français. L'aristocratie méprisait tout ce qui pouvait provenir des Angles et des Saxons. Au dixième, onzième, douzième siècles encore, lorsqu'un membre de la haute société qui vivait sur le

continent français voisin, avec dans les veines du sang franco-normand, voulait jurer, il disait couramment : Que Dieu me damne d'être anglais !

C'était une injure que l'on entendait souvent. Quand on voulait être bien vu, il ne fallait surtout pas être anglais. Comme nous l'avons vu, ceci ne changea radicalement qu'après cette séparation, lorsque l'élément anglais se manifesta vraiment. Les événements les plus divers, derrière lesquels des forces spirituelles agissent en profondeur, se produisirent alors : ce fut la guerre de la rose blanche et de la rose rouge. Cela prendrait trop de temps de tout raconter ici, mais l'important est qu'au début du dix-septième siècle, alors que Shakespeare avait déjà écrit ses drames – qui, dans la mesure où ils mettent en scène des rois, traitent tout particulièrement de la guerre des Deux-Roses, du combat de la rose rouge et de la rose blanche –, à la fin du seizième et au début du dix-septième siècle une certaine âme s'incarna dans le royaume britannique.

Bien qu'elle n'agît pas de façon très significative au plan extérieur, son influence fut énorme. Cette âme s'incarna dans un corps britannique où coulait un sang assez peu britannique, c'était surtout un mélange de sang français et écossais. C'est elle qui donna son impulsion tant à la vie extérieure qu'à la vie occulte de l'esprit britannique. Cela nous mènerait trop loin de décrire la formation de cette vie spirituelle occulte avec toutes ses phases intermédiaires. Or, comme je vous l'ai dit, cette vie spirituelle prolongeait les courants occultes de la quatrième période postatlantéenne.

On savait énormément de choses parce qu'il y avait là un terrain favorable pour que les corps aient la plus grande importance, que le corps éthérique soit le moins actif possible, et que le corps physique soit considéré comme l'instrument de

toute vie spirituelle. C'est pourquoi, même dans les écoles occultes, il n'y avait pratiquement aucune possibilité de faire l'expérience du monde spirituel. Mais on y conservait les anciennes traditions, c'est-à-dire tout ce qui était transmis par les clairvoyants du passé, et on s'efforçait de le pénétrer avec des concepts.

C'est ainsi qu'apparut un savoir occulte qui ne travaillait, en fait, qu'avec les expériences des clairvoyants de la quatrième et même de la troisième période postatlantéenne, mais en élaborant toutefois ce qui venait ainsi de la clairvoyance avec des concepts purement physiques, donc avec ce matériel conceptuel dont on dispose lorsqu'on pense seulement à l'aide du corps physique. Une science occulte singulière naquit ainsi, qui s'étendit sur tous les domaines de l'existence. Comme je vous l'ai dit, je me contente de vous décrire des faits.

Or il est intéressant, avant toute autre chose, de regarder d'un peu plus près certains chapitres de cette science occulte. Je voudrais essayer de caractériser ce que ces écoles occultes enseignaient à propos de la destinée des peuples d'Europe. Il existait autrefois – disait-on [{27}](#) – une quatrième époque postatlantéens, dont la vie spirituelle était des plus florissantes ; elle avait apporté aux hommes le monde des concepts, la notion des structures sociales, et encore une foule d'autres choses.

Cette culture s'était développée au sud de l'Europe sur la péninsule hellénique et la péninsule italienne d'où elle avait ensuite rayonné. A l'époque où cette quatrième époque de culture était à son apogée, les peuples d'Europe médiane et occidentale étaient encore dans leur enfance. Dans l'humanité d'alors, ils étaient en quelque sorte des bébés, du point de vue spirituel. Je vous raconte simplement ce que l'on enseignait d'après la tradition. Les peuples de l'Europe médiane et

occidentale étaient donc des bébés quand on comparait leur vie spirituelle à ce qui pouvait rayonner des fruits culturels de la quatrième époque postatlantéenne.

Et puis, peu à peu, ces peuples sont sortis de l'enfance et ont mûri de plus en plus jusqu'au moment de la Renaissance et de la Réforme (il ne s'agit pas, en l'occurrence, de la Réforme allemande, mais surtout de la Réforme anglaise avec Jacques 1^{er}, etc.). Ces peuples d'Europe médiane et occidentale se sont donc libérés. Et c'est alors qu'apparut, au sein de ces écoles, un dogme bien particulier, un dogme auquel on s'attacha avec une foi inébranlable. Ce dogme affirme qu'au cours de la cinquième époque la culture anglo-saxonne doit remplacer la culture gréco-latine.

On répétait sans cesse aux gens qu'à la cinquième époque postatlantéenne c'est l'esprit anglo-saxon qui devra donner le ton, comme l'esprit gréco-latin l'a fait pendant la quatrième époque. L'esprit anglo-saxon devra régir spirituellement la cinquième époque postatlantéenne ; et tout ce qu'on pensera à propos de l'évolution de l'humanité devra être pensé de telle sorte que ce dogme puisse se réaliser ! On disait dans les écoles que les peuples d'Europe médiane et occidentale parviendront à leur apogée grâce à l'élément anglo-saxon ; quant aux peuples de l'Europe orientale, ils sont actuellement dans l'état où les peuples d'Europe médiane et occidentale vivaient lorsque les Romains leur ont transmis la culture gréco-latine.

On disait aussi que les peuples slaves, qui vivent à l'est de l'Europe, sont encore comme des bébés, et on considérait qu'à l'avenir ces peuples devaient encore se développer pour sortir de l'enfance et grandir, comme les Européens du centre et de l'ouest l'avaient fait autrefois. Mais – et je reprends là les paroles même que l'on prononçait – de la même façon que les

Romains furent la nourrice, au plan spirituel, de l'Europe médiane et occidentale, il faut maintenant que l'esprit anglo-saxon serve de nourrice à ces peuples d'Europe orientale pour les faire passer de la petite enfance à l'âge de la maturité spirituelle.

Puis on décrivait en détail la façon dont les peuples slaves se différencieraient, comme les peuples germaniques l'avaient fait lorsqu'ils s'étaient séparés en Goths, etc. En attirant l'attention sur certaines perspectives de développement futur à partir de forces intérieures existantes, on montrait qu'en Russie le peuple est encore très enfant, puisqu'il existe de nombreuses communes où les hommes se sentent encore simplement attachés à un coin de terre – comme c'était le cas autrefois en Europe médiane et occidentale – alors que leur lien avec l'État reste artificiel.

On expliquait aussi que le peuple polonais, qui n'est unique par sa religion, était appelé, malgré ses aspirations, à être finalement réabsorbé dans l'entité russe. Je ne fais, encore une fois, que vous raconter ce qu'on enseignait dans ces écoles britanniques : on était tout à fait persuadé que l'élément polonais devait à nouveau se réunir à l'élément russe. On disait aussi par exemple – là encore ce sont les mots exacts – : Aux abords de la vallée du Danube, certaines populations slaves se sont constituées en petits royaumes séparés. Et à propos de ces populations, on répétait sans cesse, vraiment comme à l'école : Ces États slaves indépendants ne dureront que jusqu'à la grande guerre européenne qui viendra un jour.

On enseignait partout qu'une guerre éclaterait en Europe, qui mettrait tout sens dessus dessous, et que l'indépendance de ces États slaves ne durerait que jusque-là. On présentait cela comme quelque chose qui n'existait pas encore, et qui devait se réaliser dans le futur – il faut vous dire que

l'enseignement dont je parle a été dispensé pendant des siècles, et que le futur dont il est question, nous le trouvons déjà en partie réalisé aujourd'hui, – et qu'alors on devrait trouver un tout autre mode de réunion pour ces peuples de l'est de l'Europe qui passeraient du stade de nourrisson à celui de l'enfance puis à celui de la jeunesse.

C'est ce que l'on enseignait depuis toujours. On ne considérait pas cela comme des théories, et on l'enfonçait dans la tête des élèves des écoles dont nous parlons, de telle sorte que beaucoup d'entre eux essayaient d'influencer la vie extérieure et de la transformer afin que les événements se déroulent réellement dans le sens de cet enseignement. Il serait intéressant, à ce propos, de présenter des faits historiques qui montrent comment on parvient à produire un enchaînement d'événements. En général, les gens ne se doutent pas que des événements qui se produisent en même temps sans lien apparent sont en réalité pensés et organisés ensemble.

Les confréries occultes dont je parle, comme celles du royaume britannique, ont des antennes dans toute l'Europe occidentale, et même en Italie. Elles sont très vastes et leur influence s'étend jusqu'aux milieux dirigeants. Dans de telles organisations, on sait ce que chacun doit faire, et comment on doit agir dans la vie. On y sait parfaitement ce que cela veut dire – prenons un cas concret – lorsque, d'un côté, on essaie de faire en sorte que des hommes d'Etat anglais se lient peu à peu d'amitié avec certains dirigeants d'un petit Etat du Danube rattaché à l'Autriche.

On sait parfaitement ce que signifie le fait d'arranger les choses pour qu'un lien d'amitié se noue et qu'une certaine confiance dans la sûreté des organisations britanniques puisse s'éveiller précisément dans un Etat du Danube pour y faire

naître l'opinion qu'il s'agit de bonnes organisations. Mais on ne fait pas seulement cela. D'un autre côté, on s'arrange par exemple pour faire paraître un livre qui critique sévèrement le peuple qui vit dans cet Etat, de sorte que l'on désamorce d'un côté ce que l'on met en place de l'autre.

Ce genre de procédé a un certain sens quand il est pratiqué de façon méthodique : d'un côté on cultive une amitié qui peut prendre une importance populaire, et de l'autre on attire l'attention sur les mauvais côtés du peuple en question. Il s'agit d'une opération diabolique, direz-vous ! C'est que des forces ahrimaniennes sont à l'œuvre lorsqu'on procède ainsi, pour que des choses aient l'air de se produire l'une à côté de l'autre.

Un membre d'une de ces confréries écrit un livre qui déclenche un mouvement de fureur, tandis qu'un autre s'efforce de créer un cercle où il cultive l'amitié. Voilà, comment, en réalité, on agit dans les coulisses ! Et quand on observe simplement les faits extérieurs, on ne se doute pas que des hommes qui sont en relation avec des confréries de cette sorte ont pour but de faire qu'un certain peuple, comme dans ce cas le peuple britannique, soit celui qui dirige et donne le ton.

Représentez-vous maintenant une personnalité comme Blavatsky au milieu de ces histoires de « fraternisations » occultes. Les membres de ces confréries qui connaissaient l'occultisme grâce aux traditions, à moins que ce ne soit par une certaine intuition, apprennent l'existence de cette personnalité. Pour tous les gens très intelligents qui ne savent rien de l'occultisme, Blavatsky n'est évidemment qu'une personne un peu baroque et anormale. Mais ce n'est pas le cas pour les occultistes, même s'ils appartiennent à la branche ahrimaniennne comme ceux dont j'ai parlé.

Ils savent bien que si, à une époque telle que celle-ci, une telle personnalité apparaît, c'est qu'elle est issue de toutes les forces d'évolution de l'humanité. Pour eux, le fait qu'une personnalité dont le corps éthérique peut agir comme je l'ai montré apparaisse à un certain moment, a une signification. Or l'époque où tout cela se joue est tout de même bien particulière. C'est en effet une époque où l'on accueille avec la plus grande méfiance ceux qui parlent naturellement du monde spirituel. Ceux qui, comme cela doit se faire chez nous pour les raisons que nous avons souvent évoquées, se lèvent tout simplement et parlent du monde spirituel, auront bien du mal à être cru, et ceci pour de nombreuses raisons que nous avons, elles aussi, souvent évoquées.

Mais agir ainsi par un pur et honnête souci de vérité n'était pas ce qui intéressait les confréries occultes britanniques. Ce qu'elles visaient avant tout, c'était que certaines vérités spirituelles soient communiquées au monde, des vérités venant bien du monde spirituel, mais de façon beaucoup plus palpable. Et il fallait que ces vérités soient favorables aux théories enseignées comme un dogme par l'esprit anglo-saxon dominant de la cinquième époque postatlantéenne.

Dans les années soixante et au début des années soixante-dix, ces confréries occultes eurent alors tendance à utiliser Blavatsky pour présenter au monde des vérités spirituelles, mais des vérités spirituelles dont on puisse dire : Vous voyez, elles n'émanent pas d'un cerveau humain tout à fait ordinaire, elles émanent d'un corps éthérique, et qui plus est, il s'agit d'un élément d'avenir, car il apparaît au sein du peuple qui porte en lui les fondements pour la sixième époque postatlantéenne.

Seulement comme cet élément d'avenir n'était pas encore totalement pris en main dans cette cinquième époque

postatlantéenne, on a pensé qu'il fallait arranger les choses en influençant Blavatsky – qui n'était pas un médium ordinaire, comme je l'ai montré, mais que l'on pouvait néanmoins influencer par les forces médiumniques courantes – de telle façon que ce qu'elle exprimât ne soit pas ce qu'elle aurait exprimé si elle avait été entièrement livrée à elle-même, mais ce que les confréries britanniques voulaient qu'elle exprime. Ainsi, ces confréries n'avaient plus à paraître devant le monde en proclamant simplement que l'esprit britannique devait dominer, mais il leur suffisait de dire :

Voyez, une personnalité s'est manifestée dans le monde – nous n'y sommes pour rien – et elle puise dans son propre corps éthérique une nouvelle science, de nouveaux concepts, sous forme d'imaginaires ! Sous l'influence de ces confréries occultes, ces nouveaux concepts devaient être exactement formulés de façon à faire penser que l'esprit anglo-saxon est l'élément prépondérant de la cinquième époque postatlantéenne. C'est le but que l'on se fixa. En vertu du dogme dont j'ai parlé, on pensait procéder de façon juste.

On prenait en effet une Russe, une âme russe, on la traitait comme un bébé, et on se comportait à son égard, avec l'occultisme d'Europe occidentale à l'appui, comme une nourrice. Tout ce processus était bien dans la ligne du dogme. On avait donc l'intention d'introduire dans le monde un nouveau savoir occulte, grâce auquel les fraternités occultes voulaient pouvoir retrouver les buts qu'elles poursuivaient.

Tout se serait bien passé si Blavatsky n'avait été que russe et si, par conséquent, on avait pu faire avec elle ce qu'on aurait pu faire avec une vraie Russe. Mais comme je vous l'ai dit, elle avait aussi dans ses veines un peu de sang d'Europe médiane, et elle était d'une nature beaucoup trop indépendante pour le rôle qu'on voulait lui faire jouer. Je ne peux pas maintenant

développer en détail les différentes manœuvres auxquelles on s'est livré pour atteindre le but que je vous ai décrit, cela prendrait beaucoup trop de temps, mais disons simplement qu'elle ne cessa de contrecarrer toutes ces manigances.

Ayant, bien sûr, conscience de toutes les choses qui vivaient dans son corps éthérique, jamais elle n'aurait consenti à se rendre à Londres, dans une confrérie occulte quelconque, pour y suivre une formation de médium de haut niveau. L'idée même ne lui en serait pas venue. Tout aurait pourtant alors marché à merveille, pour les confréries occultes, bien entendu ! Mais jamais elle n'y aurait consenti.

Au début, elle avait été dirigée de façon tout à fait correcte et belle, et elle avait développé en elle beaucoup de choses qui allaient dans une bonne direction. Et puis on l'orienta pour qu'elle entre dans un ordre de hauts grades à Paris, lequel ordre dépendait de courants occultes britanniques. On devait l'y préparer pour que puisse sortir de son âme ce que l'on voulait qu'il en sorte. Mais elle avait en elle la petite étincelle européenne dont j'ai parlé. Si bien qu'une fois encore, elle contrecarra les desseins que l'on avait eus à son égard.

Elle posa à cet ordre des conditions impossibles à remplir dans un ordre qui ne veut pas déchaîner de formidables tempêtes. Les conséquences ne se firent pas attendre : à peine la procédure eut-elle commencé, qu'elle fut exclue de l'ordre. Toujours est-il qu'à cette occasion elle recueillit certains éléments des multiples secrets qui, comme je vous l'ai montré, sont conservés dans ce genre d'ordre occulte. Elle avait tout de même, jusqu'à un certain point, sa tête bien à elle !

Et puis, peu à peu, elle prit goût à la chose. Dans un certain sens, elle aimait jouer un rôle occulte de tout premier plan. Mais elle ne voulait pas simplement devenir un médium de haut niveau ; elle voulait prendre en main toute l'affaire ! Et

c'est alors qu'elle entra dans un ordre américain. Il est impossible de raconter tous les changements qu'elle s'efforça d'y apporter et ce qu'elle réussit à introduire dans cet ordre occulte américain. Toujours est-il que là-bas elle apprit d'innombrables secrets qui n'avaient encore jamais été communiqués qu'à des personnes de très haut grade. On avait une intention bien précise, et on continuait à travailler dans cette optique. Tout cela fit qu'elle accumula dans sa conscience une somme énorme de savoir.

Rendez-vous compte, on avait créé une situation toute nouvelle ! Il existait maintenant une personnalité qui savait énormément de choses que, jusque-là, on avait gardées en sûreté dans le secret de certains ordres. C'était une toute nouvelle situation, qui n'avait encore jamais existé ! Mais là-bas, en Amérique, Blavatsky opéra de telle sorte qu'il devint impossible qu'elle restât au sein de l'ordre et continuât d'y agir. En effet, elle montra aussitôt qu'elle voulait utiliser tout ce savoir occulte d'une façon avec laquelle l'ordre ne pouvait pas être d'accord. Il lui était impossible d'être d'accord, car si on l'avait laissé continuer, cela aurait provoqué une confusion désastreuse.

On eut alors recours à un moyen qui est très, très rarement utilisé, et qui est d'ailleurs des plus problématiques. On fit en sorte de mettre la pauvre et bonne Blavatsky – qui comme vous le voyez était le jouet des puissances les plus diverses – en captivité occulte, comme on dit. On provoque cela par certaines pratiques de magie cérémonielle. Il s'agit de faire en sorte que tout ce que l'âme concernée développe ne puisse aller que jusqu'à une certaine sphère, puis soit renvoyé en arrière.

Si bien que la personne est seule à voir tout ce que elle développe en elle, qu'elle ne parvient plus à communiquer

d'une quelconque façon avec le monde extérieur et ne peut finalement qu'élaborer les choses à l'intérieur d'elle-même. Il s'agit là d'un procédé tout à fait singulier, mais il fut décidé de l'infliger à Blavatsky pour la neutraliser, afin qu'elle ne divulgue pas toutes sortes de choses et que les efforts qu'elle ferait lui soient renvoyés. C'est ce qu'on appelle la captivité occulte ou renvoi des efforts. En 1879, lors d'une assemblée qui réunit des occultistes de divers pays, il fut donc décidé de prendre cette mesure. Et pendant de nombreuses années, Blavatsky vécut ainsi en captivité occulte.

Il est inutile de raconter tous les événements extérieurs qui eurent lieu à côté, car celui qui observe la chose de l'extérieur n'aura évidemment pas la moindre idée de tout ce dont je viens de parler.

Mais voici que certains occultistes indiens décidèrent de la délivrer de cette captivité occulte. C'est seulement à partir de ce moment-là qu'elle fut entraînée dans le sillage de l'Inde. Tout ce que je viens de vous raconter constitue en fait la « préhistoire » de Blavatsky. Le développement de ce que l'on sait d'elle ne commence qu'à ce moment-là. Mais ce que je viens de vous décrire est en rapport avec ce qui, en elle, est si difficile à comprendre. Ces occultistes indiens, qui avaient le souci de la sauver de cette emprise britannique, utilisèrent de leur côté des moyens pour faire cesser cette captivité occulte.

Ils opérèrent d'ailleurs en parfait accord avec ceux qui, autrefois, avaient soumis Blavatsky à cette captivité. La conséquence fut que, désormais, seul ce qui se rattache à l'occultisme indien affluait dans son âme. Je dois encore le souligner : on a vraiment affaire, avec elle, à d'authentiques révélations de secrets du monde spirituel. Elles prennent certes la forme d'images distordues et caricaturales, mais il ne faudrait pas les traiter comme si elles n'amenaient pas au

grand jour de grands secrets occultes. Du fait de ces forces formidables dont elle disposait, que ce soit déjà par ses dispositions naturelles, puis par tout ce qui lui est arrivé par la suite, il est évident que Blavatsky a permis qu'un grand nombre de vérités occultes indiennes apparaissent au grand jour.

Nous avons donc avec Blavatsky un exemple concret du fait que, lorsqu'une âme de cette sorte s'incarne, l'occultisme britannique, qui veut que l'esprit anglo-saxon devienne la force dominante, s'efforce de tirer profit de ce qu'il considère encore aujourd'hui comme un bébé. Tout cela part du principe qu'il faut négliger l'Europe médiane, et passer par-dessus comme si elle n'existait pas. On parle vraiment comme je vous l'ai raconté, et on considère le courant d'Europe médiane, dont je vous ai souvent parlé, comme quelque chose qu'il faudrait finalement écraser ! C'est ainsi qu'à travers Blavatsky apparut un savoir occulte contestable à bien des points de vue, une sorte de kaléidoscope aux couleurs chatoyantes.

De plus, comme vous pouvez le déduire de tout mon propos, certaines intentions, certains buts politiques ont toujours été mêlés à ces occultismes. Non seulement la condition qu'elle avait posée à Paris, mais aussi et surtout ce qu'elle voulait manigancer en Amérique, tout cela procédait, chez Blavatsky, d'intentions politiques. Si je devais caractériser les deux intentions que Blavatsky poursuivait à Paris et en Amérique, je dirais qu'il s'agissait alors pour elle de s'opposer intérieurement, en tant que Russe, à l'assujettissement de l'élément russe à l'Occident européen et américain.

C'est pourquoi, à Paris aussi, elle posa une condition qui fut impossible à satisfaire, et qui aurait entraîné un bouleversement ou tout au moins un changement politique en

France. En Amérique, elle ne posa pas elle-même ses conditions, mais elle entra en relation avec quelqu'un – Olcott – qui avait en quelque sorte grandi dans la politique en s'aidant un peu partout de l'occultisme dévié. Tous ces événements aboutirent finalement à autre chose que ce à quoi aspirait le premier guide de Blavatsky, qui est resté masqué. D'une manière générale, il est difficile de parler de ces guides. Ce premier guide voulait vraiment la mener dans une voie juste ; mais il fut ensuite relayé par un autre qui, lui, était tout sauf ce que Blavatsky appelait un Mahatma !

Les forces les plus contradictoires agissent ainsi de concert pour échafauder, à travers Blavatsky, *la Doctrine secrète*, cette masse d'écrits confus, qui n'en contient pas moins une foule de vérités grandioses. Or ces écrits étaient aussi à même d'avoir une forte action en Europe médiane. Vous voyez qu'en Europe occidentale les sociétés secrètes, ces confréries pénétrées d'occultisme, jouent dans les mouvements politiques un rôle souterrain de première importance, même si la plupart du temps on n'en remarque rien au plan extérieur. Il existe un roman de Georges Sand {28} qui montre très bien cela.

Vendredi, à la fin de ma conférence publique, j'ai fait allusion à tout ce qui se joue ainsi aujourd'hui dans les coulisses, ces conspirations politiques et autres choses du même genre. On peut vraiment montrer que toutes sortes de conspirations se trament dans ces organisations souterraines, occultes, et que l'assassinat de Jaurès par exemple, et toutes les choses dont j'ai encore parlé vendredi, à la fin de la conférence publique {29}, comme l'assassinat de François Ferdinand, etc., ont à voir avec ce genre de complots.

Il s'agit d'une sorte de ceinture de conspiration, dont le monde extérieur n'a, la plupart du temps, pas la moindre idée, qui commence à Londres, tisse un réseau autour de l'Europe

occidentale, passe en Europe du sud, pénètre dans les pays balkaniques pour s'achever à Saint-Pétersbourg. Et dans toute cette toile, des choses comme celles que nous avons évoquées se trament constamment. Comme je vous l'ai dit, il ne faut pas voir dans de tels processus des faits historiques comme ceux qui se déroulent au grand jour, mais plutôt ce qui permet d'éclairer un certain nombre de ces faits extérieurs.

Il faut d'abord retenir qu'une âme comme celle de Blavatsky est traversée et mue par les forces qui agissent dans le monde spirituel et qui, dans le monde physique, ne font que se manifester. On peut se rendre compte qu'elle est assaillie par des forces qui agissent sous le niveau représenté par le plan physique et emportée par ces courants. Cela nous montre quelles forces agissent dans le cours de l'histoire. Il faudra peu à peu apprendre à connaître ce genre de chose ; vous le déduirez certainement de la plupart des analyses qui ont été faites ici. Et je devais aujourd'hui tenir ces propos parce qu'ils permettent de comprendre à quel point, quand on veut seulement prendre en compte ce que l'on voit en général, on reste aveugle aux événements et à leurs causes véritables.

De tout autres courants agissent derrière le voile des faits ordinaires, mais on ne les voit pas tant qu'on regarde seulement ce qui se joue à la surface. C'est pourquoi certaines choses continueront de surprendre et d'étonner, alors qu'il n'y aurait pas lieu de s'étonner autant, ni d'être tellement surpris, si l'on voulait considérer ces forces et ces courants souterrains. Hélas, il y a le plus souvent d'un côté les gens qui ne se soucient que du déroulement extérieur des événements et ne s'aperçoivent pas que celui-ci ne coule pas tranquillement en ligne droite, mais qu'il est constamment secoué par les remous qui montent des profondeurs, et il y a de l'autre côté des gens qui s'intéressent à toutes sortes de choses occultes, mais

simplement par goût du sensationnel, parce que c'est captivant d'entendre ici où là parler d'occultisme.

Bien peu de gens, aujourd'hui, ont déjà un organe pour percevoir comment ce qu'ils peuvent distinguer sur le plan occulte est susceptible de beaucoup les aider lorsqu'ils veulent comprendre ce qui se passe dans le monde. Il y a, bien sûr, des gens que la vie de Blavatsky intéresse prodigieusement et d'autres qu'elle n'intéresse pas le moins du monde, parce qu'ils ne se préoccupent que des faits extérieurs qui jouent sur le plan physique. Mais lorsqu'on cherche le rapport entre les choses comme j'ai seulement pu l'esquisser aujourd'hui, quantité de nouveaux aspects apparaissent, et c'est ce qui est important. Il faut que nous allions vers un temps où de plus en plus de gens auront la bonne volonté de plonger le regard dans les courants profonds de l'existence.

Il est vraiment indispensable que dans notre mouvement on ait une vue à peu près claire des choses dont je viens de parler. Aussitôt après que la guerre eut éclaté, l'élève de Blavatsky, Mrs Annie Besant [{30}](#), se répandit en insultes, dans sa revue anglaise, contre ce qui vit au sein de notre mouvement anthroposophique. Et la façon dont elle le fit montrait bien que de ce côté-là on ne peut pas imaginer que la politique soit exclue de ce qui, pour nous, doit rester un occultisme honnête, qui se contente de chercher la vérité et de se garder de toute action politique directe.

Il ne peut y avoir un rapport avec la politique que dans la mesure où la vérité elle-même peut entrer dans la politique, mais certainement pas dans le sens qui est celui des confréries d'Europe occidentale dont je vous ai parlé. Au fond, notre mouvement ne pouvait pas avoir d'autre mission que d'arracher ceux qui peuvent l'être à l'influence de ces confréries. Mais de leur côté, on ne peut pas imaginer que quoi

que ce soit puisse avoir lieu sans qu'il y ait derrière, dans un certain sens, quelque mobile politique pas très net. Ainsi on raconte cette sottise que j'aurais eu l'intention, dès 1909, de devenir président de toute la *Theosophical Society* et d'aller en Inde pour, de là-bas, influencer les cercles politiques.

D'un côté le train Berlin-Bagdad {31} et de l'autre l'anthroposophie, n'est-ce pas ! Je ne vous raconte pas d'histoires. On expliqua avec une furieuse colère feinte comment il était prévu que tous les fonctionnaires du mouvement théosophique, qui est très répandu là-bas, soient gagnés à ma cause pour amener peu à peu l'affaire sur un plan politique et agir en faveur du pangermanisme, autrement dit attaquer l'Angleterre depuis l'Inde ! Mais oui, la phrase se trouve dans les écrits de Mrs Besant ; à présent elle réitère la chose de façon encore plus sordide.

Tout cela vous montre comment, dans ce milieu, on est incapable de penser autrement, ce qui fait que le sens pour la vérité, pour la recherche objective et sincère de la vérité, ne peut que progressivement disparaître. Des propos comme ceux que tient actuellement Mrs Besant, il faut les qualifier de contrevérités objectives. Or je me vois déjà contraint aujourd'hui de ne plus en rester à cette expression de « contrevérités objectives », qui ne convient déjà plus pour caractériser l'accusation extravagante de jésuite {32} qui vous est bien connue. Car il s'y ajoute encore autre chose :

En 1909, à Budapest, j'avais à dire à Mrs Besant quelque chose de très précis. A l'époque, on voulait faire un compromis avec moi, car il était envisagé de proclamer ce jeune Alcyone {33} comme le porteur du Christ. On voulait me faire passer pour la réincarnation de Jean l'évangéliste ; là-bas, on m'aurait reconnu en tant que tel. Si je m'étais prêté à toutes ces mascarades, on aurait fait de cela un dogme. Mais une société

internationale de gens honnêtes se constitua, en Inde, pour s'opposer à tout ce qui se tramait ainsi. Il y avait parmi eux, entre autres, Mr Keightley qui, autrefois, avait toujours corrigé les erreurs scientifiques des livres de Mrs Besant.

Cette société internationale me proposa de devenir son président. En 1909, à Budapest, je dis à Mrs Besant qu'il était hors de question que je veuille jamais soutenir autre chose, au sein d'un mouvement occulte, que ce qui se rattache à la culture allemande au sein de l'Europe médiane. Malgré cela, elle écrivit au début de la guerre ce que je vous ai dit. Ici on n'a pas seulement affaire à une contre-vérité objective, mais à un mensonge conscient !

Voilà le chemin auquel on est conduit lorsque, dans le domaine spirituel, on quitte le terrain de la vérité honnête et inviolable. Que les choses aient dû prendre un tel cours, vous le voyez, vient de la façon dont les courants occultes – nécessités par l'évolution de l'humanité – devaient apparaître aujourd'hui dans le monde. En réalité tout est déjà contenu dans cette nécessité et dans la connaissance de cette nécessité. Lorsque Mrs Besant fit sa première apparition en Allemagne, pour faire une conférence à Hambourg, elle parla aussi dans un cercle plus restreint.

Ce fut le début de ce qui devait encore se tramer de ce côté-là. Je demandais alors à Mrs Besant – et il sera peut-être assez désagréable à certaines personnes que je me souvienne si bien de ce genre de choses – : « Qu'en est-il donc de tout ce puissant occultisme allemand qui se relie si intensivement, surtout au tournant des dix-huitième et dix-neuvième siècles, à la culture allemande ? » – Mrs Besant me répondit – comme je l'ai dit, c'était lors de sa première visite en Allemagne – : « Bah ! ce qui s'est passé à l'époque en Allemagne est une tentative d'occultisme qui, après avoir échoué, est apparue

ensuite sous d'autres formes. Et c'est justement à cause de cet échec qu'il faut prendre les choses en main depuis l'Angleterre et introduire l'occultisme en Europe de cette façon » ! Vous voyez comment, par des voies détournées, la politique se glisse dans les choses.

Ce que je vous ai dit aujourd'hui doit être une sorte d'introduction à d'autres considérations qui ne se situeront pas tout à fait sur le même terrain, mais qui doivent nous introduire dans un domaine aussi important, sur le plan historique, que la connaissance occulte de chaque homme, et dont je continuerai à vous parler la prochaine fois.

LE SIGNE, L'ATTOUCHEMENT ET LE MOT

Quatrième conférence

4 avril 1916

Aujourd'hui, j'aborderai plutôt les aspects occultes de nos considérations de la semaine passée. Nous avons vu que certains courants qui s'expriment par diverses confréries occultes peuvent encore jouer un rôle important dans la vie humaine. Et les considérations plutôt extérieures de la dernière fois vous auront montré que c'est d'une façon bien particulière que l'on utilise ces confréries occultes en Europe occidentale, notamment dans les pays britanniques, pour atteindre certains buts extérieurs.

Il est vraiment indispensable que ceux qui ne pénètrent pas les yeux fermés dans un mouvement moderne de science de l'esprit disposent de suffisamment de recul pour pouvoir se faire une opinion objective de toute la situation. C'est pourquoi aujourd'hui je voudrais vous montrer comment il faut d'abord penser l'activité de ce genre de confréries occultes afin d'être en mesure de comprendre de quelle façon elles peuvent devenir un instrument pour d'autres fins.

Ce que l'on entend ici sous le terme de confréries occultes est au fond une affaire assez compliquée. Mais cette affaire compliquée s'édifie partout, finalement, sur une infrastructure qui attire des gens dans une certaine direction en les réunissant par une sorte de culte et en leur présentant des symboles. On les rassemble par un culte qui, pour ainsi dire, s'exprime en symboles. Aujourd'hui, beaucoup de gens ont tendance, à priori, à se moquer de ce genre de confréries fondées sur une histoire de symboles, et ceci au nom d'un prétendu savoir finalement assez superficiel.

L'étroitesse d'esprit de nos contemporains à l'égard de toutes ces choses est extraordinaire, et l'on pourrait simplement répliquer à ceux qui dénigrent avec tant de légèreté les cérémonies et pratiques symboliques qui se rattachent à ces confréries occultes, que des gens qui ne sont pourtant pas tellement plus insignifiants qu'eux, ces matérialistes et autres railleurs ou critiques fort intelligents, des gens comme Goethe par exemple, ont accordé la plus grande importance au fait d'avoir pu participer à de telles assemblées cérémonielles symboliques.

Goethe était parfaitement conscient, et il l'a maintes fois exprimé, de ce qu'il devait au fait de n'avoir pas pu aller à l'école, mais d'avoir reçu, plus tard, un enseignement rattaché à certains ordres, tout d'abord à des ordres maçonniques. À des gens de moindre valeur que Goethe, ce contexte maçonnique a probablement moins apporté, mais Goethe a pu, lui, y trouver énormément. Voici par exemple ce que l'on pourrait répondre aux railleurs qui se moquent de ces pratiques en s'appuyant sur une prétendue vision moniste du monde rapidement ficelée. Mais si l'on veut comprendre la réalité dans son essence, il faut pouvoir saisir cette réalité plus en profondeur.

Depuis le quinzième siècle, comme nous le savons, nous vivons dans la cinquième époque postatlantéenne. Elle fut précédée par la quatrième époque postatlantéenne qui débuta aux environs de 747 avant la naissance du Christ pour ne s'achever qu'au début du quinzième siècle. Les gens d'aujourd'hui qui sont raisonnables et intelligents – ils le sont presque tous, n'est-ce-pas – se disent : En fait, il ne doit pas y avoir une grande différence entre ce qu'une âme peut vivre depuis le quinzième siècle et ce qu'une âme vivait dans les deux millénaires qui ont précédé, depuis l'an 747 avant notre

ère.

Et pourtant, si l'on veut, on peut montrer, même par des choses tout à fait extérieures, combien le développement de l'âme humaine durant la quatrième époque postatlantéenne, celle qui a précédé la nôtre, diffère fortement de celui que nous connaissons. A cette époque, donc depuis le huitième siècle av. J. -C. jusqu'au quatorzième siècle ap. J. -C., les hommes avaient un corps éthérique beaucoup, beaucoup plus réceptif que ce n'est le cas depuis. Bien entendu, plus on approche de la fin de cette période, plus cette réceptivité va en déclinant. Autrefois l'homme pouvait percevoir davantage ce qui est autour de lui.

Et quand le corps éthérique perçoit, il perçoit le monde élémentaire. Il ne perçoit pas, comme le corps physique, les minéraux, les plantes, les animaux, l'eau, l'air, etc., mais il perçoit les êtres élémentaires qui vivent dans les plantes, les animaux, les minéraux. À cette époque-là, les gens parlaient encore des kobolds, des gnomes qui habitaient les montagnes ou qu'ils voyaient sortir des failles des rochers dans les mines. Aujourd'hui, on traite cela d'imaginaires poétiques. Pourtant les anciens avaient vraiment conscience qu'il existe un monde élémentaire derrière le monde physique.

J'aimerais encore une fois attirer votre attention – parce que tous ceux qui sont assis ici ne l'ont peut-être pas entendu – sur le fait que l'on peut même prouver, en s'appuyant sur des documents extérieurs, qu'il n'y a pas si longtemps, les gens avaient encore connaissance du monde élémentaire. J'en ai déjà parlé, mais j'aimerais l'évoquer encore brièvement. Au musée de Hambourg on peut voir un tableau représentant la Chute, cet événement dont on trouve le récit au début de l'Ancien Testament.

Aujourd'hui, quand un peintre veut représenter la Chute, il

montre l'arbre du Paradis, n'est-ce-pas, avec Adam et Eve de chaque côté, plus ou moins beaux, le plus souvent assez horribles d'ailleurs, et au milieu le serpent ; un véritable serpent. Mais tout ceci est-il réaliste, chers amis ? Peut-on qualifier cela de réaliste ? Même si Eve n'était sans doute pas aussi avisée ni aussi intelligente que les femmes d'aujourd'hui, il est tout de même difficile de croire qu'elle ait pu se laisser séduire par un vulgaire serpent qui rampe sur le sol, à commettre l'acte prodigieux que l'on sait. Cela ne peut donc pas être aussi réaliste.

Le tentateur, on le sait, était Lucifer. Or Lucifer n'est pas un être que l'on peut voir avec les yeux physiques d'aujourd'hui. Pour le voir, il faut que le corps éthérique soit éveillé ; il faut que les organes de la clairvoyance soient éveillés. On voit alors que c'est l'être qui est resté en arrière pendant la phase lunaire de l'évolution. De cette époque lunaire, nous avons reçu notre corps physique tel qu'il est aujourd'hui, sauf qu'il n'était pas encore physiquement visible. Il était entièrement éthérique.

La tête que l'homme actuel possède est la copie fidèle de celle qu'il avait déjà sur l'ancienne Lune. Le reste du corps humain, par contre, n'avait pas encore la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. La tête était simplement prolongée par une forme analogue à un serpent : ce qui aujourd'hui constitue notre moelle épinière. Si bien que, si l'on voulait donner une image de Lucifer tel qu'il est resté depuis l'ancienne Lune, il faudrait le représenter avec une tête humaine prolongée par la moelle épinière, c'est-à-dire par une forme de serpent.

Or c'est exactement comme cela que Maître Bertram a représenté Lucifer sur le tableau que l'on peut voir à Hambourg ! Non pas tel qu'un peintre actuel l'aurait imaginé,

mais tel qu'il doit être au sens de la science de l'esprit ! Vous pouvez le voir au musée de Hambourg, et cela vous convaincra du fait qu'aux treizième, quatorzième siècles, un peintre peignait encore les choses comme elles sont vraiment. Mais les gens sont aujourd'hui bien trop intelligents pour pouvoir distinguer ce que leur dit ce document. Il nous montre pourtant que les hommes percevaient jadis le monde élémentaire.

C'est alors, au cours de la quatrième époque postatlantéens, que sont apparus les symboles sur lesquels les fraternités occultes dont nous parlons se sont fondées. Ces symboles ont pu servir de fondement à ces confréries parce qu'à cette époque on les sentait vivants ; on pouvait encore savoir qu'ils étaient vivants à l'intérieur de soi. Je voudrais vous expliquer, dans la version de Goethe, ce qu'est ce principe de la symbolique. A sa manière, Goethe tente de rendre la symbolique féconde pour la vie extérieure, car il pense qu'en se familiarisant avec elle on peut vraiment faire progresser l'être intérieur.

C'est pourquoi il veut – vous pouvez lire cela dans son roman *Wilhelm Meister* – que l'éducation permette à l'enfant de grandir avec certains symboles. Au lieu de ces balivernes qui sont enseignées dans les lycées, Goethe veut que les hommes soient élevés avec certains symboles. Et en tout premier lieu il veut qu'à travers les symboles ils apprennent ce qu'il appelle les « quatre respects » de l'être humain : le respect du monde spirituel, le respect du monde physique, le respect de chaque âme, et le respect qui ne peut s'édifier que sur les trois autres : le respect de soi-même. La plupart de nos contemporains éclairés auraient à la rigueur compris que le dernier, le respect de soi-même, vienne au début mais, dans l'idée de Goethe, ce respect-là est celui qui comporte les plus

gros dangers, et il ne peut donc s'édifier que sur la base des trois autres.

Comment Goethe veut-il que le respect du spirituel, le respect de ce qui est en haut, s'enracine d'abord dans l'homme ? Il préconise que les enfants apprennent un certain geste : bras croisés devant la poitrine, regard levé vers le ciel. Dans cette position, ils doivent acquérir le respect de ce qui, spirituellement, peut avoir une influence sur l'homme. A un âge encore très tendre, pense Goethe, il faut lier ce geste à l'acquisition du sentiment de respect pour ce qui est en haut. Pourquoi cela a-t-il du sens ? Parce que, lorsque l'homme éprouve vraiment du respect pour le spirituel, il ne peut que manifester ce respect.

Et même s'il croisait les mains derrière son dos, ses mains éthériques, elles, se croiseraient devant sa poitrine, et s'il gardait son regard physique baissé, ses yeux éthériques, eux, se lèveraient vers le ciel ! Car lorsqu'on éprouve du respect à l'égard du spirituel, les yeux éthériques se tournent tout naturellement vers le haut, et les bras éthériques se croisent devant la poitrine.

Il ne peut en être autrement, c'est une évidence : le corps éthérique accomplit ces gestes. A la quatrième époque postatlantéenne les gens le savaient, parce qu'ils percevaient les mouvements de leur corps éthérique, et quand on leur recommandait de faire ceci ou cela, on ne leur disait en fait rien d'autre que : Vous devez physiquement vous mouvoir un peu comme cela, afin de pouvoir ressentir et donc percevoir les gestes que fait votre corps éthérique.

Goethe veut ainsi que l'on grandisse dans la vie spirituelle. Il sait combien il est important de vivre intérieurement les gestes qui sont directement liés aux expressions de l'âme. Il veut aussi que, pour acquérir le respect du corps et de tout ce

qui est terrestre, l'homme croise les mains derrière son dos et baisse les yeux vers le sol. Ce doit être sa deuxième acquisition. Pour la troisième, les choses doivent se faire de la manière suivante : les mains écartées, le regard allant vers la gauche et la droite. Ce geste doit permettre d'acquérir le respect envers toute âme semblable à la sienne. Ensuite seulement, on peut cultiver ce qui développe le respect envers soi-même.

Depuis le quatorzième siècle, les hommes ont largement oublié ce qu'ils savaient autrefois spontanément. Ils ne savent plus que ces gestes, lorsqu'ils sont justes, n'ont rien d'arbitraire, mais sont en rapport avec l'organisation spirituelle de l'homme. Autrefois, lorsqu'on enseignait aux hommes des gestes de ce genre et d'autres plus compliqués, on ne faisait rien d'autre que leur montrer ce qu'ils pouvaient alors facilement éveiller dans leur vie intérieure. Plus tard, à la cinquième époque postatlantéenne, on peut très bien apprendre à des êtres jeunes, par un enseignement approprié, ces mouvements simples que Goethe recommandait. C'est bien ce que Goethe voulait.

Mais depuis les quatorzième et quinzième siècles, on ne peut plus enseigner aux hommes le langage extrêmement compliqué des gestes désignés par « le signe, l'attouchement et le mot », tel qu'il s'est répandu dans les confréries occultes, de telle façon qu'ils éprouvent encore un peu leur réalité. Les confréries qui existaient à la quatrième époque postatlantéenne, dans lesquelles, parmi d'autres symboles, on enseignait aux gens, en trois stades, le signe, l'attouchement, le mot, ont continué de se développer.

Mais, dans les derniers siècles, les âmes qui se lient à ces confréries sont devenues très différentes de ce qu'elles étaient autrefois. On a continué d'enseigner – restons-en aux choses

les plus élémentaires – le signe, l’attouchement et le mot, mais les gens ne pouvaient plus rien rattacher à ces trois termes, parce qu’ils ne pouvaient plus se représenter, dans le corps éthérique, les éléments correspondants, conformes à l’âme humaine. C’est donc devenu quelque chose d’extérieur.

À la quatrième époque postatlantéenne, l’homme avait essentiellement développé son âme de sentiment ou d’entendement. À ce moment, l’âme de conscience commençait à se saisir de lui, c’est-à-dire qu’il était de plus en plus obligé de faire appel au raisonnement qui se rattache au cerveau physique. La « sensibilité » du corps éthérique, comme on pourrait l’appeler, avait peu à peu disparu. Et qu’est-ce qui apparaît maintenant ? Je vous prie d’être particulièrement attentifs à ce qui va suivre.

Les confréries occultes continuent néanmoins d’exister pendant la cinquième époque postatlantéenne. On fonde de nouvelles confréries, ou on continue les anciennes, et on y accueille des hommes à qui l’on fait connaître les symboles en question. Ces gens apprennent certains signes en mettant leur corps dans une position bien précise, qui représente un signe. Ils apprennent certains attouchements, par exemple en donnant une poignée de main différente de celle que l’on donne d’habitude.

Ils apprennent à prononcer certains mots qui provoquent un mouvement bien particulier dans leur corps éthérique, et d’autres choses de ce genre. Je me contenterai juste de signaler quelques éléments. Ainsi donc, depuis les quinzième, seizième siècles, des gens apprennent le signe, l’attouchement et le mot. Or ces gens sont maintenant constitués de telle façon que leur âme de conscience entre en action. Mais le signe, l’attouchement et le mot n’y pénètrent pas, car cela reste pour l’âme de conscience quelque chose d’extérieur, un simple signe

extérieur.

N'allez pourtant pas croire que des choses comme le signe, l'attouchement et le mot, lorsqu'elles sont communiquées à un homme, n'agissent pas sur son corps éthérique ! Elles agissent ! En recevant le signe, l'attouchement et le mot, l'homme prend en lui ce qui, autrefois, leur était lié. On enseigne donc à un certain nombre de gens le signe, l'attouchement et le mot, et on introduit ainsi dans leur subconscient quelque chose dont ils n'ont pas conscience.

Il est évident qu'il faudrait absolument éviter de faire cela et, au contraire, avancer sur le chemin qui est celui de l'évolution de l'homme. Or ce chemin moderne implique que l'on s'adresse à l'entendement de l'homme et qu'on lui apporte en premier lieu ce qu'il peut comprendre, et ce qu'il peut apprendre en le comprenant.

C'est précisément là le contenu de la science de l'esprit. Ce contenu, il faut d'abord le comprendre et s'en approcher progressivement. Dans un premier temps, on se lie d'une façon ou d'une autre au mouvement de la science de l'esprit, et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que l'on peut être amené à recevoir le signe, l'attouchement et le mot. Car on est alors préparé à y retrouver quelque chose de connu, quelque chose que l'on a d'abord compris.

Mais les confréries occultes ne procèdent généralement pas ainsi. On y reçoit simplement les gens dans le premier grade sans qu'ils aient appris quoi que ce soit de la science de l'esprit ou de l'occultisme. On leur transmet alors le signe, l'attouchement, le mot, et d'autres symboles encore, et comme ils ne savent rien du monde spirituel, on agit ainsi sur leur subconscient, on s'adresse à ce qui, en eux, n'a aucun lien avec la conscience.

Quelles en sont les conséquences ? Il est bien évident que

de cette façon on peut, si on le veut, faire des gens de dociles instruments pour toutes sortes de plans. Car si vous trafiquez le corps éthérique de quelqu'un sans qu'il le sache, et si vous ne donnez pas à la pensée ce que la science de l'esprit doit être aujourd'hui, vous mettez hors circuit les forces que cette personne aurait, sinon, dans sa pensée.

Vous les mettez hors circuit et transformez ces confréries en outils pour ceux qui veulent réaliser leurs plans. Vous pouvez ainsi les utiliser pour réaliser certains buts politiques et en même temps instaurer le dogme qu'Alcyone {34} est le porteur extérieur du Christ Jésus. Ceux qui auront été ainsi préparés se feront les bons instruments pour divulguer cela dans le monde. Il suffit ensuite d'être bien faux et bien malhonnête, et l'on peut réaliser ainsi toutes sortes de desseins en façonnant d'abord les outils appropriés.

Quand on sait ce qui distingue la cinquième période postatlantéenne de la quatrième – et pour notre part, nous ne cessons d'insister là-dessus –, on sait pourquoi il faut avoir pris connaissance de la science de l'esprit avant de pouvoir être introduit dans la symbolique. Tout cela découle d'une véritable connaissance. Et quand, dans un mouvement de science de l'esprit, on veut travailler honnêtement, c'est bien entendu ce chemin-là que l'on suit. Car quiconque aurait même seulement pris connaissance de ce qui se trouve par exemple dans ma *Théosophie* ou ma *Science de l'occulte*, en s'efforçant de bien le comprendre, ne pourra jamais subir le moindre dommage s'il se fait communiquer un symbole quelconque.

Nous voyons que, dans une très large mesure, les pays anglo-saxons introduisent la symbolique sans que cela soit précédé par un enseignement qui l'expliquerait d'une façon quelconque. Expliquer, ce n'est pas dire simplement : tel

symbole signifie ceci, tel symbole signifie cela, car de cette manière on peut faire gober n'importe quoi !

Il faudrait expliquer les choses en dévoilant, à partir du cours des événements, les mystères de l'évolution de la Terre et de l'humanité de telle façon que le symbole en découle. Or ce n'est pas ce que l'on fait. Les symboles sont tout simplement proposés tels quels. On va même plus loin dans ce sens, du fait que la littérature occulte elle-même ne procède pas comme le fait par exemple notre science de l'esprit, mais que, là aussi, tout est donné de façon symbolique.

Sous bien des aspects, en ce qui concerne cette littérature occulte, les ravages les plus effrayants ont été causés en France par Éliphas Lévi {35}. Son *Dogme et rituel de la haute magie*, ou sa *Clef des grands mystères*, qui contiennent de grandes vérités mêlées à de très dangereuses erreurs, sont conçus de telle façon que rien ne peut être suivi grâce à l'entendement comme c'est le cas pour notre science de l'esprit. Il faut tout admettre de façon symbolique. Lisez Eliphas Lévi ! Mais oui, maintenant vous pouvez le faire sans danger, parce que vous êtes suffisamment préparés.

Lisez le *Dogme et rituel de la haute magie*, et vous verrez qu'il s'agit là d'une tout autre utilisation de la symbolique. Il est certain, chers amis, que quand on enseigne aux gens uniquement des symboles, comme Eliphas Lévis dans son *Dogme et rituel de la haute magie*, on les met, si on le veut, sous sa coupe pour faire d'eux tout ce que l'on veut, tout ce pourquoi on veut les utiliser.

Après Eliphas Lévi, les choses se gâtent encore davantage avec Gérard Encausse {36}, dit Papus, qui eut une influence terriblement désastreuse à la cour de Saint-Pétersbourg où il revint pendant des décennies pour y jouer un rôle politique des plus funestes. On trouve chez Papus – comme il se nomme

– sous une forme extrêmement dangereuse, certains secrets occultes qui sont livrés à l’humanité de telle façon que les gens qui laissent Papus agir sur eux, dès qu’ils ont dépassé les premiers éléments de cet enseignement, s’accrochent à ce qui leur est donné avec un fanatisme inébranlable.

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il ne s’agit pas de réfuter Papus, car le pire, c’est qu’il y a justement chez lui beaucoup de choses très justes. Mais la façon dont ces choses sont données est terriblement dangereuse. Laisser tomber goutte à goutte dans l’âme de gens faibles ce qu’ils trouvent dans les ouvrages de Papus, c’est les préparer, en endormant totalement leur entendement, à être utilisés pour faire d’eux tout ce que l’on voudra. Et ce genre de personnes ont aujourd’hui une certaine influence.

Celui qui parcourt un peu le monde en ayant l’occasion de connaître ces choses-là sait que Papus a partout une grande influence ! J’ai pu repérer cette influence dans toute la Bohême et l’Autriche. En Allemagne, elle est bien moindre, mais elle a tout de même existé dans une certaine mesure. C’est surtout en Russie que l’impact de Papus est énorme. Et il faut ajouter que si l’impact de ce genre de choses est si fort, c’est parce qu’il y a dans tout cela une bonne dose de malhonnêteté.

L’enseignement de Jakob Böhme {37}, dont nous avons souvent parlé, a été introduit en France au dix-huitième siècle par celui qu’on appelle le « Philosophe inconnu », Louis Claude de Saint-Martin {38}. Il a été alors traduit dans une langue pleine de charme, de telle sorte que, lorsqu’on a retraduit en allemand les textes de Saint-Martin, les gens ont trouvé cela beaucoup plus lisible que les œuvres originales de Jakob Böhme qui sont, comme on le sait, très difficiles à lire !

Cette traduction du « Philosophe inconnu » évoque encore en moi un charmant souvenir. Son livre *Des erreurs et de la*

vérité a été fort bien traduit en allemand par un aimable poète qui est assez connu. Et tout cela ne manque pas pour moi d'un certain intérêt, dans la mesure où paraîtra bientôt une petite brochure {39} intitulée *la Tâche de la science de l'esprit et son bâtiment à Dornach*, dans laquelle j'essaie de réfuter brièvement, et de façon très compréhensible, certaines erreurs couramment répandues à propos de la science de l'esprit.

Ce texte reprendra une conférence que j'ai faite en Suisse, parce que là-bas, à Dornach même, un pasteur protestant particulièrement intelligent avait répandu toutes sortes de choses contre notre mouvement. En fait, je ne voulais pas répondre uniquement à ce pasteur, mais ce qu'il avait avancé était typique. Les gens répandaient un tas de bruits et j'avais là l'occasion, sans viser particulièrement ce pasteur, de réfuter ces erreurs à propos de notre science de l'esprit et en particulier du bâtiment de Dornach.

Lors de l'un de ses discours, le pasteur en question cita un poème de Matthias Claudius. Il en lut une strophe, avec un pathos appuyé, afin de montrer que la science occulte n'a finalement aucun sens, puisque même la Lune, déjà, on ne peut pas la comprendre. Or il lui aurait suffi de lire la strophe suivante de ce même poème pour montrer quelle affirme exactement le contraire de ce que ce pasteur voulait faire dire au poète.

Et le plus intéressant dans l'affaire, c'est que Matthias Claudius est justement le traducteur en allemand du livre de Louis Claude de Saint-Martin *Des erreurs et de la vérité* ! Vous voyez, chers amis, à quel genre de gens on a affaire ; ils vous présentent de prétendues « bonnes raisons », mais on voit ce que sont en réalité ces raisons ! On pourrait développer très en détail ce chapitre. Il est tout de même regrettable de

devoir perdre ainsi du temps à réfuter ceux qui s'opposent de cette façon.

Mais on rencontre parfois des choses encore bien plus curieuses. Par exemple celle-ci qui m'est arrivée depuis notre dernière rencontre, et que je ne voudrais pas vous cacher, tant elle est intéressante. Vous savez tous – j'y ai encore fait allusion la dernière fois – que je n'ai pas pu, et dû, par simple souci de la vérité, souscrire à ce que Mrs Besant, la présidente de la *Theosophical Society*, fit avec ses gens, dont une bonne partie avaient été préparés selon les méthodes dont je vous ai parlé.

Je ne pouvais pas souscrire à cela. Au nom de la vérité, je dus me déclarer contre cette conception aberrante du Christ en la personne du jeune Alcyone, et ceci d'autant plus quand je vis que même des gens cultivés tombaient dans le panneau du petit livre – je crois qu'il s'intitule *Aux pieds du Maître* – dont Alcyone est censé être l'auteur et que l'on présente comme l'un des grands événements de notre époque.

Mais on sentit bien, dans ces milieux, que j'avais l'intention d'entreprendre quelque chose au service de la vérité. On le sentit, mais on se dit : La vérité, d'accord, mais est-ce que cette vérité est vraiment telle qu'il faille s'opposer à Mrs Besant sous prétexte qu'elle nous raconte des sornettes ? Et voyez-vous, j'ai même trouvé dans une brochure écrite par un de nos membres, E. von Gumpenberg [{40}](#), qui paraîtra elle aussi bientôt, un jugement à mon sujet. Madame von Gumpenberg fait allusion « à une opinion qui fut formulée un jour par une Anglaise à propos du Dr. Steiner : ce brave Steiner est un philosophe, et c'est sans doute pour cela qu'il est si pointilleux sur la vérité.

Qu'importe finalement que Mrs Besant raconte des balivernes ! Est-ce que nous ne le faisons pas tous ? De toute

façon il n'est pas possible de faire autrement. Comment pourrions-nous vivre toujours dans la stricte vérité ? Nous ne pouvons pas être seulement des philosophes. Laissons donc les gens raconter ce qu'ils veulent ! En cherchant à nous y opposer, nous ne pourrions que nous faire du mauvais sang. »

Mes chers amis ! Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'un voleur de grand chemin est plus honnête que des gens qui ont une telle opinion de la vérité. Je le pense sincèrement, même si la personne en question se promène en beaux habits de soie, ce qui est probablement le cas de cette dame ! Tout ceci nous montre combien il est dangereux aujourd'hui de ne pas prendre au sérieux la vérité, surtout quand il s'agit de choses qui se dérobent à notre perception sensible immédiate.

Je vous ai dit que la propagation du courant spirituel fondé par Encausse, alias Papus, repose, lui aussi, sur une imposture. Ces gens se font en effet appeler des « martinistes ». Il faut vraiment protéger l'honnête « Philosophe inconnu », qui était un véritable chercheur de la vérité, et avec lui tout ce qu'il s'efforça de faire pour servir le dix-huitième siècle, contre l'utilisation abusive de son nom par les partisans actuels de Papus.

Il importe de savoir que toute confrérie occulte s'édifie sur la base de trois degrés. Au premier degré, lorsque la symbolique est utilisée correctement – et j'entends par là, bien évidemment, ce que j'ai évoqué et qui correspond à notre cinquième époque postatlantéenne –, les âmes en arrivent au point où elles peuvent avoir une expérience intérieure claire du fait qu'il existe une connaissance indépendante du savoir physique sensible ordinaire.

Aujourd'hui, au cœur de la cinquième époque postatlantéenne, celui qui en est à ce premier stade devrait

connaître ce qui se trouve, grosso modo, dans ma *Science de l'occulte*. Celui qui a atteint le deuxième degré devrait connaître – c'est-à-dire connaître de façon telle que cela vive en lui – ce qui se trouve dans le livre *Comment parvient-on à des connaissances des mondes supérieurs* ? Et celui qui arrive au troisième degré et reçoit les importants symboles correspondants, le signe, l'attouchement et le mot, celui-là devrait savoir ce que veut dire vivre hors de son corps. Voilà la règle qu'il faudrait atteindre.

Or, jusqu'aux huitième, neuvième siècles, ces trois grades ont effectivement été atteints dans certaines régions d'Europe. En Irlande par exemple, jusqu'aux huitième, neuvième, dixième siècles, un grand nombre de personnalités atteignirent les degrés que je viens de vous décrire {41}. Ce fut également le cas dans d'autres régions d'Europe, mais là, ces personnalités furent moins nombreuses. On a pourtant toujours éludé quelque chose, par incapacité tout simplement : on n'a pas travaillé à une véritable science de l'esprit.

Pour bien des raisons, c'est seulement maintenant qu'une telle science de l'esprit peut nous être proposée. Mais il y a toujours eu des confréries occultes, et elles ne travaillent qu'à partir de symboles. Ces choses prennent une signification particulière lorsqu'on travaille à partir de symboles dans un peuple qui n'a pas encore atteint sa pleine maturité. C'est pourquoi il y eut tellement de difficultés en Russie lorsque, sous le règne de la Grande Catherine, puis sous celui de son successeur Paul, l'influence de Voltaire ayant fortement diminué, on tenta de transplanter certaines confréries secrètes d'Occident en Russie.

Ces tentatives furent très nombreuses, et ce qui s'est passé là-bas sous l'influence de toutes ces confréries occultes venues d'Occident a eu beaucoup plus d'importance qu'on ne peut

l'imaginer sur tout le développement de la Russie. Bien entendu, cette influence prend des formes différentes selon les domaines concernés : on la retrouve dans les romans comme dans la politique.

Mais les canaux existent toujours, et cette action prend de plus en plus d'importance pour l'évolution à venir. On peut dire que tout ce qui, jusqu'à Tolstoï, a joué un certain rôle dans la vie culturelle russe nous ramène, d'une façon ou d'une autre, à ce qui s'est passé à l'époque dont je vous ai parlé, lorsque certaines confréries occultes ont été transplantées d'Europe occidentale en Russie.

J'ai évoqué une certaine infrastructure en trois degrés. C'est un fait. Mais il existe aussi des gens qui parviennent à des grades supérieurs, ce qu'on appelle les hauts grades. Evidemment, nous sommes là dans un domaine où se niche une formidable dose de vanité ; il existe en effet des confréries où l'on peut accorder jusqu'à quatre-vingt-dix grades et même davantage. Imaginez ce que cela veut dire d'atteindre un grade aussi élevé dans un ordre ! Si le système des ordres écossais, qui s'édifie par ailleurs sur la base des trois grades tels que je vous les ai décrits, en comporte trente-trois, c'est tout simplement par suite d'une erreur. On a d'abord les trois degrés qui, comme vous le voyez, ont un sens profond.

Mais ensuite il y en a encore trente autres. Si déjà avec le troisième grade on a développé la faculté de se ressentir soi-même en dehors de son corps, vous pouvez imaginer quel être grandiose on doit devenir quand on s'est encore élevé de trente degrés supplémentaires ! Or tout cela repose en fait sur une grotesque erreur de connaissance. Dans les sciences occultes, il faut lire les nombres autrement que dans le système décimal.

Quand on écrit 33 grades, cela signifie en réalité, dans le

système de numérotation qui convient : $3 \text{ fois } 3 = 9$. Ce problème de numérotation joue un rôle important chez Blavatsky. Dans sa *Doctrine secrète*, vous trouvez un long débat à propos du nombre 777. Les gens ont échafaudé toutes sortes d'hypothèses sur ce que pouvait bien représenter ce nombre. En réalité, il s'agit de $7 \times 7 \times 7$, c'est-à-dire 343. En occultisme, on écrit un nombre de telle manière qu'il faut multiplier entre eux les chiffres. Si l'on veut obtenir le vrai nombre, il convient donc de dire : $7 \times 7 = 49$, et $49 \times 7 = 343$. De même $33 = 3 \times 3 = 9$. C'est parce que les gens ne savent pas lire qu'ils comprennent 33 au lieu de 9.

Mais oublions toute cette vanité. Il existe bien six grades qui s'élèvent au-dessus des trois premiers. Et lorsqu'on les franchit, il en résulte déjà quelque chose de très significatif. Or à notre époque il est tout à fait impossible d'y parvenir. On ne peut pas atteindre vraiment ces grades parce que l'humanité n'est pas assez avancée, en cette cinquième époque postatlantéenne, pour être à même de traverser les épreuves correspondantes. En matière non pas de connaissance, mais de mise en pratique des connaissances, bien peu de choses ont pu déjà être tirées des mondes spirituels.

Cela ne viendra que peu à peu. Songez que nous ne sommes dans la cinquième période postatlantéenne que depuis l'an 1413 et qu'elle durera environ 2160 ans. Elle ne s'achèvera donc qu'en 3573, et nous ne sommes qu'à son début. Il se passera beaucoup, beaucoup de choses au cours de cette période. Elle verra en particulier se développer la science de l'esprit avec toutes ses conséquences. Mais tout cela ne peut se révéler que peu à peu. Nous pouvons, bien sûr, en tracer déjà les grandes lignes et relater de nombreux détails. Mais beaucoup, beaucoup d'éléments ne se manifesteront qu'après s'être fortifiés en se confrontant à des résistances. Et ces

résistances ne cesseront pas de grandir.

Nous vivons aujourd'hui dans une époque encore relativement idéaliste et spirituelle en comparaison de ce qui doit venir. Vous pouvez le déduire de ce que je vous ai déjà exposé et que je compléterai encore. Nous vivons à la fin du deuxième millénaire après le Christ. Or il ne faudra pas attendre longtemps après l'an 2000 pour que l'humanité ait à vivre des choses fort étranges, qui ne se préparent encore que lentement. Les deux pôles qui courent, en quelque sorte, à la rencontre de l'évolution future se préparent à partir de l'est et de l'ouest.

Dans les régions orientales, on verra de plus en plus se développer une tout autre façon de penser à propos des hommes. Cela ne viendra pas du cercle des dirigeants actuels qui conduisent les peuples d'Europe de l'est en dépit du bon sens, mais de ces peuples eux-mêmes. Dans un temps qui n'est pas tellement éloigné, on en viendra à considérer l'homme en développement tout autrement qu'on a tendance à le faire aujourd'hui. Quand un enfant naîtra, on se demandera :

Qu'est-ce qui pourrait bien sortir de cet enfant ? On aura conscience d'avoir affaire à un être spirituel caché qui se développe peu à peu, et on cherchera à déchiffrer cette énigme. On fera de la croissance d'un enfant une sorte de culte. Cela se prépare à l'est et se répandra bien sûr en Europe. La conséquence, c'est qu'on développera un intérêt formidable pour tout ce qu'on appelle le génie ; on sera en quête de la génialité ! Il est clair que si les choses vont dans ce sens, les vieilles barbes pédagogiques qui donnent le ton aujourd'hui devront avoir disparu entre-temps, n'est-ce-pas. Voilà ce qui se prépare de ce côté. Mais cela ne concerne qu'une infime partie de l'humanité.

La plus grande partie de l'humanité sera sous l'influence de l'ouest, de l'Amérique, et il s'agira alors d'une tout autre évolution. Les prémices idéalistes que nous pouvons déjà percevoir aujourd'hui sont bien sympathiques en comparaison de ce qui vient. Les temps actuels sont en effet un vrai bonheur en comparaison de ce qui se produira quand l'ouest atteindra l'apogée de son développement.

Il ne faudra pas attendre longtemps une fois passé l'an 2000, pour voir apparaître, venant d'Amérique, une sorte d'interdiction de penser, non pas directe mais indirecte ; une loi qui aura pour but de réprimer tout penser individuel. On en voit déjà un début dans ce que fait aujourd'hui la médecine matérialiste : l'âme n'a plus le droit d'intervenir, car on traite l'être humain comme une machine, en ne se basant que sur l'expérimentation extérieure.

Ne vous méprenez pas sur ce que je viens de dire, chers amis, car on commet bien des erreurs dans ce domaine, surtout du côté des prétendus spiritualistes. Je rencontre par exemple des gens qui viennent me dire : J'ai tout essayé avec les médecins, mais je ne suis toujours pas guéri. Alors j'ai fini par aller voir quelqu'un qui m'a guéri spirituellement. – Et alors, que vous a-t-il fait ? – Il m'a dit que mon corps était habité par de mauvais esprits et qu'il fallait d'abord que je les prie d'en sortir. – J'ai alors demandé à ces personnes, parce que c'est pour cela en fait qu'elles étaient venues me voir : Et cela vous a aidé ? – Non, ça va plus mal, ça va même beaucoup plus mal. – Réfléchissez donc un peu, leur dis-je, à la situation dans laquelle vous vous êtes mis.

Ne croyez pas que le bonhomme vous ait raconté des histoires. Il avait tout à fait raison de dire que des êtres spirituels habitaient votre corps et que ce sont eux qui vous ont mis en mauvais état. Mais c'est justement parce que ce

qu'il vous a dit était juste, et que vous deviez le savoir, que cet homme vous a fait tant de mal. Réfléchissez donc un peu : un apprenti cordonnier maladroit abîme une machine. A cause de lui, la machine ne fonctionne plus. C'est bien la cause réelle.

Et maintenant, comment vais-je remettre la machine en marche ? Si j'appliquais la méthode de votre médecin spirituel, je devrais convoquer le maladroit, lui administrer une bonne raclée et me dire que lorsqu'il sera parti les choses seront de nouveau en ordre. Il vous l'a bien dit : Dès que les mauvais esprits seront partis, votre machine sera de nouveau en état. Or le fait que l'apprenti ait décampé n'a en rien réparé la machine !

Il faut maintenant la réparer par de tout autres moyens, qui soient en rapport avec la mécanique. C'est la même chose pour vous. Que vous chassiez ou non les mauvais esprits n'a finalement pas plus d'importance pour votre guérison que si je rosse mon apprenti pour qu'il décampe ou bien si je le laisse regarder. Car je pourrais aussi bien le laisser regarder ; cela ne m'empêcherait pas de remettre la machine en état.

Si l'on pêche tellement aujourd'hui, c'est parce qu'on ne sait plus bien penser. On se contente de dire : C'est vrai ou c'est faux... Or ce qui importe, c'est de comprendre vraiment les choses. Il faut bien savoir qu'il y a de l'esprit dans toute matière, et qu'on ne peut guérir la matière que par la connaissance de l'esprit. Mais l'esprit, on veut qu'il soit partout éliminé ! Et ce n'est encore qu'un début.

Un autre début : nous avons déjà aujourd'hui des machines pour additionner, soustraire... C'est très commode, car on n'a plus besoin de calculer. Bientôt, on fera comme cela avec tout. Dans quelque temps, un siècle ou deux, tout sera terminé. Plus besoin de penser, plus besoin de réfléchir ; on pressera un bouton. Aujourd'hui par exemple, on voit écrit : « 330 balles

de coton Liverpool ». Cela fait encore un peu penser, n'est-ce-pas. Mais bientôt, on appuiera simplement sur un bouton et l'affaire sera faite.

Et pour que la contexture sociale conserve sa solidité, on fera des lois dans lesquelles il ne sera pas écrit directement : il est interdit de penser, mais qui auront pour effet de mettre hors circuit tout penser individuel. C'est l'autre pôle vers lequel nous courons. Vous voyez que notre vie actuelle, en comparaison, n'est finalement pas si désagréable. Si on ne franchit pas certaines limites, on a encore le droit de penser. Bien entendu, il ne faut pas franchir certaines limites, mais si on reste dans ces limites, on peut encore penser. Tout ceci fait partie de l'évolution de l'ouest, et cela se produira.

Dans toute cette évolution il faut que la science de l'esprit prenne aussi sa place. Elle doit voir clairement et objectivement la situation. Elle doit savoir que ce qui nous semble aujourd'hui paradoxal arrivera pourtant un jour, vers l'an 2200 et dans les années qui suivront. On assistera à une oppression généralisée de toute la pensée dans le monde. Et c'est dans cette perspective qu'il faut travailler grâce à la science de l'esprit. Il faut que l'apport des découvertes soit tel – et il le sera – qu'un contrepoids suffisant puisse être introduit dans l'évolution du monde.

Nous n'en sommes qu'au commencement, et cela ne fera que s'intensifier. Certes on peut aujourd'hui travailler pour atteindre les six degrés les plus élevés, mais seulement jusqu'à un certain point. On peut aussi, au lieu de cela, s'amuser à un tout autre jeu. On peut s'amuser à faire passer des gens par les trois premiers grades de façon purement symbolique. Il existe en effet des confréries où l'on ne donne rien d'autre aux adeptes que des symboles. Et les gens en sont très fiers ! On les accueille dans le premier grade, on les expédie dans le

deuxième, puis dans le troisième, et ils n'apprennent en réalité que la symbolique, sans assimiler quoi que ce soit d'une science de l'esprit.

Et souvent, quand on leur demande s'ils sont contents d'apprendre ces cérémonies, ces attouchements, ces signes, et d'assister à ces actes symboliques qu'on leur montre dans le temple, beaucoup de ces gens-là répondent : Oh oui, nous sommes ravis, parce qu'il n'y a pas besoin de penser pendant que tout cela se passe, et chacun peut interpréter les choses comme il veut ! Mais le corps astral provoque un véritable savoir dans le corps éthérique, et on fabrique ainsi des gens qui ont dans leur corps éthérique un immense savoir.

Et si aujourd'hui vous passez en revue les oncles [{42}](#) francs-maçons les plus bornés – excusez l'expression, mais il faut parfois prendre des mots qui frappent un peu –, vous verrez qu'ils possèdent dans leur corps éthérique un savoir formidable – pas dans leur corps physique, car ce n'est pas un savoir conscient, mais dans leur corps éthérique –, en particulier quand on les a élevés jusqu'au troisième grade. Ils possèdent un formidable savoir inconscient. Et ce savoir, qui leur a été communiqué au moyen de symboles, il peut être utilisé, de façon honnête ou de façon malhonnête.

Les diverses sociétés occultes se regroupent en fait autour de deux pôles. L'un des pôles porte un caractère chrétien profane, l'autre un caractère chrétien ecclésiastique. Tandis que les francs-maçons font partie des confréries symboliques à caractère chrétien profane, les jésuites ont, eux, un caractère chrétien ecclésiastique. En effet, le jésuite passe, lui aussi, par trois degrés, et on lui inculque toute une symbolique grâce à laquelle il apprend à donner une terrible efficacité à ses paroles. Voilà pourquoi les prédicateurs jésuites sont si efficaces ; ils savent comment construire un discours pour

pouvoir agir sur les masses incultes en procédant par intensifications successives.

Les oreilles cultivées trouvent tout cela plutôt trivial, mais c'est terriblement efficace. Un jour, par exemple, j'ai voulu voir les effets, au plan occulte, du prêche d'un jésuite. Il y a bien des années de cela, je suis allé écouter le père Klinkowström, un des prédicateurs jésuites les plus actifs, qui voulait convaincre ses fidèles – une foule de gens totalement incultes, bien sûr – de la nécessité de la confession pascalle.

Voilà à peu près comment il s'y est pris. Il voulait prouver à ces gens non pas pour qu'ils le comprennent, mais pour qu'ils le retiennent bien, pour qu'ils sachent que c'est une nécessité, que le pape n'avait pas institué la confession pascalle de façon arbitraire, mais qu'elle venait de puissances supérieures divines. Il dit alors :

Mes chers chrétiens ! Imaginez que vous voyez un canon. A côté du canon, le canonnier qui tient la mèche et les hommes qui sont sous son commandement. Il faut tirer. Représentez-vous la scène, chers chrétiens ! Que se passe-t-il quand on doit tirer ? Le canonnier, impatient, se tient près du canon. Il attend l'ordre : Feu ! C'est ce qui vit dans son âme. Cela va venir, il le sait. Feu ! Il tire. Le canon tonne. Représentez-vous bien cela. Dites-vous que le canon est l'ensemble des rites concernant la confession pascalle. Autrefois les lois, les commandements à propos de la confession de Pâques n'avaient pas été donnés aux hommes. Mais le canon, lui, était là ! Il fallait tirer. Le pape était là : c'était le canonnier avec la mèche. L'ordre est venu du ciel, chers chrétiens : Feu ! Le pape l'a entendu – il a approché la mèche ! Le coup est parti ! Et la confession pascalle est arrivée !

Ne peut-on pas comparer ce canon avec l'apparition de la loi sur la confession pascalle ? Et il y a des incroyants ! Il y a

des incroyants, chers chrétiens, qui prétendent que le pape aurait inventé la confession pascale ! Pensez donc au canon. Au commandement : Feu ! il tonne. Direz-vous que le canonnier qui, au commandement « feu ! », allume la mèche, a inventé la poudre ? Eh bien, vous ne pouvez pas dire non plus que le pape a inventé la confession pascale. Le pape n'a pas plus inventé la confession pascale que le canonnier n'a inventé la poudre !

Tout le monde était convaincu. L'église entière était convaincue. La façon d'utiliser les images est extrêmement habile. Ces gens-là franchissent aussi, à leur manière, les trois degrés. Dans les confréries de cette sorte, il existe, là encore, toutes sortes de nuances ; de même, de l'autre côté, toutes les confréries occultes ne sont pas forcément maçonniques. Ici, en Allemagne, on trouve par exemple les « illuminés » et bien d'autres du même genre.

Mais d'un côté comme de l'autre, il existe encore trois grades au-dessus des trois premiers. Ceux qui détiennent ces grades supérieurs, ceux qui sont titulaires des grades particulièrement élevés, font partie de certaines confréries – pas de toutes évidemment, mais seulement de certaines –, et ils constituent une sorte de société. Il est tout à fait possible, par exemple, que le supérieur d'une communauté de jésuites fasse partie d'une telle société. Bien entendu, les jésuites combattent furieusement les communautés maçonniques, et les francs-maçons combattent tout aussi furieusement les communautés jésuites.

Mais les hauts dignitaires des francs-maçons et les hauts dignitaires des jésuites appartiennent aux grades supérieurs d'une certaine confrérie qui forme un Etat dans l'Etat et englobe toutes les autres. Imaginez donc ce que l'on peut réaliser dans le monde quand on est par exemple le haut

dignitaire d'une confrérie maçonnique qu'on utilise comme un instrument, et que l'on peut s'entendre avec le haut dignitaire d'une communauté de jésuites pour entreprendre une action que l'on ne peut réaliser qu'à condition d'avoir un tel appareil à sa disposition : d'un côté, on envoie les frères francs-maçons qui, par toutes sortes de voies, s'engagent dans l'action avec une formidable énergie.

Car il faut prendre fait et cause pour ce que l'on peut entreprendre. Mais lâcher le taureau d'un seul côté, cela ne sert pas à grand-chose. Il faut donc faire en sorte que la chose soit combattue de l'autre côté avec le même feu, le même enthousiasme. Imaginez tout ce que l'on peut provoquer avec un tel système à sa disposition ! Avec une remarquable efficacité, par exemple, on a pu faire agir les jésuites et les francs-maçons sans que, ni d'un côté ni de l'autre, on n'en sache quoi que ce soit.

Cela s'est passé dans un pays du nord-ouest de l'Europe situé quelque part entre la Hollande et la France... et cette action a eu des effets particulièrement puissants – pas seulement dans les derniers temps, mais pendant une longue période – effets qui se servaient des deux courants et qui ont permis d'accomplir bien des choses.

L'heure a passé. Dans huit jours, mes chers amis, je vous introduirai dans des domaines encore plus concrets. Aujourd'hui j'ai dû examiner plutôt les aspects abstraits de notre sujet. Mais il fallait que nous ayons en vue tout l'édifice, car c'est seulement ainsi que nous pourrions comprendre ce qui, dans le monde extérieur, peut agir de cette manière dans ce domaine.

LA RÉVÉLATION ORIGINELLE DE L'HUMANITÉ

Cinquième conférence

13 avril 1916

En ces temps si difficiles, et alors que de nouvelles difficultés encore plus grandes s'annoncent chaque jour, il est bon de placer ici dans notre cercle certaines réflexions qui soient à même de nous faire connaître les grands idéaux et les grandes impulsions historiques de l'humanité. A notre époque, il est profondément nécessaire de se tourner vers les révélations grandioses qui peuvent nous venir du monde spirituel, car ce que nous vivons à présent amènera certainement des temps où l'on aura besoin de tout ce qui, du monde spirituel, peut apporter du réconfort, de la force, de la consolation, de l'espoir et de la sérénité à l'âme humaine.

Et nous devons cultiver de telles pensées d'autant plus que nous vivons à une époque où un approfondissement spirituel juste, c'est-à-dire une démarche qui nous fasse pénétrer dans la vraie vie de l'esprit dont l'homme a besoin, devient à nouveau extrêmement difficile et rencontre d'immenses obstacles. Aujourd'hui les circonstances et les impulsions de l'évolution accumulent autour de l'homme tous ces obstacles contre lesquels, d'une certaine façon, il ne peut rien, et qui l'empêchent de se saisir véritablement de la vie spirituelle comme il devrait le faire – nous le voyons un peu plus chaque semaine – et comme cela deviendra encore plus nécessaire dans les temps à venir, car ces temps à venir ne seront pas plus faciles à vivre que ceux que nous traversons.

Dans les conférences précédentes, j'ai tenté de vous montrer le rapport qui existe entre les connaissances et les pratiques qui sont cultivées dans certaines communautés

spirituelles, et le développement général de l'humanité. Aujourd'hui, j'aimerais approfondir ces considérations, bien que ce que j'ai à dire soit tout à fait indépendant de ce qui a déjà été traité et peut donc être compris sans cela. Je voudrais cependant vous rendre attentifs encore une fois au fait que certaines communautés sont répandues parmi les gens cultivés, mais aussi parmi ceux qui le sont moins.

Ces communautés dispensent un savoir occulte qu'elles utilisent en le laissant s'infiltrer dans ce qu'elles font et en s'efforçant d'influencer à leur manière, en bien comme en mal, le cours de l'évolution des hommes. Or on s'aperçoit que, dans une grande partie de ces communautés spirituelles, celles qui ont prolongé leur existence jusqu'à notre époque et qui s'appuient toujours sur les vieilles traditions et les vieux documents ne comprennent pas encore ce qui doit apporter un renouveau à partir de ce qui se manifeste maintenant du monde spirituel.

On rencontre dans ces communautés qui ne peuvent pas encore se tenir vraiment à la hauteur de leur époque une sorte de formule générale censée régir un grand nombre d'entre elles. C'est la formule par laquelle elles évoquent la puissance créatrice qui parcourt et imprègne le monde. Lorsqu'elles veulent désigner cette puissance créatrice, cette réalité spirituelle divine qui parcourt et imprègne le monde, ces communautés parlent du « sublime architecte de l'univers ». C'est une formule très répandue.

Pour quiconque connaît, grâce à la science de l'esprit, le cours du développement de l'évolution humaine, le fait que certaines communautés maçonniques et d'autres également parlent d'un sublime architecte de l'univers est la preuve que ces communautés existent depuis la nuit des temps et quelles remontent à de très anciennes institutions. C'est la preuve que

tout ce que l'on peut dire sur une origine historique plus tardive de telles communautés est inexact, et que, bien qu'elles aient pris autrefois des formes différentes, elles n'ont cessé d'exister depuis un passé extrêmement lointain.

On trouvait déjà ces anciennes communautés chez les Grecs, les Romains, les anciens Egyptiens et même encore plus tôt. Les communautés actuelles dont je vous ai parlé remontent à ces très anciennes institutions, seulement leurs dirigeants ne se trouvent plus dans une relation directe avec le monde spirituel comme c'était le cas autrefois, et ils ne disposent plus que d'un savoir transmis par la tradition.

Si l'on veut comprendre ce que signifie la formule qui parle du sublime bâtisseur, ou du grand architecte de l'univers, ou plutôt si l'on veut comprendre pourquoi on utilise une telle formule, il faut rappeler certaines choses que l'on pourrait en fait savoir dès à présent, mais dont l'humanité, même l'élite la plus savante, n'a encore aucunement conscience. Dans les écrits de certains théologiens éclairés ou de bons connaisseurs de l'Antiquité, vous trouverez pourtant déjà le concept de révélation originelle. Que veulent-ils dire par là ?

On voit apparaître ce concept de révélation originelle dans des écrits auxquels le monde scientifique accorde déjà un certain crédit et qui ne font pas figure de fatras plus ou moins délirant, comme c'est le cas pour les livres qui traitent de la science de l'esprit. Il est question de cette révélation originelle dans des ouvrages qui sont pris au sérieux, au moins jusqu'à un certain point, dans le cadre de nos quatre facultés. On peut se faire une idée particulièrement claire de ce qu'est cette révélation originelle quand on essaie d'approfondir les anciens textes religieux.

Il n'est qu'à remonter jusqu'à l'enseignement du Bouddha Gautama par exemple. Quand on le fait, et plus généralement

quand on se réfère aux anciens documents religieux, à condition, bien sûr, de ne pas être encombré de préjugés, on s'aperçoit que les gens qui ont contribué à la conception de ces textes avaient, il y a plusieurs millénaires, une connaissance que la montée du matérialisme a peu à peu effacée, et que l'humanité a perdue. Mais il suffit de lire sans préjugés les textes du Bouddha qui sont encore à notre disposition pour s'en rendre compte : ce qui est dit là se fonde sur un immense savoir qui, déjà, avait dû lui être transmis, et remonte donc à un savoir originel venu de la nuit des temps.

Bien entendu, ce savoir n'a pas pu être acquis par les Anciens comme celui que les hommes reçoivent aujourd'hui dans les facultés ! Je pense qu'un observateur impartial de la science moderne ne me contredira pas sur ce point. S'il a des préjugés, il ne le fera d'ailleurs pas non plus, car il rejettera de toute façon un savoir de ce genre et n'y verra qu'un tas d'élucubrations. Il considérera tout cela d'un point de vue historique, n'est-ce pas, et n'accordera de crédit aux livres qui s'étendent sur le sujet que s'ils contiennent des références sérieuses et des citations à l'appui. Mais le savoir lui-même, il ne l'admettra pas, et il ne pourra donc pas admettre non plus que de nos jours on puisse atteindre un tel savoir par un moyen naturel.

Nous sommes donc ramenés vers un savoir originel, et quiconque observe sans préjugés les anciens documents religieux devrait l'admettre aussi. En partant de notre époque, où nous « sommes arrivés si glorieusement loin » dans tous les domaines – jusqu'au terrible massacre actuel –, on peut donc remonter à travers les siècles jusqu'à un ancien savoir que l'on trouve encore par exemple chez Jakob Böhme, Paracelse, etc., savoir que notre époque – qui est arrivée si glorieusement loin ! – considère comme un amas de confusions. Plus tôt

encore, on arrive au temps où les gens pratiquaient l'alchimie dans des cornues et, encore plus loin, à une époque où même les gens savants étaient – selon les représentations que l'on s'en fait aujourd'hui – disons « superstitieux ».

Mais nous disons que, lorsqu'on remonte ainsi les siècles d'un regard impartial, à travers les civilisations romaine, grecque, égyptienne, on s'aperçoit que l'humanité disposait alors d'un certain savoir, qui était répandu dans le monde d'une manière telle que l'homme moderne n'y a plus accès. Il est, bien sûr, très difficile à notre homme moderne de s'en faire une représentation, quand il s' imagine que les hommes de cette époque étaient des sortes de singes, des *pithecanthropus erectus*, des hommes-singes !

Et pourtant, malgré toutes ces théories, l'observateur impartial qui s'en tient aux documents doit bien admettre qu'il existait, à l'origine, un savoir que l'homme d'aujourd'hui, avec toute son intelligence, ne peut plus atteindre, un savoir d'une grandeur infinie, qui s'élevait jusqu'à des mondes spirituels, non pas seulement en ayant conscience que l'on vit dans le monde spirituel, mais qu'on y rencontre d'autres êtres, non incarnés dans la chair, des êtres que nous désignons aujourd'hui en parlant des hiérarchies supérieures, par anges, archanges, etc. En étudiant ces anciens textes religieux, on découvre que les gens voyaient ces êtres spirituels supérieurs comme des entités avec lesquelles ils avaient des rapports. Les écrits nous le prouvent.

Qu'y a-t-il derrière ces faits ? D'un certain point de vue, ils nous indiquent que ces gens avaient atteint un certain niveau d'initiation. Mais on peut aussi, en partant d'un stade d'initiation inférieur en quelque sorte, un stade tout à fait ordinaire, facile à atteindre, et en utilisant une analogie, tenter d'approcher ce qui se cache derrière ce mystère. Le monde qui

nous entoure, nous le savons, ne contient pas seulement ce dont nous parle la science qui se fonde uniquement sur les sens.

En réalité, la nature telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui prend appui sur un monde élémentaire, dont on ne trouve de descriptions que dans les anciennes mythologies. Différents êtres élémentaires y vivent : les gnomes dans le règne minéral solide, les ondines dans tout ce qui est liquide, dans le règne végétal ; les sylphes dans le monde aérien vivant et les salamandres à la base de tout ce qui est terrestre.

Quand on n'est pas précisément dans une société éclairée comme c'est le cas ici, on a un peu honte de parler sérieusement de ce genre de choses, mais nous sommes entre nous. Des entités élémentaires vivent donc derrière ce monde, cette nature qui nous entoure. Il ne faut pas s'imaginer que ces entités paraissent à longueur de temps et qu'elles sont seulement là pour que les clairvoyants les voient ! Elles ont des tâches importantes à remplir dans le monde. Elles ont même beaucoup à faire. Elles doivent en particulier s'occuper de tout ce dont la science matérialiste s' imagine que cela se fait tout seul.

Car cela ne se fait pas tout seul ! Celui qui a des yeux pour appréhender le monde élémentaire voit comment, tout au long de l'année, ces êtres ont, en quelque sorte, des cours à suivre. Il voit que les mondes spirituels agissent autrement sur eux au printemps, en été, en automne et en hiver. En regardant ce règne élémentaire derrière la nature terrestre qui nous entoure, il voit – on ne peut pas vraiment dire un enseignement – mais des forces qui se déversent des hauteurs, afin que ces êtres puissent, à chaque printemps, reformer la couverture végétale en la tirant de la terre.

Certaines entités spirituelles font descendre les forces des

esprits de la forme et les transmettent à ces êtres élémentaires afin qu'un nouveau monde de formes puisse renaître chaque année. Quand l'été approche, ils reçoivent pour ainsi dire le cours suivant qui leur permet d'accomplir les tâches estivales. C'est ainsi que, tout au long de l'année, on assiste à une collaboration entre les esprits des hautes hiérarchies et les êtres élémentaires qui vivent et agissent dans la nature. Nous avons affaire à une descente et une montée continue des esprits des hautes hiérarchies, dont les élèves sont les entités qui ont pour tâche de remettre les forces vivifiantes à la disposition de tout ce qui jaillit et croît dans la nature au cours de l'année, ce qui naît et meurt, car tout cela ne provient pas seulement de notre terre, mais résulte directement d'un échange avec le monde spirituel céleste.

Les gens qui s'imaginent que les plantes et même les animaux qui, à chaque printemps, naissent et reprennent vie dans la nature, jaillissent simplement des forces de la terre sont un peu comme des vers qui ramperaient sous terre sans jamais pouvoir monter à la surface, et qui se diraient, lorsqu'ils vont de racines en racines : il existe seulement des racines, en niant catégoriquement qu'il puisse y avoir quoi que ce soit là où ils ne regardent jamais, à la surface de la terre.

Et si tout de même il arrive qu'un jour un ver monte à la surface, et voit qu'il existe là-haut tout un monde de feuilles et de fleurs qui s'élève des racines et baigne dans la lumière du soleil, et s'il redescend pour raconter cela à ceux qui rampent sous terre et ne connaissent que les racines des plantes, ils lui répondront : Tu n'es qu'un pauvre ver complètement toqué, qui invente des choses qui n'existent pas ! On ne voit peut-être pas cela chez les vers, qui sont probablement trop avisés, mais on le voit chez les hommes.

Tout ce qui germe et pousse au cours de l'année se trouve donc sous l'influence directe des êtres qui font descendre et remonter leurs forces qu'ils déversent dans le monde élémentaire. Et de la même façon, chers amis, que les sylphes, les gnomes, les ondines et les salamandres reçoivent les influences de ces êtres des hautes hiérarchies qui montent et descendent selon les saisons, l'homme recevait, lui aussi, à l'époque où il n'était pas encore aussi fortement lié à son corps physique qu'il l'est à présent, l'enseignement des esprits des hautes hiérarchies qui montaient et descendaient. Les mythes et les légendes qui sont restés et qui nous racontent que l'homme, jadis, jouissait de l'enseignement d'êtres descendus du monde spirituel repose entièrement sur la vérité.

L'homme vivait en compagnie des esprits avec lesquels seuls les gnomes, les sylphes, les ondines, etc., vivent encore aujourd'hui. L'homme recevait l'enseignement des hautes hiérarchies qui montent et descendent comme les êtres élémentaires reçoivent encore d'elles, aujourd'hui, les forces grâce auxquelles ils élaborent les formes qui poussent de la terre, s'épanouissent et dépérissent au long de l'année. On trouve les derniers restes de cet ancien enseignement dans les textes qui ont pu être conservés, et qui permettent à l'observateur dénué de préjugés de se convaincre de l'existence de cette révélation originelle.

Les derniers vestiges de cette révélation spirituelle se sont déversés dans l'humanité au cours des temps qui ont précédé le huitième siècle avant notre ère. On peut indiquer l'année 747 av. J. -C. pour marquer le moment où, du fait du développement de sa nature physique, l'homme a été coupé de cette participation directe – bien entendu, cela s'est fait peu à peu – à un tel enseignement. Toutes les sciences de l'Antiquité sont issues de ce mode d'enseignement direct qui se déversait

alors des entités spirituelles vers les hommes. On les connaît encore grâce à la tradition, mais on ne les comprend plus. Examinons la dernière des sciences qui ait été donnée à l'humanité de cette manière.

Qu'ont donc appris les hommes, au cours des temps, depuis l'époque où ils recevaient cette révélation originelle dans l'ancienne Atlantide ? Ils ont fait l'expérience de leur propre relation avec les mondes spirituels. Car l'homme est un microcosme : tous les processus qui se déroulent dans le grand univers se jouent aussi en petit à l'intérieur de lui. Les dernières choses que l'homme a apprises de cette façon, en les recevant de l'extérieur, sont la géométrie et l'arithmétique. Aujourd'hui encore, celui qui laisse agir sur lui la géométrie et l'arithmétique peut pressentir qu'il reçoit quelque chose que ne lui donnent pas les autres sciences, celles dont on rassemble les données en les tirant de l'expérience.

On sent bien que la géométrie et l'arithmétique sont vraies, indépendamment de toute expérience sensible. Personne ne peut démontrer, en dessinant un triangle ou en se le représentant, et en mesurant simplement les angles, que leur somme fait 180 degrés. Il peut tout au plus le constater. Mais il ne peut le démontrer qu'en faisant une expérience intérieure grâce à ses pensées. De la même façon, personne ne peut se convaincre que 3 fois 3 font 9 s'il en reste aux chiffres extérieurs ; il faut qu'il saisisse en lui des représentations. On n'a pas besoin d'avoir des noisettes ou des haricots, ni même de compter sur ses doigts ; il suffit de se représenter intérieurement la chose pour parvenir en soi à la vérité : 3 fois 3 font 9.

D'une façon plus générale, la géométrie et l'arithmétique que nous pensons de cette façon sont la base de tout ce qui s'exprime par ailleurs dans les formes des monuments. Les

Egyptiens se référaient déjà à un savoir plus ancien, un savoir originel qui incluait les lois de la géométrie et de l'arithmétique. A l'époque gréco-latine, cet ancien savoir était encore communiqué aux hommes dans les écoles des Mystères. On leur disait : Si tu te plonges en toi-même, tu y découvriras tout ce qui fut révélé par les esprits des hiérarchies supérieures aux temps où tu vécus jadis sur terre. Dans les centres des Mystères égyptiens on n'avait pas besoin de faire cela : les êtres supérieurs descendaient encore eux-mêmes.

A l'époque gréco-latine, le maître réunissait ses élèves et leur disait : Vous avez vécu dans des incarnations antérieures et vous êtes passés par un développement humain auquel participaient les esprits des hiérarchies supérieures. Cela s'est inscrit dans vos âmes – faites-le remonter ! C'est ainsi que dans les Mystères grecs et romains, le maître faisait encore resurgir de l'âme ce qui y avait été déposé. Tout peut, en effet, être retrouvé dans l'âme humaine, car tout y a été déversé par les esprits lors de la révélation originelle. Ce qu'aujourd'hui encore nous tirons de nous-mêmes, nous l'avons déjà vécu autrefois en participant à l'enseignement des hiérarchies supérieures.

Puis vinrent les années 1413-1414, et avec elles le début de l'ère matérialiste. A partir de ce moment, l'homme a cessé de pouvoir prendre conscience de ce que cet enseignement spirituel avait autrefois déposé en lui. Depuis lors, l'union étroite de l'âme et du corps physique recouvre d'un voile ce qui se trouve en réalité dans nos âmes. Mais pendant tout le temps qui va de 747 av. J. -C. jusqu'à 1413, il était encore possible de faire remonter de l'âme ce qui y avait été déposé dans les époques antérieures. Représentez-vous ce qu'un homme vivant à l'époque grecque a dû éprouver. Il se disait :

La géométrie, telle qu'elle s'exprime dans les formes d'un monument, est venue autrefois du monde extérieur et s'est déversée dans les hommes comme un enseignement spirituel divin.

Elle s'est montrée aux hommes qui étaient alors véritablement entourés de formes. De nos jours, quand quelqu'un veut dessiner un triangle, il prend un morceau de craie et il trace une figure au tableau. L'ancien Grec n'avait pas besoin de dessiner ; il lui suffisait de se concentrer pour voir, par une sorte de clairvoyance, de voyance éthérique, le triangle devant lui. Il pouvait donc dessiner devant lui, par clairvoyance, les formes géométriques. Et il en allait de même, mais dans des temps encore plus reculés, avec l'écriture. On n'avait pas besoin d'écrire sur des papyrus, mais on écrivait devant soi, par clairvoyance.

Et puis, comme je vous le disais, l'homme a placé tout autour de lui ce qui s'est ensuite écoulé dans les formes de l'architecture, parce qu'à une certaine époque des Mystères grecs, on l'a enseigné en lui disant : Maintenant concentre-toi clairement sur toi-même ! Si tu te concentres sur l'homme divin qui vit en toi, si tu ne te contentes pas de t'appuyer sur l'homme terrestre éphémère mais si tu te concentres sur l'homme divin en toi, un édifice fait de formes géométriques, dont tu es le centre, s'érigera tout autour de toi.

L'élève des Mystères grecs érigait éthériquement un édifice autour de lui de la même façon que l'araignée tisse sa toile autour d'elle. Il érigait tout un ensemble géométrique, et le reste du savoir humain s'insérait alors dans cet ensemble. Ensuite, il n'avait plus qu'à disposer tout cela extérieurement autour de lui ; il en résultait le temple grec. Ceux qui ont construit les temples grecs n'ont finalement rien fait d'autre qu'emplir de matière physique les formes géométriques qui se

disposaient autour des hommes clairvoyants. Bâtir le temple, c'était simplement mettre des pierres dans ce qui se présentait de la sorte.

C'est pourquoi, comme il devait en réalité placer sa propre humanité divine à l'intérieur de la construction, le Grec avait toujours tendance à y placer la figure d'un dieu. A l'époque où il érige le temple, le Grec ne bâtit pas simplement un édifice ; il y place toujours une image de la divinité, Athéna Pallas par exemple, parce que cela va ensemble, et que c'est ce qui, autour de lui, érige l'édifice : le microcosme, avec ce qui se manifeste du macrocosme, mais qui doit maintenant sortir de l'intérieur de l'homme. Vous voyez donc ici comment la construction du temple est en rapport avec une clairvoyance originelle.

Ceux qui bâtissaient à cette époque ressentaient dans l'architecture quelque chose de divin, en rapport avec tout ce qui se révèle à l'intérieur de l'homme. Ce n'était pas comme lorsqu'on bâtit aujourd'hui, où l'on apprend d'abord toutes sortes de choses à l'école d'architecture. C'est pourquoi les gens trouvent si peu naturel que nous voulions construire notre bâtiment de Dornach en puisant à la science de l'esprit. Ils trouveraient normal que nous fassions appel à un architecte ordinaire à qui l'on ne demanderait même pas d'avoir la moindre idée de ce qu'est notre science de l'esprit.

Aujourd'hui, en effet, on ne sait pas que tout l'environnement et donc toute l'architecture doivent nous montrer quelle est la fonction d'un bâtiment. Or c'était le cas à l'époque où l'on ressentait qu'un édifice était une révélation des esprits de la forme. Ceci explique la façon singulière dont Vitruve {43}, le grand constructeur de l'époque d'Auguste, parle de l'architecte. Il évoque les qualités morales que celui-ci doit posséder ainsi que sa compréhension pour le sens divin de

l'univers. Je voudrais vous lire un magnifique passage d'un texte de Vitruve, qui vous montrera ce qu'il attendait de l'architecte :

« C'est pourquoi aussi il faut qu'il soit doué et disposé à acquérir un savoir ; en effet des dons sans savoir ou un savoir sans dons ne peuvent produire un professionnel accompli. Il faut qu'il soit lettré, expert en dessin, savant en géométrie, optique et arithmétique, qu'il connaisse un assez grand nombre d'œuvres historiques, qu'il ait écouté avec attention les philosophes, qu'il sache la musique, qu'il ne soit pas ignorant en médecine, qu'il connaisse la jurisprudence, qu'il ait des connaissances en astronomie et sur le système céleste. »

Pourquoi Vitruve voulait-il que l'architecte sache tout cela ? Parce que les formes du bâtiment sont des manifestations des hiérarchies supérieures – on en était conscient alors –, et on voyait, dans ceux qui créaient ces formes, les entités des hiérarchies. Ceci est d'une extraordinaire importance. Quels étaient donc les sentiments qui vivaient chez un tel architecte ?

Un architecte moderne ferait une drôle de tête, n'est-ce pas, si l'on exigeait de lui qu'en plus de tout ce qu'il apprend au cours de sa formation, il connaisse aussi la médecine, la philosophie, et même le cours des astres et la science du ciel, c'est-à-dire qu'il soit en un certain sens initié aux sciences de l'esprit. Pourquoi est-ce ainsi ? Parce que Vitruve lui-même se disait encore : Lorsque je bâtis, il ne faut pas que ce soit mon être limité qui agisse ; il faut que mon être limité devienne un instrument pour un être des hiérarchies supérieures qui travaille à travers lui.

Mais cette faculté d'entrer ainsi en relation avec les hiérarchies supérieures pour que ce soit elles, et non pas l'homme limité, qui bâtissent l'édifice pierre après pierre, cette faculté, on ne la recevait que dans les écoles occultes, celles des Mystères. C'est là qu'il fallait être initié aux rapports du divin et de l'humain. On étudiait la médecine pour pouvoir disposer les formes afin qu'elles deviennent vraiment l'expression de l'être humain lui-même, et qu'elles soient construites à partir du microcosme, comme la coquille de l'escargot est, dans un certain sens, une expression de l'escargot. L'homme ressentait qu'un être spirituel divin guidait sa main, conduisait son esprit, et pénétrait dans les formes architecturales.

Les formes de l'architecture furent les dernières à être révélées, et c'est pourquoi tout ce qui vit dans les sociétés secrètes dont j'ai parlé la dernière fois, ainsi que dans ce qui en dérive, émane de la véritable architecture et de l'état d'âme que l'architecte devait développer autrefois pour bâtir. Même si ce n'est plus qu'une caricature, la première expérience de celui qui entre dans une société occulte, est de se mettre en chemin vers les mondes spirituels : c'est le premier grade.

Ensuite, il établit avec les autres membres des rapports qui ne sont plus simplement une émanation des relations sociales extérieures, et n'en dépendent plus, mais reposent sur le lien d'âme à âme. Il devient compagnon : c'est le deuxième grade. Et il apprend enfin à éprouver ce que veut dire se sentir comme l'enveloppe de l'homme-esprit qui vit en lui, cet homme-esprit avec lequel les hiérarchies supérieures parlent, vers lequel elles s'inclinent, et qui ne doit pas prononcer une seule parole qui ne soit inspirée par elles. Même si ceux qui ont atteint le troisième grade et qui s'appellent alors maîtres, maîtres du troisième grade, n'en ont pas vraiment conscience, c'est pourtant un fait.

Et comme il n'y a plus de révélations, et que les choses n'ont plus une action aussi intense, parce que le rapport direct avec le monde spirituel s'est interrompu, on garde les traditions et on les recouvre du voile du secret en ne permettant pas aux autres hommes d'y participer, afin qu'ils ne sachent rien de tout cela. Et ce genre de communautés conserve ainsi, de siècle en siècle, de génération en génération, le savoir originel, même si souvent il est déformé de façon scandaleuse et mal utilisé, comme je vous l'ai montré la dernière fois.

La quatrième époque postatlantéenne, qui dura jusqu'au quinzième siècle, jusqu'à l'année 1413 environ, eut précisément pour mission de faire que disparaisse peu à peu toute relation directe avec le monde spirituel. Il faut signaler toutefois qu'au moment où cette disparition a eu lieu, certains esprits plus subtiles, plus sensibles que d'autres, ont ressenti ce qu'était autrefois ce rapport avec le monde spirituel. Durant toute la période qui s'étend de 747 av. J. -C. à 1413 environ ap. J. -C., ce rapport existait encore. On pouvait au moins le faire vivre en soi à partir du souvenir.

Mais cela cessa au quatorzième siècle. Et seuls quelques esprits sensibles ressentirent encore, ensuite, l'action de l'esprit. Les gens qui étudient l'histoire le font comme si les hommes avaient toujours été ce qu'ils sont à présent, où « *nous sommes arrivés si glorieusement loin* ». Mais ce n'est pas le cas ! Quand, par exemple, on veut comprendre les quinzième, seizième, dix-septième siècles, il faut avoir aussi le sentiment qu'à cette époque un souffle de vie spirituelle passait encore sur la terre.

Autrefois, quand l'homme contemplait avec les yeux de l'âme ce qui était autour de lui dans le monde, il ne se disait pas simplement : Là dehors il y a des plantes, des nuages, le

vent qui souffle, des éclairs, mais il se sentait aussi entouré par les êtres élémentaires ; il les percevait comme il percevait les plantes et les animaux. Puis tout cela s'effaça – pas d'un seul coup bien sûr – mais aux quatorzième, quinzième, seizième, et même encore au dix-septième siècle, certaines natures particulièrement sensibles savaient qu'autour d'elles l'esprit vivait et agissait.

À cette époque, cependant, on ne considérait pas ce qui vient ainsi du monde spirituel comme on le fait aujourd'hui quand on dit d'une certaine personne en qui on sent agir le monde spirituel qu'elle est hystérique ! Bien sûr, hystérique... mais en réalité cela ne veut rien dire, car il peut s'agir effectivement d'hystérie, et le monde spirituel peut tout de même jouer un rôle. Les deux choses n'ont rien à voir l'une avec l'autre. On se contente aujourd'hui d'une interprétation matérialiste. Mais autrefois, on avait encore une certaine connaissance des faits, et on ne traitait pas de phénomènes pathologiques – ce qu'ils peuvent être aussi, par ailleurs, dans notre optique matérialiste – les manifestations du monde spirituel dans l'être humain. Or si l'on ne voit pas cela, il est impossible de comprendre certaines choses.

J'aimerais vous rendre attentifs à un fait. Nos historiens modernes nous décrivent l'époque de Savonarole {44}, et la ville de Florence au quinzième siècle, comme ils parleraient d'une ville quelconque d'aujourd'hui où les gens se rassemblent devant la boutique du crémier pour bavarder. On nous présente la Florence de l'époque de la même façon, sans penser qu'il faudrait d'abord se replonger dans l'atmosphère d'autrefois, où l'on ressentait encore d'une certaine façon le spirituel.

Que s'était-il donc passé cette semaine-là à Florence, pour que l'on voie ainsi les gens marcher dans les rues tout voûtés,

les yeux hagards, comme écrasés sous un poids ? Le dimanche précédent, Savonarole avait déclaré : Si la morale continue sur la même pente, nous sommes à la veille du déluge ! Et il avait conclu par ces mots : *Ecce ego aducam aquas super terram*. Je vous le dis, les eaux couleront sur toute la terre ! Ses paroles étaient habitées par l'esprit, et l'esprit se déversait vraiment sur les gens.

Si bien que les habitants de Florence vécurent toute une semaine sous l'influence spirituelle de ce qu'ils avaient entendu. Pic de la Mirandole {45}, le comte Mirandola, vécut lui aussi à Florence à la fin du quinzième siècle, et il plongea complètement dans cette atmosphère. Vous voyez que nous sommes au moment du passage de la quatrième à la cinquième époque postatlantéens.

Pic de la Mirandole était un de ces esprits sensibles qui ressentaient la disparition de l'esprit de l'environnement des hommes et éprouvait en même temps une profonde nostalgie de recevoir encore cet esprit. En fait, beaucoup de gens à Florence vivaient alors dans ce sentiment que, dans la vie normale, l'esprit se dissipait, mais qu'ils devaient néanmoins l'accueillir en eux. Ces gens, à la Renaissance, se considéraient comme des néoplatoniciens.

Et on ne pouvait pas entrer dans leur Académie, où l'on faisait revivre Platon, si l'on n'avait pas au moins éprouvé en soi certaines forces témoignant que l'on avait eu une perception directe de l'esprit qui existe et agit partout autour de nous. Personne ne pouvait s'inscrire à l'Académie de Florence où l'on cultivait le néoplatonisme s'il ne s'efforçait pas d'avoir d'abord des expériences qui lui donnassent cette conviction immédiate : c'est la vie même de l'esprit qui s'exprime dans la vie des sens.

Or Pic avait connu à maintes reprises de tels moments.

C'est pourquoi il comprit les paroles de Savonarole qui, bien que de façon assez particulière, étaient imprégnées de cet esprit. Mais Pic était trop futile et vaniteux pour se prêter à ce que Savonarole attendait de lui, c'est-à-dire en faire son associé. Sa vanité l'en empêcha. Et lorsque, relativement jeune encore, il fut près de mourir, Pic eut encore une expérience spirituelle qui le marqua profondément. Comme il sentait sa fin venir, il eut une perception dans le monde spirituel. Or, quand des êtres du monde spirituel se manifestent ainsi, ils prennent une forme adaptée à la subjectivité de celui qui les perçoit.

Ce qui se manifesta alors à Pic de la Mirandole revêtit l'image de la Madone. La Madone lui apparut, pourrait-on dire, et elle lui dit : Je ne te livrerai pas entièrement à la mort. Pic de la Mirandole ne comprit pas tout de suite. Il crut d'abord qu'il pourrait continuer à vivre physiquement. Mais il mourut, et Savonarole en personne prononça son oraison funèbre. Il est important que nous nous replongions dans l'atmosphère de cette époque de transition entre la quatrième et la cinquième époque postatlantéenne.

Il est peut-être bon de se souvenir des paroles que Savonarole prononça sur la tombe de Pic de la Mirandole, car elles nous feront voir combien on prenait au sérieux, à l'époque, le fait qu'un homme ait pu ainsi voir, avant sa mort, le monde spirituel lui apparaître en une image. Elles nous montrent aussi qu'une oraison funèbre était alors tout autre chose qu'une simple flatterie :

« Personne ici n'ignore qui a été Pic de la Mirandole. Dieu l'a comblé de bienfaits et de faveurs. Son savoir était riche et son esprit s'élevait au-dessus des mortels. Sa mort est une grande perte pour l'Eglise. J'ai la ferme conviction que, si sa

vie n'avait pas été aussi courte, il aurait éclipsé tous les savants de ces huit derniers siècles. Une voix divine parlait dans son cœur et l'appelait pour entrer dans les ordres. Par moments, il était disposé à suivre cet appel. Mais il reculait sans cesse sa décision de se faire moine. Était-ce de l'ingratitude envers Dieu ou son attrait pour le monde sensible qui le retenait ?

La délicatesse de son corps lui faisait-elle craindre les austérités de la vie monacale, ou bien pensait-il grâce à ses travaux scientifiques servir aussi la religion ? C'est pourquoi depuis deux ans je le menaçais de la punition de Dieu, et je reconnais avoir supplié le Très-Haut de punir quelque peu ce négligent. Mais Dieu montra de l'indulgence à son égard. Certes, l'âme du défunt ne connaît pas encore la béatitude céleste dans le sein du Père, mais elle n'est pas condamnée non plus au martyre de l'enfer éternel, car elle pourra expier un certain temps ses fautes dans le feu du purgatoire.

Ce que je vous dis maintenant de la mort de Pic de la Mirandole n'est pas remis en cause par la promesse que la Vierge lui a faite. Cette promesse, je l'avais tout d'abord prise pour le mensonge d'un démon. » – Et Savonarole évoque à présent la dernière expression du visage de Pic de la Mirandole – « Et puis il devint clair pour moi que le mourant, dans l'égarement de ses derniers instants, crut que cette promesse parlait de la première mort, alors que la Madone, elle, désignait la mort éternelle. » La Madone lui avait annoncé qu'il ne serait pas puni à jamais, mais seulement un bref moment après sa mort. C'est ce que pense Savonarole.

J'ai voulu simplement caractériser l'atmosphère dans laquelle, dans ce genre de circonstances, on parlait alors d'apparitions spirituelles. On peut en effet prendre cet exemple, car Savonarole n'était pas homme à feindre, parce

qu'il était prêtre, de reconnaître l'existence d'apparitions spirituelles. En toute circonstance et dans toutes les situations où il était placé, il n'écoutait que la voix de ce dont il s'était convaincu personnellement.

Il ne parlait pas seulement pour plaire à l'Eglise – Eglise à laquelle il ne plaisait d'ailleurs pas du tout, et qui l'a traité en conséquence –, mais quand il parlait des mondes spirituels, il parlait de ce qu'il connaissait par expérience. Les révélations que Savonarole recevait du monde spirituel dépassaient en effet largement toutes les expériences que Pic de la Mirandole pouvait avoir de ce même monde spirituel.

Je voulais simplement vous montrer par cet exemple à quel point, si l'on veut comprendre la transition rapide, presque soudaine, du quatorzième au quinzième siècle, il faut prendre en compte l'atmosphère dans laquelle on se reliait alors au monde spirituel. Ce que nous avons entendu évoque une certaine nostalgie : revenons au temps où l'on recevait encore facilement les impressions du monde spirituel ! Mais ces hommes-là étaient très isolés. Ils devaient pratiquer un ascétisme sévère pour atteindre au moins à certains moments de leur vie, souvent de façon caricaturale, d'ailleurs, ce à quoi ils aspiraient.

Tout ne se développe pas comme la science actuelle se l' imagine, de façon lente et progressive. Dire que la nature ne fait pas de sauts est complètement stupide. Certes, elle ne fait pas vraiment de sauts, mais elle passe constamment par de fortes transitions. La feuille ne se transforme pas progressivement en devenant un peu moins feuille et puis encore un peu moins feuille jusqu'à former le pétale, mais la feuille verte s'arrête quand apparaît le sépale, et puis le pétale coloré est soudain là. C'est une sottise de prétendre que la nature ne fait pas de sauts ! Mais on répète pourtant

inlassablement ce genre de bêtises.

La tâche suivante fut donc d'en appeler, dès lors, aux forces qui devaient remplacer l'ancien pouvoir de perception du spirituel. Il y avait en général deux chemins. L'un d'eux consistait à continuer simplement, par tradition. On était satisfait, et on perpétuait par tradition ce que les Anciens avaient vu et révélé. De nombreuses sociétés secrètes naquirent de cette façon. Mais certains s'efforcèrent de prendre en compte la nouvelle faculté de l'âme qui venait d'apparaître.

Grâce à la forme d'intelligence liée au corps physique qui devint la faculté normale des hommes de la cinquième période postatlantéenne, ils tentèrent d'interpréter ce qui avait été donné autrefois sous formes d'images par vision directe. L'un de ceux qui s'efforça d'élever ainsi dans la juste lumière de son époque l'ancien principe de construction qui nous a été transmis sous une symbolique tout autre, fut le grand Amos Comenius. Je crois que les gens d'aujourd'hui ne savent plus grand-chose d'Amos Comenius, qui est pourtant le véritable fondateur de toute la pédagogie moderne, l'inventeur de l'abécédaire, l'homme qui, au seizième siècle, est à l'origine de tout ce que l'on enseigne encore aujourd'hui aux enfants.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt, puisqu'on a tellement peu conscience aujourd'hui de ce qu'était Amos Comenius, de lire quelques pages à son propos. Parmi les divers ouvrages qui lui sont consacrés, et dont je ne dirais pas qu'ils sont tous bons, on trouve le livre de Friedrich Eckstein [{46}](#) : *Comenius et les Frères moraves*. Friedrich Eckstein est un de ceux qui, comme moi-même, appartient à une petite communauté théosophique à Vienne à la fin des années quatre-vingts.

Depuis, il a suivi son propre chemin. Il y a longtemps que je n'entendais plus parler de lui, et voilà que vient de paraître ce

petit livre sur Amos Comenius qui est, ma fois, très méritoire. Friedrich Eckstein écrit à propos de *l'Orbis sensualium pictus* (le Monde sensible illustré), « même dans les éditions modernes tronquées et édulcorées, ces images un peu primitives nous ont tous réjouis quand nous étions enfants.

Les cent-cinquante gravures sur bois de l'édition originale, avec leurs brefs commentaires en latin et en allemand, apportaient à l'esprit de l'enfant, dans l'optique d'un enseignement simultané du langage et de la réalité, les concepts fondamentaux de la vie, en commençant par Dieu, le monde, le ciel et les éléments, les plantes, les fruits, les animaux, le corps humain, jusqu'aux diverses activités et œuvres de l'homme, tout cela présenté par des images et des mots simples, clairs et émouvants.

On comprend que ce livre ait agi de façon si profonde sur les enfants pendant de nombreuses générations. Herder et Goethe l'ont aimé plus que tout dans leur enfance, et en ont certainement reçu des impulsions pour toute leur vie. Dans le premier tome de Poésie et Vérité, Goethe raconte "qu'à l'époque il n'existait pas encore de bibliothèques pour les enfants. Les vieux avaient encore une âme d'enfant et il leur était agréable de faire partager ce qu'ils savaient à leur descendance. À part l'Orbis pictus d'Amos Comenius, il n'existait aucun livre de ce genre". {47} »

L'art de faire des livres pour enfants, c'est-à-dire des livres scolaires, remonte à Amos Comenius. Or ce Comenius, qui est né en Moravie, a eu tout au long de sa vie des contacts avec les nombreuses confréries occultes répandues alors dans toute l'Europe, dont je vous ai parlé. On pouvait en effet en trouver partout à cette époque. Il est entré en contact avec toutes et a cherché à y agir. Ce qu'il dit lui-même dans sa *Pansophie* nous montre de façon particulièrement belle comment il savait s'y

prendre pour agir ainsi.

Nous avons donc, aux seizième, dix-septième siècles, à l'aube de notre époque, un homme qui avait clairement conscience de vivre une période de transition. Il savait qu'une autre époque allait venir et qu'il fallait transcrire ce qui existait autrefois pour lui donner la forme de l'intelligence extérieure, car on ne pouvait pas la conserver uniquement sous forme de tradition. Or la tradition remontait à ce qui fut révélé en dernier, c'est-à-dire la construction du temple. Que l'on prenne le temple grec ou le temple de Salomon, peu importe. La tradition remontait aux images de la construction du temple, c'est là que l'on puisait les symboles et les imaginations.

Dans sa *Pansophie*, Amos Comenius s'est donné pour tâche de tout adapter à la façon dont l'âme agit en cette cinquième époque postatlantéenne. Il écrit :

« Même si l'on peut préférer un autre nom, nous avons choisi celui de Pansophie, parce que nous voulions inciter les hommes à tout connaître, à devenir sages et à emplir leur esprit de la vérité des choses plutôt que de la fumée des opinions. Nous aurions pu l'appeler aussi la science du meilleur, de l'élu, ou même la science du non-savoir, si l'on pense à Socrate ou aux apôtres. Mais pourquoi le temple de la Pansophie doit-il être érigé selon les idées, les critères et les lois de l'architecte suprême ? »

Ici Amos Comenius se rattache au « sublime architecte de l'univers ». Ce « grand architecte », on l'évoque parce que l'on sait ce qu'était l'architecture – la véritable architecture – dans l'Antiquité. Il faut prendre cette expression au pied de la lettre, mais dans son sens spirituel. Et Comenius s'efforce de

traduire cela dans le langage de la cinquième époque postatlantéenne. Ecoutez comment :

« Mais pourquoi le temple de la Pansophie doit-il être érigé selon les idées, les critères et les lois du grand architecte ? Parce que nous suivons l'archétype du tout selon la mesure, le nombre, la position et la finalité des parties ainsi que la sagesse de Dieu elle-même nous en a donné le modèle, d'abord avec Moïse pour l'Arche d'alliance, puis avec Salomon lors de la construction du Temple, et enfin avec Ezéchiel pour sa reconstruction. »

Il aurait pu aussi bien évoquer le temple grec. *« Si nous voulons bâtir le temple de la sagesse, il faut toujours nous souvenir que l'édifice que nous devons construire était grand, splendide et célèbre sur toute la terre, parce que notre dieu est au-dessus de tous les dieux.*

Il faut donc faire venir les bâtisseurs les plus dignes et les plus capables, où qu'ils se trouvent, afin qu'ils rassemblent les matériaux nécessaires et aident à la construction. Le temple de Salomon fut bâti sur l'ordre de Dieu, sur le mont Moriah qui signifie : la face de Dieu. » C'est de la même façon que l'homme est sorti du sein de la divinité !

Vitruve, nous l'avons vu, exigeait que l'architecte possède en son esprit toute la sagesse qui concerne l'homme. *« Le temple de la sagesse aura ainsi pour fondement la face de Dieu »* – de la même façon, le nouveau savoir devra permettre, lui aussi, de révéler la face de Dieu, il devra être la manifestation de Dieu –, *« et il faut donc qu'à travers tout ce qui est visible, l'esprit de l'homme puisse connaître et contempler l'invisible maître du monde dans toute sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Le Temple de Salomon était fait des pierres et des marbres les plus précieux, de bois,*

pins et cèdres odorants, de métaux et d'or pur. Il fallut trois forêts pour fournir les bois nécessaires à la construction du Temple de la sagesse » et maintenant il traduit –, « la forêt des sens, celle de la raison, et celle de la révélation divine ; la première fournit le compréhensible, la deuxième fournit le vivant, et la troisième l'impérissable. » – Autrefois on avait les images de la pierre, du bois et de l'or incrusté. Comenius traduit cela dans le langage de la cinquième époque postatlantéenne : les sens apportent ce qui est compréhensible, la raison ce qui est vivant, et la révélation ce qui est impérissable.

C'est la traduction ! – « Avec les pierres », ajoute-t-il, « on fit les murs, avec le bois les lambris, et avec l'or les vases sacrés et les divers ustensiles, ainsi que les plaques pour recouvrir les panneaux de bois et les pavés de marbre. Les murs du temple de la sagesse, eux, sont faits de la vérité qui nous vient avec la certitude des sens », – ce que les sens nous livrent forme les murs du temple – « du revêtement de bois, qui ajoute aux données des sens les réflexions de la raison, et de l'or qui manifeste l'harmonie entre ce qui se manifeste et ce qui est connu. Le Temple de Salomon était entièrement fait de pierres préalablement taillées. Pendant sa construction, on n'entendait aucun marteau, aucune hache ni aucun outil de fer. C'est ainsi que, pour la construction du Temple de la sagesse, il ne doit y avoir ni disputes ni querelles. Tout aura été préparé en forme de cubes afin de n'avoir plus qu'à être assemblé et ajusté. Il faut déjà avoir débattu des choses pour pouvoir ensuite en dégager la sagesse. »

Pas de disputes ni de querelles lorsqu'on est en quête de la vérité ! Voilà pourquoi, chers amis, ce qui doit être l'objet de nos recherches dans notre Société – la sagesse spirituelle –

dépend aussi du fait que ses membres ne se disputent pas. Si nous devons atteindre notre but, il est exclu qu'il y ait des disputes parmi nous. Vous savez, chers amis, comme cette règle d'or a été respectée, surtout ces derniers temps ! Amos Comenius poursuit :

« Les parties du Temple de Salomon avaient les proportions les plus belles et les plus parfaites selon le nombre et la mesure, et un ange muni d'un cordeau d'arpenteur, etc., en montrait le plan à Ezéchiel. » – Vous avez, là encore, une allusion à l'ange. – *« De même dans le Temple de la sagesse, il importe que tout soit bien mesuré, afin que l'esprit soit préservé de toute erreur. Dans le Temple de Salomon il y avait des ornements, des sculptures, des incrustations avec des chérubins, des palmes, des fleurs. Dans le Temple de la sagesse, il faut que tout soit beau et décoré.*

Tout ce que contenait le Temple de Salomon était sacré. Il en est de même dans le Temple de la sagesse ; ce qu'il contient doit être pur et sacré et tourné vers les buts les plus élevés. Ce que Dieu promit jadis aux bâtisseurs du Temple de Jérusalem, sa présence, son aide, sa bénédiction, les bâtisseurs du Temple de la sagesse peuvent aussi l'attendre de lui. Car il dit : J'aime ceux qui m'aiment, etc., et les comble de biens. Quand les fondations des murs du Temple de Salomon furent achevées, les lévites et les prêtres vinrent vêtus de leurs ornements et, avec le peuple, louèrent le Seigneur au son des cymbales et des flûtes. »

Il en est de même, comme vous le savez, à notre époque ! Ici, par exemple, nous cherchons la sagesse spirituelle telle qu'elle se manifeste dans les mondes de l'esprit, et les prêtres de toutes les confessions sont dehors et louent ce qui est ainsi

découvert, n'est-ce-pas, avec tout le peuple de Dieu, au son des cymbales et des flûtes. Vous savez en effet comment cela se passe avec les prêtres et les savants de notre époque !

« Lors de l'édification du Temple de la sagesse, tous ceux qui aiment Dieu devraient ainsi se rassembler pour louer le nom du Seigneur, du lever du soleil jusqu'à son coucher, maintenant et pour l'éternité. Nous voulons une école de la sagesse, de la sagesse universelle, une école pansophique, c'est-à-dire un atelier où chacun pourra être formé à tout ce qu'il faut savoir et exercer dans la vie, présente et à venir, et ceci de façon complète, et par des moyens si sûrs qu'on ne pourra y trouver personne qui ne sache rien de toutes ces choses, qui n'en comprenne rien et soit incapable de les utiliser de manière convenable. »

Ce que Goethe exprime dans son roman *Wilhelm Meister*, notamment dans les « années de voyage », lorsqu'il montre ce qu'il veut faire de l'être humain, est dans la droite ligne de ce que voulait Comenius. Et là encore, sans avoir besoin d'être par trop immodestes, si nous considérons de façon objective ce qui doit être le but de nos efforts, nous pouvons voir que nous nous inscrivons dans une impulsion qui a débuté aux seizième, dix-septième siècles et que notre tâche est simplement de nous placer de façon juste dans le chemin de développement de l'humanité. Alors, ce que voulons sera juste, et non subjectif et arbitraire, car nous ferons ce qui est nécessaire à ce développement.

On peut penser, comme je l'ai souvent montré, que la science moderne de la nature et la science de l'esprit ne se contredisent pas, mais qu'elles doivent au contraire se rencontrer en venant de deux directions opposées. Lorsque

des ouvriers construisent un tunnel, ils peuvent creuser en venant chacun d'un côté pour se rencontrer au milieu, dès lors que les calculs géométriques et le nivellement ont été faits correctement. De la même façon, la science moderne de la nature et la science de l'esprit doivent se rencontrer, pour peu qu'elles se mettent à l'ouvrage, l'une comme l'autre, loyalement et en toute probité. Elles peuvent se rencontrer, et elles le feront. Nous en avons déjà de nombreuses preuves, et parmi toutes celles que je pourrais évoquer, j'aimerais simplement vous raconter un fait récent pour conclure.

Il s'agit de la récente parution d'un livre de Karl Ludwig Schleich [{48}](#), qui s'intitule *A propos des connexions de la pensée*. Un ouvrage fort intéressant, écrit par un scientifique honnête, un médecin qui veut travailler en partant de tout ce que lui apporte le large éventail de la science qui se base sur les sens. Or son livre contient un chapitre tout à fait remarquable, qui marquera sans doute notre époque, parce qu'il apporte justement certains éléments qui viennent à la rencontre de ce que nous apprend, en partant d'une tout autre direction, la science de l'esprit. Ce chapitre intitulé « l'Hystérie, un problème métaphysique » décrit un certain nombre de cas pathologiques, et je voudrais vous en lire quelques passages.

« Une jeune femme est assise sur un divan. Devant elle, sur une petite table, un ventilateur tourne. Lors d'une de mes visites, la jeune femme s'écrie, en proie à une excitation hystérique : "Mon Dieu, comme cela souffle ! Et si c'était une énorme abeille !" – Un ventilateur ! – "Eh bien, mademoiselle, on ouvrirait la fenêtre et on la ferait sortir." "Non non ! elle pourrait me piquer. Mon Dieu, si elle me piquait à l'œil !" Et tandis que je m'efforçais de la rassurer, en lui expliquant que même cela serait un mal réparable, en tout cas nullement

mortel, sa paupière inférieure se mit à enfler pendant que je lui parlais et qu'elle gémissait, jusqu'à former un énorme œdème, gros comme un œuf, enflammé et très douloureux. »

S'imaginer qu'il y avait à côté d'elle une énorme abeille alors que c'était un simple ventilateur un peu bruyant suffit à provoquer un véritable œdème ! Je voudrais encore vous lire un autre cas très significatif, qui s'est passé tout récemment dans un hôpital militaire.

« Un sous-officier au tempérament emporté, brun comme un italien, avec des yeux noirs et brillants, arriva chez nous. Il avait les deux épaules transpercées par des balles, et les plaies suppuraient sévèrement. On réussit à le soigner et à faire tomber la fièvre ; il pouvait déjà suffisamment bouger le haut de ses bras pour jouer de l'harmonica. C'est alors qu'on amena dans le lit en face du sien un soldat blessé à la tête, semi-inconscient et brûlant de fièvre. Il était saisi par moments de violentes crampes.

Pendant que l'on discutait des conditions de l'opération, tomba cette parole imprudente : « C'est peut-être le tétanos ! » Ce n'était pas le tétanos ; on enleva au malade un petit morceau d'os crânien et il guérit très vite. Mais trois jours après l'opération, notre sous-officier dont les blessures aux bras étaient quasiment guéries eut sa première crise de tétanie. » Il avait seulement entendu le mot « tétanos » ! – « Et ceci quatre mois après sa prise en charge. »

Toute contagion était exclue, puisque son voisin n'avait pas le tétanos. Or « tous les symptômes apparurent, sauf la fièvre. On lui injecta du sérum antitétanique dans la moelle épinière, mais en vain. Le spectacle de ce malade était des plus déconcertants. On lui fit alors le test habituel, qui est absolument fiable, en inoculant à un lapin un peu de liquide tiré de son canal rachidien. Le test fut négatif. On ne trouva

pas non plus de bacilles du tétanos. Il guérit en quelques jours quand on lui eut affirmé de façon catégorique que ce n'était pas le tétanos. Il s'agissait donc d'un tétanos hystérique. »

En réalité, il n'avait pas le tétanos. Physiquement, il n'avait pas la moindre trace de tétanos. Et le professeur Schleich de poursuivre :

« Et voici encore quelques cas qui montrent que l'hystérie peut entraîner une inhibition active des processus vitaux jusqu'à la dernière extrémité. Arndt cite même des cas de mort apparente hystérique... D'autres auteurs en parlent aussi, mais je n'en ai jamais rencontré personnellement. »

Tous les cas qui sont décrits ici sont bien connus de la science de l'esprit. Pour elle, ils ne représentent rien de si étonnant, et je voudrais le souligner, même s'ils surprennent encore les médecins contemporains. Mais voici encore un cas très spécial :

« Un riche commerçant qui dirigeait personnellement son affaire vint un jour chez moi et me supplia de l'amputer d'un bras, car il s'était piqué le doigt avec sa plume et il était persuadé de mourir d'une septicémie. J'en aurais ri si les traits du marchand, visiblement crispés par l'angoisse, ne m'avaient ôté toute envie de le faire. Il était déjà allé voir plusieurs chirurgiens, même von Bergmann, mais tous avaient refusé de l'opérer. Je devais avoir pitié de lui, et lui couper ce bras qui s'agitait déjà de tous côtés !

Bien entendu, moi aussi, je tentais de le calmer par tous les moyens et le renvoyai chez lui. Je lui rendis visite le soir même ; pas de fièvre, pas trace d'enflure ni d'inflammation

dans la petite blessure que j'avais bien désinfectée, bandée et même aspirée moi-même. Mais il restait terriblement excité. "Pourquoi ne m'amputez-vous pas ? Je pourrais être sauvé !" Le lendemain matin l'homme était mort. Mon ami Langerhans pratiqua une autopsie. Il ne décela pas d'infection, aucune toxine dans le sang, aucune cause de décès. Mon diagnostic : mort par hystérie. »

Vous voyez, comme Schleich l'admet, que l'on peut provoquer, par la pensée, non seulement un œdème près de l'œil, mais aussi sa propre mort. Tel est le pouvoir de la pensée ! S'il est sincère avec sa science, comme dans ce cas, le médecin moderne est amené à dire que, dans le premier cas – la production de tissus sous l'effet de l'hystérie – on a affaire au problème métaphysique de l'incarnation. Le médecin moderne parle d'incarnation ! La pensée s'incarne, dit-il, elle prend chair, comme l'âme prend chair quand elle descend des mondes spirituels et vient animer tout l'organisme.

Le médecin a donc déjà beaucoup progressé, du côté opposé, en venant à la rencontre de nos conceptions. Dans le deuxième cas, il parle de vision médiumnique : il existerait, selon lui, une sorte de clairvoyance des possibilités pathologiques. Le chercheur moderne sincère, lorsqu'il veut réfléchir à propos des faits qu'il constate, doit parler d'incarnation et de clairvoyance !

Quand je dis que nous ne voulons rien d'arbitraire, et que la science de la nature et la science de l'esprit doivent se rencontrer en partant de deux côtés opposés, vous voyez que je n'invente rien. Elles se rencontreront jusque dans les mots. Je ne dis pas cela par provocation ou par fanatisme, mais parce que je pense exprimer les conditions de notre époque. Une pensée ordinaire, c'est clair, ne peut pas provoquer d'œdème.

Il faut procéder à un examen sérieux de chaque cas. Essayez donc un peu de penser très fort que vous allez avoir une tumeur. Ça ne marchera pas, Dieu merci ! La pensée ordinaire n'a pas ce pouvoir. Elle ne vous tuera pas, vous pouvez être tranquilles.

Il y a de profonds mystères derrière tout cela, mais une chose au moins est certaine : tant qu'on en restera au moi ordinaire et au simple contenu des pensées, on n'arrivera à rien. Qu'en est-il de la dame dont la paupière a enflé ? La pensée qui s'est formée en elle lorsqu'elle a perçu le ventilateur a donné lieu à une imagination qui est descendue s'enrouler, en quelque sorte, dans son corps astral. Ensuite cette imagination a pu, en traversant son corps éthérique, pénétrer dans son corps physique et s'y incarner. Dans ce genre de cas, il faut bien voir que si l'on en reste au moi et au corps astral, sans que le corps éthérique et le corps physique participent aussi, on ne peut rien expliquer.

De même, la pensée qui reste au niveau du moi n'aurait pas pu tuer le commerçant. Mais ce qui vivait dans cette pensée-du-moi est descendu pénétrer le corps astral, or celui-ci se trouve dans un rapport immédiat avec les forces de naissance et de dépérissement. Il faudra donc d'abord découvrir ce que la science de l'esprit peut apporter à la science de la nature. Malheureusement, dans notre langage, nous passons encore bien souvent les uns à côté des autres, et il serait bon que cela change, car, dans les faits, nous nous rencontrons déjà. Si je vous raconte tout cela, ce n'est pas pour critiquer cet excellent livre qui, même du point de vue dont je vous ai parlé, fera probablement date, mais c'est pour vous montrer comment, à cause des conditions de notre époque, on ne parvient pas à se comprendre.

Il est sans doute préférable de prendre le cas d'un

chercheur particulièrement honnête plutôt que ceux dont la sincérité n'est pas au-delà de tout soupçon. Schleich parle aussi, dans ce même livre, du « mythe du métabolisme cérébral ». Pour lui, le métabolisme du cerveau est donc déjà un mythe. C'est vraiment sensationnel ! Et puis il note que Goethe s'était déjà aperçu que le crâne, les os de la voûte crânienne, sont des vertèbres transformées. C'est connu, bien sûr. Mais il ajoute encore qu'il ne faut pas se contenter de cette constatation, et qu'il faut aller plus loin.

C'est vraiment très beau, de la part de Schleich, de vouloir poursuivre la découverte de Goethe, et il va même jusqu'à penser que le cerveau tout entier serait un ganglion nerveux transformé, donc des parties de moelle épinière transformées. Goethe, dit-il, était une sorte de voyant, et il aurait déjà très bien pu découvrir que non seulement les os du crâne proviennent d'une métamorphose des vertèbres, mais que le cerveau tout entier vient d'une telle transformation. Et il termine en beauté son chapitre sur le mythe du métabolisme cérébral par ces mots :

« Si Goethe, ce voyant et prophète qui a fait la lumière sur tant de phénomènes dans la divine nature a notamment prouvé que le squelette du crâne n'est rien d'autre qu'une vertèbre cervicale déroulée, puisqu'on retrouve tous les éléments de cette dernière dans les plaques osseuses de la base du crâne, je serais étonné qu'il n'ait pas aussi abouti, en parcourant le labyrinthe de ses pensées, à l'idée que le cerveau est le résultat d'un processus de stratification à partir des éléments de la moelle épinière. Et je ne serais pas surpris que l'on découvre un jour quelque note de Goethe à ce propos. Pourquoi, sinon, la vertèbre se serait-elle ainsi élevée avec des ailes de cygne et pourquoi se serait-elle arrondie, si

elle n'avait pas dû recevoir, recouvrir et protéger par une coupole, l'organe central ? »

En 1916 donc, Schleich écrit qu'il ne serait pas surpris que l'on découvre un jour une note de Goethe à ce sujet. Or j'avais moi-même déjà retrouvé cette note en 1892 lorsque je travaillais aux archives de Goethe et de Schiller à Weimar, et j'ai publié depuis, à plusieurs reprises, toutes les réflexions auxquelles Schleich se livre aujourd'hui ! Le papier dont Schleich imagine qu'on le découvrira peut-être un jour a été en réalité trouvé depuis 1892, et ce fait est connu. Vous le voyez, c'est un dialogue de sourds ! On peut même le montrer objectivement.

Les conditions actuelles de l'édition littéraire ne sont pas de nature, hélas ! à provoquer tout naturellement le rapprochement et l'entente entre les chercheurs. Nous en avons ici un exemple éclatant : avec la meilleure bonne volonté, et même le génie nécessaire, quelqu'un se dit : Cela pourrait bien arriver. Or cela est déjà arrivé depuis plus de vingt ans ! Voilà qui est révélateur, voyez-vous, de la façon dont on coopère aujourd'hui sur le plan de la recherche scientifique.

Des faits de ce genre sont d'autant plus significatifs que l'on peut être certain qu'il n'y a pas la moindre trace de mauvaise volonté derrière tout cela, et que les choses se font en toute honnêteté. Vous voyez aussi, par la même occasion, que la science de l'esprit ne poursuit pas de chimères, mais qu'elle s'efforce de faire en sorte que l'on reconnaisse par quels chemins l'esprit doit se développer dans l'humanité. Or ce développement spirituel de l'humanité nous montre précisément qu'une certaine somme de connaissances spirituelles doit à présent pénétrer les hommes et prendre une

forme qui leur apporte le salut.

A cet égard aussi, les temps sont mûrs pour que des choses importantes puissent être faites. Au moment où le sang versé devient l'aurore d'une nouvelle époque, où tant d'âmes ont franchi le seuil de la mort en se sacrifiant pour leur temps, l'esprit frappe aux portes qui conduisent du monde spirituel dans notre monde terrestre. Il ne faut pas faire la sourde oreille ! Il faut entendre cet appel ! Car l'esprit vient, et il s'annonce déjà de bien des manières. Il faut seulement qu'il soit orienté vers les voies justes.

Mais nous devons dire aussi que ce qui s'efforce d'avancer sur ces voies justes n'est pas toujours accueilli de la manière juste qui correspondrait. Celui qui essaie, comme nous le faisons ici, d'appréhender le monde spirituel d'une façon vraiment scientifique ne trouve pas autour de lui les prêtres et les lévites d'aujourd'hui avec leurs cymbales et leurs flûtes, mais il se heurte partout à une opposition qui, parfois, n'est même pas au-dessus de tout soupçon... Il est important de saisir ce qui se cache derrière ces faits. D'un côté, on s'efforce de permettre à l'humanité d'accéder aux révélations du monde spirituel d'une façon qui soit conforme à l'esprit scientifique.

On voit arriver alors toutes sortes de gens qui traitent ces tentatives comme elles l'ont toujours été par tous ces gens que vous connaissez bien, les Thassilo von Scheffer [{49}](#) ou autres qui, avec leurs mines intelligentes et leurs discours creux, mettent en doute ce que nous faisons. D'un autre côté, certaines vérités sont arrachées violemment au monde spirituel et orientées vers les canaux qu'elles peuvent emprunter aujourd'hui. Actuellement, par exemple, on joue partout *le Songe* de Strinberg, cette pièce tout à fait remarquable où le monde spirituel fait irruption de manière

soudaine.

Il y aurait là, d'ailleurs, beaucoup à apprendre. Mais le monde spirituel a encore d'autres manières, moins belles et moins significatives, de faire irruption dans notre monde physique. Vous avez actuellement un auteur qui exerce une influence dans les milieux les plus larges, parce qu'il sait vraiment intéresser les gens, du fait qu'il a trouvé certains accès au monde spirituel, et ceci dans une mesure tout à fait extraordinaire. Beaucoup de choses viennent affluer en lui, mais elles sont caricaturées et défigurées ; c'est peut-être pour cela que les gens s'y intéressent tellement !

Cet auteur a ainsi la possibilité d'agir sur beaucoup de monde, en dépeignant les choses de façon futuriste. Lisez par exemple *le Golem* de Gustave Meyrink [{50}](#) ; vous verrez que ce livre est traversé par un puissant courant de vie spirituelle, mais que celle-ci est tellement défigurée et caricaturée quelle peut faire plus de mal que de bien à quelqu'un d'un peu fragile. Mais c'est un phénomène de notre époque. On trouve un magnifique écho de ce courant, qui afflue du monde spirituel, dans le petit récit intitulé *le Cardinal Napellus*.

Meyrink y introduit en effet de façon merveilleuse certaines connaissances qu'il a de la chronique de l'Akasha, etc. Il n'y a même pas trace, dans ce texte, de ce caractère futuriste barbare et repoussant que l'on trouve dans son *Golem*. On pourrait citer beaucoup, beaucoup d'autres manifestations de ce genre à notre époque qui nous montrent que le monde spirituel veut entrer. Il s'agit pour nous de trouver le sérieux nécessaire pour prendre conscience aussi de ce qui nous permettra d'ouvrir nos âmes, nos cœurs et nos têtes aux courants qui viennent du monde spirituel.

Ce qui doit s'accomplir, en particulier grâce aux efforts de la science de l'esprit face aux graves événements de notre

époque, pourra alors s'accomplir dans le sens dont j'ai souvent parlé :

Du courage des combattants,
Du sang versé dans les batailles,
De la souffrance des abandonnés,
Des sacrifices du peuple,
Grandira le fruit de l'esprit –
Si des âmes conscientes de l'esprit
Cherchent à se guider dans le monde des esprits.

CONSIDÉRATION PASCALE

Sixième conférence

18 avril 1916

Il ne semble guère possible, en ces heures tragiques, de se livrer à une réflexion sur Pâques comme on aurait pu le faire en d'autres circonstances. Nous évoquerons pourtant aujourd'hui quelques aspects de cette fête prochaine qui pourront pénétrer dans nos pensées. Dans des conférences précédentes, je vous ai parlé de choses qui sont en rapport étroit avec la fête de Pâques et avec le culte de cette fête, même si je n'ai pas fait directement allusion à Pâques.

Je vous ai dit que l'évolution culturelle de l'humanité, pour autant qu'elle est spirituelle, est pénétrée de toutes sortes de confréries, ou fraternités, comme on peut les appeler, qui cultivent des liens entre les hommes au moyen d'actes symboliques dont le contenu est emprunté à certaines représentations imaginatives. Le symbole le plus important de toutes ces confréries est sans doute celui qui se rapporte à l'idée de la mort et de la résurrection. Encore et toujours, on voit que ces deux notions de la mort humaine et de la résurrection sont réunies de telle façon qu'elles aboutissent à l'idée de l'immortalité.

Beaucoup de gens considèrent ces choses-là comme des secrets qui doivent rester dans le cercle des confréries concernées. Mais il existe tellement de livres qui décrivent jusque dans les détails ce que ces cultes contiennent – tout au moins leurs images – que l'on peut amplement évoquer ces symboles sans pour autant révéler le moindre secret. Il existe vraiment une multitude d'ouvrages où l'on peut lire toutes ces choses.

En une sorte de symbole central, on nous montre un homme qui, à la suite de diverses circonstances, est tué puis mis au tombeau. Dans la plupart de ces confréries, la personnalité à laquelle on associe ce symbole est celle d'Hiram. Pour évoquer cette image, on raconte ce qu'on appelle la légende d'Hiram. On se rattache donc, pour représenter symboliquement la mort, au nom d'Hiram, l'architecte du roi Salomon qui, selon la légende, construisit avec le roi le Temple de Salomon, puis fut tué par des gens subordonnés devenus ses ennemis.

On raconte comment il fut mis au tombeau, et puis il est question d'une sorte de résurrection d'Hiram, qui sort de son tombeau. Par un tel symbole, on veut apporter aux âmes l'idée de l'immortalité de façon plus profonde et plus marquante qu'on ne peut le faire par des théories. On veut illustrer, à l'aide d'un symbole, d'une imagination susceptible de toucher aussi les forces inconscientes des hommes, ce qu'est le passage par la mort et la résurrection.

Comme vous le voyez, ce qui est ainsi présenté dans les temples, ou dans les loges de ces confréries, est déjà en rapport avec la pensée de Pâques. D'autre part, vous n'ignorez pas que, dans le culte catholique, on célèbre aussi, symboliquement, après les événements du Jeudi saint, ceux du Vendredi saint où le Christ Jésus est mis au tombeau. Et puis le samedi soir, selon les nouvelles coutumes, on célèbre la Résurrection, c'est-à-dire que le Christ est de nouveau extrait du tombeau, et on organise des processions en l'honneur de ce Christ ressuscité.

Le déroulement de ces cultes, en particulier celui de l'Église catholique, est tout à fait en rapport avec celui que l'on pratique dans les confréries occultes où l'on célèbre la mise au tombeau puis la résurrection d'Hiram. Vous voyez que la

pensée de Pâques est au cœur de toutes ces confréries occultes. Ces cérémonies symboliques ont pour but de permettre aux hommes qui les regardent de descendre plus profondément à l'intérieur d'eux-mêmes et d'y faire surgir des forces qui ne pénètrent pas dans la conscience ordinaire. Une action symbolique de ce genre n'aurait strictement aucun sens, n'est-ce-pas, si l'on ne pouvait pas supposer qu'il existe, au plus profond de l'âme humaine, certaines forces que la conscience ne peut atteindre.

Il faut bien supposer que ces forces existent, si l'on veut prendre au sérieux tout le potentiel de ce qu'un homme est capable d'accomplir sans que cela vienne de sa conscience ordinaire, ne serait-ce par exemple que dans l'art. Ce qui stimule l'artiste à produire des œuvres d'art ou à s'en faire l'interprète ne peut pas provenir des forces conscientes habituelles de son âme. Cela surgit en bouillonnant de son inconscient et ne pénètre qu'après coup dans sa conscience. C'est la raison pour laquelle toute règle à laquelle un artiste serait contraint de se soumettre ne peut que le perturber. Il ne peut pas se conformer à des règles.

Il faut qu'il se dirige selon ce qui, au fond de lui, donne des ailes aux forces dont il a besoin. Peut-être pourra-t-il, après coup, tenter de s'expliquer sur ce qui, en son for intérieur, l'a poussé à créer.

Il faut encore supposer que beaucoup d'autres forces cachées, qui ne montent pas à la conscience, s'agitent ainsi dans l'âme humaine. Disons que la vie astrale de l'être humain est beaucoup, beaucoup plus large, plus étendue, que la vie consciente du moi ; ces forces astrales restent dans les profondeurs et montent jouer dans la lumière de la conscience du moi. À notre époque, il existe déjà un grand nombre de gens qui, peu à peu, se sont entièrement conformés à la vie

matérielle extérieure, jusqu'à y trouver tout leur bonheur, de sorte que même leur vie intérieure n'est plus faite que des habitudes qui les rattachent à cette vie extérieure.

Et c'est cela qui emplit leur conscience, car la vie consciente que nous développons actuellement sur terre doit se former sous l'influence du monde matériel ; elle est liée à la vie matérielle. C'est pourquoi – comme je l'ai souvent souligné – ce qui veut vivre dans notre conscience sous l'influence de notre environnement extérieur ne traverse pas le seuil de la mort et ne peut donc vivre que dans le souvenir de notre autre moi, celui qui se déploie après notre mort. Quand l'homme ne s'est pas tourné exclusivement vers la vie matérielle extérieure comme c'est déjà le cas pour beaucoup de nos contemporains, certaines forces vivent encore dans les profondeurs de son inconscient.

Et l'on peut très bien percevoir la différence. Ceux qui ne se sont habitués qu'à la vie matérielle seront peut-être tentés de rire en entendant parler d'un symbole comme celui de la mort et de la résurrection d'Hiram. Ils y verront une idée plutôt comique qui leur paraîtra bien superflue. Mais ceux qui ressentent encore quelque chose grâce aux forces subconscientes de leur âme, celles qui plongent dans l'astralité de l'univers, seront profondément touchés par ces symboles, car ils font appel en eux aux facultés qui peuvent comprendre l'immortalité, alors que les forces ordinaires, celles qui restent liées à la vie physique, ne le peuvent pas.

La fête de Pâques a conservé quelque chose qui, dans la conscience originelle de l'humanité, était lié à l'idée même de toute fête. Nous en avons déjà souvent parlé. Quand célèbre-t-on aujourd'hui encore la fête de Pâques ? Les esprits matérialistes ont déjà tenté, à plusieurs reprises, de modifier notre façon de fixer Pâques. Ils trouvent gênant que l'on doive

une année célébrer cette fête début ou fin avril, l'année suivante fin mars, etc., et préféreraient que l'on décide une fois pour toutes de fixer Pâques le premier dimanche d'avril, par exemple, afin que l'on puisse préparer des livres de comptes où l'on sache à l'avance quelles dates il faut sauter.

Le mode de penser matérialiste est très accroché aux livres de comptes, ne l'oublions pas ! Je précise que ce n'est nullement aux livres de comptes, mais bien à la façon de penser matérialiste qu'il faut s'en prendre. Quelque chose peut être, en effet, une très bonne chose en soi, sans que tout ce qui en dépend ait pour autant toujours besoin de se régler dessus.

Pour le moment donc – mais cela changera un jour – il existe encore une conscience du fait que la fête de Pâques ne doit pas toujours tomber sur le premier dimanche d'avril, et qu'il faut chaque année la fixer en fonction de certaines données cosmiques, à savoir la position du Soleil et de la Lune. Si vous vous promenez le soir par temps clair, vous pouvez ressentir combien le sentiment humain peut être touché quand la pleine lune brille au firmament. Or on célèbre Pâques le dimanche qui suit la première pleine lune du printemps, donc celle qui suit le 21 mars, le début du printemps. La fixation du moment de Pâques dépend donc de la relation qui s'établit entre les positions du Soleil et de la Lune. On célèbre sur la Terre une fête que l'on fait dépendre de certaines relations cosmiques.

Lorsqu'elle décide de fixer Pâques de cette façon, l'âme humaine déclare de façon implicite qu'ici, sur terre, tout ne doit pas être simplement réglé en fonction des relations terrestres et qu'il faut aussi prendre en compte des facteurs supraterrrestres du moins pour ce qui touche l'âme dans ses profondeurs. Il s'agit, en l'occurrence, de se tourner vers le symbole de l'immortalité : la mise au tombeau et la

résurrection. L'idée de l'immortalité de toute vie et du passage de l'âme par le seuil de la mort doit être montrée symboliquement aux hommes, que ce soit dans les images du culte comme chez les catholiques, ou de façon plus conceptuelle comme dans d'autres confessions – ces nuances n'ont finalement que peu d'importance à notre époque.

Toujours est-il qu'au moment où l'homme fait agir sur son âme cette image de la mise au tombeau et de la résurrection, le Soleil et la Lune se trouvent entre eux dans la relation que l'on peut repérer en même temps sur les calendriers. L'âme humaine proteste en quelque sorte pour dire que l'évocation d'un symbole aussi important ne doit pas seulement dépendre des conditions terrestres ! Elle reconnaît que la célébration de Pâques doit être rattachée à des conditions cosmiques, supraterrrestres !

On peut maintenant se demander si cette idée se fonde sur une réalité. Nous sommes fort peu enclins, à cause des tentations et des séductions de notre époque, à vouloir appréhender la pensée même d'une réalité. Plus les hommes sont matérialistes, plus ils s'adonnent à l'illusion qu'ils connaissent la vraie réalité. Or pourquoi sont-ils devenus tellement matérialistes ? C'est parce qu'ils pensent que ce qui n'est pas matériel n'est pas réel. C'est donc leur illusion de saisir la réalité qui fait des hommes d'aujourd'hui des matérialistes. Il faut bien le dire, quand on va au fond des choses, on voit que rien ne détourne davantage l'homme de la réalité que le matérialisme.

Une pensée toute simple peut nous le montrer. Vous êtes tous assis dans cette salle et vous écoutez ce que je dis. Or ce que je viens juste d'exprimer n'est pas pire, pour les oreilles d'un penseur matérialiste, que bien des choses dont je vous ai parlé dans d'autres conférences. Imaginez maintenant que

vous soyez tous remplacés par de vrais penseurs matérialistes, comme ceux de l'Union moniste par exemple. Ne pensez-vous pas qu'il se passerait tout autre chose dans cette salle si, à vos places, il n'y avait ici que des membres de l'Union moniste ? Si vous prenez en compte la réalité de ce qui vit dans les âmes, vous devez bien admettre qu'il se passerait ici quelque chose de très différent.

Et pourquoi donc ? Imaginez, à titre d'hypothèse, qu'au lieu de vous conduire ici, votre karma vous ait conduits à fréquenter un cercle moniste. Cela n'a pas été le cas, c'est pourquoi il ne s'agit que d'une hypothèse ! Mais il n'est sans doute pas exagéré de dire qu'alors, dans vos corps, quelque chose de tout autre écouterait ce que je suis en train de dire. En fait, tout ce que nous développons au cours de notre existence écoute avec nous, et cela résonne en nous. Chez beaucoup, et même chez la plupart d'entre vous, ce que vos âmes ont vécu depuis le temps où elles s'adonnent au travail de la science de l'esprit écoute aussi !

Selon ce qu'il vit et ce qu'il éprouve, l'homme devient constamment un autre. Parler de l'homme in abstracto, de façon générale, ne correspond à aucune réalité. Dès que l'on pénètre dans la réalité, en effet, on voit combien on s'en éloigne quand on prend en compte ce que l'homme d'aujourd'hui connaît de l'homme, c'est-à-dire quand on parle en anthropologie et non en anthroposophe.

Il vous est facile, en fait, de percevoir et d'évaluer ce que la science de l'esprit a gravé dans vos âmes. Mais beaucoup, beaucoup d'autres choses s'y gravent encore ; vous n'avez qu'à songer, en effet, qu'un élément astral subconscient est relié à l'âme humaine, et vous vous direz que tout ce qui vient pénétrer l'âme humaine de l'extérieur, sans qu'elle le sache, parce que cela reste subconscient, est sans doute, et de loin, ce

qui a le plus de force et de signification. Parfois les hommes laissent résonner en eux une légère conscience, parfois une conscience infiniment agréable, de cette présence dans les tréfonds de l'âme d'une vie qui n'est pas terrestre.

Qui ne connaît ces beaux poèmes, ces doux chants d'amour inspirés par le clair de lune ? Ces poèmes trahissent, à leur manière, une légère conscience du fait que l'âme, dans ses profondeurs inconscientes, est en rapport avec la force supraterrrestre qui brille dans la lumière lunaire. La poésie lyrique évoque souvent ces amoureux qui se promènent au clair de lune et le subtil écho de ce rayonnement argenté dans leurs âmes.

Mais personne n'ira jusqu'à prétendre que l'âme humaine pourrait décrire avec sa conscience – qui par rapport à ces choses-là reste bien grossière – ce que sont en réalité ces forces du clair de lune qui viennent la faire vibrer et l'émouvoir. Un matérialiste, avec ses gros sabots, nous dira, bien sûr, que la Lune n'a rien à voir avec les sentiments amoureux. Mais nous ne nous étendrons pas sur ce genre d'objection, et nous écouterons plutôt ce qui monte si joliment à la conscience de ceux qui ont dit ou chanté leur amour avec tant de lyrisme.

Car il y a là comme un rayon de lumière qui vient éclairer la conscience, pour lui suggérer que le cosmos a quelque chose à faire avec la vie subconsciente de l'âme humaine. Et si vous songez à ce que je vous ai dit jeudi, et samedi dans la conférence publique [{51}](#), à propos de la façon dont l'élément de l'âme du peuple intervient dans la vie de l'âme humaine, vous comprendrez que cet élément de l'âme du peuple agit beaucoup plus dans la partie subconsciente de l'âme que dans sa partie consciente. La part de l'élément de l'âme du peuple qui monte jusqu'à la conscience et peut alors être mise en

concepts... ne vaut finalement pas grand-chose !

En réalité, la part la plus importante de ce qui règne ainsi au plus profond de nos âmes, dans le corps astral, et dont nous n'avons qu'un faible écho dans la conscience, est justement ce qui n'est pas terrestre. Et quand on ouvre son âme aux impressions du monde spirituel, on sait que la terre n'est pas seulement différente au printemps où la végétation jaillit du sol, et en été où l'on fait les récoltes, mais il sait qu'un endroit de la terre éclairé par la lumière lunaire est quelque chose d'autre que la terre qui n'est pas éclairée.

Il faut nous représenter qu'il n'y a pas seulement là-haut dans le ciel un disque ou un croissant argenté, mais que nous sommes plongés dans un véritable bain de lumière de nature spirituelle, lumière dans laquelle nous vivons et nageons nous-mêmes avec nos âmes, comme nos corps nagent dans l'eau quand nous nous baignons. Et ce qui vit et agit ainsi dans la terre, ou autour de la terre, se modifie selon que la Lune se trouve dans telle ou telle position par rapport au Soleil.

Or, après le 21 mars, le rapport du Soleil et de la Terre devient différent. Et la lumière solaire reflétée par la Lune sur la Terre devient, donc elle aussi, tout autre. La première pleine lune après le début du printemps, qui nous renvoie les premières forces du Soleil ressuscité, est donc différente de toutes les autres pleines lunes. Notre astralité ne serait pas la même si elle se tournait vers le symbole de la mise au tombeau et de la résurrection en décembre au lieu de le faire pendant la semaine qui suit la pleine lune de printemps : à cette époque, notre âme est devenue quelque chose de tout autre.

Si, à petite échelle, notre âme est déjà modifiée parce que nous avons travaillé la science de l'esprit au lieu de nous inscrire dans un cercle moniste, elle change de façon bien plus

essentielle selon qu'elle vit dans la lumière lunaire qui suit l'équinoxe de printemps ou par exemple dans celle qui suit le solstice d'hiver. À ce moment-là, en effet, notre âme ne vit pas la même expérience qu'à d'autres moments de l'année.

Mes chers amis, si seulement l'homme voulait réfléchir à ce qu'il est et à quoi il est relié en réalité ! Il évoquerait alors avec une infinie piété ce divin qui habite en lui. Et loin de devenir prétentieux, il serait au contraire plus modeste, car il en viendrait à penser à tout ce qui doit s'accomplir dans l'univers pour que cet être, tel qu'il se perçoit lui-même, se tienne là dans le monde.

Si la science de l'esprit apparaît à notre époque, c'est aussi, parmi beaucoup d'autres raisons, pour que l'horizon des hommes, qui a été tellement limité par le développement matérialiste, puisse de nouveau s'élargir. Car le penser, le sentir, le vouloir, et tout ce qu'éprouve l'âme, s'élargit vraiment quand on accueille en soi de façon juste les pensées de la science de l'esprit. Le développement matérialiste, on n'y songe pas assez, n'a pas seulement apporté ce qu'on appelle le matérialisme ; il entraîne surtout une sorte de rétrécissement de la vie des pensées. Les pensées sont devenues étriquées. Il faut à nouveau qu'elles grandissent.

Il faut que les hommes réapprennent à voir les grandes relations qui existent entre les choses. Je voudrais que l'on sente combien une pensée comme celle que nous avons pu éclaircir samedi dernier grâce à la science de l'esprit est susceptible de nous amener à une profonde compréhension de tout ce qui se rattache par exemple aux arts où l'homme lui-même apporte son concours en devenant le matériau, ce qui est finalement le cas pour la plupart des arts. Songez à ce que cela nous apporte de savoir que l'homme est en réalité constitué de deux parties : d'une part la tête, qui se trouve à

un stade d'évolution beaucoup plus avancé, car elle est déjà bien plus durcie, et d'autre part le reste de l'organisme qui, lui, en est à un stade de développement moins avancé.

Songez à tout ce que cela implique pour la collaboration entre l'organisme de la tête et tout le reste du corps humain. Quand nous bougeons la main, nous effectuons, bien sûr, un mouvement physique. Mais notre corps éthérique, qui est à la base de notre main, participe, lui aussi, à ce mouvement. Or que se passe-t-il lorsque je bouge la main ? Ma main physique et ma main éthérique exécutent le même mouvement. Quand je pense, les lobes cérébraux gauche et droit de la tête éthérique exécutent, eux aussi, des mouvements qui sont tout à fait identiques aux mouvements des mains.

Mais le cerveau physique, qui est enfermé dans le crâne solide, est enchaîné, comme Prométhée l'était à son rocher. Et c'est sur cela que repose la faculté de penser. Si l'homme était dès aujourd'hui « enchaîné » de manière organique, comme il le sera dans un lointain avenir, sur le futur Jupiter – lorsque notre Terre actuelle aura péri –, où ses bras seront « enchaînés » de la même façon que les lobes du cerveau le sont actuellement, ce qui résulterait du mouvement de ses mains serait aussi une activité pensante !

Mais je voudrais vous montrer à l'aide d'un exemple beaucoup plus concret, tiré de l'histoire de notre époque, combien les pensées sont devenues courtes, même chez les meilleurs de nos contemporains, si bien qu'on ne sait plus saisir, dans l'espace comme dans le temps, que des choses à courte vue, alors que nous aurions tant besoin que les pensées prennent à nouveau de l'ampleur et puissent embrasser de vastes perspectives.

Eduard von Hartmann {52}, le philosophe de l'inconscient, ne se considérait pas lui-même comme un penseur

matérialiste. Mais ce n'est pas ce qui importe au fond. L'important, c'est si nous avons ou non des habitudes de penser matérialistes. On peut fonder une philosophie tout à fait idéaliste en ayant pourtant des habitudes de penser complètement matérialistes, et ce sont ces habitudes qui font que l'on a ensuite des pensées de courte portée ou des pensées de grande portée.

Parmi les nombreux textes philosophiques méritoires d'Eduard von Hartmann, on trouve aussi des écrits politiques. Il fut même très apprécié à son époque comme écrivain politique, et je voudrais l'évoquer maintenant parce qu'il fut vraiment, au plein sens du terme, un des meilleurs patriotes allemands, ou plutôt prussiens. Personne n'en doutera en lisant certaines lettres de lui, qui sont d'ailleurs publiées, comme par exemple celle où il écrit en 1866 : *« Si la guerre danoise, et ce qui s'ensuit, devait mal finir, je pense que la Prusse devrait avoir la suprématie en Allemagne, tout simplement parce que c'est une nécessité de l'évolution des idées »*.

Vous voyez qu'Eduard von Hartmann était, au fond de l'âme, un patriote des plus convaincus ! Dans les années quatre-vingts, surtout vers 1889, il écrivit de très beaux articles sur la situation générale de l'Europe dans le monde. Ils furent beaucoup lus à l'époque, puis connurent, bien sûr, le sort de tout ce qui est écrit aujourd'hui, que cela soit bon ou mauvais : on lit, et puis on oublie. C'est ainsi que pratiquement plus personne ne lit ce qu'Eduard von Hartmann a écrit sur l'Europe il y a un peu plus de trente ans. Il ne parlait pas d'idées abstraites – c'est ce que chacun reconnaissait chez lui – ni de toutes sortes d'idéalismes, mais c'était vraiment ce que l'on appelle un homme politique réaliste, c'est-à-dire un homme qui s'est appuyé sur les conditions réelles.

Et les pensées d'Eduard von Hartmann avaient une telle ampleur qu'il s'est représenté la constellation des grandes puissances européennes : Allemagne, Autriche, Italie, France, Angleterre, Russie, tout cela, et puis entre elles les petits États neutres, et il n'a rien négligé pour partir d'une étude exacte avant d'écrire un article sur les divers intérêts politiques de tous ces États. Il s'est alors fait une idée, une représentation, de ce qui devrait être la meilleure constellation politique pour l'Europe, et l'a exprimé dans un article remarquable qu'il a rédigé en 1888 et qui est déjà paru sous forme de livre en 1889.

Je répète que c'était un bon patriote, pas seulement allemand mais même prussien, et qu'il partait, bien sûr, de ce point de vue. Ce qu'il a imaginé de mieux pour l'Allemagne et l'Europe, c'est qu'on s'achemine vers une alliance où la Suisse, la Belgique et la Hollande formeraient une fédération neutre qui serait placée sous la domination de l'Angleterre. Voilà ce qu'un patriote prussien pouvait considérer comme la mesure la plus sûre, celle qu'il souhaitait voir se réaliser en 1889 !

La Suisse, la Belgique et la Hollande réunies sous la conduite de l'Angleterre ! Considérez sérieusement cette idée, je vous prie, et comparez-la avec ce qu'il y aurait à dire maintenant que nous avons connu, avant la guerre, même seulement la moitié d'une telle situation : la Belgique sous domination anglaise ! Or Eduard von Hartmann voulait que la Belgique, la Suisse et la Hollande soient sous domination anglaise !

Il est intéressant de voir, à l'aide d'un exemple aussi concret – et si l'on passait en revue les différents domaines de l'existence, on trouverait d'innombrables exemples de ce genre –, comment des hommes intelligents ont pensé il y a trente ans, et se demander : Que pensent les hommes

intelligents aujourd'hui ? Les hommes sont tous intelligents, bien sûr ! Mais quelle est l'ampleur d'une pensée intelligente de cette sorte ? Pendant combien de temps reste-t-elle juste ?

Car l'important, lorsqu'on a une pensée, n'est-il pas que l'on pénètre avec elle dans la réalité et qu'elle soit capable de pouvoir soutenir notre agir et notre existence dans le monde ? Vous voyez ce que je veux dire : tout ce développement que l'on peut appeler l'époque du matérialisme apporte aux hommes des pensées courtes. Quand elles s'appliquent à des événements qui se succèdent dans le temps, ces pensées ne restent même pas valables vingt ou trente ans !

Et il faut se garder d'appliquer cette méthode de pensées courtes quand on doit embrasser des périodes plus longues. Quand on écrit un livre sur Eduard von Hartmann, on n'a plus forcément besoin de prendre en compte, trente ans plus tard, ses opinions politiques, n'est-ce pas ? On écrit, en effet, aujourd'hui beaucoup de livres sans prendre soin de s'enquérir des choses comme il le faudrait.

Il existe un autre domaine où les hommes doivent absolument veiller à ce que leurs jugements puissent durer longtemps ; c'est celui des médicaments. Sur ces questions, les choses ne sont pas aussi simples que lorsqu'il s'agit de l'appréciation politique d'une situation. Et pourtant, comme le philosophe Lotze {53}, qui était très versé en médecine, le remarquait fort justement, l'enthousiasme qui accompagne aujourd'hui l'apparition d'un remède dure le plus souvent à peine cinq ans et puis on voit très vite retomber et disparaître non seulement tout cet enthousiasme, mais aussi le culte formidable qu'il avait suscité.

Cela, les gens le remarquent déjà un peu mieux que lorsqu'il s'agit d'opinions politiques. Gustav Theodor Fechner {54}, qui fut un homme plein d'esprit, écrivit autour de 1820

une thèse très intéressante. À l'époque, on venait de découvrir un nouveau remède, l'iode – l'iodine comme on disait –, et on se mit à énumérer une quantité considérable de maladies qui pourraient être soignées par ce moyen. Fechner rédigea alors un beau traité où il tenta de démontrer, selon toutes les règles de la science, que la Lune était faite d'iodine, et que si l'on inventait une méthode pour capter la lumière lunaire, on pourrait utiliser partout cette panacée de façon merveilleuse.

Comme vous le savez, Fechner a fondé par la suite une esthétique scientifique, une psycho-physique, et fut en outre un excellent physicien. On ne peut pas voir en lui un de ces fâcheux théosophes, n'est-ce-pas ? Fechner est même pris au sérieux par des gens qui ont un pied et demi dans les cercles monistes ; ceux qui y ont mis les deux pieds, eux, ne le prennent déjà plus au sérieux. Partout on rencontre ces jugements étriqués et ces concepts à courte portée.

C'est tout particulièrement le cas lorsqu'on veut appliquer les méthodes actuelles des sciences de la nature à ce qu'on appelle aujourd'hui les sciences humaines. Là, c'est vraiment désolant. Et la seule façon, pour les gens, de ne pas remarquer cette désolation, c'est de ne toujours lire qu'un seul auteur, ou à la rigueur deux qui écrivent dans le même sens, pour ne pas prendre conscience du formidable chaos qui apparaît dès que, par exemple, on considère plusieurs auteurs – des « chercheurs » comme ils s'appellent – qui travaillent dans le même domaine.

Prenez par exemple les auteurs les plus éminents en matière de psychologie des peuples et confrontez ce qu'ils écrivent. Vous serez carrément éberlués ! Vous apprendrez par exemple que lorsqu'on applique aux divers peuples d'Europe le mode de penser scientifique – c'est-à-dire, « objectif » – qui prévaut aujourd'hui, on peut en conclure que

la population d'Europe médiane descend des Germains. On attribue alors à ces Germains toutes sortes de caractères. Et puis un Français, par exemple, parle des Français.

On lui a fait croire que ceux-ci descendaient en partie des anciens Celtes. Il nous parle alors des Celtes. Et maintenant comparons. On s'aperçoit alors que celui qui décrit les Germains leur attribue exactement les mêmes propriétés que celles qui, pour le Français, caractérisent les anciens Celtes ! La seule chose que les gens ne savent pas, c'est que le celtisme vit beaucoup plus en Europe médiane qu'en Europe occidentale, notamment en France. Seulement cela, on l'ignore !

On tombe même sur des détails encore bien plus comiques. Je pourrais vous parler d'un spécialiste des peuples auquel on fait aujourd'hui souvent référence. Les gens prennent pour exemple certaines personnalités dans la mesure où elles sont originaires de tel ou tel peuple. Tel spécialiste parle par exemple de Byron. Il aime Byron, cela se voit, mais c'est tout simplement, dit-il, parce que Byron n'était pas anglais mais allemand. C'est écrit en toutes lettres, dans un ouvrage sérieux sur la psychologie des peuples ! Byron est un Allemand ! Un autre spécialiste des peuples qui n'aime probablement pas autant Byron, mais se considère aussi comme un professionnel, trouve Byron repoussant parce qu'il est... celte !

Je pourrais vous citer d'innombrables exemples où l'on voit combien les concepts sont inconsistants. C'est surtout le cas pour les concepts qui sont acquis par la méthode des sciences de la nature – que l'on caractérise comme tellement sûre –, lorsqu'on veut les appliquer à la vie spirituelle. Il est vraiment nécessaire que l'esprit vienne un jour éclairer ce domaine. Mais combien de temps faudra-t-il attendre pour que l'on ait

une science de l'âme comme celle dont j'ai tenté de vous présenter un idéal jeudi dernier {55} ? Or seule une science de l'âme de cette sorte pourrait nous faire comprendre ce qui se passe en Europe et nous apporter ce qui est nécessaire pour qu'il y ait encore une culture européenne à l'avenir.

On a beaucoup écrit au cours de ces derniers mois de guerre. Je ne sais pas si tout ce qui a été publié vaut la peine d'être lu. Mais parmi les nombreux bons – ou relativement bons – livres, figurent ceux du suédois Kjellén {56}. Vous y trouverez un excellent jugement sur les événements actuels, un jugement général que l'on peut résumer de la façon suivante : Nous sommes parvenus, au cours du développement de l'humanité, à bâtir une civilisation où tout est devenu matériel. Celui qui pratique la science de l'esprit n'a certes aucune raison, comme je l'ai souvent répété, de ne pas reconnaître et de ne pas souligner la grandeur de notre civilisation matérielle extérieure.

Mais si on lui compare les valeurs spirituelles que les hommes ont cultivées, il faut bien constater qu'il est impossible de dominer et même de contrôler d'une manière quelconque cette civilisation matérielle. C'est le plus grand malheur de notre époque : nous sommes incapables de maîtriser, grâce à des valeurs spirituelles, ce dont la civilisation matérielle nous a comblés. Il faut absolument que la science de l'esprit fasse naître les sentiments qui amènent les hommes à comprendre qu'on ne peut pas pêcher contre les grandes lois spirituelles de l'ordonnance universelle ! La vérité qui règne dans le monde exige qu'on la reconnaisse.

Imaginons qu'un domaine matériel quelconque, un Etat ou un autre système, soit magnifiquement équipé sur tous les plans, mais totalement dénué de valeur spirituelle. Jamais il ne pourrait prospérer, parce que le cours même des choses est tel

que tout corps a besoin d'une âme. Je pourrais vous montrer cela jusque dans les détails. Prenons un exemple qui nous touche de près. Il ne s'agit nullement, bien entendu, de déterminer d'une manière ou d'une autre ce que l'on doit faire ou même ce que l'on doit penser à propos de ce qu'il faudrait faire, mais je me permets de prendre cet exemple simplement parce qu'il nous touche de près.

Nous cultivons la science de l'esprit au sein de la Société anthroposophique. Cette société se distingue de bien des façons des autres sociétés. La Société anthroposophique ne peut pas, au moins dans les conditions actuelles, être une association comme les autres. Pourquoi pas ? Pour une raison bien simple ! Que font les autres associations quand elles se fondent ? Elles établissent des programmes, et ensuite on se rassemble autour de ces programmes. On adhère si on est en accord avec le programme, et on démissionne, quand on n'est plus d'accord.

Quand l'association se dissout, les différents points du programme ne font souffrir personne. On peut se mettre ensemble, puis se séparer. C'est le cas pour n'importe quel mécanisme dans le monde. Weismann [{57}](#) a tenté un jour de caractériser, du point de vue scientifique, ce qu'est un organisme. Il n'a pu amener qu'une propriété négative à la conscience, mais cette propriété négative est exacte. Qu'est-ce qu'un être vivant ? demande Weismann. Et il répond ; C'est ce qui, en se décomposant, laisse un cadavre. Évidemment, cela ne dit rien sur ce qu'est le vivant en soi, mais il y a pourtant quelque chose de juste dans le fait de caractériser ainsi le vivant de façon négative comme ce qui laisse un cadavre derrière soi.

Notre Société anthroposophique, telle qu'elle est actuellement constituée, est déjà un être vivant du fait que nos

membres ont entre les mains tant et tant de cycles de conférences et que nous ne voulons pas, tout d'abord, que ces cycles tombent en d'autres mains {58}. Or, cela entraîne du même coup qu'on ne peut plus simplement quitter la société sans plus de façon, sinon la personne concernée garde tous les cycles. Mais je ne veux pas aborder ce problème-là. Aujourd'hui, on peut d'ores et déjà acheter les cycles chez des bouquinistes !

Vous voyez donc qu'il faut considérer la Société anthroposophique comme un organisme ; car si elle se dissolvait, elle laisserait derrière elle un cadavre : les cycles de conférences ! Une société qui est édifiée sur des principes mécaniques peut se dissoudre sans laisser de cadavre : les gens se séparent simplement, et les points du programme ne constituent pas un cadavre qu'ils laissent derrière eux. Dans les temps si difficiles que nous traversons, il n'est sans doute pas opportun de songer à des réformes ou à d'autres choses de ce genre, mais ce n'est pas cela que je veux dire. Ne croyez pas, chers amis, que l'on puisse simplement affirmer :

La Société anthroposophique peut bien continuer d'exister ; il n'y a aucune raison pour qu'elle ne continue pas. Car alors elle n'existe pas en *vérité*, elle ne vit pas dans la vérité ! Si elle vit sous la condition que l'on ne peut pas acheter les cycles en librairie, alors qu'on peut effectivement les acheter, alors elle ne vit pas dans la vérité mais dans le mensonge. C'est tout à fait évident. Or la science de l'esprit ne peut vivre que dans la vérité, dans la vérité absolue. Quand on pense de façon abstraite, on peut passer outre, mais quand on sait que la vérité est une réalité qui agit dans le monde, on ne le peut plus.

C'est quelque chose qui nous saisit quand la science de l'esprit, en nous, devient sentiment. Nous pouvons alors

ressentir chaque pensée se situer dans la réalité, alors que le mode de penser matérialiste abstrait ne s'en préoccupe nullement. Et quand on s'efforce d'écrire des pensées qui vivent dans la réalité, on fait de bien curieuses expériences. On s'aperçoit que les gens prennent ces pensées, au mieux, comme ils prennent d'autres pensées, celles par exemple qu'ils trouvent dans les journaux.

Elles n'ont pas besoin d'avoir la même valeur de réalité que ce long article du *Piccolo delle Sera* qui m'est une fois tombé entre les mains, et qui s'est longuement épanché sur un certain événement. En lisant ces trois colonnes, on pouvait sentir monter en soi une forte indignation ; et puis, un peu plus loin, la chose était démentie ! Il n'était même pas nécessaire d'attendre le soir suivant ; le démenti était sur la même feuille !

Ce n'est pas la peine de pousser les choses aussi loin, mais il n'en reste pas moins que le pire qui puisse arriver, quand on s'efforce d'exprimer des pensées véridiques – c'est-à-dire des pensées dont on ne croit pas simplement qu'elles vivent dans la vérité, mais dont on sait qu'elles vivent dans la vérité – c'est qu'elles soient prises comme d'autres choses, qu'on les lise comme on lit les journaux qui, le plus souvent, ne sont valables que vingt-quatre heures. Cette conscience de la responsabilité de vivre dans la réalité avec ses pensées doit s'éveiller lorsqu'on travaille la science de l'esprit. Et si le sérieux de notre époque doit nous exhorter à quelque chose, c'est avant tout à nous sentir responsables de nos pensées.

Tout ceci nous montre, chers amis, comment le penser devient étroit quand il se limite au conscient qui ne s'appuie que sur l'existence matérielle. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner que les courants de culture qui doivent avoir un impact plus profond dans le devenir de l'humanité veuillent

aussi s'adresser à autre chose que ce qui agit simplement sur la conscience ordinaire.

Il en a toujours été ainsi avec les impulsions religieuses les plus profondes. Pourquoi un culte comme celui de Pâques est-il apparu au cours de l'évolution humaine ? Et pourquoi ce culte pascal a-t-il été mis en relation avec la cosmologie, c'est-à-dire avec ce qui se joue, dans les vastes espaces célestes entre le Soleil et la Lune ? C'est parce que, si l'homme se limitait aux expériences qu'il peut vivre sur terre, il deviendrait un être borné dans son penser, son sentir et son vouloir.

Car l'homme ne peut accéder à de vastes horizons, il ne peut élargir ses pensées, que s'il ne se contente pas de relier à la conscience physique de son moi les expériences qu'il vit sur terre, mais s'il parvient à relier aussi les grands événements cosmiques à son astralité inconsciente.

En réalité, il y a de bonnes raisons, sur le plan religieux, pour que la pensée la plus importante, celle de l'immortalité, soit insérée dans le cosmos. Car si l'homme ne provenait que de ce qui est terrestre, il ne pourrait jamais saisir l'idée d'immortalité. Si l'homme était vraiment ce singe évolué que la science matérialiste veut faire de lui, il n'aurait rien en lui pour saisir l'idée d'immortalité.

Voici encore un bel exemple qui montre à quel point les pensées des scientifiques sont courtes dans ce domaine, surtout quand elles se veulent philosophiques. Il y a quelques jours, j'ai découvert un livre où l'auteur – qui n'est peut-être pas membre de l'Union moniste, mais en tout cas il pourrait l'être – s'exprime tout à fait en matérialiste à propos du rapport entre l'homme et le singe. Dès le début, l'auteur prétend qu'il pourrait apporter la preuve que certains voyageurs ont découvert des régions où, suite à une

dépravation des mœurs, les hommes se sont tellement dégradés qu'ils ont les mêmes instincts que les singes.

Lorsqu'on voit que les hommes peuvent dégénérer de la sorte jusqu'à se comporter comme des singes, dit-il, cela nous montre bien que l'homme a pu se développer à partir du singe. Tout à fait logique ! C'est en effet très clair : quand l'homme avance en âge, l'enfant devient un vieillard ; il n'est pas nécessaire de faire de grands voyages pour s'en apercevoir. L'enfant se transforme en vieillard, de la même façon que ces populations se sont dégradées jusqu'à se comporter comme des singes.

Et de même qu'il est logique de prétendre ensuite que, puisque l'homme peut redevenir un singe, le singe a fort bien pu devenir un homme, il serait aussi logique de prétendre que, puisque l'enfant peut devenir un vieillard, le vieillard a fort bien pu devenir un enfant ! C'est exactement la même logique. Le pire dans cette affaire, ce n'est pas tellement que des gens se livrent à ce genre de raisonnement, c'est que tout cela soit lu, et que personne ne s'aperçoive qu'il s'agit d'un tissu d'absurdités !

Si l'homme n'était effectivement en relation qu'avec les conditions terrestres, si ce qui est en lui ne venait que de la terre, il ne parviendrait jamais à l'idée d'immortalité. Mais on peut – grâce à la science de l'esprit, ou d'une autre façon – rapprocher l'homme du cosmos, c'est-à-dire de ce qui est au-delà de la terre. La pensée de l'immortalité peut alors s'épanouir en lui. On peut, certes, répliquer que toutes ces divagations à propos des conditions supraterrrestres ne sont que pure fantaisie. On le peut. On peut fort bien, pourquoi pas, concevoir le spirituel en l'homme en extirpant de lui l'esprit.

C'est ce que le matérialiste moniste tente de faire aujourd'hui dans la plupart des domaines. Mais on ne peut pas

extirper l'esprit de l'âme humaine, car l'homme n'est pas seulement de ce monde ; il n'est pas seulement le fruit des conditions terrestres. C'est pourquoi même s'il continue à faire vivre en lui la tournure d'esprit scientifique qui l'amène à n'avoir que des pensées et des sentiments relatifs au terrestre, les forces suprasensibles n'en existent pas moins au plus profond de l'homme. Seulement, il est obligé de les refouler. C'est ainsi que l'on verra de plus en plus se manifester ce que l'on peut appeler la maladie culturelle du spirituel refoulé dans l'âme humaine.

Les temps sont graves et jamais nous ne nous pénétrons suffisamment de cette gravité. Mais nous ne prendrons en nous de façon juste ce qui doit agir dans cette gravité des temps que si nous ne nous contentons pas de penser aux dures épreuves auxquelles notre époque nous confronte en restant sur le plan des événements extérieurs, mais si nous savons y voir aussi la marque d'une élévation spirituelle de tout le genre humain.

Les terribles temps d'épreuves que nous traversons ne pourront déboucher sur un avenir qui aille dans le sens de l'esprit du monde que s'ils permettent à au moins un petit nombre de gens de se rendre compte que l'humanité a besoin de se spiritualiser. Autrement, et quoi qu'il arrive par ailleurs, rien ne pourra se produire de bien pour l'humanité.

On comprend la science de l'esprit lorsqu'on ne voit pas seulement en elle l'annonce d'un Noël, mais aussi celle d'une fête de Pâques, c'est-à-dire si l'on saisit ce que l'idée d'immortalité signifie pour tout l'être de l'homme. Or on ne peut saisir ce qu'est l'immortalité que si l'on voit tout ce qui est immortel en l'homme.

Comme Fichte, Hegel et beaucoup d'autres l'ont déjà exprimé, l'âme humaine ne devient pas seulement immortelle

après la mort. Elle est déjà immortelle ! Et cette immortalité, chacun peut la découvrir en soi. Voilà pourquoi il faut développer une science qui, en plus du corps mortel, appréhende aussi l'âme immortelle de l'homme, telle qu'elle vit dans le spirituel.

Il est tout naturel que les réflexions qui concernent la vie spirituelle aient dû reculer, au cours de ces quatre derniers siècles, devant l'éclat du développement scientifique, et avec ces réflexions, c'est l'inclination même vers le spirituel qui a disparu du monde. Mais il faut qu'une époque revienne où Hiram, ou encore, comme nous l'avons dit, cette partie du Christ qui est toujours là et qui nous parle du suprasensible, ressuscite de nouveau après avoir été mis au tombeau durant la période de la semaine sainte de l'évolution.

Car on peut vraiment dire que l'époque où le grand Copernic, le grand Kepler, Galilée et tous les autres ont dû d'abord diriger les pensées des hommes vers le monde extérieur, correspond à un Jeudi saint du monde, qui a été suivi par un Vendredi saint. L'idée de l'immortalité fut effectivement mise au tombeau. Mais nous avons atteint le temps où le dimanche de Pâques du monde doit venir, et où il nous faut célébrer cette fête sacrée : la résurrection, en l'homme, de la connaissance de l'âme et de l'esprit.

Ce que nous vivons actuellement nous plonge, certes, dans une ambiance de semaine sainte. Mais c'est seulement quand nous aurons la force de nous préparer aussi pour le dimanche de Pâques du monde, que nous pourrons accomplir à l'intérieur de nous, dans le tréfonds de notre âme, l'acte cultuel qui est célébré le jour de Pâques dans le monde extérieur. Ambiance funèbre pendant la semaine sainte : les prêtres vêtus de noir portent le deuil parce que le cadavre du Christ repose dans la tombe.

Et puis vient la Résurrection : l'habit de printemps, clair et riant, remplace l'habit funèbre au moment où la pensée de la Résurrection remplace la pensée du tombeau. Aujourd'hui, il convient que nos âmes portent le deuil. Mais préparons-nous pour que nos esprits puissent porter l'habit de Pâques lorsque les temps auront de nouveau changé.

LE MENSONGE EXISTENTIEL DE NOTRE ÉPOQUE

Septième conférence

25 avril 1916

Aujourd'hui encore, j'aimerais prendre pour point de départ les considérations auxquelles nous nous sommes livrés ces derniers jours. Je vous ai parlé des pratiques de certaines confréries et je vous ai montré de quelle manière, dans la franc-maçonnerie moderne, les impulsions les plus profondes de ces confréries occultes se sont desséchées jusqu'à former une sorte de coque vide. La dernière fois je me suis particulièrement attaché à ce rite de la mise au tombeau et de la résurrection, que l'on peut appeler le rite de Pâques. Je partirai donc aujourd'hui de quelque chose d'autre, qui est pourtant en rapport avec tout cela.

Que recherche t'on dans ces cercles ? A quoi consacre-t-on ses efforts ? On cherche, dit-on, le « Verbe perdu ». Je ne peux pas trop entrer dans les détails, car cela nous emmènerait trop loin, mais j'aimerais que nous nous demandions, en partant de choses faciles à comprendre, ce qu'est ce « Verbe perdu ». Il nous suffit de penser au prologue de l'Evangile selon Jean : « En l'origine était le Verbe ». En grec, Verbe se dit *Logos*. Ce Verbe désigne bien entendu tout autre chose – nous en avons souvent parlé – que ce qu'on entend de nos jours par le mot verbe. « Et le Verbe était près de Dieu, et le Verbe était un dieu. »

On ne peut approcher de ce qu'est en réalité le Verbe que si l'on se rappelle – comme nous l'avons réévoqué lors de notre dernière conférence – que, dans les temps très reculés, l'humanité disposait encore d'une révélation originelle, d'une sagesse originelle. Dites-vous que cette sagesse originelle, qui a

été donnée à l'humanité encore dans l'enfance, se répand dans le monde, et vous aurez une idée approximative de ce qu'est le Verbe, le *Logos*. Or on peut dire que cette sagesse qui fut donnée autrefois à l'humanité encore dans l'enfance par l'entremise d'esprits supérieurs, et qui surpassait de loin tout ce que nous pouvons déjà savoir aujourd'hui, même grâce à la science de l'esprit, on peut dire que cette sagesse a été perdue.

Et c'est une belle coutume qui incite ces confréries à éveiller au moins le sentiment que cette sagesse s'est perdue et qu'il faut de nouveau la chercher. Il va sans dire que, dans ces confréries, on ne la trouve pas ! Si on la trouvait, tous ceux qui ont atteint un certain grade seraient des sages, comme l'étaient les sages antiques qui reçurent autrefois l'enseignement des dieux. Or on ne le remarque guère chez ceux dont on dit qu'ils ont atteint certains grades dans ce genre de confréries, sinon le monde devrait être bien différent de ce qu'il est !

Mais dans les cérémonies, dans le culte, on montre néanmoins quelque chose qui offre une image de cette perte de la sagesse originelle et de la nécessité de la retrouver. Et il faut que ces images pénètrent les âmes des hommes, afin qu'elles soient tout de même en mesure, lorsque après la mort elles traverseront le monde spirituel puis reviendront sur terre, d'avoir un minimum de compréhension pour la sagesse qui sera alors – qui est déjà aujourd'hui – nécessaire à la Terre.

On cherche donc le Verbe perdu. Et toute notre science de l'esprit est en réalité une quête de ce Verbe perdu. Mais quand ce Verbe perdu est encore prononcé, c'est-à-dire quand on exprime une idée issue du domaine de la science de l'esprit, tous ceux qui, aujourd'hui, sont devenus des « sages » – et nous avons accompli grâce à eux tant de merveilles dans toutes les directions ! – s'écrient aussitôt :

Rêveries ! fantaisies ! sottises ! Quand ce n'est pas pire. Mais puisque nous sommes entre nous, penchons-nous tout de même, pour commencer nos réflexions d'aujourd'hui, sur un chapitre de la science de l'esprit qui peut précisément nous dévoiler différents aspects énigmatiques de l'existence humaine. Il faut tout de même reconnaître que ce qui doit être révélé aujourd'hui grâce à la science de l'esprit n'a pas toujours été totalement ignoré. J'ai moi-même parlé publiquement {59} d'une tonalité oubliée, d'un courant oublié dans la vie culturelle moderne, où ont vécu beaucoup d'idées qui sont comme un germe de la science de l'esprit.

Quand nous regardons aujourd'hui un être humain, nos yeux ne voient de lui que son aspect extérieur, son corps physique. À l'intérieur de ce corps physique, le corps éthérique est une réalité active. Mais on ne va pas loin, vraiment pas loin, quand on se limite à savoir que l'homme a un corps éthérique, quand on connaît simplement ce mot et qu'on se contente, comme beaucoup de gens le font, d'y associer la représentation d'un corps plus subtil, semblable à une sorte de nuage lumineux. Cela ne nous donne pas grand-chose, car le corps éthérique est en réalité une forme structurée des plus complexes.

Les hommes sont tous différents les uns des autres, voyez-vous, un Européen est différent d'un Africain ou d'un Asiatique. On est obligé de reconnaître ces différences. Mais si nous parcourons du regard l'ensemble de l'humanité, il nous faut admettre que, malgré ces différences, les hommes qui vivent sur terre sont tous beaucoup plus proches les uns des autres que le sont les animaux. Car même s'il existe de subtiles différences entre un Européen et un Africain, on ne peut pas dire que les dissemblances entre des hommes puissent jamais être aussi grandes que celles qui distinguent

une cigogne d'une souris, n'est-ce pas ?

Les animaux sont différents les uns des autres dans une bien plus grande mesure que les hommes. Les animaux sont séparés en espèces différentes, alors que le genre humain ne forme qu'une seule espèce. C'est pourquoi on rencontre dans le monde tant d'animaux aussi variés. Gardons ce fait présent à l'esprit et revenons à l'étude de notre corps éthérique. Ce corps est maintenu en quelque sorte par la force élastique du corps physique. Aussi longtemps que nous sommes entre la naissance et la mort, notre corps éthérique est maintenu par la force élastique de notre corps physique.

Imaginez que l'on puisse, par un quelconque procédé, séparer le corps physique d'un homme de son corps éthérique. Tant que l'homme doit rester en vie, c'est bien sûr impossible, mais imaginez qu'on puisse le faire de telle sorte que même un chercheur scientifique pourrait alors être convaincu ; si l'on pouvait, donc, tirer le corps éthérique hors du corps physique puis en séparer encore le corps astral et le je, ce corps éthérique ne serait plus retenu par l'élasticité du corps physique et volerait aussitôt en éclats ! Il est en effet constitué d'une multitude de fragments qui ne sont maintenus ensemble que par l'élasticité du corps physique.

À quoi ressembleraient ces fragments qui jailliraient de nous si l'on pouvait ôter ainsi le corps physique ? Aussi étrange que cela puisse paraître à l'homme intelligent d'aujourd'hui, ces parties du corps éthérique prendraient toutes sortes de formes qui seraient comme un règne animal déployé. Les différentes formes animales apparaîtraient. Une certaine partie de notre corps éthérique – celle qui correspond à la tête – prendrait la forme d'un oiseau, une autre partie, celle qui se trouve par exemple dans la région du larynx, aurait un magnifique aspect animal, presque angélique, et ainsi de suite.

Nous portons en nous, dans notre corps éthérique, tout le règne animal. C'est absolument vrai. Notre corps éthérique est le règne animal comprimé et maintenu en un ensemble par l'élasticité de notre corps physique. Quand l'évolution en était encore à d'autres stades, il y a très longtemps de cela, c'est même toute la forme humaine qui se trouvait divisée et répartie dans les nombreux animaux. Quand on sait cela, on a enfin la possibilité de comprendre ce que le darwinisme nous présente de façon si grossière.

L'humanité a préparé le corps éthérique qu'elle devait développer plus tard, en élaborant des parties qui étaient séparées les unes des autres, comme le sont aujourd'hui les différents animaux. À l'époque, le règne animal avait cependant un tout autre aspect que celui que nous connaissons aujourd'hui. Les animaux actuels ne sont plus ceux dont l'humanité pourrait descendre ; ils sont devenus tout autres.

Mais les forces qui sont déployées dans l'ensemble du règne animal ont été extraites en quelque sorte, si bien qu'elles existent encore dans notre corps éthérique. Et maintenant songez à tout ce que nous avons ainsi à l'intérieur de nous. Avec ce règne animal, en effet, nous avons en nous les instincts, les pulsions des animaux. Seulement tout cela est harmonisé, organisé en un tout, grâce à l'élasticité de notre corps physique. En tant qu'hommes physiques, nous dominons ce qui est ainsi en nous. De temps en temps, pourtant, telle ou telle pulsion se manifeste lorsque l'une ou l'autre partie de notre corps éthérique prend le dessus.

Vous voyez à quel point l'homme est multiple et complexe ; et il est pratiquement impossible de faire connaître toutes ces choses qui seules, pourtant, permettraient de comprendre le monde. Or il arrive parfois que quelqu'un, grâce à une intuition géniale, ait comme un pressentiment de la vérité. Oken {60},

l'élève de Schelling, eut par exemple une idée de génie lorsqu'il comprit que l'homme était la synthèse de l'ensemble du règne animal. Oken pressentit quelque chose de la réalité, mais pas dans le sens du darwinisme actuel. Je vous ai montré la dernière fois à quel point les gens peuvent être illogiques quand ils parlent aujourd'hui du darwinisme !

Certes, Oken n'avait pas encore les moyens de s'exprimer comme nous pouvons le faire aujourd'hui grâce à la science de l'esprit, mais il a pressenti que le règne animal se trouve tout entier dans l'homme, et il a courageusement défendu cette idée. Mais il a été la risée de ses contemporains. Comment un homme moderne, qui est si intelligent, peut-il en effet réagir en entendant par exemple, comme Oken l'affirme, que la langue est une seiche ! Or Oken, avec une intuition géniale, voulait expliquer ce que je viens de vous montrer grâce à la science de l'esprit.

Il voulait faire comprendre que les différentes parties du corps humain, qui sont construites à l'aide du corps éthérique, ont quelque chose à voir avec ce qui forme aussi l'animal. Il ramenait l'oreille, par exemple, à une sorte de combinaison entre une cigogne et une souris, et il associait la langue à une seiche. Evidemment, ce genre de choses a surtout porté à rire. Mais ce qui peut sembler aussi ridicule est en fait un pressentiment d'un profond savoir qui doit pénétrer dans l'humanité, à l'avenir. Car on ne pourra jamais comprendre les phénomènes de ce monde et acquérir un jugement juste sur la réalité, si l'on ignore ce genre de choses.

Ce sont les esprits de la forme, voyez-vous, qui agissent en premier lieu dans notre corps physique. Pendant la période terrestre, ces esprits ne donnent forme qu'à l'être humain. Les animaux, eux, ont hérité leur forme de l'ancienne évolution lunaire. La forme animale a donc une nature luciférienne ; elle

est restée en arrière depuis l'ancienne évolution lunaire. Ce qui, à cette époque-là, était encore purement éthérique, s'est à présent durci. L'homme a reçu sa forme physique extérieure des esprits de la forme, mais ces esprits agissent moins à l'intérieur de lui.

C'est ainsi que les esprits de la forme ainsi que ces entités spirituelles que nous appelons les archanges ou les anges agissent déjà moins sur son corps éthérique que les esprits de la personnalité. Ils agissent sur le corps éthérique et ont à faire avec la maîtrise de la multiplicité dont je viens de parler. Si nous entrons avec plus de précision dans les faits de la science de l'esprit, nous devons voir, par exemple, que toutes les forces qui proviennent de l'âme du peuple agissent aussi dans le corps éthérique humain.

Ce que nous percevons grâce au corps physique, ce que nous voyons grâce aux yeux, ce que nous entendons grâce aux oreilles, est en quelque sorte international. Car l'élément national est ancré beaucoup plus profondément dans l'inconscient, par exemple l'inconscient du corps éthérique. J'en ai déjà parlé ici même, d'un autre point de vue, il y a un an et demi [{61}](#). Bref, l'homme est amené à se rendre compte à quel point son être est complexe et il doit faire appel, pour se comprendre lui-même, à la sagesse originelle qui existait autrefois.

Il existe effectivement de profondes images, pleines de sagesse, qui sont communiquées aux hommes. Si on le veut, on peut les comprendre. C'est un préjugé, par exemple, de croire que seul notre corps physique est en mouvement quand nous parlons ou quand nous chantons. L'essentiel du mouvement s'accomplit dans le corps éthérique, et plus précisément dans cette multiplicité dont je vous ai parlé.

C'est pourquoi tout ce qui, dans le chant et dans tout art

vocal en général, parvient à la conscience en montant des profondeurs de l'inconscient, est si difficile à saisir dans des mots ; tout cela est en effet en rapport avec la complexité du corps éthérique. Et nous nous sentons, là encore, comme apparentés au reste du monde, lorsque nous savons que tout le règne animal qui nous entoure vit dans notre corps éthérique.

Bien entendu, quand une pulsion veut se manifester en nous, il faut encore qu'elle monte jusqu'au corps astral. Pour peu que l'on considère attentivement les choses, on voit que dans la réalité elles ne se contredisent pas. Il faut, certes, attribuer au corps astral l'existence en l'homme de pulsions et d'instincts. Mais ces pulsions se fondent sur la similitude de la forme avec le règne animal dont il vient d'être question.

Si nous pouvions, de la même manière, séparer notre corps astral des autres constituants, de telle sorte qu'il ne soit plus retenu par l'élasticité des corps physique et éthérique, il se diviserait, lui aussi, et ce qu'il deviendrait alors serait semblable à l'ensemble du règne végétal. Car en réalité, du fait que nous avons un corps astral, nous portons en nous tout ce qui se déploie au dehors dans la multitude des formes végétales.

Si vous étudiez le monde des plantes, et la façon dont les formes s'y développent les unes près des autres, vous obtenez en effet une image extérieure, étalée autour de vous, de ce qui se trouve comprimé dans le corps astral humain. Ce savoir-là, lui aussi, appartient au Verbe perdu. La sagesse originelle avait conscience de ce genre de choses. On savait que l'homme a au fond de lui quelque chose qui manifeste sa profonde parenté avec la nature de l'arbre, de la plante.

Lisez la mythologie germanique ; les mythologies ne sont en réalité qu'une expression tardive de la sagesse originelle de

l'humanité. Vous y verrez que la première espèce humaine a été tirée du frêne et de l'orme {62}. Nous avons là les restes d'une conscience de cette parenté de l'homme avec la nature végétale, qui a son origine dans le fait que sur l'ancien Soleil l'homme était lui-même au stade du végétal, comme il était, sur l'ancienne Lune, au stade de l'animal.

À l'intérieur de notre corps astral, nous portons notre véritable moi, notre je. Dans la vie physique extérieure, l'homme sait finalement peu de choses de ce moi. Bien entendu, les philosophes, eux, savent beaucoup de choses !

Ils savent par exemple que ce moi, tel que l'homme le perçoit dans la vie physique, est ce qui, à travers toutes les modifications que connaît l'âme humaine entre la naissance et la mort, reste toujours identique à soi-même. C'est ce que l'on peut lire dans nombre d'ouvrages philosophiques. Comme si les gens avaient oublié qu'en l'espace de vingt-quatre heures l'homme doit aussi dormir, et que le moi se met alors entre parenthèses. Chaque sommeil interrompt en effet cette continuité du moi à travers toutes les modifications ! Mais cela ne gêne pas spécialement nos philosophes, car ils sont, ma foi, très, très intelligents !

Quand on parle du moi, il faut par exemple parler de ce qui, dans l'homme, n'a pas seulement une conscience pendant la veille, mais qui est là aussi quand l'homme dort, qui déploie donc ses forces dans tout l'univers, et est pénétré de lumière, d'impulsions et d'énergie par les forces spirituelles du cosmos. Tout cela, nous le portons inconsciemment en nous. Et si nous pouvions l'extirper du reste de l'homme, comme nous l'avons déjà dit du corps éthérique et du corps astral, ce moi, ce je, nous permettrait d'obtenir l'image complète de l'univers minéral, avec tous les mystères du cosmos. Car le je contient, serré en lui-même, tout ce qui est déployé dans le cosmos.

Nous portons en nous le cosmos minéral.

Nous avons ainsi une image de ce que l'homme est réellement et de son lien d'appartenance au cosmos. Et lorsqu'on dit que l'homme est constitué du corps physique, du corps éthérique, du corps astral et du je, il ne faut pas y voir de simples mots, mais songer que l'on peut seulement comprendre ce qui se cache derrière ces mots si l'on est vraiment capable de saisir, grâce à la science de l'esprit, le rapport de l'homme et du cosmos.

Ce n'est là qu'un chapitre de la science de l'esprit. Mais il serait déjà nécessaire que les hommes trouvent le chemin qui conduit à la compréhension de ces choses. Car si aujourd'hui on parle de l'homme de la façon la moins raisonnable qui soit, c'est bien parce que l'homme de notre époque est extrêmement intelligent. Or notre époque nous propose des tâches qui dépassent largement celles que notre science et notre sagesse savent résoudre. Et pourtant les hommes résistent à accepter le moindre concept de ce dont nous parlons par exemple maintenant !

Il ne s'agit pas, bien sûr, de savoir simplement tout cela ; ce qui importe, c'est d'apprendre à penser de cette façon et d'acquérir cette mobilité du penser qu'il faut justement avoir pour pouvoir se rendre compte de ce genre de choses. Or quand on sait percer à jour ce qui vit sous la surface des choses, on sait que les terribles épreuves du présent placeront bientôt l'humanité devant des tâches extrêmement difficiles, des tâches dont peu de gens peuvent même se faire une idée.

Et il ne faut pas croire qu'avec la rigidité et l'absence de mobilité du penser dont les hommes disposent aujourd'hui, on parviendra à résoudre ces tâches. Et quand on considère cette situation en songeant aux terribles épreuves que traverse notre époque, on ressent encore tout autrement combien il est

nécessaire que la science de l'esprit devienne familière aux âmes humaines. Le sang fume notre terre !

Mais il faut qu'à l'avenir quelque chose se développe sur cette terre fumée par le sang, quelque chose qui devra être saisi avec un mode de penser autre que celui qui peut résulter de la culture plus ou moins matérialiste du dix-neuvième siècle, culture dont le chercheur en science de l'esprit, vous le savez, ne méconnaît ni l'importance ni les triomphes. Car c'est bien le karma de cette culture matérialiste du dix-neuvième siècle qui a conduit à la tragédie que nous vivons et à ces torrents de sang.

Il faudra que les hommes aient le courage, même s'ils n'approchent que superficiellement la science de l'esprit, de faire – là où ils le pourront – ce qui doit être fait pour cette science de l'esprit. Car c'est tout de même singulier, il faut le dire : la science de l'esprit est l'objet de moqueries, on la traite de fantasmagorie et de rêverie. Ce sont là des paroles, mais qu'en est-il en réalité ?

Il me faut évoquer ici un phénomène qui pourra nous montrer dans quel mensonge existentiel nous vivons. Je voudrais prendre un exemple qui nous touche de près pour vous montrer combien les relations qui règnent à présent entre les hommes sont faussées. Souvenez-vous d'une chose qui se trouve dans le cycle de conférences [{63}](#) où j'ai parlé de l'initiation chrétienne. Il y est question du premier stade de l'initiation, le lavement des pieds, qui est simplement une expression symbolique pour désigner une certaine qualité intérieure que l'homme doit s'exercer à acquérir.

J'ai montré en effet comment l'homme doit cultiver en lui certains sentiments qui l'amènent à éprouver son rapport avec l'ensemble des règnes de la nature. Celui qui perçoit ce rapport et qui tourne les yeux vers les animaux, en effet, éprouve tout

au fond de lui un sentiment qui lui fait dire : Il faut que le règne animal soit là, car il est le fondement du règne humain. Nous n'aurions pas pu nous développer jusqu'à un stade aussi élevé si les animaux n'existaient pas. Le début du premier stade de l'initiation chrétienne consiste à éveiller et à faire vivre en soi ce sentiment.

Puis il s'agit de voir que l'animal devrait, lui aussi, abaisser son regard vers le végétal et dire : À toi, plante, qui te trouves plus bas que moi sur l'échelle des êtres vivants, je dois mon existence. Quant à la plante, elle devrait ressentir le minéral en dessous d'elle, ce sol sur lequel elle pousse, et lui dire : Je te dois mon existence. Et de la même façon les anges s'adressent aux hommes en dessous d'eux : À vous, les hommes, qui êtes à un stade inférieur d'évolution, nous devons notre existence ! Et ainsi de suite, en montant toujours. Tout ce que l'on peut concevoir ainsi peut s'approfondir jusqu'à devenir un sentiment fondamental de l'âme humaine.

Notre cher ami Christian Morgenstern, qui fut si résolument et si fidèlement attaché à notre mouvement, a exprimé ce « lavement des pieds » dans un magnifique poème. On retrouve dans son dernier recueil « *Nous trouvâmes un chemin* », qui est paru après sa mort, ce que j'ai dit il y a quelques années à propos de l'initiation chrétienne. Il s'agit de ce très beau : « *Lavement des pieds* » :

« *Merci à toi, pierre muette,
je m'incline vers toi bien bas :
Moi, plante, je te dois mon être.*

*Sol et fleurs, merci ; moi, la bête,
je me courbe vers vous bien bas :
J'ai pu monter grâce à votre aide.*

Merci à vous, bête, herbe et pierre,

*je m'humilie vers vous bien bas :
Vous m'avez aidé à me faire.*

*Un pieux merci à toi, ô homme,
toi que nous saluons bien bas :
Car parce que tu es, nous sommes.*

*En Dieu, le simple remercie
le divers, et le haut le bas.
Tout être en un merci se lie {64}. »*

Christian Morgenstern, qui a vécu des années parmi nous, a courageusement montré, dans son dernier recueil de poèmes, qu'il partageait les idées qui émanent de notre conception du monde. Voilà ce que l'on peut dire à son sujet, et il n'est bien sûr pour rien dans ce dont je vais maintenant vous parler. Car si Christian Morgenstern vivait encore physiquement parmi nous – il est mort il y a deux ans –, il soutiendrait certainement notre cause encore plus énergiquement que jadis. Or voici que vient de paraître une critique des poèmes de Morgenstern.

On y trouve un tas de choses dont certaines excellentes sur lui. Avant qu'il meure, on savait déjà que c'était un poète important ; pourquoi l'auteur de cette critique l'aurait-il oublié ? Mais il ne dit pas un mot, bien entendu, du fait que Christian Morgenstern, avec tout ce qui s'exprime justement dans cet ensemble de poèmes, se rattache à notre courant. Il dit même tout autre chose. À propos de ce que vous venez d'entendre on lit par exemple ce qui suit : « *Un poème comme celui-là nous montre qu'un homme peut avoir une conception qui d'un côté présente le spirituel en symbole et puis, d'un autre côté, sans symboles.* »

Et on lit encore : « *Dans ces strophes étranges, on ne trouve aucune image ; mais parmi les poèmes sans corps, spirituels, ce poème dégage une puissance singulière, parce*

que le terrestre y devient visible ; le terrestre y est encore visible. Mais c'est une réalité que l'on tutoie, pas un symbole. Nous avons là le chemin de l'homme. D'abord les étapes passées, terrestres. Et puis cela continue ; c'est ce qu'annoncent les strophes suivantes, qui parlent de l'au-delà. Ce poème admirable est une œuvre d'ici-bas ; c'est sans doute pourquoi il m'apparaît comme le plus grand de ce recueil, le plus grand qu'écrivît Morgenstern et l'un des plus grands poèmes qui aient jamais existé dans toute la littérature allemande. »

Christian Morgenstern serait sans doute le premier à dire que ce poème n'aurait jamais pu être écrit dans le contexte spirituel auquel un Ernst Lissauer puise sa critique. Il aurait, bien sûr, énergiquement soutenu qu'il l'avait écrit en partant d'un tout autre état d'esprit. Cet exemple nous montre dans quel mensonge existentiel nous vivons. On reconnaît, certes, la valeur d'une chose, mais on n'estime pas nécessaire de répondre du sol dans lequel cette chose s'enracine. On peut même se permettre de considérer cette chose comme la plus belle fleur de la vie spirituelle tout en traitant le sol sur lequel elle pousse de rêverie, de fantasmagorie, et de fumisterie !

Telles sont, chers amis, les choses dans lesquelles nous vivons. À vrai dire, j'aurais aimé, pour la fête de Pâques, vous dire encore d'autres choses, peut-être plus édifiantes. Mais les temps, ces temps sanglants que nous traversons, rendent nécessaire que nous inscrivions dans nos âmes, c'est-à-dire que nous ressentions de façon juste, à quelle évolution karmique nous participons.

Ces temps sont graves, et il faut comprendre pourquoi. Voilà déjà le sentiment le plus édifiant que nous puissions actuellement éveiller en nous. Il faut regarder les choses avec des yeux grands ouverts, jusque dans les détails. Voyez par

exemple comment la façon de penser, la capacité de jugement qui est utilisée quotidiennement, et même à toute heure, au vingtième siècle, procède du dix-neuvième siècle. On peut le vérifier chaque jour. Prenons quelques exemples.

Peu après le déclenchement de la guerre, on m’a envoyé à plusieurs reprises un certain poème. Il m’est aussi arrivé de le trouver posé sur le pupitre après une conférence. Ce poème, disait-on, était une prophétie de l’époque actuelle qui avait été découverte dans les œuvres posthumes de Robert Hamerling {65}. Or il suffisait d’être tant soit peu familiarisé avec la poésie de Hamerling pour savoir que pas une ligne de ce texte ne pouvait être de sa main.

Cela n’empêcha pas de nombreux journaux de publier des articles où l’on s’émerveillait que Hamerling ait pu, avant sa mort – il est mort en 1889 – prévoir les événements de notre époque. Plus d’un esprit a donné dans le panneau, alors qu’on aurait déjà pu savoir qu’il s’agissait d’une filouterie. J’ai été étonné que même un Maximilian Harden {66}, par exemple, s’y laisse prendre. Dans le *Zukunft*, il se sert de « belles » paroles pour dire que dans les nobles vers de ce poème on sent bien la présence de la muse d’Hamerling !

Il y a quelques jours, on pouvait lire ici, dans un journal du soir, un éditorial qui commentait la pilule amère qu’il nous a fallu avaler à Pâques. Et on pouvait mesurer le sérieux avec lequel ce journal traitait une information aussi grave au fait qu’à la fin de cet éditorial se trouvait encore le fameux poème « de Robert Hamerling » ! Quand on voit une telle capacité de jugement, ou plutôt une telle absence de jugement, on peut estimer aussi le crédit qu’il faut accorder aux autres articles publiés par ce journal.

Ce soir, d’innombrables lecteurs vont s’informer de la situation de la Suisse en lisant leur journal. Les gens auront

une belle analyse des voies que suivent les Suisses. Ils n'ignoreront rien des besoins politiques, militaires et économiques des Suisses. Tout leur sera expliqué. Or je voudrais bien savoir si même ceux qui le pourraient liront la signature sous cet article et se feront un jugement d'après cela.

Il s'agit de Max Hochdorf, l'homme qui a écrit un article tellement stupide {67} à notre sujet. J'en ai parlé dans une conférence publique à la Maison des Architectes. Il faut, bien entendu, s'attendre à trouver dans ce qu'il vient d'écrire le même amour pour la vérité que celui qu'il manifeste lorsqu'il parle de nous. Et si l'on tirait ce genre de conclusion, on découvrirait par quels moyens, aujourd'hui, on bourre le crâne des gens pour qu'ils se fassent une certaine opinion sur l'époque.

On verrait aussi quel abrutissement et quelle légèreté d'esprit il en résulte chez ceux qui se laissent ainsi imposer une opinion sur leur époque et les événements qui s'y déroulent. Il faut s'informer, comparer, et réfléchir, et l'on comprendra vite ce que valent toutes ces idées que l'on fait rentrer de force dans la tête des gens au nom de la culture et des circonstances de notre époque.

On bourre les crânes avec toutes sortes de choses ! On pourrait penser qu'il existe aujourd'hui au moins une compréhension élémentaire pour le progrès que représente pour l'Europe et l'Occident le fait d'être passé des anciens dieux de la mythologie germanique – qui furent, certes, très vénérés, et qui remontent à une sagesse originelle – au christianisme. On pourrait penser que cela aurait été compris, même de façon élémentaire. Or voici que, dans une revue qui vient de paraître, on trouve un article où l'auteur déplore que l'on ait abandonné l'ancien germanisme pour le christianisme ! Il écrit par exemple :

« Nos ancêtres ignoraient cette confusion d'idées dans laquelle nous autres Allemands sommes plongés depuis l'introduction de la religion chrétienne. Leur conception du monde et de la vie savait que la lutte est, dans la nature, la loi éternelle de l'existence. Cela leur semblait tout naturel. Pour eux, le combat des enfants de la lumière contre ceux des ténèbres, du bien contre le mal, durait de toute éternité, comme celui du jour et de la nuit. Ils savaient que leurs dieux n'étaient que des images ».

Quelle sottise ! – « des images derrière lesquelles ils appréhendaient le monde des phénomènes ; le monde de leur croyance et de leur cause était aussi celui de leur poésie. » Et là, il se délecte, bien entendu, d'être aussi intelligent ! « Les avons-nous vraiment dépassés ? Je crains que non. Et les difficultés qu'ont certains croyants à résoudre les problèmes que nous posent les terribles événements actuels démontrent seulement que notre force a sa source dans la conception héroïque du monde et de l'existence qu'avaient nos ancêtres. »

Faut-il donc rétablir au plus vite le culte de Thor et de Wotan ? Bien entendu, c'est aussi dans cette revue que sont parues les plus viles attaques contre notre mouvement. Il n'est plus permis, aujourd'hui, de se mettre des œillères et de cultiver dans son petit coin toutes sortes de beaux principes et de grandes d'idées. Et il faut voir quel genre de conceptions du monde on porte ainsi aux nues ! On fait dans ce domaine de bien singulières expériences. La conception que l'on qualifie de façon tellement simpliste de « théosophique » n'est pas à l'abri, elle non plus, de ce que l'on pourrait appeler un état de torpeur généralisé.

Le brouillard est vraiment très opaque ! Et l'on voit partout surgir ces pulsions qui naissent, comme je vous l'ai expliqué,

dès qu'une partie du corps éthérique devient trop envahissante et prend le dessus. L'arrogance et la présomption, par exemple, émanent de tout ce que l'on écrit aujourd'hui. Chacun fait bien sentir son importance. Pratiquement personne ne peut plus rien écrire sans montrer à quel point il est, lui, important.

J'ai déjà souvent fait remarquer qu'une partie du développement ésotérique consiste à faire en sorte que l'on ne ressente plus seulement qu'une chose est un non-sens au plan logique, mais que l'on éprouve vraiment une douleur corporelle. Or ce genre de douleur, qui pourrait presque conduire au désespoir, on peut très, très souvent l'éprouver de nos jours lorsqu'on lit les choses par ailleurs souvent fort intelligentes qui paraissent ici où là.

Encore un exemple : j'ai ici un petit ouvrage de Thomas Mann {68}, que l'on considère aujourd'hui comme un des écrivains les plus éclairés. Il y parle notamment de la façon dont on devrait considérer les causes de la guerre actuelle. Je ne veux pas soulever maintenant ce problème ; mais lorsqu'il évoque l'opinion des autres, il écrit : « *Un peu de courage, mesdames et messieurs, pour avoir l'esprit clair !* » Il estime que les autres n'ont pas le courage d'avoir l'esprit clair. L'homme n'est pas modeste !

Mais maintenant voici ce qui pourrait, à vrai dire, faire hurler de douleur. Il veut, en effet, nous montrer où sont les causes de cette guerre. Nous lisons : « *Pour faire la guerre, il faut être au moins deux, et si l'Allemagne seule avait été prête à aller jusqu'au bout, si les autres pays n'avaient pas, eux aussi, "pris la guerre dans leur volonté" comme il convient de dire, et s'ils avaient préféré avec enthousiasme un succès diplomatique de l'Allemagne, – eh bien... la guerre n'aurait pas eu lieu !* » Pour faire la guerre, il faut être deux,

sinon, elle n'a pas lieu ! Voici la logique avec laquelle on pense aujourd'hui. Quand l'un attaque, s'il n'y en a pas deux qui veulent se battre, cela ne déclenche pas de guerre.

Pour faire la guerre, il faut que deux la veuillent ! Et, on souligne encore cette logique en disant : « *Un peu de courage, mesdames et messieurs, pour avoir l'esprit clair !* » Certains perçoivent bien ce genre de choses et ils s'éduquent à la modestie. Mais cette modestie, le plus souvent, on pourrait la caractériser par un joli poème de Matthias Claudius. Au lieu de vous parler maintenant de la modestie, je voudrais vous lire ce poème. Il s'intitule – excusez ! – : *l'Âne*.

*Je suis sot, mal foutu,
N'ai rien qui me réjouisse.
Les hommes, jeunes et vieux,
Rient de moi et m'évitent.
Ne suis ni chaud ni froid,
N'ai rien qui me réjouisse
Je suis sot, mal foutu.*

Pour être modeste, il est modeste !

*Je dois vieillir entre des sacs
Mangeant la paille et les chardons,
Ah ! la nature dans sa colère
Ne m'a donné qu'une jolie voix !*

Voilà bien la modestie de ceux qui, aujourd'hui, fondent une conception du monde : ils sont modestes en toute chose, même en ce qui concerne ce qu'il faut apprendre pour développer

une conception du monde. Mais ils pensent tout de même que la nature leur a donné le courage d'avoir l'esprit clair... comme à l'âne une jolie voix !

Comme je vous le disais, il faut prêter attention à ce genre de choses, bien que tout cela semble se jouer sur le terrain de la banalité quotidienne. Il faut s'efforcer de voir toutes ces choses, car il est bien plus important de penser de façon vivante et mobile que de posséder quelques vérités spirituelles que l'on glane ici où là. Or avec la force, la clarté, la mobilité et l'ampleur du penser qui sont nécessaires pour approfondir les vérités de la science de l'esprit, on ne peut qu'être frappé par l'emprise de ce mensonge existentiel, de cette arrogance, et de toutes ces choses dont je vous ai parlé, sur la vie actuelle.

Ce n'est pas seulement la faute de la grande masse des gens. Quand on connaît la vie humaine, chers amis, on sait bien que s'il n'en tenait qu'aux hommes eux-mêmes, les deux tiers de Berlin pourraient accueillir la science de l'esprit comme vous le faites ici ! Ce ne sont pas les hommes, dans leur grande majorité, qui sont responsables. Ce sont les circonstances et les personnalités dirigeantes. Il faut le voir clairement.

Et même, finalement, moins ces dirigeants eux-mêmes que les courants dans lesquels ils se sont laissés entraîner, tant et si bien qu'à la longue chacun croit pouvoir se faire une opinion sur tout sans même prendre la peine de comprendre en profondeur les événements du monde [{69}](#). Il est indispensable, je le répète, d'ouvrir les yeux et de garder un esprit suffisamment libre pour saisir ce qui vit actuellement dans la culture et dans la pensée.

Car en réalité, les hommes se tourneraient vers l'esprit, de la même façon qu'ils versent héroïquement leur sang, si cet esprit pouvait s'approcher d'eux de la façon juste. Ce n'est la faute aux hommes. Les belles actions, les sacrifices qu'ils

accomplissent en ce moment nous le montrent.

Il est indispensable, chers amis, que des idées comme celles que nous avons évoquées aujourd'hui enflamment notre volonté pour que nous ayons un jugement ouvert et un regard libre sur tout ce qui se passe autour de nous. J'ai récemment évoqué le fait que, dans bien des domaines, les gens ne font que parler sans s'entendre. Je vous ai parlé d'un livre important du professeur Schleich qui illustre bien ce problème. Lisez au moins quelques chapitres de l'ouvrage en question.

Il nous montre que les choses sont en réalité tout autres qu'on ne l'imagine. En réalité, les gens qui sont vraiment sincères travaillent comme lorsqu'on creuse un tunnel : on part des deux extrémités pour se rencontrer au milieu. Lisez par exemple le chapitre qui se termine par l'histoire de cette note de Goethe que l'on trouvera peut-être un jour, alors qu'elle a déjà été découverte depuis 1892. Ce chapitre a pour titre : « Le mythe du métabolisme cérébral ».

Vous verrez comment un chercheur sérieux et de bonne foi, qui est aussi un penseur, poussé par la nécessité des recherches anatomiques et chirurgicales auxquelles il a dû se livrer, en vient à décrire quelque chose. Lisez ce chapitre, et vous découvrirez ce que Schleich découvre « par l'autre côté du tunnel » en quelque sorte : le corps éthérique de la tête ! Ce sont les faits eux-mêmes qui le poussent à décrire ce corps éthérique.

Mais rien ne sera bénéfique tant que l'on ne saura pas que la science de l'esprit travaille et creuse aussi de l'autre côté. On ne pourra en effet rien faire de tout ce que la science de la nature aura pu produire. Combien il est douloureux de devoir toujours et encore constater que le chercheur en science de la nature qui travaille de son côté en faisant de son mieux décrit ce à quoi la science de l'esprit parvient, elle aussi, mais à partir

d'une vision du monde beaucoup plus large. On a le sentiment que les gens ont vraiment en mains ce dont il s'agit.

Mais comment ? Ils l'ont comme quelqu'un qui tiendrait dans ses mains un aimant en fer à cheval et qui dirait : Tu prétends qu'il y a là-dedans une force magnétique ; moi, je ne vois que du fer ! – et qui prendrait ce morceau de fer pour ferrer un cheval au lieu d'utiliser le magnétisme, dont l'usage pourrait être bien différent. Pour ferrer un cheval, on n'a pas besoin que le fer soit aimanté ; il est même préférable qu'il ne le soit pas !

Imaginez tout ce qui pourrait encore naître de ce que notre science de la nature a produit s'il était possible que les gens rencontrent vraiment, sans préjugés, ce que la science de l'esprit, de son côté, leur propose. Et il en est de même dans tous les domaines. Voyez combien sont maladroits les travaux en économie politique de nos chercheurs les plus intelligents ! Ils n'ont pas la moindre idée de ce que l'économie politique pourrait devenir si l'on voulait prendre aussi en compte ce que la science de l'esprit est susceptible de proposer.

Et c'est la même chose partout. Les gens tiennent le fer, mais ils ignorent qu'il est magnétique et qu'il existe une force invisible dans ce qu'ils ont en main. Voilà ce qu'il nous faut ressentir. Les nécessités de l'évolution poussent partout les gens vers l'esprit. Mais ils sont tellement prisonniers de leurs préjugés qu'ils sont incapables de reconnaître cet esprit.

Les événements historiques que nous vivons actuellement sont bien le signe qu'il s'agit pour nous d'acquérir ce sentiment. Et de quoi s'agit-il, en fait ? Ce qui caractérise tout spécialement notre époque, c'est que les circonstances, les événements sont eux-mêmes devenus complexes, de sorte que les pensées ne sont plus capables d'embrasser tout cela et que tout craque et vole en éclats. Les gens passent à côté les

uns des autres sans même se voir. Tout se disloque.

Chacun dans son domaine trouve sa propre méthode sans avoir la moindre idée qu'il y a une nécessité historique à permettre que la science de l'esprit éclaire le tout.

Je l'ai souvent dit : tout événement physique a son côté spirituel. C'est lorsque nous sommes rendus au monde, quand nous passons le seuil de la mort, que nous nous rendons compte à quel point nous sommes apparentés à ce monde. Ce que j'ai dit au sujet du corps éthérique s'applique au temps que nous passons entre la naissance et la mort. Il en va autrement lorsque, quelques jours encore après la mort, le corps éthérique est retenu par le corps astral et le moi et ensuite lorsqu'il est remis au cosmos.

Il agit alors comme je l'ai souvent décrit. Beaucoup de corps éthériques de gens qui sont morts jeunes sont actuellement dans la sphère spirituelle ; ils restent là, avec tout le contenu spirituel qui résulte du fait que ces hommes ont sacrifié leur vie. Ils peuvent alors aider à spiritualiser l'humanité dans l'avenir. Mais il faudra qu'ici sur terre il y ait des âmes humaines capables de comprendre cette réalité éthérique de grande valeur, reste de ceux qui ont sacrifié leur vie, qui plane en quelque sorte autour de l'homme. Ce sera un processus de souvenir non pas seulement abstrait mais réel. Et c'est aux hommes qui sont encore ici, sur terre, de mettre au service de l'humanité et de conduire là où elles veulent aller ces forces qui émanent des corps éthériques encore jeunes.

Car si les âmes ici-bas n'ont pas la maturité suffisante pour accomplir cela, il faudra que ces forces entrent dans des courants luciféro-ahrimaniens. La science de l'esprit ne nous propose pas seulement des connaissances, elle n'éveille pas seulement en nous certains sentiments ; elle nous place aussi devant des responsabilités auxquelles nous devons loyalement

donner vie dans nos âmes.

Tout ce que nous avons dit aujourd'hui dans l'une ou l'autre direction ne portera finalement ses fruits que si nous apprenons à ressentir la responsabilité de l'âme humaine vis-à-vis du temps qui vient, ce temps où des événements devront se produire sur une terre fumée par le sang. Si nous nous élevons jusqu'à comprendre le rapport de l'homme et du monde non pas de façon sentimentale, mais honnêtement et sérieusement, comme la science de l'esprit peut nous aider à le faire, nous comprendrons comme il convient ces paroles que nous avons souvent prononcées et qui doivent évoquer en nous les sentiments dont nous avons tant besoin face aux graves événements actuels :

Du courage des combattants,
Du sang versé dans les batailles,
De la souffrance des abandonnés,
Des sacrifices du peuple,
Grandira le fruit de l'esprit –
Si des âmes conscientes de l'esprit
Cherchent à se guider dans le monde des esprits.

L'UTOPIE DE THOMAS MORE

Huitième conférence

2 mai 1916

Nous avons évoqué ce qu'on peut appeler des confréries occultes, et nous avons aussi tenté de faire la lumière sur un important symbole qui revient encore et toujours dans ce genre de confréries : la découverte du Verbe perdu. Aujourd'hui, je voudrais ajouter, à ce thème dont on pourrait parler pendant des années sans l'épuiser, quelque chose qui, dans le monde qui ignore tout de la science de l'esprit, ne peut pas – ou pratiquement pas – être mis en rapport avec, je ne dirais pas les confréries occultes elles-mêmes, mais du moins avec la vision du monde qui émane d'elles, sous forme d'enseignement ou de cultes. Je vous parlerai donc de quelque chose dont le rapport avec ce que nous avons déjà évoqué ne vous deviendra clair qu'à la fin, quand nous aborderons l'aspect spirituel de ces événements.

Pour cela, nous devons évoquer un chapitre trouble de l'histoire, chapitre qui, du point de vue dont nous allons débattre à la lumière de certaines connaissances de la science de l'esprit, pourrait aussi s'intituler : comment naissent, parfois, les religions. Vous vous souviendrez peut-être avoir appris à l'école que, de 1509 à 1547, Henri VIII était roi d'Angleterre. Je suppose que vous ne gardez pas de lui l'image d'un modèle particulièrement reluisant d'humanité. Vous aurez peut-être retenu que sur ses six femmes, il en fit exécuter deux ; l'une comme l'autre parce qu'elles ne lui plaisaient plus.

On trouve toujours des raisons pour cela, n'est-ce pas ? Il se sépara des autres, et quant à la dernière, il voulut aussi la

faire exécuter, mais cela ne s'est finalement pas fait, parce que, lors d'un entretien particulièrement « passionné », elle se montra un peu plus rusée que lui, et parvint à le faire changer d'avis. Or, comme vous le savez, se séparer de sa première femme ne fut pas pour lui particulièrement facile, car il l'avait épousée selon toutes les règles de l'Église, et pour que les usages et les conceptions du monde extérieur fussent respectés, il aurait fallu que le pape Clément VII prononçât le divorce.

Or il s'y refusait toujours. Les pourparlers durèrent de longues années. Le pape ne se décidait toujours pas. Quelle situation fatale, n'est-ce pas ! Que fait-on dans un tel cas ? Eh bien, quand on s'appelle Henri VIII, on fonde une nouvelle religion ; on crée une nouvelle Église ! C'est ainsi qu'Henri VIII fonda la nouvelle Église d'Angleterre qui, après maintes transformations, existe encore aujourd'hui dans l'Église anglicane avec ses vingt millions de fidèles. D'autres, lorsqu'ils fondent une nouvelle Église, donnent forme à une nouvelle doctrine.

Mais Henri VIII, comme nous le montre sa conversation avec sa dernière femme, n'était pas des plus intelligents, il n'avait pas vraiment d'idées neuves, de sorte qu'il créa une nouvelle Église en conservant la vieille doctrine, c'est-à-dire qu'il chercha à influencer peu à peu les membres éclairés du parlement et de l'État pour les amener à ne plus reconnaître le pape comme le chef de l'Église anglaise, mais à le reconnaître lui, Henri VIII.

C'est le fameux « Acte de suprématie », par lequel Henri VIII – et du même coup, bien entendu, ses successeurs – fut déclaré chef de cette Église. Il put alors prononcer son divorce. Il avait atteint son but, n'est-ce pas ? Mais peut-être est-il permis de regarder un peu ce fait en le mettant en

rapport avec le cours des événements qui marquent l'évolution de l'humanité.

Un des hommes dont le destin fut très lié à cette fondation de la nouvelle Eglise d'Angleterre est Thomas More {70}. J'ignore dans quelle mesure vous le connaissez. Peut-être savez-vous qu'il est l'auteur d'un de ces écrits que l'on a appelés depuis, des utopies. Vous vous souvenez probablement de l'utopie de Bellamy {71}. Les gens pensent qu'on a écrit beaucoup d'utopies comme celle de Thomas More. Or, comme nous le verrons, ils se trompent.

Néanmoins, depuis More, on qualifie d'utopie tout idéal de gouvernement que quelqu'un conçoit et qui paraît irréalisable aux gens avisés. Souvent ils sont effectivement avisés, car beaucoup d'utopies sont irréalisables. Le terme d'utopie remonte donc à Thomas More. Dans un de ses écrits, il imagine un pays, l'île d'« Utopie », où règne un gouvernement très particulier. Dans cet état imaginaire, More préconise certaines formes d'organisation, en particulier la tolérance vis-à-vis des différentes religions.

L'Etat devait considérer la religion comme une affaire privée. On peut donc dire que ce rédemptoriste – il s'agit d'une sorte de jésuite qui écrivit récemment un livre sur Thomas More – n'a pas tort de douter que More ait pu vraiment penser que la tolérance religieuse doive régner dans un Etat idéal.

N'oublions pas, cependant, qu'il fût sans doute difficile à un rédemptoriste de faire une telle supposition, car l'Eglise catholique a béatifié Thomas More et on a donné tellement d'importance à sa béatification, dans les années quatre-vingt-dix de la fin du dix-neuvième siècle, que l'on peut même supposer que l'Eglise catholique a l'intention de bientôt le canoniser.

Dans un tel cas, mes chers amis, l'Église catholique connaît parfaitement les dossiers. Une canonisation est une procédure très circonstanciée, qui s'appuie sur une étude approfondie des documents. En premier lieu *l'advocatus regius* doit montrer tout ce qui parle en faveur du fait que le personnage concerné était vraiment un saint et qu'il a opéré des miracles. Car on ne peut pas être canonisé par l'Église catholique si on n'a pas opéré des miracles. Cette procédure dure très longtemps. Puis c'est *l'advocatus diaboli* qui intervient. Il doit mettre en évidence tout ce qui s'opposerait à une canonisation.

Et maintenant, pouvez-vous imaginer que l'Église catholique prenne le risque que, lors d'une éventuelle canonisation de Thomas More, *l'advocatus diaboli* puisse déclarer : Cet homme a fait le miracle de prôner la tolérance religieuse ! – Impossible, bien sûr ! Mais il y a encore d'autres arguments. Si nous pouvions développer en détail, pour autant qu'elle est connue, la biographie de Thomas More, nous verrions tout ce qui parle contre le fait qu'il ait pu, tout simplement, vouloir préconiser la tolérance religieuse dans son *Utopie*.

Un des faits principaux de sa vie parle déjà dans ce sens. Bien qu'il fût quelqu'un de très pieux, Thomas More a d'abord été, il faut le dire, un enfant gâté de la fortune. Il s'éleva à différents postes officiels, devint membre du parlement, et finalement lord chancelier de Henri VIII. Il atteint donc une haute dignité auprès du « saint » homme ! More était pourtant quelqu'un de pieux, qui restait fidèle à sa conscience. Étant donné le poste qu'il occupait auprès du vénérable Henri VIII, il dut donner son avis sur la fondation de la nouvelle Église. Et bien que cet homme pieux fût d'un naturel doux et tranquille, il refusa son consentement et retira son soutien officiel au roi.

Comment réagit-on, dans un pareil cas, quand on est

Henri VIII ? Se donne-t-on la peine de réfuter les arguments si pertinents de son chancelier ? Non ! On le fait tout simplement jeter en prison ! C'est ainsi qu'après quelques procédures bâclées, Henri VIII fit enfermer Thomas More dans la Tour de Londres. Et le Conseil « éclairé » des lords n'eut plus qu'à décider quel jugement il fallait appliquer à ce personnage qui avait commis en quelque sorte le premier péché capital contre la nouvelle Eglise.

Il n'est pas inintéressant, chers amis, d'évoquer le jugement qui fut alors prononcé à l'encontre de Thomas More. Essayons de nous imaginer la situation. On le conduisit de la Tour à la Cour de justice où il fut condamné avec l'appui du shérif, le juge municipal William Pinkston, à être ramené dans la Tour, puis traîné dans une corbeille tressée à travers Londres jusqu'à Tyburn pour y être pendu, mais seulement jusqu'à ce qu'il soit à moitié mort, et découpé vivant.

Après lui avoir coupé les jambes et les bras, on devait l'éventrer, brûler ses entrailles, et monter les morceaux de son corps sur des piques aux quatre coins de Londres. Sa tête devait encore être plantée en haut d'une longue pique sur le Pont de Londres, afin d'effrayer le peuple pour que personne n'ait envie de l'imiter. C'est la condamnation que prononcèrent tous ces lords éclairés ! Finalement elle ne fut pas exécutée, et Thomas More eut la faveur de n'avoir que la tête tranchée, laquelle tête fut tout de même exposée au bout d'une pique sur le Pont de Londres.

Voici comment Thomas More nous apparaît dans l'histoire. Tout cela s'est passé dans la première moitié du seizième siècle, il n'y a donc pas si longtemps. Comme nous l'avons constaté, il est peu probable que Thomas More ait prêché la tolérance, car il ne résista finalement à Henri VIII que par attachement à l'Eglise catholique, ce qui lui valut d'être

béatifié comme martyr. Une fois que nous avons bien compris que More ne pouvait pas être un rationaliste comme ont pu l'être les libres penseurs du dix-huitième siècle, il nous faut examiner de plus près son *Utopie*. Il s'agit d'une œuvre circonstanciée, dont je ne pourrai commenter que quelques aspects.

Il y est question d'une structure étatique qui, nous dit-on, s'est développée sur l'île lointaine d'Utopie. Cette structure, dont nous allons examiner quelques traits, est organisée selon certains principes qui, à la réflexion, paraîtront sans doute fort souhaitables à beaucoup de gens. Cette structure étatique est dominée par une intelligence froide et objective. On explique par exemple que toutes les maisons sont de forme cubique, que les rues sont régulières et symétriques, et que la police doit strictement réglementer le nombre d'hommes, de femmes et de jeunes gens qui vivent dans chaque maison.

S'il s'avère qu'un surnombre apparaît, certains devront aller habiter d'autres maisons où il y a des manques. On attache donc de l'importance à ce que le matériel humain soit bien réparti dans les différentes habitations. On veille aussi à ce que la propriété privée ne s'instaure pas et qu'il existe une sorte d'économie communiste. Afin que les gens ne soient pas tentés de surestimer la propriété privée représentée par l'or, la police empêche quiconque de gagner plus qu'une certaine somme. Le surplus doit être reversé à l'État. De toute façon, tout l'or est reversé à l'État, car personne n'a le droit d'en posséder.

Il ne faut pas, pour autant, que les gens s'imaginent que l'or aurait une valeur particulière. Et si l'on vient à en posséder suffisamment, il faut que le surplus, ou ce qui pourrait devenir un surplus, soit transformé en chaînes qui serviront à attacher les criminels ou encore en récipients destinés aux plus vils

usages. Il faut donc que l'or soit utilisé de façon à ce que personne ne puisse jamais lui attribuer une valeur quelconque. En Utopie, la force policière n'est toutefois pas poussée à l'extrême.

On lui impose certaines limites. Par exemple, le nombre d'enfants autorisé par foyer n'est pas prescrit. Les repas doivent être pris en commun par tous ceux qui habitent la même maison. La place de chaque personne à table, celle des vieux, celle des jeunes, le rôle de chacun, qui doit servir à table, etc., tout cela est strictement réglementé. Utopie est une île qui existe dans l'imagination, et non pas un idéal pour l'avenir. À propos des convictions de ses habitants, il est dit qu'ils sont si bien délivrés des passions inférieures et des désirs égoïstes, grâce aux institutions raisonnables de l'État, qu'ils ont par exemple toujours ce genre de phrases à la bouche :

Il ne faut pas manger par attrait pour les plaisirs de la table, car cela serait contre le développement supérieur de la nature humaine, mais il faut être reconnaissant que la grâce soit accordée à l'homme qu'un sentiment agréable accompagne le besoin naturel de manger. La nuance est subtile, n'est-ce pas ? Et il faut surtout être reconnaissant, disent toujours les Utopiens, que la faim que l'on pourrait qualifier de maladie – car le fait que l'homme puisse souffrir de la faim est finalement aussi fâcheux qu'une maladie – ne doive pas être soignée à l'aide de poisons et de drogues amères comme les autres maladies, car sinon il faudrait tous les jours avaler ces infâmes potions et ce serait fort pénible.

Il est dit ensuite qu'à table, ou tout au moins avant de commencer à manger, on doit toujours entendre une pieuse conférence sur la morale, faite par un esprit éclairé d'Utopie. Les Utopiens sont guidés en toute chose par des hommes

éclairés, qui sont aussi prêtres, et même davantage.

Mais on nous explique aussi l'existence en Utopie de certains principes selon lesquels on peut servir Dieu même au cas où il lui plairait de se faire adorer de plusieurs façons par les hommes. C'est la principale raison qui amena Utopus, le fondateur de l'État d'Utopie, à décréter la liberté de religion la plus totale. Cette liberté de religion est vraiment des plus raisonnables, car elle implique du même coup que chacun puisse exprimer librement sa propre conviction religieuse. Mais on suppose aussi qu'il n'existe – et qu'il ne peut exister – personne, en Utopie, pour nier l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme et le Jugement dernier.

Chacun est tenu de reconnaître ces principes communs à toutes les religions ! La contrepartie, tout aussi raisonnable, de cette liberté religieuse est que personne n'a le droit de reprocher à quiconque ses convictions religieuses et encore moins de lui faire du mal à cause d'elles. Bref, quand on se penche sur le contenu de *l'Utopie*, on s'aperçoit que ce livre est vraiment basé sur des conceptions magnifiques, dont on ne peut que reconnaître les qualités raisonnables.

Et quand More intercale des remarques comme celles que je vous ai signalées, à propos de la grâce dont bénéficient les hommes du fait qu'ils peuvent trouver du plaisir à manger, cela n'indique pas que, pour lui, l'État en question était tout simplement stupide, mais cela montre seulement qu'il veut dire que les humains sont incapables de toujours interpréter raisonnablement des idées raisonnables et qu'ils en font parfois des caricatures.

Il existe aujourd'hui d'autres « Sociétés » que celle d'Utopie où l'on reconnaît aussi l'égalité des hommes, l'égalité de toutes les religions, où l'on s'efforce de mettre en pratique des idées tout à fait raisonnables, et où pourtant chacun ne raconte pas

toujours que des choses sensées quand il tente d'expliquer aux autres les conceptions et les opinions qu'il a tirées de ces idées raisonnables. Mais je ne vous dirai pas dans quelle contrée « lointaine » on trouve cela !

D'un certain point de vue, il faut donc prendre Thomas More et son île d'Utopie très au sérieux. Mais alors n'oublions pas que, dès l'enfance, cet homme ne fut pas seulement quelqu'un de très pieux, mais qu'il pratiqua aussi sans relâche des méditations, et des exercices spirituels. Il passait chaque jour des heures à élever son âme, grâce à la méditation, sur le chemin qui mène au monde spirituel.

Le jour qui précéda sa décapitation, il envoya à sa fille, depuis la Tour où il était enfermé, certains objets secrets dont il disposait pour pratiquer ses exercices spirituels, afin que ceux qui devaient l'emmener ne les trouvassent pas dans sa cellule. Il continua ses exercices jusqu'à l'instant de son supplice. Or cet homme qui prenait le développement de son âme tellement au sérieux n'a jamais cessé d'affirmer qu'il voulait être – nous sommes bien sûr avant l'expansion du protestantisme – un fidèle fils de son Eglise, c'est-à-dire de l'Eglise catholique romaine. C'est pour elle qu'il s'est fait mettre à mort.

Et maintenant il faut encore nous pencher sur quelques passages de *l'Utopie*. On peut y lire que des sages romains et égyptiens débarquèrent autrefois sur une île lointaine qui n'avait aucun lien géographique avec l'Europe. Ces sages apportèrent tout ce qui incita ensuite Utopus à mettre au point son organisation. Puis il est question, tout au moins dans les anciennes éditions de l'ouvrage, de choses étranges. On nous parle d'un alphabet dont les signes consistent en diverses combinaisons d'angles droits.

Or quand on regarde aujourd'hui dans les livres qui

reproduisent les écritures de certains ordres maçonniques, on ne peut qu'être frappé de voir à quel point, déjà extérieurement, ces écritures ressemblent à celle dont Thomas More parle dans son récit. Il y est aussi question de certaines sentences qui sont censées régir la façon de se conduire et d'agir en Utopie. Des textes latins, grecs et hébreux s'y mêlent de façon étrange, de sorte que, là encore, on songe aux formules de certaines confréries occultes, bien que tout cela soit très voilé.

Et puis l'on apprend encore un fait des plus curieux : il est expressément signalé que des sages romains et égyptiens étaient venus autrefois sur l'île, mais qu'elle n'a jamais connu, par contre, aucune influence du christianisme. Décidément, les choses deviennent de plus en plus énigmatiques ! Pensez donc, Thomas More est un pieux catholique ; c'est aussi un homme qui pratique des exercices spirituels. Et pourtant il écrit un livre pour nous parler d'une île où il situe une organisation qu'il prenait, dans une grande mesure, très au sérieux, mais que le christianisme n'avait jamais atteinte !

Que penser d'un tel personnage ? Comment le saisir ? Si l'on considère dans une juste lumière ce qu'il a lui-même exprimé à propos des exercices spirituels qu'il pratiquait, on s'apercevra que ces exercices l'ont amené à vivre certaines expériences. Souvenons-nous de l'époque où il vivait. Nous sommes sous le règne d'Henri VIII, au seizième siècle, donc peu après le passage de la quatrième à la cinquième période postatlantéenne. Je vous ai parlé de ce passage en évoquant Pic de la Mirandole, Savonarole, etc., pour vous montrer comment il s'exprime au travers de quelques personnalités.

Thomas More est, lui aussi, un homme du début de la cinquième période postatlantéenne. Il a vécu à ce moment qui se caractérise par la diminution des anciennes facultés

occultes. Désormais inaccessibles à l'expérience humaine ordinaire, elles ne peuvent plus être atteintes qu'au moyen d'exercices spirituels. Or Thomas More a précisément fait de tels exercices.

Mais voici ce qui peut alors arriver. Quand on pratique ces exercices, on peut parvenir à comprendre le rapport entre les représentations habituelles, celles que l'on se fait dans la vie de tous les jours, et les visions d'un monde supérieur, spirituel, qui montent des profondeurs de l'âme. C'est toujours ce à quoi s'efforce, aujourd'hui encore, celui qui s'exerce de la façon juste. Mais il peut aussi arriver autre chose. Et c'est justement ce qui s'est passé pour Thomas More.

Les exercices spirituels qu'il pratiquait ont eu pour effet de le transporter dans le monde astral pendant ses moments de sommeil, de sorte qu'il pouvait vivre dans ce monde astral de tout autres expériences qu'un homme qui ne se livre à aucun travail spirituel, mais sans toutefois parvenir à ramener consciemment ces expériences de ce côté-ci du seuil. Il pouvait, certes, vivre beaucoup de choses dans le monde spirituel, et les rapporter dans ce monde-ci, mais il ne pouvait pas effectuer ce passage consciemment.

Ce qu'il a ramené ainsi du monde astral, il l'a rapporté dans *l'Utopie*. Seuls les gens très intelligents – excusez-moi de le dire – voient dans ce livre une œuvre imaginaire. Car pour celui qui connaît les faits, il s'agit bien d'un vécu spirituel, sauf qu'ici le rapport entre le mode de penser ordinaire et le vécu spirituel n'est pas devenu tout à fait conscient. Or un vécu spirituel de ce genre n'en est que plus contraignant !

On peut bien être un pieux catholique, tellement pieux que l'on sera plus tard béatifié et canonisé, on peut même devenir un martyr du catholicisme, et pourtant, quand on a connu des expériences comme celles que Thomas More a vécues sur le

plan astral, on les met tout de même par écrit ! Car on les a vécus, et ce vécu agit comme une force élémentaire à laquelle on ne résiste pas.

On a très souvent essayé de traduire Utopie, le nom de l'île et je crois que la littérature allemande a proposé l'expression *Nirgendheim* (le pays de nulle part), donc l'île qui n'est nulle part. C'est le genre de traduction que l'on fait quand on n'y comprend rien. Car si l'on veut interpréter correctement le nom Utopie, il faut déjà être bien au clair sur ce dont il s'agit. Quand on pénètre vraiment dans le monde astral, en effet, la première expérience que l'on fait dans ce monde astral, ou élémentaire, c'est que les lois de l'espace cessent d'y exister comme elles le font ici dans l'espace ordinaire à trois dimensions.

Les lois géométriques que nous connaissons ne sont en réalité valables que dans le monde physique extérieur. Et il n'est pas possible de parler de la même façon de ce que l'on vit dans le monde astral. On peut, certes, utiliser des images, mais il faut savoir qu'en réalité ces images désignent quelque chose d'autre. Il n'est pas possible de parler de ce que l'on vit dans le monde astral de la même façon que l'on parle ici des choses et des êtres du monde sensible. Je peux fort bien dire, n'est-ce-pas, que cette dame est assise ici, cette autre là-bas, à un autre endroit.

Or transporter cette façon de penser directement dans le monde astral n'aurait pas le moindre sens. On se rend vite compte, en effet, que l'on se trouve alors dans un monde sans *topos*, sans « lieu », un monde non-topique, et que si l'on veut dire quelque chose de ce monde, il faut supprimer tout *topos*, tout « lieu » tel qu'il en existe dans le monde physique sensible. Il faudrait donc traduire Utopie par : sans lieu. Il s'agit de la qualité du monde dans lequel Thomas More a

pénétré.

Qu'est-ce qui l'a tout particulièrement frappé alors ? Faut-il s'étonner qu'il ait rencontré quelque chose d'analogue aux principes et aux coutumes qui sont en usage dans les confréries occultes ? Ces usages, nous l'avons souligné, sont d'anciennes coutumes occultes, et elles remontent, elles aussi, à des observations faites autrefois dans le monde astral. Tout ce qui est descendu ainsi ne survécut plus, par la suite, que par tradition dans les communautés des divers ordres, chez des gens qui en avaient, certes, une connaissance historique, parce qu'on leur dictait tout cela et qu'on leur montrait des symboles, mais qui ne voyaient eux-mêmes plus rien, puisque tout avait extérieurement disparu.

Mais des personnalités comme Thomas More, qui ont fait des exercices spirituels, se sont tout de même transportées dans le monde spirituel. Elles y ont rencontré quelque chose d'analogue et elles l'ont décrit. Il ne faut donc pas s'étonner que l'enseignement qui vivait dans maintes confréries occultes – enseignement non encore touché par le christianisme – soit aussi présenté par Thomas More comme ce qui devient la forme institutionnelle de l'État en Utopie, cette île où d'anciens sages égyptiens et romains – mais pas encore le christianisme – étaient venus autrefois. Notre attention est ainsi attirée vers ce genre de confréries occultes qui, pour bien montrer leur haute importance, se qualifient d'ordres « égyptiens » ou d'autres choses analogues en se référant toujours au passé.

En lien avec tout ce que nous venons d'entendre, rappelons-nous à présent ce que nous savons être le trait le plus essentiel de la conception chrétienne du monde. J'ai souvent insisté sur ce que je veux encore une fois évoquer maintenant. Le christianisme repose en réalité sur ce fait que la puissance spirituelle que nous appelons le Christ est

descendue pénétrer de son esprit le corps de Jésus dans sa trentième année, ce Jésus qui s'était peu à peu élevé jusqu'à cette faculté grâce aux âmes des deux enfants Jésus.

Que s'est-il passé alors ? Une puissance spirituelle qui, avant le Mystère du Golgotha, n'était pas encore mêlée à l'évolution de la Terre, a pris part à cette évolution en commençant par vivre dans le corps de Jésus de Nazareth, puis, en se liant au développement terrestre, avec la mort sur le Golgotha, pour y pénétrer toujours plus profondément et intimement dans l'avenir. Des hauteurs de l'esprit, où cette puissance se trouvait autrefois, elle est donc descendue sur le plan terrestre physique.

Avant le Mystère du Golgotha, quand un sage de l'Antiquité s'élevait par sa clairvoyance dans les hauteurs de l'esprit, il y trouvait bien sûr le Christ. C'est pourquoi ceux qui, à cette époque, pouvaient parler du Christ, devenaient des prophètes. Ils pouvaient prédire la venue du Christ, car ils le trouvaient dans les mondes spirituels et ils voyaient l'esprit du Soleil descendre du Soleil et cheminer vers la Terre pour devenir peu à peu l'esprit de la Terre.

Ils regardaient ainsi un moment futur de l'évolution de la Terre : ce qu'ils ne voyaient encore que dans les hauteurs spirituelles allait se lier au devenir terrestre. Si l'on explore tout ce que l'on pouvait savoir de la Terre aux époques qui précédèrent le Mystère du Golgotha, on n'y trouve pas le Christ. C'est la raison pour laquelle la science antique de la Terre, celle des peuples qui vivaient avant le Mystère du Golgotha, ignore évidemment le Christ. Mais lorsque les initiés des anciens Mystères avaient atteint un certain grade, la venue du Christ sur Terre leur était annoncée.

Songez à quel point tout est devenu différent depuis le Mystère du Golgotha. Depuis le Mystère du Golgotha, en effet,

c'est le contraire qui est vrai. Quand on examine l'évolution terrestre, on s'aperçoit que le Christ est intimement mêlé à l'histoire des peuples qui sont déjà imprégnés de l'impulsion du christianisme précisément. C'est même un non-sens de vouloir faire de l'histoire sans tenir compte du Christ.

L'historien Ranke {72} l'a bien ressenti ; à la fin de sa vie il se demandait encore si l'histoire a encore un sens quand on ne montre pas comment l'impulsion du Christ vit dans le moindre événement. C'est justement pour cette raison que le Christ n'est plus présent de façon aussi immédiate dans les mondes où le chercheur spirituel peut s'élever, ces mondes d'où le Christ est sorti pour se lier au devenir terrestre. Il faut donc, depuis ces mondes, abaisser le regard vers la Terre pour voir comment il s'est lié à elle.

Ce que je viens de vous expliquer, voyez-vous, est la vraie cause de la terrible peur que certaines confessions religieuses éprouvent à l'égard de l'occultisme. Car elles ne comprennent rien, évidemment, au véritable occultisme, pas plus qu'elles ne savent comment la vraie science de l'esprit peut trouver le Christ. Mais elles rencontrent ici ou là cet occultisme superficiel qui se contente d'expliquer aux gens, d'un point de vue occulte, que le Christ n'a de réalité que sur terre, si bien que, lorsque vous vous élevez dans les sublimes mondes de l'esprit, où il n'est pas, vous devez vous défaire de lui.

Certains prêtres craignent qu'à cause de cet occultisme, dont ils ne connaissent que l'aspect superficiel, les gens puissent percer ce mystère. Quand on ne connaît que l'occultisme superficiel, on peut croire que le christianisme est menacé par ce qui, au contraire, lui confère une profonde justification dès l'instant où l'on s'ouvre aux faits véritables. Voilà pourquoi l'Église combat l'occultisme. Il y a derrière cette lutte un fait réel.

Il s'agit en fait de ceci : nous devons nous en tenir fermement à l'expérience du Christ que nous pouvons faire tant que nous sommes encore dans l'existence terrestre. Je l'ai expliqué tellement de fois ! Lorsque nous passons le seuil et pénétrons dans les mondes spirituels, nous ne devons pas oublier les expériences que l'on peut encore faire de façon occulte pendant la vie sur terre, notamment celles qui concernent le Christ. Voici ce que dit la science de l'esprit la plus profonde, alors que la science de l'esprit superficielle se contente de raconter aux gens que le Christ n'existe que pour la vision terrestre, ou qu'il s'incarne en Alcyone, ou d'autres choses du même genre.

À présent, mettons-nous dans la situation de Thomas More. Il avait pratiqué certains exercices spirituels qui, justement, lui permettaient d'avoir une claire idée du Christ. Quand le monde fut confronté au danger de tomber dans certains égarements à propos du Christ, les jésuites tentèrent d'y parer – au moyen, certes, d'un égarement encore plus grand, et même colossal – par leurs exercices jésuites. Thomas More n'a pas pratiqué ces exercices jésuites ; les siens ont vraiment placé devant son âme la réalité du Christ Jésus. Et s'il était entré consciemment dans le monde spirituel, il y aurait vu, bien entendu, comment le Christ est descendu sur la Terre.

Mais il n'était pas en mesure d'établir un rapport entièrement conscient avec ce qu'il voyait. En conséquence, quand il mit ensuite par écrit, dans un état semi-conscient, ce qu'il avait vécu dans le monde spirituel, le Christ manquait dans son récit. C'est ce qu'il exprima en disant que le christianisme n'était pas encore parvenu sur l'île d'Utopie. Et maintenant nous pouvons aussi comprendre pourquoi on trouve cela dans *l'Utopie*. S'il avait écrit en pleine conscience,

je veux dire du point de vue de la conscience ordinaire, cela aurait été, bien sûr, incompatible avec son honnêteté, sa sincérité et son amour de la vérité. Jamais il n'aurait pu rédiger ces pages qui préconisent la tolérance religieuse.

Mais il écrivit quelque chose qui n'entra pas totalement dans sa conscience. En Utopie, tout ce qu'il percevait était sous le signe de la tolérance religieuse ; la forme particulière du culte, la façon dont on adorait Dieu, n'avaient aucune importance. Dans un sens supérieur, Thomas More devait se dire : deux âmes, hélas, vivent dans ma poitrine, l'une est ici dans le monde physique, l'autre vit là-bas entre le moment où je m'endors et celui où je me réveille ; cette dernière fait l'expérience d'un tout autre monde, un monde dans lequel elle ne peut pas introduire l'impulsion du Christ.

Quel sentiment a donc pu pousser un homme comme Thomas More à écrire son livre ? Il faut comprendre qu'un occultisme qui n'est pas vécu jusqu'au bout, et qui ne permet donc pas, en dépit du mal que l'on se donne, de pénétrer entièrement dans le monde spirituel, comme ce fut sans doute le cas chez Thomas More, fait surgir des peurs. Or ces peurs ne sont pas perçues comme telles par l'âme, de sorte qu'elles restent plus ou moins cachées dans le subconscient. On cherche alors d'autres explications pour ce que l'on éprouve et pour ce que l'on fait. Pour la conscience, la peur masquée se transforme et devient tout autre chose. La peur que Thomas More éprouvait s'est effectivement transformée en autre chose.

Cette peur venait des expériences occultes qui s'agitaient dans son âme. Que serait devenue cette peur s'il en avait pris conscience ? Que se serait-il dit alors ? Imaginons un instant, à titre d'hypothèse, que Thomas More, en pleine conscience, se soit dit : « Tu vois tout cela dans le monde astral, dans le

monde élémentaire » – il s’agit de ce qu’il décrira plus tard dans *l’Utopie*-, « et tu veux le décrire. Pourquoi ? » S’il avait parfaitement compris la peur qu’il éprouvait et si en écrivant il s’était peut-être débarrassé de la peur, alors il se serait dit : « À l’époque présente, il faut mobiliser toutes les forces de l’âme et tout faire pour pouvoir comprendre et maintenir vivante l’impulsion du Christ.

Mais si, d’une façon ou d’une autre, les hommes pouvaient revenir à l’ancienne clairvoyance, ce qu’ils verraient ne contiendrait pas l’impulsion du Christ ; voici alors à quoi cela ressemblerait » : et là, il aurait décrit son Utopie. « Oh ! gardez-vous bien » – aurait dit cette peur – « de tout ce qui, sur cette voie, pourrait vous arracher à l’impulsion du Christ ! » Voici ce qu’il se serait dit et ce qu’il aurait écrit sous l’impression de cette pensée s’il avait pu prendre conscience de sa peur. Mais sa peur est restée subconsciente et il a décrit la chose comme il l’a perçue à l’intérieur de lui, laissant au monde l’énigme d’une contradiction apparente avec la nature de Thomas More qui n’était que sincérité, bonne foi et amour de la vérité.

Et maintenant que nous avons pris connaissance de tout cela, mettons-nous un moment à la place de ceux qui, à l’époque, faisaient partie des diverses confréries occultes. Thomas More vient d’écrire son Utopie. Il est, de toute façon, déjà suspect, mais cela ne suffit pas pour que les Lords éclairés, qui n’ont tout de même pas encore complètement perdu la raison, prononcent une condamnation si épouvantable. Il est soupçonné, bien sûr – et les Lords ont subi des pressions à ce propos –, de s’être opposé aux intentions d’Henri VIII.

Mais imaginez à présent que certaines confréries occultes siégeaient dans la Cour de justice des Lords, et qu’elles étaient

même majoritaires. Que pouvaient-elles – que devaient-elles même – se dire ? Qu'est-ce que la voix de leur conscience – de leur point de vue bien sûr – devait exiger de ces Lords ? Ce Thomas More a écrit *l'Utopie* – c'est une trahison de ce que nous tenons secret ! C'est carrément une trahison ! Son livre est rempli d'idées sur toutes sortes de choses.

Ce n'est même pas qu'une trahison ; car on y montre aussi comment ces choses poursuivent leur action dans la civilisation extérieure. C'est tout de même clair – ont dû se dire ces gens-là –, Thomas More a fait la même chose que si un initié d'une de nos confréries avait trahi ce qu'il avait juré de garder secret. La sentence du jugement qui fut prononcé à Londres contre Thomas More reprend presque mot pour mot une formule du serment qu'il est d'usage de prononcer, à un certain grade, à l'encontre d'une trahison que quelqu'un pourrait commettre.

À l'époque, si un membre d'une confrérie occulte ayant atteint un certain grade avait révélé en toute conscience, en puisant ses sources dans les connaissances des confréries occultes, ce que l'on trouve dans *l'Utopie*, cet homme aurait entendu prononcer, à son égard, une formule tout à fait analogue à celle par laquelle le tribunal londonien des sages Lords a condamné More !

Vous voyez, mes chers amis, que pour appréhender l'histoire, il ne suffit pas de connaître la fable convenue qu'on appelle aujourd'hui l'histoire. Pour vraiment apprendre à connaître l'histoire, il faut pouvoir plonger profondément son regard dans le devenir de l'humanité, comme dans ce qui joue à l'intérieur des âmes. Un événement comme la mort de Thomas More est un puissant symbole qu'il faut déchiffrer si l'on veut comprendre le devenir historique.

Mais on ne peut déchiffrer ce symbole que si, grâce à la

science de l'esprit, on apprend à voir comment des impulsions suprasensibles viennent pénétrer dans ces événements. Et il en est ainsi pour de nombreux points de l'histoire. Bien des choses que l'on trouve décrites extérieurement dans l'histoire, cette fable convenue, ne peuvent être comprises que si l'on connaît au moins un minimum de ce qui se passa au fond des âmes lorsqu'elles furent impliquées dans les événements en question.

L'époque où nous vivons exige de nous que nous cessions de penser de façon machinale sur bien des choses. Personne ne peut, par exemple, se faire une idée de la valeur objective d'une institution comme l'Église anglicane s'il ignore que le « saint » qui l'a fondée avait notamment en lui la capacité de livrer deux de ses femmes au supplice et de projeter la même chose pour la troisième, ce qui, à l'évidence témoigne d'une forte propension à la sainteté...

Quand, en y réfléchissant, nous remplaçons une chose comme celle-là dans sa véritable lumière – cette lumière qui pourrait éclairer bien des aspects de ce que nous vivons, si toutefois nous nous exerçons à penser de façon juste – notre âme pourrait alors chercher à connaître aussi les autres aspects, souvent si mystérieux, des événements. Car les faits tellement révélateurs qui nous sont dévoilés avec cette rédaction de *l'Utopie* et avec toute la vie de Thomas More sont en relation avec ces éléments historiques.

Et maintenant, chers amis, si quelqu'un d'indiscret allait rapporter ce que je viens de vous dire à un jésuite et si cela était produit par *l'advocatus diaboli* lors de la future canonisation de Thomas More, il serait tout de même intéressant de savoir ce que *l'advocatus diaboli* dirait. Il proférerait peut-être de graves accusations contre Thomas More.

Mais son adversaire, le bon *advocatus*, pourrait alors certainement lui rétorquer que tout ce qui est occulte est l'œuvre du diable, et que, s'il pouvait être prouvé que Thomas More a tiré son Utopie de sources occultes, alors il deviendrait encore plus saint, car il aurait accompli le miracle de résister aux attaques diaboliques qui résident dans tout occultisme.

Ces conférences doivent nous aider à comprendre comment les faits de l'esprit, les circonstances spirituelles, agissent au cœur même des événements extérieurs. Les temps actuels, qui frappent si tragiquement les destins et nous entraînent dans des événements si profondément marquants pour chaque vie humaine, doivent certes nous inciter à rechercher cette compréhension. Nous continuerons d'en parler la prochaine fois.

**RITE ET SYMBOLE.
L'ÉTAT JÉSUISTE AU PARAGUAY**

Neuvième conférence
9 mai 1916

Comme nos précédentes rencontres l'ont montré, je m'efforce d'utiliser le temps dont nous disposons pour éclairer, grâce à la science de l'esprit, un certain nombre de faits de la vie humaine. Nous vivons en effet à une époque où il est nécessaire d'aiguiser notre regard pour mieux comprendre ce qui agit dans la vie et dans l'histoire des hommes. J'ai déjà tenté de vous donner quelques indications sur la façon dont des confréries occultes, ou des confréries qui remontent à toutes sortes d'occultismes, ont agi sur l'âme humaine autrement que selon ce qui doit se faire à notre époque.

La dernière fois, je vous ai parlé du cas de Thomas More et de son *Utopie*, et j'ai tenté de vous montrer comment, en tenant compte des influences qui, des mondes suprasensibles, viennent agir dans la vie humaine, on peut introduire davantage de vérité dans cette fable convenue qu'on appelle l'histoire et qui n'est souvent rien d'autre qu'une accumulation de légendes et de conceptions tronquées des choses.

Aujourd'hui, nous allons nous demander comment il se fait que l'on puisse agir d'une façon bien particulière sur l'âme humaine avec cette idée de la résurrection et de cette perte du Verbe qui doit être retrouvé, en pratiquant certaines cérémonies rituelles comme c'est l'usage dans ces confréries occultes.

En fait, cela est en relation avec la façon dont, à notre époque, l'âme humaine laisse agir sur elle les choses. Et ce sera toujours plus le cas au fur et à mesure que nous avancerons dans cette cinquième période postatlantéenne dont nous

n'avons même pas encore parcouru le premier tiers. Tentons donc d'abord de comprendre de quelle façon on agit sur l'âme humaine en cette cinquième époque. Tous les efforts des hommes tendent, finalement, à éliminer certaines choses qu'ils trouvaient autrefois tout à fait naturelles.

Prenez par exemple un ouvrage scientifique datant des treizième et quatorzième siècles, donc relativement récent, comme ceux d'Albert le Grand {73}, et vous verrez à quel point cette façon de considérer la nature apparaît déjà totalement déconcertante pour l'homme moderne. Pourquoi donc ? Parce que, même s'il ne parlait déjà plus d'entités, l'homme d'autrefois tenait compte de l'existence, dans toute la nature environnante, de certaines forces élémentaires de caractère spirituel éthérique.

La vision moderne a pour principe de rejeter et d'éliminer des représentations humaines tout ce qui est de nature éthérique spirituelle, donc tout ce qui n'est pas perceptible aux sens. Or des livres comme ceux d'Albert le Grand restent complètement incompréhensibles si l'on ignore qu'ils tiennent encore compte de l'existence de forces spirituelles dans le monde physique qui nous entoure. Mais la nouvelle époque scientifique n'étend pas seulement son influence sur la conception que les hommes ont de la nature.

Elle règne aussi sur toute leur façon de penser et de se représenter les choses, y compris chez les gens les plus simples. Ce qui caractérise notre époque scientifique, en effet, c'est que désormais l'homme ne base plus ses représentations du monde extérieur que sur ce qui tombe sous ses sens, sur ce qui se déroule dans le champ de ce que ses sens peuvent percevoir. Quand on dit aujourd'hui que l'esthétique, l'histoire de l'art, la sociologie, voire même l'histoire sont des sciences humaines, c'est-à-dire des sciences de l'esprit, c'est bien

entendu une désignation tout à fait inappropriée.

Car il ne peut y avoir de sciences de l'esprit que là où l'on parle de l'esprit, c'est-à-dire de ce qui ne se déroule pas dans le monde sensible. Or tout ce que l'histoire nous raconte aujourd'hui se déroule exclusivement dans le monde sensible, même si cela découle de certaines pensées, de sentiments, etc. En réalité, nous n'avons pas affaire à des sciences de l'esprit, mais à des sciences des sens. Notre cinquième époque postatlantéenne se caractérise donc par le fait que l'on se limite, dans les représentations que l'on se fait, à ce que nous donne la nature extérieure accessible aux sens.

Mais ne pensez pas pour autant que vous aurez fait quelque chose de particulièrement remarquable parce que vous vous serez rués sur notre époque pour lui reprocher ses conceptions grossièrement matérialistes ! On a dit bien peu, en fait, tant que l'on n'a pas pu opposer à ces représentations matérialistes quelque chose d'aussi réel. Cette cinquième époque est précisément là pour façonner le matérialisme et rejeter hors des représentations humaines tout ce qui ne vient pas du monde sensible.

Car l'homme n'acquerra la possibilité de développer totalement sa liberté, il ne pourra déployer à partir de lui-même une activité spirituelle autonome que si, pendant plus de deux mille ans – c'est en effet ce que dure une telle époque – il s'adonne à une existence dans un monde qui, comme nous l'avons dit, reste privé des forces élémentaires.

Les excès du matérialisme que nous connaissons dans le premier tiers de ces deux mille ans viennent simplement de ce que nous n'en sommes qu'au début de cette période, de sorte que l'homme, submergé par le flot du sensible, n'a pas encore su extraire le spirituel de son être intérieur. Ce spirituel, il faut précisément qu'il vienne à travers une véritable science de

l'esprit.

L'époque gréco-latine, qui précéda la nôtre, avait une tout autre tâche. Tous les êtres humains étaient alors capables de percevoir le monde élémentaire – la réalité éthérique spirituelle – qui les entourait, et ils pouvaient laisser ensuite cette réalité agir sur eux. Quant aux relations entre les hommes, elles étaient encore telles que chacun ressentait le spirituel-élémentaire autour de lui comme on ressent l'air aujourd'hui. Durant ces 2 160 ans qui précédèrent notre cinquième époque postatlantéenne, le corps humain a été préparé à devenir l'instrument de l'actuelle façon de penser à propos de la réalité extérieure en s'appuyant uniquement sur les sens.

Pendant la période gréco-latine, le travail qui s'effectua sur l'être humain concernait surtout le corps. Il s'agissait de former le corps de l'homme pour qu'ensuite, à notre époque, ce dernier puisse appliquer son penser à ce qu'il perçoit par ses sens. Quand par exemple on enseignait dans les écoles des Mystères ou dans les institutions qui en dépendaient – et à cette époque cela représentait encore tous les lieux d'enseignement et de culture –, on ne se contentait pas, comme ce doit être le cas aujourd'hui, de communiquer quelque chose dont les élèves devaient ensuite se convaincre, mais on avait pour tâche de transmettre à chaque participant des forces qui puissent travailler à son corps.

Si quelqu'un veut entreprendre aujourd'hui une action de ce genre, autrement dit, s'il veut communiquer directement à celui qu'il enseigne une force qui agisse sur le corps physique de cet élève, il fait quelque chose d'illicite dans l'optique de notre actuel esprit du temps. Aujourd'hui, en effet, l'homme ne veut pas qu'on exerce une influence quelconque sur son corps. Et ceci à juste titre, car il s'agit là d'un trait caractéristique de

notre époque.

On n'a le droit d'agir que sur l'âme. Tout le reste revient à exercer une influence magique illicite, qui était par contre tout à fait permise autrefois, durant l'époque gréco-latine. L'instrument corporel de l'homme était alors moins durci, plus malléable, plus simple, et il fallait encore y travailler. À présent il s'est durci, si bien que, lorsqu'on veut enseigner ou communiquer quelque chose à quelqu'un, on ne doit plus s'adresser qu'à son âme.

Mais quand on voulait travailler sur le corps encore malléable, on ne pouvait pas le faire au moyen de choses tirées exclusivement du monde sensible extérieur. L'époque gréco-latine n'aurait jamais pu accomplir sa mission avec ce que nos sciences de la nature contiennent. Si, à l'époque, on avait enseigné l'astronomie copernicienne, ou le darwinisme, on n'aurait réussi qu'à dessécher les corps encore malléables des hommes au lieu de les préparer pour la cinquième époque. On les aurait formés incorrectement.

Il fallait disposer d'une tout autre science, d'une science qui, au lieu de proposer des sortes de photographies de la nature extérieure comme le fait la science actuelle, présente des symboles ; une science qui, au lieu de proposer aux hommes des expériences comme celles que l'on pratique aujourd'hui, leur donne des cultes et des sacrements. Les sacrements, les cérémonies cultuelles, les symboles et les mythes saisissent l'homme dans de tout autres régions de son être que tout ce qui se trouve à présent dans nos lois naturelles, comme la théorie copernicienne ou le darwinisme.

Or les confréries dont je vous ai parlé ont gardé les anciens symboles, le symbolisme, les pratiques sacramentelles et les cérémonies rituelles. Elles poursuivent leur action à notre époque. Elles agissent tout particulièrement sur un constituant

de la nature humaine auquel on ne devrait toucher, quand on reste dans ce qui est permis, que très peu directement. À notre époque en effet, quand on reste dans les limites de ce qui est autorisé, on habille ce que l'on enseigne avec des mots qui atteignent l'oreille de l'autre.

Et c'est ensuite à lui de se forger sa propre conviction à partir de ce qu'il entend. Tout devrait finalement se faire ainsi. Avec ce que l'on enseigne, on agit donc carrément sur le corps physique et, quand tout se passe normalement, celui-ci ne perd plus la forme qu'on lui avait conférée durant l'époque gréco-latine.

Mais avec les symboles, les pratiques sacramentelles et les cérémonies rituelles, on agit plus en profondeur, on touche aussi le corps éthérique. Autrement dit, on influence directement la façon dont l'autre pense. En lui communiquant quelque chose, en agissant d'une certaine façon dans son environnement, on agit sur son corps éthérique et, par là, on oriente sa pensée dans une certaine direction.

C'est ce qui se passe de préférence dans les confréries occultes dont je vous ai parlé. Or il existe encore une autre sorte de confréries, qu'il faut bien appeler occultes, et qui obéissent aux mêmes principes, mais sur un autre terrain. Elles aussi savent comment s'y prendre pour agir plus en profondeur sur les êtres humains. L'ordre des jésuites, par exemple, en fait partie. Car c'est un fait : l'ordre des jésuites repose absolument sur des occultismes.

Dans le cycle de conférences que j'ai fait à Karlsruhe {74}, j'ai décrit les exercices que l'élève jésuite doit pratiquer pour devenir jésuite justement. Ces exercices permettent à celui qui enseigne, ou qui célèbre le culte, d'agir sur le corps astral et non plus sur le corps éthérique. Toute la discipline des jésuites vise à donner au jésuite la force de placer ses paroles et de

conduire son discours de telle façon que ce qu'il présente ou ce qu'il fait se faufile, pourrais-je dire, dans les impulsions astrales des autres hommes.

Or l'influence jésuite n'est pas à confondre avec la présence de certains jésuites ici où là. Il existe, en effet, dans la vie humaine, des canaux à travers lesquels on peut agir, même à des endroits où il est interdit de séjourner. Et ne croyons pas que, si nous flairons certains dangers dans le jésuitisme, tout aura été fait pour s'en défaire lorsqu'on aura interdit aux jésuites de s'établir dans tel ou tel territoire. Celui qui pense ainsi montre simplement qu'il ignore ce dont il s'agit.

Or on ne peut le savoir qu'en faisant appel aux connaissances que peut donner la science de l'esprit. Il n'est certes pas facile de montrer comment le jésuitisme agit, car il faut évoquer toutes sortes de canaux mystérieux, et les gens ont du mal à croire celui qui leur parle de ce genre de choses. C'est pourquoi je voudrais d'abord prendre un exemple afin de vous montrer comment le jésuitisme procède quand il a tout loisir de réaliser ses impulsions sans être gêné et quand il peut appliquer sans restriction ses méthodes d'action sur le corps astral.

Il s'agit de la fondation de l'État jésuite au Paraguay en 1610, un bel exemple qui se situe, lui aussi, à ce tournant de la quatrième et de la cinquième époque postatlantéens. Vous savez qu'après la découverte de l'Amérique, les Européens civilisés ont convoité l'or et les autres trésors du nouveau continent, et que la période qui suivit fut particulièrement florissante pour tous ceux qui affluèrent alors en Amérique ; elle le fut moins, par contre, pour les populations indiennes !

On a souvent raconté comment les Européens « civilisés » traitèrent ces pauvres indigènes américains. Or voici qu'au Paraguay, une région d'Amérique du Sud où la civilisation

européenne s'imposa d'une façon qui ne fut pas précisément glorieuse, des jésuites apparurent un jour en grand nombre, avec l'intention d'offrir aux Indiens qui vivaient là, les Guaranis, un traitement bien meilleur, à leur avis, que celui qu'ils avaient connu de la part des autres Européens.

Les jésuites ne parlaient pas le guarani, pas plus que les Guaranis ne parlaient les diverses langues connues des jésuites, y compris le latin, bien entendu. Il n'était donc pas question de développer une action en faisant simplement de l'agitation politique, comme cela se passait généralement. Que firent alors les pères qui s'étaient installés en grand nombre au Paraguay ? Ils remontèrent les fleuves sur des barques et des bateaux pour s'enfoncer dans des régions sauvages où ne vivaient que des Indiens, régions que les Européens espéraient bien coloniser un jour pour y installer leur capitalisme.

En naviguant ainsi pour pénétrer dans la forêt vierge, les pères jésuites s'appliquaient avant tout à faire entendre une belle musique et des chants tout alentour, et ils mêlaient à cette musique et à ces chants les pratiques cultuelles et sacramentelles qu'ils connaissaient bien, et qui se propageaient sur les ondes sonores en quelque sorte. Le résultat fut que les Indiens vinrent à eux spontanément. Ils se rassemblèrent en grand nombre, si bien qu'en relativement peu de temps les pères purent répartir une masse d'hommes et de femmes dans des régions très diverses, et même créer des villages qu'ils organisèrent à leur façon.

Ils constituèrent ainsi une sorte d'État qu'ils structurèrent, lui aussi, à leur façon, si bien qu'en 1610 fut fondé le célèbre État jésuite du Paraguay, dont les seuls habitants étaient les dirigeants jésuites et les Indiens. On construisit des églises. L'une d'elle, consacrée à saint Xavier, pouvait contenir quatre à cinq mille personnes. Tout, dans cet État jésuite, était

strictement réglé, mais de façon telle que le culte y était omniprésent. Partout, dans la plus petite agglomération, on veillait à ce que la vie tout entière soit influencée non seulement par la musique, mais aussi par des actes culturels, et que le temps soit réglé de telle sorte que les actions des hommes se fissent d'après les cloches de l'Église.

Pour telle occupation, la cloche sonnait ; pour telle autre occupation, la cloche sonnait encore... Pour ne citer qu'un exemple : il ne fallait pas que les gens se lèvent tout simplement le matin, se frottent les yeux, se lavent et aillent ensuite travailler aux champs. Non, la cloche de l'église sonnait. Ils se levaient et se rassemblaient sur la place du village. On les y accueillait en musique. Au milieu de la place se trouvait une statue ou une image de la Vierge ou d'un autre saint pour lequel le père jésuite ou son vicaire avait déjà éveillé chez ces Indiens une certaine compréhension.

On célébrait alors une sorte de service religieux. La foule en prière levait les yeux vers le ciel. Et puis tout le monde se mettait en route derrière le saint ou la Vierge que l'on portait. C'est ainsi que l'on se rendait aux champs pour travailler. Et quand la journée était terminée, on reprenait le saint ou la Vierge, et on revenait sur la grande place. Les gens étaient alors congédiés au son des cloches. Le culte était omniprésent. Des actes symboliques s'immisçaient partout ; même les travaux des champs étaient accompagnés de rites pour lesquels on avait spécialement formé certains pères. Tout baignait dans une atmosphère de culte.

De ce fait, les relations qui se tissaient entre les pères et ce peuple d'indiens saisissaient toujours directement les corps astraux, si bien que ceux-ci étaient préparés de la façon correspondante. Tout l'État jésuite au Paraguay baignait ainsi dans une aura astrale résultant du symbolisme, du

sacramentalisme et des rites cultuels, lesquels étaient, bien sûr, dirigés dans le sens que les jésuites voulaient leur donner. On obtint ainsi d'excellents résultats. Pensez donc !

On avait à faire à des sauvages qui, jusque-là, n'avaient connu que la chasse ou d'autres occupations aussi primitives, et en relativement peu de temps, ces gens étaient devenus « intelligents », dans le sens des jésuites bien entendu. Ils purent bientôt, par exemple, fabriquer eux-mêmes tout ce dont on avait besoin. Les pères se sont bientôt attiré les rancœurs des autres Européens. Ils eurent alors besoin d'une armée. Ils en rassemblèrent rapidement une, dont les officiers étaient en partie indiens et en partie européens.

Cette armée repoussa avec succès par exemple un blocus organisé à l'époque contre le Paraguay par l'Angleterre. Les choses étaient infiniment plus simples qu'aujourd'hui, mais cela eut néanmoins lieu. Et les Indiens guaranis apprirent en peu de temps à produire tout ce dont les pères avaient besoin pour fabriquer leurs fusils, et même leurs canons. Ils apprirent également à fabriquer des instruments de musique, à construire des orgues, à peindre, et on a même pu dire que leurs peintures et leurs sculptures sur pierre n'auraient pas déparé les églises espagnoles.

Mais représentez-vous quelle aura astrale baignait tout cela ! Ceux qui entretenaient directement des contacts avec les Indiens n'étaient que des intermédiaires. Les pères, eux, habitaient à l'écart, mais ils tiraient les fils et dirigeaient tout. Ils ne se montraient que dans leurs vêtements d'apparat, couverts d'or, lors des cérémonies de la messe, et les Indiens ne les apercevaient alors qu'à travers la fumée de l'encens. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que les Indiens vissent en eux des êtres supérieurs. Tout cela faisait partie de cette action directe sur le corps astral.

À vrai dire, la situation morale de cet État jésuite semble avoir été plutôt bonne. La plupart du temps, nous raconte-t-on, les Indiens qui n'avaient pas à craindre que ce qu'ils faisaient de mal risquât d'être trahi, ne pouvaient pas prendre sur leur conscience de ne pas se dénoncer eux-mêmes. Et on veillait à ce que ne fût infligée à un coupable que la punition avec laquelle il se déclarait d'accord.

J'ignore si l'application de ce principe ferait le bonheur de nos sociétés ! Les gens ne se rendent pas compte, en réalité, à quel point la façon de penser a changé au cours du temps. Songez qu'à peu près à la même époque l'Italien Campanella {75} imaginait un État assez semblable à celui dont parlait l'Anglais Thomas More. Et Campanella ne pensait pas du tout que cet État fût irréalisable à son époque. Or il posait comme règle essentielle que, dans cet État, personne ne soit pendu s'il n'était pas d'accord et s'il ne déclarait pas, d'abord, qu'il était prêt à se faire pendre ! Ce n'est pas une plaisanterie. C'est seulement à notre époque qu'on y voit une plaisanterie.

Les jésuites réalisèrent encore bien d'autres choses dans leur État. Ils se sont par exemple interrogés sur la quantité de travail qui devait être demandée aux hommes lorsque ceux-ci faisaient usage de leur énergie. Car tous les hommes travaillaient, comme je l'ai montré, à l'exception des jésuites qui, eux, assuraient la direction. Ils se sont donc demandé combien de temps l'homme doit travailler, quand tous travaillent, pour que l'ensemble des besoins d'une telle société, fermée sur elle-même, soient satisfaits.

Et ils sont arrivés à ce constat que, dans des conditions normales, chacun devait travailler deux jours par semaine. Dans un État fermé comme le leur, si les hommes travaillaient deux jours par semaine, ils produisaient tout ce dont la société avait besoin. C'est pourquoi les jésuites laissaient les gens

travailler pour eux-mêmes deux jours par semaine, et ce qu'ils produisaient les autres jours devait être remis à l'État. Tout cela était utilisé, en fait, pour la propagande jésuite dans le monde.

Allons, il faut pourtant porter cela au crédit du jésuitisme : pendant plus d'un siècle, les jésuites ont eu la possibilité d'étendre leur action partout dans le monde grâce à ce que leur fournissaient les cinq jours par semaine de travail – ou au moins quatre, car le dimanche ils laissaient les gens se reposer, mais ils devaient alors se rendre à l'église et participer à toutes les cérémonies – des habitants de cet État. Avec tout cela, les jésuites pouvaient mener leurs affaires dans le monde entier.

Mais finalement, les Européens qui avaient établi là-bas leur domination et s'efforçaient de répandre le capitalisme en eurent assez de cette économie jésuite. Le 22 juillet 1768 apparurent de nombreuses troupes de cavaliers qui firent les jésuites prisonniers, et c'en fut fini de cet État. Il avait tout de même duré de 1610 à 1768 en développant toute cette activité dont je vous ai parlé.

Je voulais vous raconter tout cela pour vous montrer ce que l'on peut atteindre quand on utilise des méthodes qui manipulent le corps astral des hommes. Certes, il était plus facile d'appliquer ces méthodes aux Indiens qu'à d'autres parties de l'humanité qui ne se seraient pas laissées prendre aussi facilement. Imaginez ce que les gens d'ici feraient si des inconnus remontaient l'Elbe et cherchaient à s'emparer d'eux en leur jouant de la musique ! Mais cela marchait facilement autrefois, quand on avait affaire à des gens relativement primitifs. Plus on recule dans l'évolution de l'humanité, plus il était facile de déterminer ainsi de l'extérieur le corps astral et le corps éthérique des hommes.

Or ces peuplades avaient conservé leur ancien caractère

influençable, même dans leur corps physique. Quand on veut agir ainsi, il faut d'abord agir sur le corps astral ; ce dernier entre alors en vibration et agit à son tour sur le corps physique. C'est cela qui est vraiment efficace. Quand vous parlez à un Européen, les mots que vous prononcez atteignent ses oreilles, mais son cerveau vibre alors comme il est déterminé à le faire par toute l'éducation et par les conditions de vie dans lesquelles il est placé.

Ce n'était pas le cas avec les Indiens guaranis : on faisait entrer quelque chose dans leur corps astral, et leur cerveau vibrait alors à l'unisson. La musique et les cérémonies cultuelles produisaient des vibrations dans lesquelles les Indiens étaient complètement pris. Ils n'étaient plus, au fond, que des maillons dans une aura astrale collective.

Nous, les Européens, sommes mieux lotis, n'est-ce pas ? Nos têtes se sont durcies, de sorte qu'elles sont moins facilement influençables. Voilà qui est clair. Mais tout est affaire de degré et varie avec les individus. Même si on ne pouvait pas procéder en Europe, avec des personnes hautement cultivées, comme je viens de vous le raconter, il est cependant possible, à un moindre degré bien sûr, d'intervenir sur le corps éthérique et sur le corps astral des hommes, de telle sorte que cette influence se prolonge ensuite jusqu'à leur corps physique. Seulement, cela ne peut plus émaner, comme autrefois, d'un homme individuel.

Car même si celui-ci s'entourait d'un nuage d'encens physique ou spirituel, il n'aurait plus beaucoup d'influence sur l'humanité européenne. Mais ce que les jésuites ont fait en mettant simplement à l'œuvre leurs hommes physiques n'a plus besoin, aujourd'hui, de toujours passer par les hommes physiques. Car là, comme je l'ai dit, où le corps est plus durci que celui des Indiens, on ne peut plus agir à partir de l'homme

physique. On ne le tolérerait tout simplement plus. Pour le tolérer, il faudrait être vraiment crédule et soumis à l'autorité !

Mais autant l'autorité incarnée dans un personnage physique, telle que les jésuites ont encore pu l'exercer, disparaît, autant la croyance en l'autorité grandit lorsque les êtres qui agissent sont moins physiques ou ne le sont même éventuellement pas du tout, et qu'ils se contentent d'agir à travers des hommes physiques. C'est du moins encore le cas dans ce dernier tiers de la cinquième époque postatlantéenne.

Nous savons qu'il existe des entités ahrimaniennes. Ce sont elles que le peuple appelle le diable. Et même si, dans notre humanité dite civilisée, on ne se soumettra jamais à l'autorité d'un homme de chair – car on craint cela comme la peste –, il n'est pas exclu que l'on se soumette à une autorité lorsque des entités ahrimaniennes agissent à travers ce que des hommes font. On peut dire en effet, en modifiant légèrement un passage du Faust, que l'homme cultivé ne remarque pas le diable, même quand ce dernier le tient au collet.

Ces êtres ahrimaniens qui circulent, invisibles, parmi nous, ont – et doivent avoir – d'autres méthodes que celles qui furent pratiquées par exemple au Paraguay par les jésuites aux dix-septième et dix-huitième siècles. Avec les Indiens, en effet, on pouvait agir sur le corps astral, et ils avaient en outre un corps physique encore malléable. Aujourd'hui, il faut s'y prendre autrement.

Il faut avoir conscience, et tenir compte, du fait que l'on influence le penser même des gens ; sans qu'ils le remarquent, on fait s'immiscer certaines forces dans leur façon de penser. Je ne dis pas que des hommes font cela. Cela se fait plutôt à travers certains hommes, et des entités ahrimaniennes se glissent alors dans les pensées des gens et les orientent. Quand

les gens souscrivent à une certaine opinion, ils s'imaginent que c'est leur propre conviction. En surface, c'est probablement le cas.

Mais dans les profondeurs, il en va autrement. Quand une opinion se répand dans la vie publique, du fait que certaines tendances affectives, certaines orientations de la sensibilité y sont injectées en douce – excusez-moi l'expression – les gens croient qu'ils l'ont comprise grâce à leur intelligence, alors qu'en réalité ce jugement s'est simplement coulé pour ainsi dire dans leurs habitudes de penser. Ensuite les gens se figurent qu'ils ont adopté un jugement en dehors de toute autorité, parce qu'ils ne voient pas comment ce jugement s'est infiltré en eux.

Comment ce genre de choses peut-il se produire ? Eh bien par exemple de la façon suivante. Au cours des temps, les gens se sont fait une opinion sur ce que doit être la méthode scientifique. Cela provint, à vrai dire, de toutes sortes d'habitude de penser, car si vous examinez comment les choses se sont déroulées historiquement, vous verrez que cette opinion ne s'est pas édifiée sur la compréhension.

Ensuite est venue s'adjoindre à cette opinion toute faite sur la science, cette autre opinion que la science doit provenir d'un lieu plein de mystère : l'université ou quelque chose de ce genre. Ce qui ne souffle pas de là-bas ne s'infiltrer pas aussi bien dans les habitudes de penser ! Et puis toutes sortes de noms viennent encore s'agglutiner dans ces habitudes de penser. On ne croit en aucune autorité, bien sûr, on ne croit même à rien du tout, mais on croit simplement à ce que telle personnalité célèbre a dit !

Et voilà comment tout cela crée peu à peu un courant d'opinions en faisant merveilleusement le jeu d'Ahriman. Car il peut alors y déverser ses forces. Ahriman ne peut pas se

hisser dans la vie consciente, dans la vie vraiment consciente. Quand on garde sa conscience en éveil, Ahriman ne peut pas y pénétrer. Mais si l'on n'est pas vigilant et si, comme je l'ai indiqué, on se laisse entraîner dans le courant des habitudes de penser, Ahriman peut alors pénétrer partout et façonner les hommes à sa guise. Et ceux qui se sont adonnés avec toute leur personnalité à ce courant, ceux qui, dès leur plus jeune âge, ont par exemple été dressés à la « science exacte », sont tout particulièrement exposés à ce façonnage.

Supposons, par exemple, que quelqu'un ait été dressé très tôt à la méthode psychologique la plus sévère. La psychologie a pris ces derniers temps un caractère bien particulier. En 1901, Eduard von Hartmann a écrit une histoire de la psychologie moderne {76}. Dès le début, il y évoque une chose dont la psychologie ne parle déjà plus, parce que c'est « scientifiquement dépassé ». Il n'est désormais plus scientifique, en effet, de parler de ce genre de choses.

C'est ainsi qu'il écrit : « *Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, quelques philosophes théistes s'accrochent encore à l'idée de l'immortalité d'une substance d'âme consciente d'elle-même, et donc aussi à un reste de liberté indéterministe, mais le plus souvent ils se contentent de vouloir fonder scientifiquement la possibilité d'un tel désir.* » Or, de nos jours, tout cela est bien fini. Il est évident que la psychologie ne s'occupe plus ni du problème de l'immortalité ni de savoir s'il existe une liberté humaine. Ce ne sont plus des questions « scientifiques » !

Voilà comment on est dressé à la méthode scientifique. On fonde des sociétés de psychologie dans lesquelles il n'est pas permis, évidemment, d'évoquer des bêtises comme la science de l'esprit, qui ne correspondent à rien de « scientifique ».

Peut-être avez-vous jeté ces derniers temps un coup d'œil

sur la presse. Quelle que soit votre tendance politique, vous aurez pu lire dans tous les journaux, sur plusieurs colonnes, des articles à propos d'une conférence qui vient d'avoir lieu dans une société psychologique savante de Berlin. Un éminent psychologue moderne, un certain Löwenstein, a en effet parlé de la psychologie des petites annonces !

Il faut déjà bien maîtriser la méthode scientifique, n'est-ce pas, pour pouvoir traiter un tel sujet dans un esprit parfaitement scientifique. Pensez donc comme c'est intéressant pour la science ! Une annonce paraît dans un journal : on cherche une jeune personne ou quelque chose du genre, qui possède, bien sûr, certaines qualités, et voilà des tas de lettres qui arrivent. Elles révèlent la psychologie, l'âme, de tant et tant de jeunes filles. Quel regard profond on peut ainsi plonger dans la vie de l'âme humaine !

N'est-il pas beaucoup plus respectable d'appréhender ce genre de lumières que de se pencher sur des questions dépassées comme l'immortalité de l'âme ou la liberté humaine ? Laissons donc ces vieilleries à ceux qui n'entendent rien à la science ! Mais pour pouvoir traiter un sujet pareil de façon tout à fait scientifique, il faut d'abord procéder à des expériences. La méthode scientifique le dit bien : de simples observations faites au hasard ne permettent pas d'« induire » – je ne sais pas si vous connaissez cette expression – une loi.

Or la méthode scientifique exige que l'on procède toujours strictement par « induction ». C'est-à-dire qu'il faut traiter les faits de façon à ne pas rassembler dans ses conclusions de simples éléments pris au hasard, qui pourraient induire en erreur. Il faut donc procéder à des expériences. De même que le chimiste, par ses expériences, épie la nature pour surprendre ses secrets, il faut aussi épier la vie de l'âme pour en surprendre les secrets lorsque de petites annonces

s'envolent ici et là et que les réponses s'accumulent.

Comment devient-on un « expérimentateur » ? Cela aussi, les journaux nous l'ont expliqué en long et en large. D'abord il faut être un savant, un psychologue, mais pas de l'ancienne espèce, comme ceux qui parlaient encore de l'immortalité. On s'occupe des petites annonces ! Et pour commencer, on fait donc soi-même paraître une annonce. On fait savoir que l'on cherche une jeune fille idéaliste, qui s'attache peu aux choses de la vie extérieure.

Et puis on laisse cette annonce s'envoler. On reçoit alors de nombreuses lettres. Le savant très sérieux dont nous parlons a reçu plus de deux cents réponses. Cela permet déjà de bien connaître la psyché humaine ! On peut ainsi se faire une idée de ce qu'une telle annonce déclenche dans les âmes. Voilà donc une première phase de l'expérience.

Et pour parvenir à une « induction » complète, c'est-à-dire pour saisir aussi le problème par un autre côté, on publie alors une deuxième annonce, mais en cherchant cette fois non plus une personne idéaliste, mais une compagne bien terre à terre. Et voilà de nouveau plus de deux cents réponses !

Notre savant se met alors sérieusement au travail. Il se penche d'abord sur l'histoire des annonces matrimoniales depuis qu'il en existe. Grâce à lui, on sait maintenant que la première annonce a paru voici plus de cent ans dans un journal de Hambourg. Rendez-vous compte, enfin on sait cela ! Et on en connaît même la longueur : c'était un vrai feuilleton.

Mais il fallait encore multiplier le nombre de ces passionnants objets d'étude de la nouvelle psychologie. Pour obtenir une « induction » complète, notre savant a aussi compté combien d'annonces ont paru dans deux journaux différents pendant deux jours consécutifs, et ceci pas seulement une fois, mais à de nombreuses reprises.

On additionne tous ces chiffres, et puis on calcule les moyennes. Il faut introduire partout les mathématiques si l'on veut être scientifique ! Les journaux ont dit – je ne crois pas me tromper – qu'en deux jours les deux journaux avaient fait paraître sept cents annonces.

La science exacte a donc ici, on le voit, un vaste champ d'expériences à exploiter. J'ignore si notre savant était vraiment ainsi, mais en tout cas, toujours d'après les journaux, il aurait insisté sur l'importance de ses travaux. La science de l'âme, qui aurait enfin atteint un certain niveau, pourrait dorénavant remplir pleinement sa mission et intervenir dans la vie pratique à une époque qui impose à l'humanité des exigences aussi grandioses.

Ceux qui cultivent cette psychologie des petites annonces deviendront des psychologues pratiques dans ce domaine. Quels merveilleux services ils pourront rendre en effet aux soldats qui, à leur retour des tranchées, devront trouver la compagne de leur vie ! Grâce à sa formation scientifique, le psychologue pourra enfin résoudre le problème : ses multiples expériences lui permettront de montrer aux combattants qui, en rentrant du champ de bataille, chercheront une compagne, comment bien rédiger une petite annonce !

Ce n'est pas une fable, chers amis. Cela s'est vraiment produit il y a quelques jours. Les hommes ignorent totalement, nous le voyons, ce qui se passe dans leur corps astral, parce qu'ils ne savent en fait rien de ce corps astral. Tout cela n'est possible, en effet, que parce qu'il existe ces courants de nature ahrimannienne qui se mêlent aux habitudes de penser des hommes et les incitent à croire que la science peut s'appliquer à tout.

Quand cela s'accompagne d'un certain humour, on peut encore l'excuser. C'est le cas, par exemple, d'une étude

circonscrite parue récemment dans les « Annales prussiennes » où un savant philosophe épiluche soigneusement la littérature grecque d'Homère à Aristophane pour savoir quel rôle y jouaient les poux {77}. Avec tout de même un peu d'humour, son étude est strictement scientifique ; elle est dans les « Annales prussiennes » !

Ces choses qui mettent en lumière les arrière-plans de la vie actuelle sont plus graves qu'il n'y paraît. Il importe d'abord de savoir que nous avons besoin, à notre époque, d'un courant de science de l'esprit. Or ceux qui sont prisonniers des habitudes de penser actuelles en ont peur. La science de l'esprit fait peur parce qu'elle propose une connaissance de l'homme dont les gens ont inconsciemment peur, une connaissance qui ne peut être contrebalancée que si, dans la vie, quand certaines choses se produisent, on ne perd jamais de vue ses relations avec l'humanité.

C'est pourquoi, dans un contexte social comme celui de notre Société anthroposophique, on s'efforce toujours de cultiver, à côté de la diffusion de la science de l'esprit, des sentiments de fraternité. C'est la nécessaire contrepartie. Autrement, les passions seraient trop déchaînées. Mais d'un autre côté, pour pouvoir juger des choses de notre époque, il est nécessaire aussi d'ouvrir un peu les yeux sur la manière d'être de beaucoup de nos contemporains. Il faudra toujours, dans ce domaine, suivre une certaine règle que l'on peut comparer au respect du secret postal. Quand on trouve une lettre qui est destinée à quelqu'un d'autre, on ne l'ouvre pas pour la lire.

Eh bien, on ne regarde pas davantage l'âme de quelqu'un, ni même toute sa vie, s'il n'y a pas pour cela un motif valable. Or un motif de ce genre peut déjà être celui-ci : on voit une personnalité qui a pris, aux yeux de ses contemporains, une

certaine importance, et pour aider les contemporains en question à y voir clair, il faut faire la lumière sur la vie de l'âme de cette personnalité avec les moyens que la science de l'esprit peut nous donner. Car quelqu'un comme Löwenstein, avec sa psychologie des petites annonces, est capable de répandre les conceptions les plus extravagantes parmi ceux qui n'acceptent pas le moins du monde de croire en une autorité, qui ne croient en aucune autorité, et ne sont même pas croyants du tout, mais donnent pourtant aussitôt dans le panneau dès que quelque chose se présente sous le manteau de la science.

Nous devons savoir que l'âme humaine est des plus complexes, et qu'on ne peut pas la connaître tant que l'on ne pénètre pas dans cette complexité. Pensez donc : il existe déjà quatre constituants – si l'on fait abstraction des constituants supérieurs – et il s'agit de voir comment ils interagissent dans l'homme. Il est fort possible, par exemple, que le corps physique ait conservé quelque chose de la souplesse et de la plasticité de la quatrième époque postatlantéenne tout en faisant preuve, en même temps, d'une bonne réceptivité pour tout ce que produit la vie intellectuelle de notre époque.

Il est tout à fait possible aujourd'hui qu'un homme soit constitué de telle sorte que son organisme possède encore, d'un côté, des caractères – restés en arrière – de l'époque gréco-latine et dispose cependant d'une tête capable de saisir et de restituer avec une certaine acuité les pensées de notre époque. Cela se peut fort bien ! On considérera un homme de cette sorte comme perspicace et même très intelligent.

Or il se peut qu'en même temps, du fait des propriétés particulières de son organisme que j'ai évoquées, il soit faible d'esprit. Quand on sait que l'homme est un être complexe, on ne s'étonnera plus que quelqu'un puisse être à la fois intelligent et faible d'esprit. Vous voyez comment la science de

l'esprit est à même de nous aider à comprendre la situation actuelle, que les hommes rendent tellement complexe.

N'allez pas croire, chers amis, que je trouve quoi que ce soit à redire quand quelqu'un, comme ce fut le cas ces jours-ci, émet certaines réserves à propos des affaires américaines. Je n'ai évidemment rien contre une certaine prudence politique ou un comportement qui fait que certaines choses qui doivent arriver peuvent effectivement arriver. Mais cela n'empêche pas de voir la vérité.

Et c'est pourquoi, bien que ces choses soient arrivées, et même parce qu'elles sont arrivées, j'ai récemment attiré l'attention dans une conférence publique sur la façon dont Wilson {78}, l'actuel président américain, développe certaines pensées. J'ai cité – dans ma conférence publique {79} – tout un passage d'un de ses livres qui montre comment il pense à propos de la liberté, et ceci illustre bien à quel point sa pensée – que nous n'appellerons pas américaine, mais plutôt mécaniste – est éloignée de ce que des penseurs comme Fichte, qui ont posé les premiers éléments d'une véritable théorie de la liberté, ont pu apporter à la vie spirituelle à travers la culture européenne.

Or on peut se demander si, dans les conditions politiques actuelles, il était vraiment nécessaire que quelqu'un se présente et cite, disons par hasard, exactement les mêmes phrases que celles que j'avais citées du livre de Wilson sur la liberté, et ajoute ensuite, pour caractériser Wilson, que depuis deux ans on n'a rien écrit d'aussi important dans le monde, et qu'il serait merveilleux d'avoir un tel homme en Europe car il est le Fichte américain. – Oui, chers amis, on peut lire cela ces jours-ci dans une publication allemande : Mr Wilson est le Fichte de l'Amérique !

Mes chers amis, si de telles choses peuvent se produire,

c'est bien parce que les hommes sont eux-mêmes tellement compliqués. Et puisque nous sommes ici entre nous, nous pouvons évoquer ce genre de phénomènes, car il faut qu'il y ait parmi nous des personnes qui, grâce à ce que la science de l'esprit nous aide à comprendre, sachent à quoi s'en tenir. On peut disposer d'un corps, comme je vous l'ai expliqué, qui est resté aussi influençable que l'étaient les corps grecs ou latins et qui, de ce fait, n'a pas encore atteint le degré d'évolution des organismes actuels, et être néanmoins, en même temps, quelqu'un d'intelligent et de perspicace, partageant toutes les formes de jugement qui sont exprimées de nos jours.

On peut être à la fois faible d'esprit et supérieurement intelligent ! On aura même sûrement beaucoup de succès auprès de nos contemporains – dont il ne faut pas dire qu'ils croient à une autorité – si, du fait de ce corps malléable, on devient finalement une sorte de phonographe, oui un phonographe humain, à travers lequel toutes sortes de pensées de notre époque peuvent agir amplifiées, déformées, caricaturées.

Pour trouver qu'il est stupide d'écrire le genre d'absurdité dont je viens de vous parler, il faut, bien sûr, être soi-même ancré dans son temps et prendre part à la culture de son époque. Mais pour se conduire en homme avisé, il est inutile de vivre soi-même dans la culture et dans la vie spirituelle de son époque, il suffit d'être assez perspicace pour capter les formes de penser actuelles et d'avoir un corps tel que je l'ai décrit. Et c'est bien le cas, voyez-vous, d'un de nos journalistes qui, depuis des décennies, exerce une forte influence dans de larges cercles, je veux parler de Maximilien Harden.

Il faut connaître les forces qui agissent à notre époque. Il faut savoir comment, de nos jours, l'opinion publique est fabriquée, et comment elle est à rattacher aux natures

humaines. Or on n'a aucun moyen de le savoir si on ne s'appuie pas sur la connaissance de l'homme issue de la science de l'esprit. C'est la seule façon, en effet, de ne pas être entraîné dans ce courant dont j'ai parlé, qui façonne les habitudes de penser et qui leur fait dire : La foi en l'autorité... mais il y a longtemps que nous l'avons surmontée ! Nous ne croyons plus en aucune autorité, mais nous croyons tout ce qui est écrit dans le *Zukunft*, car nous appartenons, bien sûr, à une certaine catégorie de lecteurs !

Ce qu'il faut, mes chers amis, c'est qu'à l'aide de la faculté de juger qui repose sur la science de l'esprit, nous parvenions à saisir les valeurs qui règnent dans notre civilisation. Nous n'avons pas besoin, pour autant, de laisser tout cela s'écouler dans notre comportement pratique ; c'est notre faculté de juger et non nos émotions que nous devons régler de façon juste. Or actuellement tout n'est plus qu'une masse confuse et chaotique. Nous ne vivons certes pas dans des régions où la majorité des gens, comme les Indiens dont je vous ai parlé, lèvent les yeux vers les lieux où les prêtres, dans leurs chasubles dorées, sont enveloppés de fumée d'encens.

Non, nous ne faisons pas cela ! Mais nous avons d'autres autels : les journaux et autres médias de ce genre. Et si la fumée qui les enveloppe est plus spirituelle – la fumée de l'encens est évidemment plus matérielle que celle qui entoure les autorités de notre époque –, l'odeur spirituelle qui en émane sent assurément moins bon que le parfum de l'encens !

Voici donc toute cette masse, cette masse chaotique, qui agit avec autorité sur les hommes « qui ne croient plus en aucune autorité ». Mais il est difficile de faire valoir de façon juste l'unique moyen qui pourrait permettre à l'homme d'échapper à ce qui le capture ainsi si facilement. Pour cela, il faut en effet accepter de se lier avec toutes sortes de choses, et

les difficultés que la science de l'esprit rencontre pour pénétrer dans la vie comme elle doit le faire ne sont pas minces.

Car il faut d'abord qu'elle saisisse les différents domaines de la vie. Or on ne peut jamais se consacrer qu'à un domaine après l'autre, et l'action que l'on peut exercer sur les hommes ne peut qu'être lente et progressive. Nous avons par exemple essayé, parce que le karma nous l'a permis, d'élaborer une sorte d'art gestuel que vous connaissez bien ; il en a souvent été question sous le terme d'eurythmie. On peut, bien sûr, penser ce que l'on veut de cette eurythmie, mais la première exigence est qu'elle soit présentée aux hommes de façon digne.

Or voilà qu'il y a quelques jours nous avons dû lire qu'un de nos membres – oui, un de nos membres ! – vient de se produire sur une scène à Munich. Ce personnage long et mince a d'abord récité à sa façon quelques poésies, puis il a disparu en coulisses pour resurgir tout de blanc vêtu et, comme le journal le relate en se moquant, déclamer de nouveau tandis qu'il se livrait à toutes sortes de contorsions en agitant un voile.

Puis il disparut encore une fois et revint dans un costume bleu à galons dorés. Sous un tonnerre d'applaudissements et de rires, il a continué à déclamer ainsi. Tout cela était présenté sous le titre : « Art eurythmique de la récitation ». Ce monsieur est un de nos membres ! Nous avons donc fait en sorte que cette eurythmie que nous aimons tant soit devenue, grâce à un de nos membres, la risée du public. Un des articles paru dans le journal munichois avait pour titre : « Eurythmie... et autres pestes dues à la guerre. »

Vous voyez combien il est difficile de faire passer la science de l'esprit dans la vie, quand ceux qui veulent coopérer n'ont pas compris le juste esprit des choses. Il faut vraiment, chers amis, que nous considérions avec beaucoup, beaucoup plus de

sérieux que ce ne fut le cas jusqu'à présent quelles impulsions doivent animer notre mouvement.

Nous poursuivrons ces réflexions la prochaine fois.

**LES FORCES QUI S'OPPOSENT À L'ESPRIT.
VÉRITÉS FONDAMENTALES DU CHRISTIANISME**

Dixième conférence

16 mai 1916

Comme je vous l'ai souvent rappelé au cours de ces études, il est nécessaire que nous regardions les rapports qui existent, ici et là, entre ce que nous connaissons grâce à la science de l'esprit, et les connaissances que la science contemporaine a tendance à considérer comme les seules valables. On peut penser que le développement spirituel de l'Europe du centre aurait pu prendre, ces derniers siècles, un tout autre cours que celui qu'il a effectivement suivi. Ce n'est pas enfreindre la loi générale du karma, en effet, que de dire : Ceci ou cela s'est produit, mais cela aurait pu tout aussi bien se produire autrement.

Car la loi du karma – et nous en reparlerons encore la prochaine fois – n'exclut absolument pas que la liberté intervienne dans le monde. Ceux qui, dans l'optique de la science de l'esprit, parlent d'un côté du karma et de l'autre de tout ce qui se déroule dans le monde extérieur ne peuvent pas devenir des fatalistes qui s'imaginent que tout ce qui se passe a forcément dû se produire comme s'est fait ce qu'ils ont pu observer au moyen de leurs sens. Un événement extérieur quelconque implique toujours, simultanément, un événement spirituel.

Les deux courants s'accompagnent, et la loi du karma s'applique aux deux, si bien que quelque chose, dans le monde extérieur, pourrait très bien se dérouler autrement que ce qu'il en paraît et que, pourtant, ce qui est nécessaire se produise. Si je fais cette remarque préalable, c'est parce que je voudrais à présent vous montrer que le développement

spirituel de l'Europe médiane, tout au moins en ce qui concerne la connaissance, aurait fort bien pu prendre un cours différent de celui que nous pouvons observer extérieurement.

Dans la plupart des milieux, mes chers amis, on voue une grande admiration à Schiller et à Goethe. Quelques-uns vont jusqu'à vénérer aussi Fichte comme un grand esprit, bien que, le plus souvent, ils ne se donnent même pas la peine d'étudier les idées de base de sa philosophie et se contentent de ce que l'on peut glaner ici ou là sur Fichte sans le comprendre. Mais on n'en vénère pas moins Goethe, Schiller, Fichte, et les autres. Mais on les vénère comme on peut vénérer quelqu'un que l'on ne connaît pas réellement.

Car les temps ne sont pas mûrs pour que l'on découvre Schiller et Goethe dans ce qui fait vraiment leur spécificité et que l'on comprenne ce qui a vécu dans leur esprit. On peut seulement espérer que cette compréhension naîtra de la gravité de notre époque. Certes, l'envie de comprendre Goethe, par exemple, existe déjà. Les gens ont soif de spirituel, au sens le plus large ; mais il s'agit là de la façon dont ceux qui guident au niveau de l'esprit accomplissent leur tâche. Faust est sans doute actuellement un des livres les plus lus !

Mais lorsque ceux qui, à cause des difficultés de l'époque, lisent Faust, réfléchissent un peu à ce qu'ils ont lu, on peut être sûr qu'ils aspirent à ce qu'on leur explique Faust en partant des mondes que le regard spirituel de Goethe contemplait. Or ils sont complètement épouvantés quand on leur sert les théories élaborées par des gens dont, apparemment, c'est le métier de réfléchir sur Goethe.

Nous avons par exemple de fameux philosophes comme Kohler [{80}](#) et Eucken [{81}](#). Mais ces mêmes gens qui reculent d'épouvante devant les élucubrations kohlériennes ou euckéniennes tendraient certainement l'oreille, par contre, à

ce que la science de l'esprit peut dire sur Goethe et sur les mondes où il a puisé son inspiration, si seulement ils avaient l'occasion de l'entendre !

L'évolution de l'esprit au dix-neuvième siècle aurait pu prendre un tout autre cours si l'on avait tant soi peu assimilé ce qui constitua le fondement de la conception de Goethe, de Schiller et de ceux qui, autour d'eux, partagèrent leur mode de connaissance. Mais les choses ont pris une autre tournure. Entrez aujourd'hui dans une librairie – je vous raconte un fait authentique –, demandez les œuvres scientifiques de Goethe, et l'apprenti vendeur vous recommandera d'acheter plutôt Bölsche {82}, car Goethe est aujourd'hui obsolète !

Pourquoi les choses ont-elles tourné autrement qu'elles n'auraient dû le faire si les germes qui sommeillaient à la grande époque de la connaissance classique, au tournant des dix-huitième et dix-neuvième siècles, s'étaient développés de façon vivante ? Ces germes auraient pu conduire tout droit à la science de l'esprit. C'est ce que je montrerai dans l'ouvrage qui va bientôt paraître sous le titre A propos de l'énigme de l'homme {83}. Pourquoi ce qui vit en germe dans la conception de Goethe et Schiller n'a-t-il pas été reçu par l'humanité ?

C'est parce qu'on en a peur ! Aujourd'hui, en effet, il est commode d'accumuler des connaissances ; il suffit de se bourrer le crâne, comme on dit, pour ensuite bourrer éventuellement celui des autres, car c'est ainsi que l'on devient une « autorité » ! Or la science de l'esprit exige assurément que l'on pense de façon plus intense et plus profonde que la plupart des savants d'aujourd'hui ne sont prêts à le faire. Ce qui les retient, en réalité, c'est la peur de devoir apprendre quelque chose.

Le vrai motif de leur réticence, c'est cette peur qu'ils éprouvent devant des concepts et des idées plus difficiles que

ceux auxquels ils se sont accoutumés. Et la façon dont on vénère Goethe et Schiller à notre époque contribue moins à éclairer ce qu'ils ont apporté à l'humanité qu'à le couvrir d'un voile de fumée. Pourquoi ? Parce que la façon de penser qui s'est répandue refuse précisément de pénétrer dans ce qui doit être compris grâce à l'esprit qu'avaient ces deux personnalités. Cet état d'esprit était déjà là, en fait, à l'époque de Goethe et Schiller, cette grande époque où l'esprit de Goethe régnait à Iéna et où Schiller, Fichte, Schlegel, Schelling y enseignaient.

Ce que ces grands esprits avaient à dire à propos de maints détails de l'existence est bien entendu toujours à replacer dans un certain contexte. Il faut le comprendre à partir de ce contexte et à partir de l'esprit même de leur être. Or, s'il nous reste encore aujourd'hui quelque chose de Goethe, Schiller, Fichte, Schlegel, etc., c'est – hélas ! – grâce à la victoire de tous ceux qui partageaient les idées de ce contemporain de Goethe qui s'est risqué, dans un des pires pamphlets qui soient, à présenter les adeptes de Goethe, Schiller, Fichte ou Schlegel comme des bouffons rêveurs et malfaisants.

Il est toujours possible, n'est-ce pas, de tourner en ridicule ce qui émane d'une recherche sérieuse de la vérité. Bien des choses qui apparaissent ici ou là comme une recherche sérieuse de la vérité ne sont, certes, pas exempts de défauts. Et celui qui recherche ces défauts, justement, pour jeter la suspicion sur la démarche de connaissance en question est certain de trouver un vaste public. L'homme – je veux parler de Kotzebue {84} – a été oublié, mais les kotzebuseries encombrant toujours notre vie culturelle.

Dans les œuvres de Schlegel, Fichte, Goethe ou Schiller, on peut trouver toutes sortes d'idées qui annoncent déjà notre science de l'esprit. Mais on peut aussi, en sortant certains

passages de leur contexte, présenter ces grands esprits comme des bouffons et faire croire qu'ils ont dit des sottises pour nuire au progrès humain, ou plutôt à ce que la mentalité petite-bourgeoise, qui ne veut s'en tenir qu'à la réalité sensible, se représente comme le progrès humain.

Nous allons essayer de nous souvenir un peu de ce Kotzebue oublié. Il a écrit une sorte de pièce dans laquelle il montre un étudiant qui rentre dans sa famille de petits-bourgeois – je ne veux rien dire par là de négatif – après s'être imprégné, à Iéna, des idées calamiteuses de Goethe, Schiller, Fichte et Schlegel. Il est présenté comme un doux dingue, et même un « âne hyperboréen ».

Le pamphlet s'intitule en effet : l'Ane hyperboréen ou la culture moderne. Il est précisé, je le répète, que l'âne en question, Karl von Berg, a été l'élève de Goethe, Schiller, Fichte, Schlegel... à la grande époque de l'esprit nouveau. C'est tout d'abord sa mère qui l'accueille. Avec tout ce qui lui est venu aux oreilles, elle a bien peur qu'à force de fréquenter un tel milieu son fiston ne soit devenu un peu mécréant. Voici comment se passent les retrouvailles de Madame von Berg et de son fils Karl :

« La mère : Enfin je puis te serrer sur mon cœur de mère ! (Elle le prend dans ses bras.) Dieu soit loué, te revoilà ! Mon espoir, ma fierté, mon tout ! Es-tu encore celui que tu étais ? O oui, bien sûr ! Que tu aies beaucoup ou peu appris, ta mère inquiète aimerait mieux te revoir pieux que savant. Tu m'as quitté vertueux et me reviens vertueux, n'est-ce pas ?

Karl : Mère chérie, il n'est d'autre vertu que la conséquence.

La mère : Que veux-tu dire ? Le pire vaurien pourrait donc être vertueux ?

Karl : Oui, s'il agit de façon conséquente.

La mère : Hélas ! Que dis-tu ? As-tu encore de la religion, Karl ?

Karl : La religion n'est souvent qu'un supplément, et même un succédané de la culture. »

L'escroquerie littéraire va si loin que tout ce que dit Karl est tiré, mot pour mot, des écrits des auteurs que j'ai cités, hors du contexte bien entendu.

« La mère : Rien de plus ?

Karl : Au meilleur sens du terme, la religion ne peut être qu'un fruit de la liberté. » – Pensez donc, une si belle parole !

—

« La mère : Je ne puis là-dessus en débattre avec toi. Mais rassure-moi ; on m'en a tant dit sur tous ces systèmes à la mode. (Elle lui pose la main sur l'épaule et le regarde avec anxiété.) Karl ! Tu crois en Dieu au moins ?

Karl : Je suis Dieu ! »

La présence de Dieu dans notre poitrine.

« La mère : Malheur à moi ! Il est comme ce pauvre Wezel de Sondershausen ! »

Le Wezel en question est un poète qui a perdu la raison.

« Karl : Un homme bon devient de plus en plus Dieu. Devenir Dieu, être homme, s'édifier, c'est la même chose. »

Là encore cité mot pour mot, mais hors du contexte !

« La mère : Qu'est ceci ? Je craignais qu'il ne croie à aucun Dieu, et voilà qu'il en révère des millions !

Karl : Chaque individu infini est Dieu ; il existe donc autant de dieux que d'idéaux.

La mère : Son christianisme s'est envolé !

Karl : L'idéal scientifique du christianisme est un trait du divin avec une infinité de variations.

La mère : Parles-tu d'un rondo ?

Karl : Dieu n'est pas qu'une pensée ; il est aussi une chose, comme toutes les pensées qui ne sont pas une pure invention.

La mère : Mais quelle est donc ta religion ?

Karl : C'est le souhait tout naturel, et même quasi inéluctable, d'unir en soi toutes les religions.

La mère : Toutes ?

Karl : Oui, toutes.

La mère : Je ne puis te répondre, mais parle, je t'en prie, avec notre pasteur, c'est un homme tout à fait raisonnable.

Karl : Je n'en ai aucune envie. La religion est au moins aussi vaste que la nature. Le prêtre le plus parfait n'en possède que des fragments. »

Je cite textuellement !

« La mère : Il la possède tout entière, je t'assure.

Karl : De toute façon, je suis prêtre moi-même.

La mère (surprise) : A la fois Dieu et prêtre ?

Karl : L'homme véritable, comme l'artiste véritable, a pour religion son idéal. Celui qui fait de ce service divin le but et l'affaire de sa vie est prêtre, c'est pourquoi je suis prêtre,

moi aussi.

La mère : Mon pauvre petit, que vas-tu devenir dans ce monde et dans l'autre ?

Karl : Les novateurs parlent toujours de ce monde et de l'autre, comme s'il y avait plus d'un monde !

La mère : Malheur à toi ! Tu es dans les griffes de Satan ! »

Vous voyez que ce pasteur protestant de Hambourg qui écrivit à l'un de nos membres que j'étais Satan n'est pas resté seul !

« Karl : Satan est une trouvaille allemande. Le Satan allemand est en effet plus satanique que celui des Italiens ou des Anglais. Mais s'il a la faveur des poètes et des philosophes allemands, il doit bien avoir aussi ses bons côtés.

La mère : Satan, de bons côtés ? !

Karl : Ce qui me gêne, dans la mythologie chrétienne, c'est qu'il y manque la famille des Satans.

La mère : Ah ! mon Dieu ! N'avons-nous pas assez d'un seul Satan ?

Karl : Mère, je t'en prie, épargne-moi ce genre d'élégies aussi héroïques que pitoyables. Ce sont les sentiments de l'état lamentable à l'idée de la stupidité des conditions qui vont de la platitude à la folie.

La mère : Quelle chance que je ne comprenne pas tes insultes !

Karl : Vous voulez m'empêcher d'avancer, mais c'est en vain. Celui qui s'efforce d'intervenir dans la marche de l'esprit humain...

La mère : Intervenir ? dans une marche ? qu'est-ce à

dire ?

Karl : Il doit continuer à marcher, sinon il n'est pas mieux loti qu'un chien sur un tournebroche qui ne veut pas avancer les pattes !

La mère : Ah ! je t'en prie mets les pattes en arrière ! Le désordre de ton esprit te conduira un jour au désespoir et au suicide !

Karl : Bien souvent, le suicide n'est qu'un événement, et non pas un acte. »

Là encore, hors du contexte !

« La mère : Oh ! ce serait pour moi un horrible événement !

Karl : S'il s'agissait d'un acte, on ne pourrait alors parler de justice, mais seulement de convenance.

La mère : Ni juste, ni convenable.

Karl : Vous vous trompez, il n'est jamais injuste de mourir volontairement. Il est souvent inconvenant, par contre, de vivre plus longtemps.

La mère : Mais que ne faut-il pas entendre ! Hélas ! Comme mes espoirs sont déçus !

Karl : Rassurez-vous, mère, vous penserez bientôt comme moi.

La mère (horrifiée) : Jamais !

Karl : Vous croyez peut-être, comme Rousseau, que la liberté d'esprit convient moins bien aux femmes qu'aux hommes ?

La mère : Pas plus à vous qu'à nous.

Karl : Mais ce n'est encore qu'une des platitudes de Rousseau.

La mère : Quel effronté ! Comment oses-tu parler ainsi de Rousseau ? Grand Dieu ! Si tu n'étais qu'effronté ! Je te quitte accablée. Je ne suis qu'une femme et ne puis que t'opposer mon sentiment. L'oncle, lui, pourra te parler en homme (elle sort).

Karl (seul) : Les gens ordinaires pensent que les autres sont des humains, mais ils les traitent comme des choses, car ils ne peuvent même pas imaginer qu'ils soient différents d'eux. »

Passons à la scène suivante. Karl rencontre son oncle, le baron.

« Karl : L'homme est une bête féroce sérieuse.

Le baron : Une bête ? N'as-tu pas honte ? Trop d'études et de solitude t'ont tourné la tête. Je vais te trouver de la compagnie.

Karl : Les sociétés allemandes sont sérieuses, les comédies et les satires allemandes sont sérieuses, la critique, la littérature allemande sont sérieuses...

Le baron : Il y a pourtant aussi des fous parmi les Allemands.

Karl : La folie est la totale absurdité d'une tendance, le manque absolu d'esprit historique.

Le baron : Écoute-moi, cher neveu, laisse toutes ces foutaises et parlons sérieusement, j'ai un projet pour toi.

Karl : Un projet est le germe subjectif d'un objet en devenir.

Le baron : Qu'importe. Il faut que tu aies une existence.

Karl : Rien n'est plus prétentieux que d'exister, surtout d'exister par soi-même. »

C'est la grande question de l'existence, n'est-ce pas ?

« *Le baron : Diable ! Et moi donc, comment est-ce que j'existe ?*

Karl : Vous ? Mais vous n'existez pas !

Le baron (choqué) : Vraiment ?

Karl : La plupart des gens ne sont que des prétendants à l'existence, mais bien peu existent.

Le baron : Ciel ! Tu es fou ou alors tu délires.

Karl : La folie ne se distingue du délire que parce qu'elle est aussi arbitraire que la bêtise. »

Encore un petit passage. Cette scène entre Karl et Malchen :

« *Karl se précipite vers Malchen et la sert violemment dans ses bras.*

Karl : O mon Amélie !

Malchen : Doucement, mon cousin ! Vous m'étouffez.

Karl : La nature a doté l'homme d'un enthousiasme un peu rustre qui peut aisément devenir divin jusqu'à en être brutal (il veut la serrer encore contre lui).

Malchen (effarouchée) : Ne sois pas si violent, Karl !

Karl (la regarde en riant) : C'est tout de même drôle d'être une fille innocente.

Malchen (surprise) : Comment cela, drôle ?

Karl : Il faut bien que les femmes soient prudes, puisque les hommes sont assez sentimentaux, bêtes et méchants pour exiger qu'elles restent vierges et incultes.

Malchen : Vous ne voulez pas que je reste innocente ?

Karl : Une jeune fille en fleur est le symbole le plus excitant de la bonne volonté la plus pure.

Malchen : Voilà un bien curieux compliment !

Karl : Nous allons nous marier.

Malchen : Peut-être.

Karl : Les femmes n'ont aucun sens pour l'art, pas plus que pour la science et l'abstraction. L'art de leur sexe serait plutôt malice espiègle, froideur naïve et dureté moqueuse.

Malchen : Voilà qui est flatteur !

Karl : Je suis pourtant prêt à tenter l'expérience.

Malchen : Une expérience ? C'est du joli...

Karl : La plupart des mariages ne sont que des concubinages, des tentatives provisoires vers un vrai mariage.

Malchen : Monsieur mon cousin, j'espère ne pas vous comprendre.

Karl : Nous pourrions aussi, à la rigueur ; faire un essai en plus grand, par exemple un mariage à quatre.

Malchen : (quasi muette d'ébahissement) Quoi donc ?

Karl : Je ne vois vraiment rien à reprocher, au fond, à un mariage à quatre. »

Tout est sorti de son contexte !

« Malchen : Ainsi vous seriez prêt à partager votre bien-aimée ?

Karl : Je m'efforcerai de la posséder comme si je ne la possédais pas.

Malchen : Quelle agréable perspective !

Karl : N'est-ce pas le devoir du véritable cynique ? »

Encore un bref passage. Le prince s'entretient à son tour avec Karl.

« Le prince : J'aime l'histoire.

Karl : Le style historique se distingue par une droiture sans failles, un empressement sublime et une formidable gaieté.

Le prince : Que d'emphase ! Vous avez sans doute déjà exercé une fonction officielle !

Karl : Si seulement ceux qui décrètent les lois, exercent le pouvoir et jugent les autres n'agissaient pas avec autant d'arbitraire...

Le prince : Que faudrait-il donc faire contre cela ?

Karl : Le droit dont ils disposent ne leur est-il pas accordé par le pouvoir constitutionnel ?

Le prince : Cela se peut.

Karl : Ce pouvoir devrait donc recevoir un veto...

Le prince : Je vois où vous voulez en venir, et je vous conseille de ne pas vous occuper des affaires de l'État ; en tout cas pas chez moi où règnent la paix et la moralité.

Karl : La moralité ? J'ai peine à vous croire. Car le premier signe de la moralité est de s'opposer à toute légalité positive et à tout bon droit conventionnel.

Le prince : Voilà, ce me semble, de ces nouveaux principes qui cherchent à tout détruire ! »

L'esprit qui s'est élevé contre ce qui venait, à l'époque du grand essor spirituel, a bien existé, même si la critique n'est pas restée aussi sévère. Mais il faut à présent que se développent les germes qui furent semés à l'époque. Or ils ne

le feront que si les hommes se libèrent de la peur – engendrée par la paresse et la platitude – qu'ils éprouvent devant les réalités spirituelles auxquelles la science de l'esprit peut ouvrir l'accès.

Pour cela, il faudra d'abord que l'on reconnaisse combien il est nécessaire, dans la vie, d'être vrai, d'être tout à fait vrai, je l'ai souvent dit, et d'avoir le courage de tirer les conséquences de ce que l'on reconnaît pour vrai. La vérité ne se trouve pas seulement dans la façon dont on affirme certaines choses. La vérité ou le mensonge résident déjà dans la façon dont on se sert des mots.

On peut s'en rendre compte en considérant par exemple l'opposition qui vient aujourd'hui du monde extérieur dans le domaine où l'on devrait être amené à saisir le christianisme et le Mystère du Golgotha comme ils doivent l'être à notre époque pour que l'homme puisse aussi concilier avec la grandeur de la connaissance moderne ce qu'il peut ressentir à propos de ce Mystère. On peut dire que ce qui met certaines personnes le plus en rage, c'est d'entendre comment la science de l'esprit parle de l'apparition du Christ Jésus sur la Terre.

Pour comprendre cette apparition, nous avons dû faire appel à trois mondes {85}. Nous avons d'abord le premier Jésus, celui qui porte en lui l'individualité du grand Zarathoustra. Il grandit jusqu'à l'âge de douze ans, puis il quitte son corps et passe dans le corps de l'autre enfant Jésus. Comme je l'ai expliqué, ce second Jésus a été formé par une âme qui n'avait encore jamais pris part à l'évolution de la Terre, et qui était restée en quelque sorte dans la substance de l'âme humaine de la Terre dont une partie était descendue dans les corps humains tandis que cette autre restait dans les hauteurs.

Cette partie n'est finalement descendue que dans le corps

du second enfant Jésus, lequel naquit d'une seconde Marie. J'ai attiré votre attention sur le fait que cet enfant a su parler dès sa naissance – ce que l'homme d'aujourd'hui ne peut pas faire – et a dit ce qu'il était. Ce second enfant continua de grandir avec l'âme de Zarathoustra jusqu'à ce qu'il eût trente ans. C'est alors que l'individualité du Christ s'y incarna et vécut alors trois ans dans ce corps préparé par l'esprit du grand Zarathoustra et par cette âme qui n'avait pas encore pris part à l'évolution terrestre, mais était restée en arrière en ces temps où la Terre n'était pas encore matérialisée.

Nous avons donc dû faire appel à trois mondes pour comprendre cette immense figure, la plus haute entité, et le plus grand événement de l'évolution de l'humanité : les mondes spirituels les plus élevés, ceux d'où le Christ est descendu, le monde qui existait avant qu'il n'y ait une Terre, et le monde à travers lequel les hommes se sont développés, celui de Zarathoustra, qui est une incarnation exceptionnelle certes, mais qui fait tout de même partie des incarnations humaines normales.

Les gens que ces idées mettent en rage ont peur d'avoir à comprendre ce genre de choses. J'ai parlé de cela dans un article qui paraît actuellement sous le titre : La tâche de la science de l'esprit et son bâtiment à Dornach. Ces gens prétendent que ces idées ne sont pas compatibles avec le christianisme, et ils mettent à la place leurs propres croyances. Or ils devraient être contents quand on leur dit : Ce que vous croyez, nous le croyons aussi, mais nous croyons simplement quelque chose de plus ! Mais cela ne leur plaît pas. Ils ne permettent à personne de savoir autre chose que ce qu'ils pensent savoir. Ce qui importe aux gens, en fait, ce n'est pas de connaître la vérité, mais c'est d'exercer un pouvoir. Ils ne veulent pas admettre que l'on puisse présenter le Christ dans

sa plus grande gloire si, pour parvenir à une vision de cette gloire, il faut apprendre des choses qui leur sont désagréables.

C'est ainsi que certaines personnes, pas seulement des gens qui se considèrent comme des chrétiens, mais des représentants officiels du christianisme, des prêtres, des pasteurs, s'insurgent contre ce que la science de l'esprit dit du Christ. Mais il y a encore un autre aspect à considérer. Il existe aujourd'hui des gens qui prétendent pouvoir devenir des pasteurs chrétiens sans qu'il soit pour autant nécessaire pour eux de penser que le Christ – ou plutôt Jésus, comme ils disent – a pénétré dans l'évolution de l'humanité autrement que n'importe quel être humain.

Pour de nombreux prêtres ou pasteurs, il n'est en effet pas nécessaire de concevoir que Jésus ait pu naître d'une façon particulière. Ils voient en lui une sorte de Socrate supérieur, un des hommes les plus élevés et les plus purs qui soient, peut-être même le plus pur, mais un homme. Certains théologiens célèbres parlent de la Résurrection en disant : Quel que soit ce qui s'est passé dans le jardin de Gethsémani, la croyance en la Résurrection vient de là, et c'est à cette croyance qu'il faut s'en tenir !

Il y a plusieurs années, dans le cadre de la société Giordano Bruno, j'avais signalé à quel point il était bizarre de penser : en fin de compte, ce qui a bien pu se passer dans le jardin de Gethsémani ne nous intéresse pas ; nous devons seulement croire que la Résurrection a eu lieu là-bas. J'avais souligné l'aspect paradoxal et pour le moins étrange de cette façon de penser, parce que c'est celle que l'on trouve dans l'Essence du christianisme d'Adolf von Harnack {86}.

Le président de la société Giordano Bruno, un professeur, était alors venu vers moi pour me dire : « Mais jamais Harnack n'a pu dire une chose pareille ! Ce serait comme ces

catholiques qui affirment que, quel que soit le bout de chiffon qui est exposé à Trêves, puisqu'on prétend que c'est la tunique du Christ, nous y croyons dur comme fer ! Non, cela ne peut pas être dans l'Essence du christianisme ! » Or cela s'y trouve effectivement. Notre homme avait peut-être lu l'Essence du christianisme, mais il était passé à côté de ce que le livre contient.

Quand on observe les hommes et la manière dont ils se comportent vis-à-vis du spirituel, voilà pourtant les expériences que l'on fait. Il y aura toujours des gens pour traiter nos idées d'abstractions. Nous voulons un Jésus tout simple, diront-ils, et tu nous proposes trois Jésus ! L'« homme simple » de Nazareth est devenu un objet de prédilection pour les théologiens éclairés. Or il faut nous poser la question : Peut-on vraiment appeler chrétiens ceux qui s'insurgent contre le fait de comprendre le Christ tel qu'il doit en réalité être compris à notre époque ?

Imaginons par exemple que quelqu'un vienne dire : Croire en un Jésus qui serait la réincarnation de Zarathoustra, croire en un autre Jésus qui aurait pris en lui la substance d'âme de l'humanité avant qu'elle ne soit descendue sur la Terre, croire tout cela contredit les convictions que ma conception du monde m'a permis de me forger jusqu'à maintenant. Mais il y a tout de même une chose à laquelle, toujours d'après ma conception du monde, je tiens, c'est le fait que l'être qui a vécu en Jésus n'est pas entré dans le monde comme les autres hommes, mais d'une façon suprasensible. Il a parlé dès sa naissance, ce que les autres hommes ne font pas, et il a même prédit qu'il ne mourrait pas comme meurent les autres hommes.

Imaginons donc que quelqu'un affirme croire cela. Nous dirions alors : Le christianisme s'est divisé et a donné lieu à

toutes sortes de courants et de conceptions du monde, et celui qui parle de la sorte n'a retenu du christianisme que ce qui figure dans l'Evangile de Luc à propos de l'enfant Jésus qui descend de la lignée de Nathan. Supposons maintenant que l'on trouve cela dans un document religieux. Nous dirons alors que la croyance de notre homme a subi l'influence d'une tradition devenue confuse et que cette tradition ne peut redevenir claire qu'à la lumière de la connaissance du second enfant Jésus telle que la science de l'esprit nous l'apporte. Je voudrais à présent vous lire un document de ce genre, qui parle de Jésus, et je vous prie de juger vous-mêmes de la valeur qu'il pourrait avoir :

« Récit de la miséricorde de ton Seigneur envers son serviteur Zacharie ».

Vous connaissez la figure de Zacharie d'après la Bible.

« Un jour il invoqua son Seigneur d'une invocation secrète,

Et dit : Seigneur, mes os languissants se dérobent sous moi, et ma tête s'allume de la flamme de la calvitie.

Je n'ai jamais été malheureux dans les vœux que je t'ai adressés.

Je crains que mes neveux n'hésitent d'en faire après moi. Ma femme est stérile. Donne-moi un héritier qui vienne de toi, qui hérite de moi,

Qui hérite de la famille de Jacob, et fais, ô Seigneur ! qu'il te soit agréable.

L'ange dit : O Zacharie ! nous t'annonçons un fils. Son nom sera Iahia.

Avant lui, personne n'a porté ce nom.

Zacharie dit : Seigneur ! comment aurai-je un fils ? Mon épouse est stérile, et moi je suis arrivé à l'âge de décrépitude.

Il en sera ainsi. Ton Seigneur a dit : Ceci est plus facile pour moi. Je t'ai créé quand tu n'étais rien.

Seigneur, donne-moi un signe pour garant de ta promesse. Ton signe sera celui-ci : Tu ne parleras pas aux hommes pendant trois nuits, quoique bien portant. »

C'est exactement comme dans la Bible !

« Zacharie s'avança du sanctuaire vers le peuple, et lui faisait signe de louer Dieu matin et soir. » Il lui fit signe parce qu'il ne pouvait pas parler. « Et nous répondîmes : »

Nous, c'est-à-dire les croyants :

« Ô Iahia ! prends ce livre avec une résolution ferme. Nous avons donné à Iahia la sagesse quand il n'était qu'un enfant,

Ainsi que la tendresse et la candeur. Il était pieux et bon envers ses parents. Il n'était point violent ni rebelle.

Que la paix soit sur lui au jour où il naquit, et au jour où il mourra, et au jour où il sera ressuscité ! »

On nous parle donc de Jean. Et puis cela continue ainsi :

« Parle dans le Coran de Marie, comme elle se retira de sa famille et alla du côté de l'est du temple.

Elle se couvrit d'un voile qui la déroba à leurs regards.

Nous envoyâmes vers elle notre esprit. Il prit devant elle la forme d'un homme, d'une figure parfaite. »

Comme dans la Bible ! N'est-ce pas un document étonnant ?

« Elle lui dit : Je cherche auprès du Miséricordieux un refuge pour toi. Si tu le crains...

Il répondit : Je suis l'envoyé de ton Seigneur, chargé de te donner un fils saint.

Comment, répondit-elle, aurai-je un fils ? Nul homme ne s'est approché de moi, et je ne suis point une dissolue.

Il répondit : Il en sera ainsi : ton Seigneur a dit : Ceci est facile pour moi. Il sera notre signe devant les hommes, et la preuve de notre miséricorde. L'arrêt est fixé.

Elle devint grosse de l'enfant, et se retira dans un endroit éloigné. »

Vous avez ici la conception spirituelle de Jésus.

« Les douleurs de l'enfantement la surprirent auprès d'un tronc de palmier. Plût à Dieu, s'écria-t-elle, que je fusse morte avant que je fusse oubliée d'un oubli éternel !

Quelqu'un lui cria de dessous elle : Ne t'afflige point. Ton Seigneur a fait couler un ruisseau à tes pieds.

Secoue le tronc du palmier, des dattes mûres tomberont vers toi.

Mange et bois, et console-toi ; et si tu vois un homme,

Dis-lui : J'ai voué un jeûne au Miséricordieux ; aujourd'hui, je ne parlerai à aucun homme.

Elle alla chez sa famille, portant l'enfant dans ses bras. On

lui dit : Ô Marie ! tu as fait une chose étrange !

Ô sœur d'Aaron ! ton père n'était pas un homme méprisable, ni ta mère une femme suspecte.

Marie leur fit signe d'interroger l'enfant : Comment, dirent-ils, parlerons-nous à un enfant au berceau ?

{Il (Jésus) dit :} Je suis le serviteur de Dieu ; il m'a donné le Livre et m'a constitué prophète.

Il a voulu que je sois béni partout où je me trouve et il m'a recommandé de faire la prière et l'aumône tant que je vivrai ;

D'être pieux envers ma mère ; il ne permettra pas que je sois rebelle et abject.

La paix sera sur moi au jour où je naquis et au jour où je mourrai, et au jour où je serai ressuscité. »

Vous voyez, je vous en ai parlé : il disait des choses que seule sa mère pouvait comprendre. Et ce livre dit encore :

« Ce fut Jésus fils de Marie, pour parler la parole de la vérité, celui qui est le sujet de doutes d'un grand nombre.

Dieu ne peut pas avoir d'enfants. Loïn de sa gloire ce blasphème ! Quand il décide d'une chose, il dit : Sois, et elle est.

Dieu est mon Seigneur et le vôtre. Adorez-le. C'est la voie droite.

Les conciliabules diffèrent d'avis entre eux. Malheur à ceux qui ne croient pas, à cause de la comparution du grand jour.

Fais-leur entendre, fais-leur voir le jour où ils viendront devant nous. Aujourd'hui, les méchants sont dans un égarement manifeste. »

Vous voyez que ce document parle bien de Jésus, mais il n'en saisit qu'une seule des deux figures. Ne peut-on pas dire, en entendant ce texte, que celui qui croit cela croit finalement davantage que plus d'un qui, à notre époque, non seulement se considèrent comme des chrétiens, mais font même profession d'enseigner le christianisme ? Celui qui croit à ce qui est écrit dans ce document n'est-il pas plus proche du christianisme que beaucoup de ceux qui, de nos jours, prétendent enseigner le christianisme ? Or ne pensez pas que ce que je viens de vous lire exprime la foi d'une poignée de gens, une petite secte quelconque ; ce que je vous ai lu, c'est la 19e sourate du Coran [{87}](#) !

Elle contient ce que tout bon musulman croit à propos de Jésus. Ceci nous prouve que ce que nombre de ceux qui se considèrent comme des chrétiens savent et croient à propos du christianisme ne serait même pas suffisant pour qu'ils méritent d'être appelés des Turcs. Il faut regarder la vérité en face ! Celui qui ne peut pas croire que la naissance de Jésus n'est compréhensible qu'à partir de l'esprit n'est même pas musulman, encore moins chrétien, et il ment s'il se dit chrétien. Il devrait savoir que la foi d'un musulman est plus proche du christianisme que la sienne.

Je pense qu'il s'agit de choses sérieuses, et même très sérieuses, et qu'il incombe à tous ceux qui se consacrent à la science de l'esprit de les regarder dans un esprit de vérité. Car il n'y a pas seulement mensonge quand on perçoit une contrevérité dans ce que quelqu'un dit, mais aussi quand on attribue à une chose – ou à soi-même – un nom par lequel on introduit des représentations fausses dans l'enchaînement de l'évolution historique. Nous ne devons pas seulement être sincères lorsque nous affirmons quelque chose ; nous devons l'être avec toute notre personnalité, avec tout notre être.

On voit que, bien souvent, ceux qui contestent le fait que la science de l'esprit soit chrétienne n'auraient même pas le droit, en réalité, de se dire musulmans ! D'un autre côté, ce qui partout s'oppose à la science de l'esprit, c'est le manque de connaissances, c'est que les gens disposent d'un savoir vraiment insuffisant. Prenons encore un exemple. Nous disons, comme vous le savez, que notre Terre s'est développée à partir de l'ancienne existence lunaire. Sur cette ancienne Lune, ce qu'on appelle aujourd'hui le règne minéral n'existait pas encore. Il ne s'est cristallisé que progressivement.

L'homme porte en lui les règnes animal et végétal, mais aussi le règne minéral. Vous portez tous en vous, dans votre organisme, le règne minéral, sinon vous ne seriez pas visibles sur le plan physique. Dirigeons notre regard en arrière, jusqu'à l'ancienne époque lunaire. Il faut alors nous représenter le prédécesseur de l'homme tel qu'il était avant d'être pénétré d'un règne minéral. Vous pouvez lire dans ma Science de l'occulte à quoi cet ancien monde lunaire ressemblait avant que le minéral n'existât. Tout était encore fait de substance molle, quasi liquide, et ce qui avait été extrait de l'eau y flottait encore.

Il faudrait donc supposer que ce qui s'est développé sur l'ancienne Lune – j'ai montré dans d'autres conférences comment les organes de notre tête sont issus de cette phase de l'évolution – a dû le faire de telle façon que tout devait flotter en quelque sorte dans l'eau. Il faut donc penser que, sur l'ancienne Lune, l'homme avait un mode de perception différent. Le reste de son corps, comme nous l'avons vu, n'était pas encore développé et pendait simplement comme une sorte d'appendice de ce cerveau qui se mouvait en nageant dans l'eau.

Sur l'ancienne Lune, on pouvait encore entendre les

sonorités, les vibrations de la musique des sphères. Comment se représenter cela ? Dehors, il y a des sonorités. Celles-ci se propagent dans l'eau de l'ancienne Lune, se transforment à travers un appareil qui est l'ancêtre de notre larynx, jusqu'à venir faire vibrer cet ancien cerveau lunaire qui baignait dans l'eau. Représentez-vous la musique du monde vibrant dans l'océan universel, se transmuant en images, en imaginations, à travers l'appareil qui, depuis, est devenu notre larynx, et revivant dans la conscience lunaire en images semblables à des rêves.

Si cela s'est vraiment passé ainsi sur l'ancienne Lune, on devrait encore en voir quelque chose aujourd'hui. En regardant l'homme, on devrait voir qu'il s'est développé à partir de ce genre de choses. Est-ce que l'homme nous montre encore cela ? A présent, n'est-ce pas, la musique des sphères s'est tue. L'organe qui, sur l'ancienne Lune, vibrait dans la musique des sphères, est devenu le larynx entouré des poumons. Notre cerveau est à présent enfermé dans un crâne dur.

Peut-on tout de même encore y déceler quelque indication de ce qu'il était sur l'ancienne Lune lorsqu'il nageait dans l'eau ? Je me contenterai d'esquisser quelques idées essentielles. Ce qu'on nous apprend d'habitude, à propos du cerveau, n'attire pas suffisamment notre attention sur ce qui est vraiment important. Et pourtant, les gens pourraient par exemple réfléchir – certains l'ont fait, c'est vrai, je ne voudrais offenser personne – au fait que le cerveau humain pèse environ 1 350 grammes... Or si l'on soupèse un tel poids dans sa main, on sent déjà quelque chose !

Il y a donc un poids de 1 350 grammes dans notre tête, et ce poids appuie sur les artères et les veines qui alimentent notre cerveau. Il est clair, chers amis, que ces vaisseaux

sanguins seraient complètement écrasés par un poids de 1 350 grammes. Je vous assure que si vous posiez un tel poids sur ces vaisseaux, ils ne resteraient pas longtemps intacts ! Or à l'intérieur de nos têtes ils se portent à merveille. Pourquoi donc ? Parce qu'ils ne subissent pas cette pression de 1 350 grammes ! Vous vous souvenez peut-être avoir lu autrefois dans un quelconque livre de physique qu'un vieux savant s'est écrié un jour dans son bain : Eurêka ! J'ai trouvé ! lorsqu'il s'est aperçu qu'un corps plongé dans l'eau s'en trouve allégé.

Tout corps plongé dans un liquide ou dans un gaz reçoit en effet une poussée vers le haut qui est égale au poids du liquide ou du gaz déplacé. S'il n'en était pas ainsi, jamais un ballon gonflé de gaz léger ne pourrait s'élever dans les airs. Son poids diminue du poids de l'air qu'il déplace. De même, un corps solide plongé dans l'eau reçoit une poussée de bas en haut égale au poids de l'eau qu'il déplace. Or le cerveau flotte dans le liquide céphalo-rachidien ! Non seulement le cerveau est enfermé dans la boîte crânienne, mais en plus il flotte dans le liquide céphalo-rachidien qui emplit aussi le canal de la colonne vertébrale.

Et du fait qu'il flotte ainsi dans l'eau, le cerveau est allégé de telle sorte qu'il ne pèse plus, finalement, que 20 grammes. Le poids du volume d'eau équivalent au volume du cerveau est en effet de 1 350 grammes moins 20 grammes. Le cerveau flotte dans l'eau : il est toujours, aujourd'hui, dans la même situation que sur l'ancienne Lune ! Il imite encore, dans la tête, la forme qu'il avait autrefois. Il s'est seulement transformé en s'enveloppant du reste de l'organisation humaine qui, elle, est issue des lois terrestres.

Même la communication avec le monde extérieur est encore là ! Lorsque nous inspirons, notre diaphragme s'abaisse, et appuie sur le système veineux et sur le système

ganglionnaire, si bien que l'eau qui est accumulée dans le canal de la moelle épinière monte et comprime légèrement le cerveau. Quand nous inspirons, l'eau du canal rachidien monte comprimer le cerveau. Quand nous expirons, c'est l'inverse qui se produit : le diaphragme se soulève, et l'eau redescend de la tête dans le canal rachidien, jusqu'au bas du dos.

Vous voyez que nous sommes toujours, aujourd'hui comme autrefois, en relation avec le mouvement ondulatoire du monde extérieur. Chaque fois que nous expirons, le liquide céphalo-rachidien descend, chaque fois que nous inspirons, il remonte ; une succession de chutes et d'ascensions de l'eau dans laquelle baigne notre cerveau. Vous avez là le processus complexe grâce auquel l'homme a progressé par rapport à ce qu'il était sur l'ancienne Lune.

L'homme muni d'organes mécaniques est capable de ne plus seulement avoir des imaginations : il peut penser. Ce qui se déroule en nous continuellement est refoulé dans le subconscient. Nous avons sans cesse des imaginations, en effet, mais elles sont recouvertes par nos représentations conscientes, de la même façon qu'une forte lumière prend le dessus sur une faible. Les imaginations sont constamment là ; elles sont toujours en relation avec les mouvements de notre respiration.

Et si les imaginations peuvent se sublimer, si nos représentations conscientes, nos pensées, peuvent être extraites des imaginations, c'est parce que notre cerveau, qui s'est durci en se pénétrant de substances minérales, s'oppose aux imaginations, et que les vagues du liquide céphalo-rachidien, qui sont pleines d'imaginations, viennent heurter la masse solide du cerveau.

Il n'est pas de vérité scientifique qui, dès lors qu'on la considère de façon juste, ne corrobore pleinement ce que la

science de l'esprit affirme de son côté, en s'appuyant sur des fondements spirituels. Mais il faut alors penser tout autrement que ne le font aujourd'hui les savants et surtout ceux qui les imitent servilement. Il n'existe aucune contradiction entre la science de l'esprit et la science de la nature. Les résultats de la science de l'esprit sont pleinement confirmés par les faits que la science de la nature établit. Mais les gens qui font profession de savoir ont peur des pensées compliquées ; ils ont même une peur désespérante de penser tout court !

Et si l'on voit surgir tellement de théories plus aberrantes les unes que les autres, c'est tout simplement parce qu'il est facile, aujourd'hui, d'apprendre quelque chose et, quand on a un peu lu, de devenir une autorité, voire, pourquoi pas, quelqu'un qui fait de grandes découvertes sur le chemin de la science. Dès qu'il s'est approprié quelques notions et qu'il connaît un ou deux faits, chacun peut se poser de nos jours en réformateur de la science. Il n'a pas besoin, pour cela, de savoir quoi que ce soit de la véritable science de la nature, pas plus d'ailleurs que des phénomènes spirituels authentiques.

Et c'est même quand on ignore tout que l'on peut se permettre de rassembler quelques faits et de les combiner ensuite selon la « stricte méthode scientifique ». Je vous ai récemment parlé de la façon dont on applique cette méthode par exemple à ce tout dernier chapitre de la science : la psychologie des petites annonces. Tout peut être ainsi examiné dans le sens de la « stricte méthode scientifique », qu'il s'agisse des annonces matrimoniales ou de l'âme humaine...

Tout cela, c'est bonnet blanc et blanc bonnet, comme on dit ! Quand on met le bonnet blanc, on devient psychologue des petites annonces, et quand on met le blanc bonnet on devient psychanalyste. Et quand nos croyants, qui refusent, bien entendu, toute forme d'autorité, entendent : Conférence à

la société de psychologie sur la psychologie des petites annonces..., ils accourent tous, car ils savent que ce sera « scientifique » !

Des impulsions subconscientes s'infiltrèrent ainsi de toutes sortes de manières dans les âmes des hommes. Et il en va de même pour ce qui concerne la vie spirituelle la plus élevée. Si les gens voulaient bien examiner ce que la science de l'esprit peut dire au sujet du Mystère du Golgotha et tout ce qui s'y rapporte, ils verraient comment, en en appelant ainsi aux trois mondes, on confère à ce Mystère du Golgotha un éclairage grâce auquel il peut vraiment devenir le point de convergence de tous les sentiments qui, à notre époque, cherchent à se relier au spirituel d'une façon qui réponde aux besoins de notre époque.

Seulement voilà, du fait qu'un peu partout trop de gens qui, comme nous l'avons montré, n'auraient même pas le droit de se qualifier de musulmans, s'occupent du christianisme, il ne faut pas s'étonner que ses représentants officiels refusent ce qui leur permettrait de vraiment comprendre le Mystère du Golgotha. Mais les signes graves qui apparaissent à notre époque éveilleront peut-être chez beaucoup de gens, il faut du moins l'espérer, une aspiration que seul pourra assouvir ce qu'une véritable science de l'esprit est capable de donner.

Et ces signes feront grandir toujours davantage le nombre de ceux qui, quand on leur parlera de l'esprit à la manière des romans-feuilletons, comme le fait Eucken, n'écouteront déjà plus. Ceux-là ne se placeront pas non plus sous l'égide de gens qui, lorsqu'une autorité affirme que l'important, ce n'est pas la Résurrection, mais c'est de croire à la Résurrection, lisent cela, et puis l'instant d'après ne savent même plus qu'ils l'ont lu.

Vivre dans la vérité et vouloir être vrai avec tout son être : telle sera la solution des temps à venir. Et si l'humanité veut

ainsi vivre dans la vérité, le Mystère du Golgotha répandra sa lumière de telle sorte que même un esprit qui observerait la Terre depuis une autre étoile pourrait voir que cet événement confère à l'évolution terrestre tout son sens. Mais cet esprit pourrait dire alors que les hommes ont compris quel est le sens de la Terre, car cela signifie, en réalité : comprendre le Mystère du Golgotha.

Nous poursuivrons cette question la prochaine fois.

**UN ÉPISODE TIRÉ
DE LA HAGGADA JUIVE**

Onzième conférence

23 mai 1916

Je vous ai parlé la dernière fois de ce fait pour le moins surprenant qu'un grand nombre de ceux qui, en Occident, ont pour fonction de parler du christianisme, vont moins loin dans ce qu'ils croient à propos de Jésus-Christ que tout bon musulman qui s'en tient fidèlement au Coran. Nous avons vu aussi comment l'éclairage que peut nous procurer un juste approfondissement de la science de l'esprit nous aide à comprendre le Jésus dont parle le Coran.

Nous savons, en effet, que l'âme de Zarathoustra a vécu dans le corps de l'enfant Jésus de la lignée de Salomon jusqu'à l'âge de douze ans, puis que cette âme est passée dans le corps de l'enfant Jésus de la lignée de Nathan, et qu'enfin, lorsque ce Jésus a eu trente ans, l'esprit du Christ a pris possession de ce qui s'était développé de cette façon.

Le concept de Jésus que nous donne le Coran rejoint dans un certain sens – et il y a pour cela des raisons précises – l'enfant Jésus de Nathan. Ce que j'ai été amené à vous dire en m'inspirant des recherches de la science de l'esprit, à savoir que l'enfant Jésus de Nathan a parlé dès sa naissance, vous le trouvez rapporté dans le Coran. Vous voyez que le concept de Jésus dont disposent nombre de théologiens qui se réclament d'une certaine liberté d'esprit ne les autorise pas à se qualifier de chrétiens ni même, finalement, de musulmans !

Par bien des côtés, ce que l'on enseigne dans nos milieux à propos de Jésus n'atteint même pas le niveau de la conception qu'un musulman se fait de Jésus ! Si j'ai évoqué ce fait surprenant, c'est parce qu'il aidera peut-être un certain

nombre de gens à voir à quel point il importe que notre culture occidentale, pour autant qu'elle s'efforce d'approcher le spirituel, cherche à pénétrer toujours plus en profondeur l'essence du Mystère du Golgotha, ce Mystère dont on peut dire que, si l'on veut saisir ce qu'il signifie pour l'évolution de la Terre, il faut rassembler toutes les connaissances que nous pouvons puiser aux différents mondes, et les appliquer avec toute l'activité spirituelle dont nous sommes capables.

Nous avons déjà souligné que les connaissances schématiques sont de peu de secours dans le domaine de la science de l'esprit et qu'il est indispensable d'éclairer ces idées toujours plus précisément en partant des points de vue les plus différents. C'est pourquoi nous allons approfondir de cette manière ce que nous pouvons connaître de la figure du Christ Jésus, en nous penchant d'abord sur la lignée de Salomon, puis sur le séjour de l'âme de Zarathoustra dans un corps issu de cette lignée de Salomon, pour ensuite nous demander ce qui peut éclairer dans une certaine mesure la nature du Jésus de Nathan. C'est pourquoi j'aimerais commencer par vous parler aujourd'hui de Salomon et de ce qui se rattache à cette figure de Salomon.

Quand, en réunissant ce qui nous reste des anciennes traditions juives, on se plonge dans les concepts du judaïsme à partir du Talmud ou des autres textes – excepté toutefois l'Ancien Testament pour lequel les choses sont, bien entendu, différentes –, on ne peut plus se faire qu'une idée bien incomplète de la fabuleuse richesse des idées contenues dans ce judaïsme. Et c'est tout particulièrement le cas pour ce qui concerne une figure comme celle du roi Salomon.

On appelle Halacha la partie de la doctrine juive qui s'est plutôt conservée sous forme conceptuelle, et Haggada celle que l'homme moderne considère comme des contes, des images ou

des légendes. En réalité, ces contes et ces légendes remontent à de véritables perceptions du monde spirituel ou du moins à des connaissances qui s'appuyaient sur de telles perceptions. Les légendes, les mythes et les contes de l'Haggada juive remontent à ces connaissances imaginatives.

Je prendrai comme point de départ de notre étude un court passage de l'Haggada {88} qui nous parle d'un moment important de la vie du roi Salomon. Voici ce que nous raconte, sous la forme d'images, la tradition juive :

« Rabbi Jochanam dit : “Les pieds de l'homme lui garantissent qu'ils le portent là où il est attendu”. Voici l'histoire d'Elichoref et Achijah, les deux Maures, fils de Schescha, qui vivaient auprès de Salomon et lui servaient de scribes. Un jour, Salomon vit l'ange de la mort qui était triste, et il lui dit : “Pourquoi es-tu si triste ?” L'ange de la mort lui répondit : “Parce que je veux que tes deux scribes viennent avec moi”.

Salomon livra alors les deux hommes aux Seïrim – ce sont des démons ressemblant à des boucs et qui peuvent voler – et les envoya dans la ville de Lus. En arrivant là-bas, les deux Maures moururent. Le lendemain, Salomon revit l'ange de la mort qui riait. “Pourquoi ris-tu ?” demanda Salomon. Et l'ange répondit : “Tu les as envoyés là où je les attendais.” Salomon prit alors la parole et dit : “Les pieds de l'homme lui garantissent qu'il sera amené là où il est attendu.” »

Nous apprenons donc que Salomon rencontra l'ange de la mort, et que celui-ci lui confirma cette vérité générale qu'il avait entendue de la bouche de Rabbi Jochanam : Les pieds de l'homme lui garantissent qu'il sera envoyé là où on l'attend.

Vous conviendrez, chers amis, qu'il y a dans cette histoire

beaucoup d'aspects énigmatiques. Pourquoi, par exemple, est-il ainsi question des pieds ? Dans les anciennes légendes de ce genre, qui procèdent par images, rien n'est laissé au hasard. Tout a une signification précise et profonde. C'est donc la première question que l'on peut se poser. Et puis, nous devons aussi nous demander pourquoi l'ange de la mort était triste lorsqu'il apparut devant Salomon.

La légende ne nous donne, à première vue, aucune explication, voyez-vous. Car ce serait évidemment une banalité de croire qu'il est triste parce qu'il doit venir chercher les deux hommes. C'est tout simplement sa tâche, et on ne voit pas pourquoi il devrait en être affecté. Or l'ange de la mort répondit qu'il réclamait les deux scribes de Salomon et qu'il devait venir les chercher. Mais Salomon les livra alors aux démons qui les emportèrent dans la ville de Lus. Pourquoi la ville de Lus ?

Il est déjà plus facile de répondre à cette question. Cette ville avait, en effet, une curieuse particularité : on ne pouvait pas y mourir. Lorsque quelqu'un se trouvait proche de la mort, on l'emportait aussitôt hors de la ville. C'était à l'époque la seule ville à connaître une telle organisation. On pourrait bien sûr penser qu'il s'agit simplement de signaler ce fait, mais ce fait est seulement incorporé à l'ensemble.

On nous indique donc que Salomon apprend de l'ange de la mort que ses deux scribes doivent mourir. Il les envoie alors dans la ville de Lus parce qu'il se dit que, lorsqu'ils seront là-bas, l'ange de la mort ne pourra pas les prendre. Or le récit que j'ai tiré de l'Haggada se retrouve à beaucoup d'autres endroits de la tradition juive.

Ailleurs, on nous raconte par exemple que, lors de leur fuite par les airs, ils sont tombés d'épuisement devant les portes de la ville, si bien qu'ils n'ont pas pu y pénétrer, et l'ange de la

mort a donc pu les attraper. Le lendemain, l'ange de la mort apparaît de nouveau à Salomon. Mais cette fois il rit. On pourrait maintenant penser, ce qui serait banal, qu'il est content d'avoir réussi à faire mourir les deux hommes.

Salomon reconnaît alors la vérité dont Rabbi Jochanam veut parler ; les pieds de l'homme lui garantissent qu'il sera envoyé là où on l'attend.

En général, rien n'est inutile dans ce genre de descriptions. Il est par exemple significatif que les deux scribes soient fils de Schescha qui était lui-même scribe chez le roi David. On nous indique ainsi que les deux scribes sont des personnages importants. Il nous faut prendre tout cela en considération si nous voulons ressentir tout le poids des questions qui peuvent surgir en nous lorsqu'il est question d'un important moment de connaissance dans la vie du roi Salomon.

Songeons au fait que le roi Salomon n'était pas seulement considéré comme un grand sage parce qu'il était intelligent à la manière des hommes modernes, mais parce qu'il avait de véritables perceptions du monde spirituel. Le monde spirituel était grand ouvert devant lui, et il devait faire l'expérience de cette vérité que Rabbi Jochanam répandait de nouveau à propos de cette particularité des pieds de l'homme.

Quand on observe l'être humain en le comparant aux animaux, voyez-vous, la différence la plus significative réside dans le fait que l'homme tient sa colonne vertébrale verticale, alors que celle de l'animal reste horizontale, parallèle à la surface de la Terre. J'espère qu'on ne va pas m'objecter que le kangourou ou d'autres animaux du même genre se tiennent plus ou moins debout, car il s'agit là, bien entendu, d'exceptions que l'on pourrait aussi expliquer si l'on avait la possibilité d'entrer dans les détails.

Mais ce n'est pas maintenant ce qui importe. En ce qui

concerne leur structure extérieure, la différence essentielle entre l'homme et l'animal est bien que l'un a sa colonne vertébrale verticale, l'autre horizontale. Si l'on fait passer une ligne par la colonne vertébrale d'un animal, on n'obtient pas tout à fait une droite, mais une légère courbe. Je fais abstraction de sa forme en S et je considère simplement sa légère courbure vers le bas.

Lorsqu'on prolonge la colonne vertébrale d'un animal de chaque côté, on obtient en fait un cercle qui fait le tour de la Terre. Un cercle autour de la Terre ! Or si l'on trace à présent le cercle qui passe par la colonne vertébrale de l'homme, il ne fera pas le tour de la Terre, bien entendu, mais si vous pouviez vous le représenter tout à fait clairement, vous découvririez que ce cercle possède un centre, lui aussi.

Avec l'animal, ce centre serait le centre de la Terre. Avec l'homme, par contre, ce serait le centre de la Lune. Pourquoi ? Parce que l'homme est déjà passé, pendant l'ancienne période lunaire, par l'étape d'évolution que l'animal vit actuellement sur la Terre, et qu'il en a gardé, comme un héritage, le fait d'avoir avec ce qui est resté de la Lune la même relation que celle de l'animal avec la Terre.

L'homme a le même rapport avec ce qui nous reste de la Lune que l'animal avec la Terre. L'homme s'est donc arraché à sa planète. Il n'est pas lié à sa planète comme l'animal. En ce qui concerne son entité physique extérieure, il a rompu les liens avec sa planète. Il s'en est libéré dans la mesure où une part de son être s'est dégagée de la Terre. Au lieu que le cercle dont j'ai parlé fasse le tour de la Terre, il pénètre à l'intérieur. Et c'est cela qui a conféré à l'homme la position de son pied sur le sol ; il est rattaché à la Terre avec une force qui s'exprime dans la manière dont ses pieds se posent sur le sol.

Le fait que les mains aient été libérées de la Terre et que

les pieds y soient encore attachés est en relation avec tout ce passage de l'homme de la phase lunaire à la phase terrestre de l'évolution. Quand on comprend comment la forme humaine s'est édifiée lors du passage de l'évolution lunaire à l'évolution terrestre, on est amené à voir que l'homme appartient à la Terre pour autant que celle-ci a pu tirer une partie de cet homme à elle dans la direction – et dans toute la formation – de ses pieds.

Qu'est-ce qui garantit à la Terre que l'homme vient à elle ? Le mystère de la position de ses pieds ! Le terme hébreu pour dire que les pieds sont « garants » est le même que celui que l'on utilise lorsqu'on se porte caution par exemple pour garantir un capital. Ce terme signifie que les pieds ont été retenus du devenir de l'homme pour se porter garants du fait qu'une partie de cet homme reste en lien avec la Terre. Vous voyez qu'il ne s'agissait pas d'indiquer que ses pieds portent l'homme là où il doit mourir.

Cette phrase contient en réalité tout le mystère de la forme humaine, mystère dont Salomon a pris connaissance parce qu'il a pu voir dans le monde spirituel. Ce que je vous ai décrit avec mes mots, c'est ce qui s'est révélé à Salomon lorsqu'il a eu cette vision de l'ange de la mort. Nous voyons encore une fois, grâce à cet exemple, que l'homme disposait autrefois d'une grande sagesse. Cette sagesse, que nous avons qualifiée de sagesse originelle, a disparu afin que la possibilité soit donnée à l'homme, pendant qu'il se développe sur la Terre, d'acquérir à partir de lui-même, et en toute liberté, une nouvelle sagesse.

Nous pouvons voir une autre énigme encore dans ce fait qu'une fois l'ange de la mort est triste et qu'une autre fois il rit. Bien peu de gens se posent la question de savoir ce que rire et pleurer signifient vraiment, et quand ils le font, les réponses

qu'ils donnent sont souvent affligeantes... Mais n'oublions pas que nous vivons à une époque où la psychologie des petites annonces est considérée comme une science des plus sérieuses ! Il existe pourtant des occasions simples de réfléchir à ce que signifient rire et pleurer. Les gens du peuple, par exemple, se font déjà une idée tout à fait sensée de ce qu'est le rire.

Si vous vous promenez à la campagne, vous pourrez certainement constater que, si les gens voient quelqu'un marcher et se mettre à rire tout seul, ils penseront aussitôt que quelque chose ne tourne pas très rond chez lui. Nous avons là une base de compréhension plus profonde qui nous indique déjà que, lorsqu'on est quelqu'un de sain et que l'on est seul, on ne rit pas. À vrai dire, on ne rit que lorsqu'on est en société. Il y a, bien sûr, des exceptions, là aussi, mais pour l'essentiel, c'est tout de même vrai. Rire est une activité à laquelle on ne se livre que lorsqu'on est en société.

Ce n'est pas le cas pour les pleurs. Quand on pleure, quand on pleure vraiment, on cherche plutôt à être seul. Les gens qui pleurent volontiers en société – c'est-à-dire quand on les voit – ne sont sans doute pas ceux dont les larmes sont les plus sincères... Bref, quand il voit quelqu'un rire tout seul, le paysan n'a pas spécialement besoin de réfléchir pour se dire : Celui-là ne tourne pas très rond ; il y a chez lui quelque chose qui ne va pas. Sur quoi se fonde une telle opinion ?

En fait, chers amis, pour comprendre ces phénomènes de la vie humaine que sont le rire et le pleurer, il faut faire appel à la science de l'esprit. Les idées que l'on se fait en général ne conviennent déjà plus tout à fait pour caractériser notre existence purement matérielle. J'ai souvent attiré votre attention sur le fait que, lorsqu'un homme se tient devant nous, si l'on demande :

Qu'est-ce qui fait partie de cet homme ?, l'opinion la plus généralement répandue sera : ce qui est à l'intérieur de sa peau. Ce qui appartient à l'être humain, c'est ce qui se trouve à l'intérieur de sa peau, n'est-ce pas ? Quand on ne réfléchit pas particulièrement, on a certes l'impression que, lorsqu'on se promène à travers le monde, ce dont il faut tenir compte pour délimiter l'être humain s'arrête à sa peau.

Mais représentez-vous vraiment, de façon vivante, ce qui se trouve à l'intérieur de la peau : il y a aussi de l'air. Or l'instant d'après, cet air est dehors ! L'air qui est à présent contenu dans les limites de la peau est l'instant d'après en dehors. Cela montre que nous ne sommes pas en mesure de séparer nettement ce qui est à l'intérieur de notre peau du milieu dans lequel toute l'existence de l'homme est plongée. L'atmosphère qui entoure notre Terre fait absolument partie de l'être physique de l'homme : l'air entre et sort continuellement.

Et il n'est finalement pas si extravagant que cela d'être amené à étendre cette représentation que nous devons déjà nous faire de l'homme physique avec l'air qu'il respire, à l'homme tout entier, lorsqu'on nous dit que, lorsqu'il s'éveille le matin, cet homme absorbe quelque chose qui, pendant la nuit, était dehors. À chaque inspiration, il absorbe l'air matériel qui était dehors. L'air est alors en lui. Lorsqu'il s'éveille, il prend aussi en lui ce qui, pendant qu'il dormait, était dehors. Lorsqu'il s'endort, il expire en quelque sorte son moi et son corps astral.

La relation qui existe physiquement entre l'homme et l'atmosphère, nous n'avons qu'à nous la représenter comme celle qui relie l'homme et le monde spirituel qui appartient à la Terre. Nous aurons ainsi un premier concept. La seule différence est que l'air que nous prenons maintenant en nous

et que nous expirons l'instant d'après se répandra aussitôt dans l'atmosphère, alors que, lorsque nous expirons notre moi et notre corps astral en nous endormant chaque soir, ceux-ci gardent leur forme et nous reviennent tels que nous les avons expirés.

Mais de même que, par l'air que nous retenons en nous, nous sommes en lien avec l'air environnant, et que l'air entre, sort, entre, sort... continuellement, de même il existe une fluctuation vivante entre nous et l'autre monde, le monde spirituel. Car il ne faut pas nous représenter que notre moi et notre corps astral viennent simplement se glisser en nous et restent ensuite à l'intérieur. Ils sont en rapport avec l'ensemble du monde spirituel extérieur, de la même façon que l'air en nous est en rapport avec l'environnement. Nous sommes constamment reliés au monde spirituel par notre moi et notre corps astral.

Supposons maintenant que quelque chose fasse sur nous une de ces impressions que, dans la vie courante, nous qualifions de comiques. Comment une impression comique agit-elle sur nous ? En fait, tout se passe comme si, au lieu d'inspirer notre quantité d'air normale, nous en laissons un peu dehors et que cela se répande dans tout notre environnement. Tout se passe comme si nous étendions hors de nous notre moi et notre corps astral et que nous les laissions se répandre dans ce qui nous paraît drôle.

Quand vous riez d'une chose quelconque, vous étendez en fait votre je et votre corps astral sur cette chose. Vous poussez votre je et votre corps astral hors de vous-mêmes et vous les étendez sur ce qui provoque votre rire. Il s'agit d'un processus spirituel qui n'est pas un signe de rejet comme c'est le cas lorsque le corps astral, dans un autre sentiment, entraîne avec lui une partie du corps physique en s'étirant dans le monde

extérieur ; c'est alors la langue qui est entraînée, et cela n'est plus très correct !

Ce sont les polissons qui tirent la langue. Quand nous rions, notre langue reste à l'intérieur, mais nous tirons tout de même notre corps astral vers l'extérieur, et ceci suffisamment pour qu'il recouvre d'une sorte de brume ce qui fait sur lui une impression comique. Le rire repose sur un élargissement du corps astral, voire du corps éthérique. L'homme invisible s'étend comme s'il était élastique.

C'est exactement l'inverse qui se produit quand on pleure. Le corps astral, entraînant le corps éthérique, se comprime et presse sur le corps physique, ce qui provoque l'apparition des larmes. Ceci est beaucoup plus facile à comprendre. Quand on éprouve de la tristesse, cela repose sur le même processus psychique, sauf que l'on ne va pas jusqu'à verser des larmes. Rire et pleurer, éprouver de la joie et de la tristesse, reposent sur l'expansion et la contraction, sur un déploiement des forces de notre entité invisible.

Et maintenant, vous pouvez mieux comprendre ce que Salomon a vu. Quand il a perçu l'ange de la mort, il n'a pas vu de corps physique, bien entendu, mais une entité spirituelle. Il a vu comment l'ange de la mort s'est dilaté le second jour alors qu'il était contracté le premier jour. Cela peut nous montrer comment les entités spirituelles accomplissent ce qu'elles font. Le rire et le pleurer, la joie et la peine, accompagnent l'existence des hommes. Quand nous rions ou quand nous pleurons, nous exprimons notre intériorité et montrons comment nous sommes disposés.

La plupart du temps, lorsque nous rions ou pleurons, nous ne réalisons pas grand-chose pour d'autres hommes, car ce n'est pas un travail. Rire et pleurer ne sont jamais que des phénomènes secondaires dans notre existence. Mais dès que

nous approchons certains êtres spirituels, qui ont beaucoup plus besoin que nous de participer avec leur propre soi au travail qu'ils font, s'épancher et se contracter représentent ce qu'ils doivent réaliser.

Quand l'ange de la mort était sur le point d'aller chercher les deux hommes, il a dû d'abord rassembler ses forces. Il fallait qu'il se concentre et qu'il bande ses forces, car il allait devoir accomplir sa tâche. C'est ce qui s'exprime dans sa « peine ». Elle nous indique tout simplement qu'il se concentre. Le lendemain, il avait accompli sa tâche, et ses forces, de façon élastique, se détendirent de nouveau. Cette tristesse et cette gaieté de l'ange de la mort nous informent donc, en réalité, d'un fait de la vie spirituelle.

Personne ne trouvera choquant, s'il ne veut pas en rester à des platitudes, que l'on ne se contente pas d'expliquer de façon banale la tristesse et la gaieté de l'ange de la mort, mais que l'on veuille pénétrer plus profondément dans les réalités du monde spirituel. Les paroles du rabbin Jochanam manifestent encore une certaine conscience des particularités des mondes spirituels. Et le sérieux avec lequel ce récit a été rédigé montre que le rabbin s'en servait pour expliquer aux gens certains faits du monde spirituel.

Vers la fin du moyen âge, à l'approche de la cinquième période postatlantéenne, apparurent parmi les commentateurs de l'Haggada quelques personnages qui auraient fait le bonheur de notre époque moderne. L'un d'eux, par exemple, qui passait pour particulièrement savant en ces temps avancés – c'est-à-dire ces temps où l'on ne croyait déjà plus à l'existence du monde des esprits – était d'avis qu'il ne faut pas chercher derrière tout ce récit l'explication empreinte de superstition que les Anciens lui ont donnée. Il faut partir, disait-il, de la ville de Lus.

On sait en effet que Salomon s'efforçait déjà, à son époque, de découvrir et de coloniser des lieux où l'air et le climat étaient particulièrement bons, pour en faire des résidences d'été. Ces commentateurs juifs ont décidément tout pour plaire à nos savants libéraux d'aujourd'hui ! Et quand on sait que la ville de Lus était une de ces villégiatures estivales créées par Salomon, on en déduit très aisément ce dont il retourne.

Il suffit de se dire que les deux scribes n'étaient pas en très bonne santé – à l'époque on aurait peut-être pas encore parlé de maladie nerveuse, mais sûrement de quelque chose de ce genre – et que Salomon, dans son immense sagesse, laquelle sagesse dépasse de loin, bien entendu, la simple vision dans le monde spirituel, a tout simplement déclaré : Nous allons envoyer les deux hommes en villégiature !

Or voilà que, comme cela arrive parfois, ils moururent pendant leur séjour. Et l'on a cru alors qu'il s'agissait d'une sorte de punition. Au moyen âge, on croyait encore facilement à de telles choses, n'est-ce pas ? En tout cas, ces explications s'étaient répandues aux époques déjà lointaines où se profilait la cinquième période de culture postatlantéenne.

Mais pourquoi est-il fait mention de la ville de Lus ? Et que signifie, en fin de compte, tout cet épisode avec Salomon ? Nous devons toujours nous dire que Salomon est précisément un homme qui reste en relation avec le monde spirituel. Il est significatif que ses deux scribes étaient fils de Schescha, lui-même scribe chez le roi David. Nous avons affaire à des personnalités importantes ! Être copiste avait à l'époque un tout autre sens qu'aujourd'hui.

En Égypte, par exemple, les scribes avaient pour tâche de recopier, dans la plus grande ferveur, les caractères des anciens hiéroglyphes, et celui qui faisait la moindre erreur en

transcrivant était puni de mort, car il s'agissait d'un acte sacré. L'écriture avait un caractère sacré, de telle sorte que les scribes du roi Salomon avaient, eux aussi, des contacts avec le monde spirituel. Ils faisaient partie des gens avec qui Salomon partageait ses connaissances du monde spirituel.

Et la ville de Lus doit simplement attirer notre attention sur le fait que, grâce à leur lien avec le monde spirituel, ces scribes avaient déjà en eux, pendant cette vie, un sentiment de leur immortalité. On nous indique de cette façon que ces scribes, comme le roi Salomon, ne se contentent pas de couler des jours plus ou moins heureux sans savoir qu'ils possèdent un noyau psycho spirituel qui traverse le seuil de la mort. Ce n'est pas, pour eux, une simple théorie. Ils font partie de ceux qui, jusqu'à un certain degré, étaient initiés à ces mystères.

La tâche de l'ange de la mort était donc assez délicate, et c'est pourquoi il dut, d'une certaine façon, se mettre en rapport avec le roi Salomon. Tant dans leurs propres consciences que dans celle du roi, les deux scribes avaient connaissance de leur immortalité, et c'est pourquoi l'ange de la mort eut besoin d'intervenir dans tout le processus qu'il avait maintenant à accomplir, afin que chacun participe aussi lui-même, en toute conscience, à la mort qui allait advenir.

Il ne s'agissait pas de dire que le roi Salomon voulait protéger ses scribes de la mort et qu'il les envoya dans la ville de Lus pour cela, mais on voulait indiquer qu'ici la mort était un événement tout à fait conscient, dont on avait une connaissance précise, et avec lequel on comptait. L'essentiel, dans ce récit, c'est de montrer que Salomon prit conscience du fait que ses scribes se mouraient. Et quand il est rapporté qu'il les envoya dans la ville de Lus, cela doit simplement nous indiquer qu'il vit comment la puissance ahrimaniennne, qui est représentée par l'ange de la mort, entra en action par

l'entremise de ses agents, les démons à forme de boucs.

Le récit doit donc illustrer pour nous tout ce qui est arrivé lorsqu'un sage a assisté en toute conscience à ce qui se passe lors du processus de la mort. C'est cela que Rabbi Jochanam voulait indiquer. Tout cela s'est présenté de telle façon dans la conscience de Salomon qu'il sut alors de quelle manière l'homme se relie à la terre et au monde spirituel. Finalement, ce récit nous montre l'apparition de la conscience du suprasensible chez le roi Salomon ! Nous ne le comprenons comme il faut que si nous y voyons une sorte de compte rendu d'une expérience de clairvoyance vécue par le roi Salomon.

Le rabbin dit que les hommes sont liés à la terre par la forme même de leur corps physique. La forme des pieds, la manière dont ils se posent sur le sol, expriment le fait que l'homme ne se relie que d'un côté à la terre et que seul ses pieds sont garants de ce lien. Sa stature verticale, par contre, est garante du fait que l'homme sera livré, avec le noyau de son être, au monde spirituel. Pour que Salomon puisse croire cela, il lui a été donné d'assister en toute conscience à la mort de ses compagnons les plus chers.

Nous ne pouvons accéder à ces choses qu'à l'aide de concepts et d'idées qui sont empruntés au monde spirituel lui-même. C'est pourquoi tant de vieilles légendes – comme on dit – ne peuvent être comprises que si on les aborde avec les concepts de la science de l'esprit. Mais il est aussi tout à fait significatif que cette histoire concerne précisément le roi Salomon. On nous indique, en effet, que la sagesse de Salomon consistait à contempler, dans le monde spirituel, ce qui dévoile tout d'abord l'énigme de la mort.

Et quand nous entendons que, dans les anciens centres des Mystères, la première expérience que l'homme devait traverser consistait à approcher le seuil de la mort, on

comprend finalement ce que cette légende veut nous dire : Salomon fut un de ceux qui s'avança jusqu'au seuil de la mort. Et la lignée des générations qui sont descendues du roi Salomon a préparé physiquement cette clairvoyance qui s'approche du seuil de la mort.

Le corps de Jésus est donc issu de la lignée salomonienne de la maison de David. Son âme, elle, est celle de Zarathoustra. Et maintenant, efforçons-nous de tirer tout à fait au clair ce qu'est, dans son essence, l'âme de Zarathoustra et demandons-nous pourquoi cette âme vit dans un corps qui descend d'un homme doué d'une telle clairvoyance.

J'ai déjà souvent évoqué ce qu'il est advenu de l'âme de Zarathoustra. Aujourd'hui, je me contenterai d'indiquer ce qui, dans l'enseignement de Zarathoustra, s'est déposé plus tardivement, et est ensuite passé dans l'enseignement de Manès et la doctrine des manichéens. La question du bien et du mal, celle du rapport entre l'aspect heureux et l'aspect sombre de l'existence, est sans doute une des plus profondes de toutes celles que nous pose l'énigme de l'homme. Nous savons combien cette question devient plus compréhensible quand on parvient à une vue claire sur l'action de Lucifer et d'Ahriman {89}.

Or les notions de Lucifer et Ahriman nous ramènent en un certain sens à Zarathoustra et aux puissances spirituelles qui, d'après lui, agissent à côté des bonnes divinités, celles qui vont de l'avant. On trouve déjà Lucifer et Ahriman comme un fait du monde spirituel, comme la connaissance d'un fait du monde spirituel, dans l'enseignement de Zarathoustra. Grâce à la compréhension que l'on avait alors de la coopération qui s'opère entre Lucifer et Ahriman, quelque chose dont les hommes n'ont jamais pu venir à bout, par la suite, ne pouvait pas se trouver dans l'enseignement de Zarathoustra.

Quand on ne comprend plus de façon juste cette coopération entre Lucifer et Ahriman dans le monde, on ne peut effectivement plus pénétrer le monde, et le bien comme le mal deviennent des énigmes. Examinons, de ce point de vue, une doctrine plus tardive, dont on peut carrément dire que, lorsqu'on en a fait une profession de foi, c'est qu'on n'avait plus aucun souvenir de l'ancien enseignement de Zarathoustra. Je veux parler de la doctrine de la prédétermination et de tout ce qui, chez les musulmans, s'y rattache de près ou de loin.

La doctrine de la prédétermination affirme que tout ce qui nous arrive est déterminé à l'avance. Depuis le commencement, tout est déjà fixé. Je ne peux pas faire un pas devant chez moi sans que ce soit déjà écrit. L'heure de la mort est déjà prévue. Tout est strictement organisé à l'avance. Dans la conscience d'un musulman, rien ne peut arriver qui ne soit décidé d'avance. Tout est déjà écrit dans le livre de Dieu (en arabe : Mektoub, « c'était écrit », ndt). Mais lorsqu'il parle d'une chose qu'il voudrait bien voir se produire, le même musulman dira : Si Dieu le veut (In cha' Allah) ! Il est convaincu que tout est écrit dans le livre de Dieu, mais il n'en dit pas moins à tout instant :

Si Dieu le veut ! Pour toutes les choses qui, d'une façon ou d'une autre, lui semblent importantes, il n'oublie pas de dire : Si Dieu le veut ! Qu'en pense l'Occidental, et surtout qu'en pense le musulman lui-même, quand on lui fait remarquer : Puisque tu prétends que tout est écrit, tu n'as plus aucune raison de dire aussi : Si Dieu le veut ! Car si tout est vraiment écrit depuis le commencement, il n'y a plus rien de voulu. Le musulman, comme l'Occidental, répondent qu'il y a là une contradiction insoluble, à laquelle on ne peut échapper.

Et c'est bien le cas en effet. Il s'agit d'une contradiction insoluble. Prenez toute la philosophie, étudiez les plus grands

noms : Spinoza, Descartes, Kant, Fichte, Schelling, Hegel..., partout vous ressentirez les effets de cette contradiction qui semble effectivement insoluble, et qui prend simplement une tonalité plus brutale dans la doctrine de la prédétermination, le *kismet*, chez les musulmans. Nous avons affaire à une doctrine qui diffère de celle de Zarathoustra.

La doctrine de Zarathoustra n'aurait senti en effet aucune contradiction entre ces deux aspects, et ceci parce qu'elle connaissait Lucifer et Ahriman. Souvenez-vous de tout ce que nous avons dit à propos de l'association de ces entités ! Cela doit nous faire comprendre qu'au cours de l'évolution de l'humanité, quelque chose est intervenu pour transformer une doctrine originelle qui ne suscitait aucunement de contradiction en une autre qui, elle, souffre constamment de cette contradiction et ne peut tout au plus lui échapper qu'en s'abstenant de penser.

Cette contradiction, chers amis, est semblable à beaucoup d'autres contradictions, même si c'est probablement celle qui intervient le plus en profondeur dans notre existence. Elle est néanmoins semblable à beaucoup d'autres contradictions que nous rencontrons sans cesse dans la vie. Et celui qui refuse d'admettre que la vie est pleine de contradictions méconnaît tout un aspect de la réalité. Quand on la considère avec l'entendement humain, la vie est en effet pleine de contradictions !

Il a fallu en venir à regarder les choses avec l'entendement, c'est-à-dire qu'il a fallu qu'une époque vienne où l'homme soit pris dans des contradictions. L'époque de Zarathoustra devait être remplacée par une époque où l'homme apprend, en étant aiguillonné par des contradictions justement, à développer sa véritable vie intérieure. Cette vie dans les contradictions fait partie des nombreuses choses que la Terre doit apporter à

l'homme et qui constituent ses épreuves.

La quatrième époque postatlantéenne représente donc une sorte de milieu : le milieu de la cinquième phase de la Terre. Dans la quatrième phase – celle de l'Atlantide – ce que la Terre devait apporter ne s'exprime pas encore. C'est seulement dans la cinquième phase, et plus précisément au milieu de cette cinquième phase, que l'on voit surgir ce qui est propre à la Terre, notamment le fait d'être pris dans des contradictions. Cette accumulation de contradictions est même, précisément, l'élément de la Terre. Pourquoi Zarathoustra n'en avait-il pas encore connaissance ?

Parce qu'il disposait encore de l'héritage des anciennes époques ! Durant la quatrième époque postatlantéenne, l'homme était déjà entièrement plongé dans l'élément terrestre et si, pour nourrir la vie intérieure de son entendement et de sa raison, il ne recevait rien d'autre que ce que la Terre peut lui donner, il ne pourrait pas sortir des contradictions. Il passerait alors tout le reste de son évolution à se miner, jusqu'à ruiner son âme, dans les contradictions. Car le spirituel qui ne peut se développer que sur la Terre doit apporter des contradictions.

Pour que l'homme soit à nouveau conduit au-delà de toutes ces contradictions, que devait-il se passer ? Il fallait que quelque chose qui appartient, certes, à la Terre, sans avoir pourtant participé à l'évolution terrestre de l'humanité, pénétre dans cette évolution terrestre, quelque chose qui était resté en arrière lorsque l'homme descendit sur la Terre aux anciens temps de la Lémurie. Ce « quelque chose » est l'entité de Jésus de Nathan. Jésus de Nathan est celui qui est proche de l'homme parce qu'il est resté en arrière, pour ainsi dire, et n'a pas participé à l'évolution de la Terre.

Il a été épargné, de ce fait, par toutes les contradictions

humaines. Il n'a fait son entrée dans l'évolution qu'à la quatrième époque postatlantéenne, au moment où les hommes avaient développé au maximum la vie dans la contradiction, et il est apparu alors comme un remède face à la contradiction qui doit se développer dans la nature humaine lorsque l'humanité passe par son évolution terrestre. À vrai dire, les hommes ont besoin, pour se développer spirituellement, de ce qui, dans la civilisation de Zarathoustra, est encore un ancien héritage.

Mais ils doivent recevoir aussi quelque chose dont ils font l'expérience sur la Terre : la nature de la contradiction. Voilà pourquoi Jésus de Nathan a dû venir se joindre à Jésus de Salomon, Jésus-Zarathoustra. Et à ceux que leur foi confronte à la terrible contradiction de la prédestination et du « Dieu le veut », comme c'est le cas des musulmans, il a aussi été donné la révélation de Jésus de Nathan.

S'ils ont en eux suffisamment de capacité d'évolution pour pouvoir comprendre cela, un jour les musulmans se diront : Si nous reconnaissons la nature de celui qui nous est révélé là dans le Coran, nous comprendrons aussi comment la prédestination et le « Dieu le veut » se rejoignent.

Au stade actuel de l'évolution, le musulman n'en est pas encore là ; mais il en a les germes en lui. Ces germes sont là. Le chrétien, lui, devrait être plus avancé. Les chrétiens devraient en effet comprendre ce qu'ils ont dans l'être qui est passé par le Mystère du Golgotha, cet être en lequel toutes les forces du développement de la Terre se sont vraiment rassemblées. Ils devraient comprendre que la nature Zarathoustra a apporté l'antique patrimoine de l'humanité, alors qu'un don immédiat de l'humain est venu grâce à Jésus de Nathan.

Nous arrêterons ici nos réflexions pour le moment. Elles vous montrent, une fois encore, comment tout converge. Vous

voyez comment des choses qui, dans la vie, se côtoient, ont finalement de bonnes raisons de le faire. Dans le Coran, la prédestination côtoie le « Dieu le veut » ; mais le remède est là aussi, c'est Jésus de Nathan. Vous voyez, chers amis, que nous approchons ainsi ce qu'est véritablement la vie humaine. C'est ce que nous tentons de faire jusqu'en ses aspects les plus sublimes, grâce aux concepts de la science de l'esprit.

Car nous vivons à une époque où l'ancienne forme du savoir est en train de disparaître. Aujourd'hui, bien peu de gens ont gardé quelque chose de l'ancienne forme du savoir, ce savoir instinctif qui reste un héritage de la clairvoyance, et le plus souvent on se moque d'eux. Quant à l'autre savoir, celui de l'entendement et de la raison, à en croire ceux qui ont si bien fait progresser les choses, il a atteint son apogée, n'est-ce pas ?

Mais quand on pénètre vraiment la réalité, on voit bien que ce savoir-là n'en est encore qu'à ses débuts et qu'il se révèle partout passablement insuffisant. Les faits vont, en effet, plus vite que ce savoir. Autrefois, lorsque le savoir était donné par les dieux, il en allait autrement. L'ancien savoir était toujours adapté aux faits. À présent, les gens n'ont même pas idée de la façon dont les faits vont de l'avant, tandis que le savoir reste sur place, à la manière d'un vêtement trop étriqué. Et lorsque, parfois, certains faits frappants se manifestent, l'humanité n'en tire pas vraiment de leçon.

II y a quelques années, un monsieur très savant a démontré avec toute la rigueur scientifique requise, en s'appuyant sur les concepts d'économie politique les plus avancés, qu'aucune guerre ne pourrait actuellement durer plus de trois ou quatre mois. C'est « scientifiquement prouvé ». Que devrait en penser une personne raisonnable ? Alors que notre guerre dure depuis bientôt deux ans, cette personne devrait tout simplement constater que la théorie ne

fait pas le poids face aux réalités. Mais on ne veut pas entendre raison si facilement !

On est bien peu enclin à se demander, alors qu'on devrait s'y sentir obligé, comment il se fait que cet homme, avec tout l'appareil critique de l'économie politique moderne, puisse démontrer qu'une guerre ne saurait durer plus de trois ou quatre mois dans les conditions actuelles. Car si on se le demandait, on en déduirait immédiatement que cette science ne vaut rien, puisqu'elle est incapable de maîtriser les faits. Quelle perspective désagréable ! Notre homme a bien appris sa leçon ; il connaît la science de notre époque. Si l'on était conséquent... quelle perspective désolante !

Du haut de la chaire d'économie politique, on enseigne ce dont notre savant tire toute sa science. Que ferait-on si l'on était conséquent ? On liquiderait tout cela ! Loin de toutes ces chaires d'économie politique ! Mais c'est impossible, c'est tout à fait impossible ! Il faut tout de même bien reconnaître que l'économie politique doit rester ce qu'elle est, n'est-ce pas ?

Et si elle continue comme cela, elle fera encore beaucoup de belles « démonstrations scientifiques ». Conséquence : un désastre ! Mais si l'on tirait vraiment les conséquences de tout cela pour examiner si, le cas échéant, d'autres théories pourraient être aussi étriquées face à la réalité des faits, qui sait ce qui en résulterait ! Non, décidément, cela ne va pas ! Et voilà pourquoi tout continue sans changements.

Vous voyez, chers amis, qu'il faut déjà, pour penser les choses jusqu'au bout, un courage qui n'existe pas toujours à notre époque. Il faudrait pourtant avoir ce courage. On ne changera pas tout du jour au lendemain, bien sûr. Songez aux énormes pensions qu'il faudrait verser à tous ceux qui ne pourraient plus continuer à enseigner ! Or même si, pour des raisons fiscales, on ne peut pas tout changer d'un coup, les

choses iraient tout de même mieux si au moins une poignée de gens avaient le courage de penser juste et de laisser filtrer ce qu'ils pensent partout où cela serait possible.

Cela aurait déjà un effet certain. Avec ce genre de choses, chacun commence forcément avec lui-même, en s'efforçant de penser de la façon la plus juste possible. Car la vie ne progresse pas toute seule ; elle progresse seulement dans la mesure où les hommes font avancer les choses. Beaucoup se consolent en disant : On ne va pas tout changer du jour au lendemain, car la nature ne fait pas de sauts.

Le monde ne fait pas de bonds ? Mais si ! Imaginez que la feuille verte se dise, elle aussi, sans cesse : Je ne dois pas faire de bonds ! – elle deviendrait, certes, une feuille verte un peu différente, mais jamais on ne verrait apparaître une rose, car la rose résulte d'un saut. La nature fait partout des sauts ! Et il en va de même dans la vie humaine.

Les choses ne se font pas dans le confort de la régularité, mais parce que, partout, de nouvelles formations apparaissent. Il y a partout des sauts, et cela aussi doit nous faire réfléchir. Lorsque nous parvenons à nous faire une opinion juste, sans nous laisser influencer dans un sens ou dans un autre par nos passions, c'est déjà beaucoup. Car les pensées sont des forces vivantes !

Mais à notre époque, on ne prend pas son courage à deux mains pour se faire des jugements sains, francs et positifs. C'est pourquoi on accepte un peu tout, sans participer vraiment aux choses. Voici encore un dernier exemple. Qu'attendrait-on, normalement, d'un homme qui parlerait de questions littéraires et traiterait en particulier de la littérature d'un peuple ? On attendrait de lui, en premier lieu, qu'il y comprenne quelque chose et qu'il ne parle pas de ce qu'il ne connaît pas !

Or aujourd'hui, ceux qui parlent d'un sujet ne sont pas forcément ceux qui y comprennent quelque chose ! Nous avons par exemple été informés récemment de l'importance de la littérature allemande par un homme qui n'y connaît absolument rien, puisqu'il n'est même pas professeur d'histoire de la littérature, mais... président d'une république ! Il n'a en fait jamais eu la moindre occasion d'étudier ce qu'il a le toupet d'enseigner à tout un pays. Un avocat politique parle de littérature {90} ; ailleurs, un poète parle de politique !

Nous avons connu ces deux choses ces derniers temps. S'il faut bien accepter ces phénomènes pour ce qu'ils sont, il faut aussi pouvoir s'en faire une idée juste. Nous sommes beaucoup trop indifférents, de nos jours. Or la théosophie ne doit pas nous rendre indifférents, même si, souvent, on dit qu'elle apporte le « calme intérieur ».

Mais on utilise alors ce mot de façon fausse, car garder son calme ne veut pas dire que tout doit nous devenir indifférent ! L'époque présente exige que nous puissions prendre feu, si j'ose dire, pour apprécier ce qui est bien et pour nous horrifier devant ce qui ne doit pas exister, ce qui n'a pas le droit d'exister, si l'évolution doit vraiment se poursuivre conformément à ce que veulent les bons esprits de l'humanité.

C'est de cela que nous continuerons à parler demain.

L' HOMO ŒCONOMUS

Douzième conférence

30 mai 1916

Comme nos réflexions de ce début d'année nous l'ont montré, il est nécessaire que celui qui approche la science de l'esprit rende ses concepts et ses idées, pour autant qu'il les puise à la science de l'esprit justement, toujours plus concrets, c'est-à-dire qu'il relie à ces concepts toujours plus de faits concrets et précis. Nous parlons des puissances spirituelles, des diverses hiérarchies, qui progressent de façon juste. Nous savons aussi que certaines entités qui appartiennent à ces hiérarchies restent en arrière et que, du fait qu'elles sont restées à un stade antérieur, elles ne peuvent plus accomplir dans les phases ultérieures ce qu'elles auraient accompli si elles avaient progressé, si bien qu'elles continuent à développer une activité correspondant à une phase passée de l'évolution.

Pour la Terre en général, nous appelons lucifériennes et ahrimaniennes les entités qui exercent aujourd'hui l'activité que les entités normales, celles qui ont progressé normalement, ont déjà exercée pendant la période lunaire. En prenant divers points de vue, nous avons examiné ce que l'action de ces forces et de ces entités luciféro-ahrimaniennes signifie pour le devenir du monde. Mais il faut aussi nous habituer, dans un plus petit cercle, aimerais-je dire, à vraiment discerner ce qui est luciférien et ahrimani.

Pour y parvenir, il est bien sûr indispensable de cultiver de façon juste la vie de notre sensibilité. Car si l'on se dit tout de suite, comme c'est hélas souvent le cas parmi nous : Ah ! Lucifer, Ahriman, je dois surtout m'écarter d'eux le plus

possible !, sans se rendre compte que c'est précisément cela qui est luciférien et ahrimanien, parler de luciférien et d'ahrimanien dans un petit cercle fera toujours dresser les cheveux sur beaucoup de têtes ! Et pourtant, si l'on veut pouvoir comprendre les événements de façon à ce que cette compréhension puisse pénétrer dans la vie, il faut aussi que nous soyons capables, dans de petits cercles, de percevoir ce qui est luciférien et ahrimanien.

Bien des siècles avant le Mystère du Golgotha, voyez-vous, il existait en Inde un enseignement grandiose, extraordinaire, dont on retrouve des traces dans la Bhagavad-Gîtâ et dans d'autres textes orientaux. Il s'agissait d'un ensemble absolument fabuleux. Notre science de l'esprit ne cherche nullement à minimiser la grandeur et l'immense importance de ce genre de phénomènes. Vous pouvez vous en convaincre en étudiant le cycle de conférences que j'ai faites à Helsingfors [{91}](#) sur la Bhagavad-Gîtâ, où j'ai attiré l'attention sur l'extraordinaire profondeur des vérités que contient ce texte.

C'est une excellente chose pour l'homme actuel de se plonger de cette façon dans ce qui, à l'époque, représentait un tel trésor pour l'humanité. Mais, depuis lors, le Mystère du Golgotha s'est accompli dans l'humanité. Et cet événement nous a fait toucher du doigt ce qu'est, en fin de compte, une conception historique du devenir de la Terre. Quand on comprend vraiment le Mystère du Golgotha, en effet, on parvient à distinguer le temps qui a précédé et préparé cet événement et le temps qui le suit.

L'Orient ignore le concept d'évolution et de progression historique, parce qu'il ne peut pas acquérir de compréhension du Mystère du Golgotha. L'Orient ne connaît qu'une vérité valable pour tous les temps. Il ignore tout d'un développement et d'une évolution de la vérité.

Il est certes encore difficile, même à notre époque, de concevoir qu'il existe une évolution des connaissances. C'est parce que nous ne nous sommes pas encore suffisamment pénétrés du sens du Mystère du Golgotha. Imaginez que quelqu'un veuille parler, à notre époque, comme l'auteur de la Bhagavad-Gîtâ ou bien comme le Bouddha. Il voudrait alors faire aujourd'hui quelque chose qui était juste à l'époque qui précéda de plusieurs siècles le Mystère du Golgotha.

Si ce qu'il veut apporter à présent, il l'avait apporté au temps où la Bhagavad-Gîtâ a été écrite, il aurait accompli un acte juste au sens de l'évolution. Celui qui parle aujourd'hui de la même façon que parlait la Bhagavad-Gîtâ accomplit un acte luciférien, car ce qui aurait été valable et aurait dû se faire à une époque passée se trouve transporté à notre époque. Celui qui agit ainsi efface en fait de son système de pensées tout ce que l'évolution a apporté à l'humanité depuis lors.

Pour ne pas rester dans l'abstrait, je voudrais attirer votre attention sur un événement tout à fait concret. En 1912 est paru un livre intitulé *le But sublime de la connaissance. Aranada Upanishad*, d'Omar al Raschid Bey. Je précise qu'Omar al Raschid Bey n'est pas d'origine turque et n'a rien à voir avec l'islam. Il est devenu turc pour des raisons purement extérieures. C'est un Allemand qui, pour pouvoir accomplir quelque chose que l'on ne peut pas faire en Allemagne si l'on ne devient pas turc, a dû se faire naturaliser Turc.

Il devint en outre brahmane et écrivit *le But sublime de la connaissance. Aranada Upanishad*, qui fut édité après sa mort par sa femme, Helene Böhlau al Raschid Bey. Précisons qu'il n'y a vraiment rien à redire aux remarquables *Histoires de la fille du Conseiller* et autres œuvres du même genre qu'Helene Böhlau [\[92\]](#) avait écrites auparavant. On n'est pas obligé de tout condamner en bloc chez quelqu'un.

Mais disons tout de même qu'il eût été préférable que la préface qu'Helene Böhlau al Raschid Bey antérieurement Helene Böhlau, a écrite pour *le But sublime de la connaissance* ne paraisse pas. En réalité, nous voyons vraiment surgir en 1912 ce qui aurait été légitime plusieurs siècles avant le Mystère du Golgotha ; il s'agit donc de quelque chose qui, au sens le plus éminent de ce concept – et même au sens technique – est à comprendre comme luciférien.

Je viens d'écrire un livre, qui paraîtra bientôt {93}, dans lequel il est amplement question des idées que j'ai développées en public au cours des deux derniers hivers. Mais ce livre montrera aussi à quel point l'idéalisme allemand, cette nouvelle conception du monde qui s'est développée après le Mystère du Golgotha, en pleine compréhension de la situation spirituelle nouvelle, dépasse de très loin tout ce que l'on trouvait dans l'Inde ancienne.

Car effectivement, chers amis, ce que Fichte, Hegel, Schelling et tous ceux que j'ai déjà nommés ont enseigné dépasse de loin tout ce que la sagesse orientale et le brahmanisme contiennent. Cela n'est certes toujours pas reconnu par tout le monde. Il y a deux raisons à cela. La première est que l'on a pris l'habitude de penser qu'il est trop difficile de s'occuper de ces choses-là. J'évoque aussi cela dans mon livre.

La seconde est que nous sommes loin d'avoir autant de talent que les Orientaux pour nous glorifier nous-mêmes à nos propres yeux et à ceux des autres lorsque nous avons acquis une connaissance ! Lisez donc *le But sublime de la connaissance* d'un bout à l'autre, et vous verrez que l'on ne nous communique pas simplement des connaissances qui sont censées avoir été acquises, mais que partout on stipule que ces connaissances sont sublimes, et qu'elles sont même tellement

sublimes qu'elles ne sauraient être dispensées que par les plus grands maîtres de la sagesse, et que seuls quelques élus peuvent les comprendre.

Songez donc, chers amis, à ce qui serait advenu d'un Fichte si, en Occident, on avait le même talent de vénération, et vous aurez une idée de ce que nous négligeons. Nous ne sommes pas doués pour lever les yeux vers les grands avec les mêmes sentiments que ceux avec lesquels l'Oriental regarde par exemple son Bouddha ou son Shankarâchârya {94}. Le faire serait certes tentant, mais il s'agit d'une tentation luciférienne. Un titre comme ce *But sublime de la connaissance* {95} exerce déjà un effet suggestif facile sur l'âme.

On se lèche d'avance les doigts à l'idée de pouvoir s'approprier le « But sublime de la connaissance » en 173 pages ! Et quand on lit à longueur de pages des choses comme celle-ci : « *Les plus sages parmi les sages ont conservé tout ceci pour ne le confier qu'à toi, mon cher,* » – comme on doit se sentir important, puisque ce savoir que les plus sages parmi les sages ont conservé depuis toujours, on vous le confie, à vous ! Et quand ce sentiment d'auto-encensement a été bien cultivé tout au long du livre, on peut encore lire, pour finir, des paroles vraiment lourdes de sens :

« *La paix soit avec toi, Ô mon cher !*

Je t'ai parlé du but ultime du savoir, – j'ai dit tout ce qui était à la hauteur de ton intelligence, – pour le salut de la Terre et pour la délivrance du monde, – des mots balbutiés pour une âme en recherche. Tu as atteint les premiers sommets du pays des profondeurs ; les nuages s'éclairent – : devant toi, dans les lointains insondables, resplendissent les hauteurs de Himavat. Ouvre les yeux à la lumière divine – tu vois en vérité – toute sagesse terrestre est anéantie –

l'apparence qui t'aveuglait est pulvérisée – l'éclat du monde s'est éteint – un rêve – ce qui s'est éveillé en toi est plus grand que tous les mondes – tu as atteint le but ultime de la connaissance – et avec lui la perfection – la perfection dans la divinité.

Ainsi parle dans aranada-upanishad l'adhyaya : éveil. La fin reste sans mots : nîrvâna. »

« La fin reste sans mots » ! Pour souligner cela, madame Helene Böhlau al Raschid Bey ajoute encore que nous devons concevoir cela de manière particulièrement profonde : « La fin reste sans mots », parce qu'en ayant elle-même suivi la discipline que ce livre préconise, elle a compris que les mots humains ne peuvent pas exprimer le plus profond. Tout cela est évidemment beaucoup plus profond que ce qui a pu être exprimé ! La sagesse sans mots à laquelle il est fait allusion à la fin doit être vraiment très très profonde, car si l'on trouve que ce qui est dit est déjà d'une profondeur infinie, alors comment qualifier ce qui n'est pas dit !

Pourtant, chers amis, écrire, penser cela et détenir cela, ce sont encore deux choses différentes ! « La fin reste sans mots », donc le reste, ce sont des mots qui ne rendent pas encore ce qui est le plus profond. Et pourtant, au début du livre, on trouve d'emblée une conception d'une profondeur infinie... comme celle par exemple que l'ancienne sagesse orientale exprime en disant : Si je suis ici, et si une autre personne est ici, alors elle est à ma gauche.

Mais si une troisième personne est là, la deuxième personne est à sa droite, si bien que droite et gauche ne désignent finalement rien d'absolu. Si c'est moi qui parle, cette personne est à gauche, si c'est l'autre qui parle, elle est à droite. Conclusion : droite et gauche sont une *mâyâ*. Comment

pourrait-on donner une meilleure idée de la *mâyâ* qu'en montrant que gauche et droite sont des expressions rapportées de l'extérieur ? Et cela continue avec la même « profondeur » ; car en fin de compte, ce qui crée la profondeur, c'est de répéter sans cesse que tout cela est d'une profondeur abyssale...

Mais nous sommes aussi élevés vers d'autres considérations. Vous savez peut-être, et vous pourrez encore y réfléchir davantage si vous lisez le livre que je viens d'écrire, que les esprits qui ont développé la nouvelle conception idéaliste en sont arrivés, pour l'essentiel, à faire l'expérience du moi, à vivre dans leur moi. Après le Mystère du Golgotha, il faut qu'il en soit ainsi. Or le but de la sagesse orientale n'était pas de faire l'expérience du moi, mais de dominer, d'effacer le moi. Omar al Raschid Bey renouvelle cette ancienne sagesse indienne lorsqu'il écrit :

« Pour celui qui cherche son salut dans le moi, l'égoïsme est un commandement, un dieu. »

Oui, chers amis, pour celui qui cherche son salut dans le moi, l'égoïsme est bien un commandement, et même un dieu. L'égoïsme, la recherche du moi, précède en effet la découverte du moi. Tant que l'on cherche le moi, on développe son égoïsme, et c'est seulement en trouvant le moi que l'on se libère de l'égoïsme. Quand on l'a trouvé, on ne peut plus être tourmenté par l'égoïsme. La seule victoire véritable sur l'égoïsme consiste à trouver le moi.

Et celui qui, aujourd'hui, après le Mystère du Golgotha, veut encore fuir le moi et continue de dire ce que l'on disait autrefois en Inde est rejeté en arrière, hors du moi, dans la soif du moi, et entretient précisément son égoïsme. C'est la raison pour laquelle les livres de ce genre font sur nous une telle impression d'égoïsme, une impression qui nous montre

comment les personnes concernées se retirent du monde et ne veulent pas chercher ce qui est immortel et spirituel dans la réalité, mais partent en quête d'une connaissance dans leurs propres rêves, en se détournant frileusement de cette réalité.

Cet égoïsme de la connaissance, qui s'ignore lui-même, est le pire. Voilà pourquoi tout ce livre est un livre égoïste. Aussi longtemps que le moi n'avait pas pénétré dans l'évolution de l'humanité, c'est-à-dire avant le Mystère du Golgotha, il fallait ennoblir l'égoïsme. La sagesse orientale était alors à sa place. Mais parler encore ainsi aujourd'hui veut dire que l'on repousse apparemment le moi devant soi, tandis que Lucifer vous attrape par derrière et vous pousse cette fois pour de bon dans l'égoïsme. Et on ne s'en aperçoit pas.

Un peu plus loin dans le livre, on peut lire que « *Celui qui cherche son salut dans le monde est l'esclave de ce monde* ». Depuis le Mystère du Golgotha, nous disons : Celui qui ne cherche pas son salut dans ce qui est spirituel dans le monde, mais recule frileusement devant le monde, devient vraiment l'esclave du monde. C'est-à-dire qu'il devient l'esclave du monde qui rêve en lui ! Et plus loin encore :

« *Il ne peut échapper à son insatiable désir* ».

Il est toujours et encore l'esclave d'un désir qu'il ne peut assouvir. Mais celui qui parle ainsi soupire perpétuellement après son moi, et il ne s'en aperçoit pas parce qu'il fuit le moi :

« *Il ne peut échapper au jeu futile de la vie.* »

Au lieu de faire face à la réalité et de chercher dans cette réalité ce qui, en elle, est spirituel, il fuit cette réalité. Et ce faisant, il retombe pour de bon de l'autre côté, dans la réalité :

« *Il ne peut échapper aux chaînes étroites du moi.* »

Or quand on le trouve, ce moi, on s'arrache à ses chaînes !
« *Celui qui ne s'élève pas hors de ce monde vit et disparaît*

avec son propre monde ». Mais quand on parle après le Mystère du Golgotha, on peut dire : Celui qui se lie à ce qui, dans ce monde, est éternel, en cherchant l'éternel dans ce qui passe, ne disparaît pas avec ce monde !

Vous voyez que l'on peut pratiquement retourner en son contraire chaque phrase de ce livre, et on trouvera ce qui est juste pour notre époque. J'ai écrit dans la marge : « Celui qui fuit le moi tombe aussitôt dans la soif du moi, car cette soif du moi fait du moi un moi pour soi. Trouver le moi, au contraire, libère de la soif du moi, et donc de l'égoïsme. Celui qui connaît et comprend le monde a gagné le monde. » L'original disait : « *Celui qui ne s'élève pas hors de ce monde vit et disparaît avec son propre monde.* » Aujourd'hui, après le Mystère du Golgotha, nous disons : Celui qui connaît et comprend le monde a gagné le monde !

Comme vous le voyez, ce que nous appelons luciférien, au sens technique du mot, a aussi une signification profonde dans le cadre restreint de notre devenir historique. Continuer d'enseigner aujourd'hui ce qui devait être enseigné il y a des millénaires comme si c'était valable pour notre époque, c'est enseigner de façon luciférienne. Il faut dire que l'on a plutôt tendance, de nos jours, à passer à côté des voyants qui sont amis de la vérité, parce qu'on estime qu'il n'est pas très important de s'intéresser à leur voyance et à ce qu'elle permet de découvrir.

Une sagesse comme celle du *But sublime de la connaissance*, par contre, parle fortement à – disons – l'égoïsme supérieur des hommes. S'intéresser à la réalité, pénétrer pour de bon dans la réalité, suscite beaucoup moins d'intérêt ! Et quand quelques-uns parmi nous sont à même de le faire, nous n'avons aucun talent pour les reconnaître et les apprécier comme les Orientaux par exemple ont apprécié leur

Bouddha !

Robert Hamerling ~~1961~~, qui est sans doute le plus grand poète moderne d'Europe médiane, est déjà, dans un certain sens, un voyant de cette sorte. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de ses poèmes, ni même de sa philosophie. Vous pourrez lire à son propos ce que j'ai écrit dans le livre à paraître dont je vous ai parlé. Mais je voudrais attirer votre attention sur le fait que le don de voyance d'Hamerling se manifeste par exemple dans son art de saisir en profondeur les événements actuels.

C'est tout particulièrement le cas dans la grande épopée satirique qu'il écrivit peu avant sa mort : *l'Homoncule*. De quoi s'agit-il ? Je ne vous raconterai pas toute l'œuvre ; vous pourrez, bien sûr, la lire. Je voudrais seulement vous montrer comment, en partant de notre époque, on peut comprendre l'idée de l'homoncule, l'homunculisme en quelque sorte. Beaucoup parmi nous – et quand je dis nous, je parle des gens en général ; s'il y en avait dans nos milieux à nous, les personnes présentes seraient, bien sûr, exclues ! – pensent que la façon dont les sciences de la nature se représentent le monde est la seule valable, que tout doit être expliqué scientifiquement, et que tout ce qui n'est pas, ou ne peut pas être expliqué scientifiquement, doit être rejeté : ce ne sont que des rêveries, des fantasmes, de la mystique, de l'occultisme !

Nous avons des gens comme cela parmi nous, n'est-ce pas ? Ils partent de l'idée que tout est régi par les lois de la matière, c'est-à-dire de la mécanique. Pour eux, même les phénomènes et les événements spirituels sont régis par les lois des substances et des forces matérielles. On peut, certes, se représenter les choses ainsi. Mais il faut bien voir que le monde qui vit alors dans la représentation du matérialiste ne peut pas vraiment exister. Jamais la moindre racine vivante,

et à plus forte raison aucun animal ni aucun être humain ne pourrait apparaître dans un tel univers.

Mais quelqu'un pourrait tout de même un jour se demander à quoi ressemblerait l'homme si le monde était vraiment tel que la science se le représente, si donc le monde n'était pas comme il est en réalité, c'est-à-dire pénétré d'esprit, mais tel que l'imaginent ceux qui croient dur comme fer aux conceptions scientifiques matérialistes. À quoi ressemblerait cet homme ? Pour pouvoir émaner d'un tel univers, il faudrait évidemment que l'homme soit créé selon des lois purement mécaniques.

Il n'y aurait plus en lui le moindre mystère. Hamerling répond de façon poétique à cette question : son homoncule est l'homme tel qu'il serait si seul existait l'univers du matérialiste. L'homoncule accomplit des prodiges ! Souvenez-vous, en effet, de ce que je vous ai dit la dernière fois : le cerveau est bien, dans un certain sens, un instrument mécanique. Il pourrait même, finalement, être entièrement fabriqué par des moyens mécaniques. Un tel cerveau pourrait produire beaucoup d'intelligence.

Grâce à lui, l'homme deviendrait prodigieusement intelligent. Il pourrait s'installer de façon très astucieuse dans cet univers où tout serait mécanique. L'homoncule d'Hamerling est très intelligent. Il sait combiner à merveille tout ce qui se présente à lui. Il fonde même un grand journal populaire. C'est tout à fait possible dans un monde où l'homonculisme prospère ! On peut fonder de grands journaux. Et l'homoncule devient milliardaire. Pas seulement millionnaire, milliardaire !

Cela aussi, c'est possible, dans un monde d'où l'esprit est absent ! Et puis l'histoire continue. Il fonde une école pour singes, parce qu'il pense, en bon darwiniste matérialiste, que

les hommes descendent des singes. Donc si on éduque les singes comme il faut, ils se transformeront en hommes. Avec une bonne instruction, on leur procure un sacré raccourci, n'est-ce pas ? Le chapitre sur l'école des singes est vraiment excellent ! Hamerling montre aussi quelle position prennent certaines personnes qui écrivent dans les journaux ou s'expriment par les autres systèmes de diffusions de ce genre. Dans un monde où l'homonculisme règne, bien des choses sont possibles.

Hamerling a fait preuve d'étonnantes facultés de voyance. Il y a aussi dans ce monde homonculéen des aéronefs, et ils sont même plus perfectionnés que ceux que nous connaissons, parce que d'anciennes conceptions, fondées sur les impressions subjectives de certaines personnes, viennent chez nous perturber les choses. L'homoncule se construit, bien entendu, un aéronef – Hamerling a écrit son livre vers les années 1880 –, mais il a la malchance, alors qu'il se promène dans l'espace à bord de son engin, d'être aspiré par les forces gravitationnelles du cosmos et de partir ainsi dans les forces mécaniques universelles.

Et si, le soir, en scrutant attentivement le ciel, vous apercevez une sorte de carcasse qui gravite au loin, ce sera sûrement l'homoncule sur son drôle de vaisseau spatial ! Accroché aux derniers débris, il est peu à peu absorbé par les forces mécaniques universelles.

Hamerling était un authentique voyant ! Le monde que l'homonculisme conçoit n'existe pas, bien entendu, mais les gens peuvent orienter tout leur mode de penser dans le sens de l'homonculisme et fonder ainsi parmi les hommes – au moins pour un certain temps – un homonculisme du penser. C'était l'idée d'Hamerling : l'homonculisme se prépare ; il est sur le point de s'emparer des hommes. La nature a, bien

entendu, une âme, et les humains ne peuvent pas la lui extirper. Par contre ils peuvent, eux, perdre leur âme. L'homoncule, dont la connaissance n'a accès ni à l'âme ni à l'esprit, devient un homme sans âme. Et un homme sans âme ne tarde pas à trouver une femme sans âme...

Hamerling présentait ce que des gens pourraient dire un jour : Dieu soit loué, nous avons dépassé le classicisme goethéen et tout ce qui gravitait autour ! Le classicisme goethéen croyait encore à *l'homo sapiens*, l'« homme sage », qui peut trouver en son esprit des valeurs susceptibles de fonder un ordre humain. Mais nous savons, nous, que tout ordre humain est strictement régi par les facteurs économiques extérieurs. Or les forces économiques excluent l'homme, cet homme qui n'est finalement plus considéré comme un *homo sapiens* que par le vieux classicisme que nous avons, fort heureusement, dépassé.

Aujourd'hui, il faudrait voir en l'homme un *homo œconomus* ! Hamerling présentait que cela pourrait arriver. Vous allez vous moquer de moi et dire que jamais personne n'aura l'esprit assez troublé pour penser que l'ancien classicisme, où l'on croyait encore à l'*homo sapiens*, serait aujourd'hui révolu, et qu'il faudrait remplacer *l'homo sapiens* par *l'homo œconomus*, de sorte que l'ordre social ne s'orienterait plus selon des idées et des idéaux, mais selon des principes purement mécanistes. Cela signifierait que la science édicterait les lois de l'économie de telle manière que l'homme saurait qu'il n'est, au sein de l'organisme social, qu'un *homo œconomus* et ne s'adonnerait plus à cette sottise croyance en *l'homo sapiens* !

Vous me direz que personne n'ira croire une telle folie ! Permettez-moi, chers amis, de vous raconter encore quelque chose. J'ai lu il y a quelque temps, dans le *Berliner Tageblatt*,

un article de mon vieil ami Engelbert Pernerstorfer {97}, qui est maintenant vice-président du Conseil autrichien. C'est un homme très avisé dans de nombreux domaines. Dans cet article, il parle de façon tout à fait remarquable du livre d'un certain Dr. Renner {98} : *le Renouveau de l'Autriche*.

Il y avait toutes les bonnes raisons pour que je me procure cet ouvrage. Mon ami Pernerstorfer écrit en effet que ce livre devrait intéresser tout homme d'aujourd'hui, car il montre qu'il y a encore des gens qui savent comment il faudra organiser le monde quand cette guerre sera terminée, des gens qui disposent d'idées fécondes et créatrices. Il faut connaître son temps, bien sûr, et je me suis donc procuré ce livre. Voici ce qu'on y lit :

« Cette guerre aura permis à certaines forces d'apparaître au grand jour. Le plus frappant est sans doute l'apparition de la toute-puissance de l'économie des nations. C'est avec raison que l'on a qualifié de "victoires du chemin de fer" les victoires d'Hindenburg. Le bon état des voies ferrées, des routes et des chemins d'un pays est la garantie de son succès militaire, car c'est en fin de compte le signe d'une économie hautement organisée. »

On ne saurait dire le contraire. Mais poursuivons.

« Le plus grand changement apporté par cette guerre mondiale concerne le rôle économique, social, politique et militaire de l'industrie, et donc celui de l'Etat industriel et du peuple industriel. Nous avons assisté, à cet égard, à une véritable révolution de la conscience publique. »

« De plus en plus souvent, de plus en plus fort, grands et

petits, à l'intérieur et à l'étranger, le crient tant et si bien qu'à la fin c'est incontestable : l'industrie est le grand vainqueur ! L'industrie allemande a sauvé la patrie ! Elle est la force indestructible de résistance et d'offensive de l'Etat. L'Etat industriel domine l'Etat commerçant, l'Etat rentier, l'Etat agricole... L'industrie est le cœur de notre nation ! »

« Transformer en un tour de main des cavaliers en fantassins, des réservistes en bonnes troupes techniques, des hommes de l'arrière-ban en valeureux soldats de première ligne, seul le peut un Etat industriel dont les ouvriers changent à tout moment d'entreprise, de branche et même de place, parce qu'ils doivent, sous peine de déclin économique, s'adapter en quelques heures à toutes les situations. »

On nous explique que ce ne sont plus les idées qui doivent fonder l'ordre social, comme c'était le cas autrefois, mais la vraie science. Ses lois mécaniques s'emparent de l'industrie pour tout organiser, et elles entraînent aussi l'homme, qui n'est plus qu'un simple rouage dans tout ce contexte industriel. Telle est la grandeur de la nouvelle science et de la nouvelle organisation !

« La science et l'organisation ne deviennent vraiment pratiques que dans la population industrielle. Il faut qu'à partir de là ces expériences pénètrent toute notre politique. »

« Ce n'est pas un hasard si, dans cette guerre, l'idée de l'Etat s'est révélée plus forte que le principe des nationalités.

Durant le demi-siècle qui a suivi le moment où la pensée purement nationale culminait dans l'histoire, le monde et les hommes ont évolué de façon étonnante. Les intérêts dominants pendant ces décennies qui sont aujourd'hui loin

derrière nous étaient encore la littérature, l'art ou la philosophie ; le classicisme agissait encore. »

« Aujourd'hui, la technique et l'économie dominent même l'imagination des hommes ; l'homo sapiens de l'époque classique a fait place à l'homo œconomus. L'intérêt économique règne partout et repousse tous les autres. »

« Aujourd'hui, l'État est vécu et apprécié tout autrement qu'auparavant. A l'intérieur, tous les partis, toutes les classes, s'adressent à lui en tant qu'Etat économique ; à l'extérieur, et de l'extérieur, on prise en lui l'Etat économique. »

Nous y voilà ! Nous sommes allés jusque-là : La technique et l'économie dominent même l'imagination des hommes ; *l'homo sapiens* de l'époque classique a fait place à *l'homo œconomus*. L'intérêt économique règne partout et repousse tous les autres !

Voilà donc le livre que l'on nous signale comme un des phénomènes les plus significatifs du mode de penser actuel, un phénomène qu'il faut absolument prendre en compte si l'on veut savoir comment se fait le renouveau de notre époque. C'est de l'homonculisme ! L'homonculisme qu'Hamerling annonçait il y a quelques dizaines d'années est devenu une réalité ! On en a même fait un système, une conception philosophique.

L'homoncule ne devient pas seulement milliardaire, il ne fonde pas seulement un grand journal populaire, il écrit aussi *le Renouveau de l'Autriche*, programme politique du Dr. Karl Renner, député du Conseil impérial ! Hamerling était bien un voyant. Il a vu ce qui allait arriver. Et ce qui est arrivé pourrait guérir si l'on regardait un peu en arrière vers ce qu'Hamerling nous a montré dans *l'Homoncule*. Le Dr. Renner, qui vit sans doute à Vienne, n'aurait qu'à se rendre à

Graz pour découvrir qu'un certain Robert Hamerling y vivait il y a une trentaine d'années.

Il faut s'efforcer de comprendre ce qui fait la grandeur d'une œuvre comme *l'Homoncule*. Sans disposer déjà de la science de l'esprit, Hamerling s'est demandé comment serait l'homme s'il n'avait que son corps physique. S'il ne l'a, certes, pas exprimé ainsi, c'est pourtant ce qu'il a décrit. Son homoncule est un homme qui n'apporte pas avec lui l'héritage de l'ancien Saturne, de l'ancien Soleil et de l'ancienne Lune et qui ne se développe que sur la Terre. Des parties essentielles de l'homme au niveau du je, du corps astral et du corps éthérique lui manquent. En fait, on comprend vraiment ce qu'est *l'Homoncule* d'Hamerling quand on s'appuie sur la science de l'esprit. Mais vous voyez comme il faut avoir notre époque à l'œil !

La dernière fois, je vous ai montré que l'idée du Mystère du Golgotha, telle que nous la connaissons grâce à la science de l'esprit, réunit trois éléments : le premier Jésus, Zarathoustra incarné dans l'enfant Jésus de la lignée de Salomon, qui apporte ce que l'humanité a traversé au plan historique, ce à quoi il a lui-même participé à travers toutes ses incarnations, puis le second Jésus, celui qui vient dans l'enfant Jésus de la lignée de Nathan, qui apporte ce qui était prédéterminé dans la Terre avant qu'elle ne passe par cette évolution historique.

Je vous ai montré comment le Coran nous présente parfaitement ce second enfant Jésus, en indiquant même qu'il parlait avant sa naissance. À ces deux éléments nous associons l'élément supraterrestre du Christ qui, après trente années, pénètre dans la personnalité de Jésus de Nazareth, c'est-à-dire celle de Jésus des lignées de Salomon et de Nathan. Nous voyons ainsi dans le Christ une alliance des mondes spirituels

extraterrestres et de ce qui s'est déroulé sur terre.

Comme je vous l'ai indiqué, il est nécessaire que notre époque parvienne à un concept de la grandeur de cette figure de Jésus et aussi, par conséquent, de la grandeur du Mystère du Golgotha. Lors de cette cinquième période postatlantéenne, notre époque a certes fortement développé l'entendement, le penser rationnel, mais il faut ajouter à ce penser rationnel la compréhension spirituelle du monde. Alors on pourra de nouveau comprendre le Mystère du Golgotha, et ceci d'une façon bien plus profonde que ce ne fut le cas aux siècles précédents. Mais il faut d'abord apprendre à comprendre le Mystère du Golgotha !

Or avant que cette compréhension ne puisse vraiment être acquise, il faut encore envisager tout ce que les puissances ahrimaniennes introduisent dans la pensée humaine. En réalité, tous les bons esprits attendent, aimerais-je dire, que les hommes comprennent le Mystère du Golgotha, mais tout s'efforce aussi de les en empêcher, et de faire en sorte qu'ils ne veuillent pas s'approcher de ce Mystère et que, inconsciemment, ils le dénigrent et dénigrent aussi la figure qui se tient au centre de ce Mystère.

Imaginez que quelqu'un veuille vraiment faire vivre en lui tous les sentiments graves et profonds qui peuvent être engendrés par la façon dont nous comprenons le Mystère du Golgotha, et qu'il se heurte à une personne qui lui parlerait du Christ Jésus comme notre époque n'a que trop tendance à le faire.

Ce quelqu'un pourrait bien, le cas échéant, ressentir cela comme un terrible dénigrement, un véritable avilissement de ce qu'une vraie connaissance du Mystère du Golgotha lui permet de ressentir. Peut-être lui lancera-t-on alors : Ce que tu nous racontes là est pour le moins obscur ; tu as carrément

perdu la tête ! Il faut être un doux rêveur pour trouver le moindre sens à ce que les Evangiles racontent à propos du Christ Jésus !

Voilà quelque chose que l'on pourrait assurément vivre. Et si l'homme en question croit être un poète, disons même qu'il a peut-être écrit quelques poésies pas trop mauvaises et si, ayant plus ou moins épuisé les autres sujets, il s'empare du sujet Jésus-Christ et cherche à exprimer tout cela par le biais de la littérature ou de l'art, peut-être se demandera-t-il : A quoi pourrait ressembler aujourd'hui un homme qui accueille en lui ce que le Christ Jésus, si l'on en croit les Evangiles, a dû être ? – Ce devrait être une sorte de rêveur faible d'esprit.

Un homme intelligent examine les Évangiles avec un regard critique, découvre toutes les contradictions qu'ils contiennent, et s'il admet à la rigueur qu'un brave homme a pu vivre un jour à Nazareth, il est pour lui hors de question qu'un esprit raisonnable accorde le moindre crédit à ce que les Évangiles nous racontent. Seul un faible d'esprit, un fou, pourrait donc en venir à l'idée d'imiter Jésus-Christ. Aucun homme intelligent ne ferait cela ! Mais un imbécile pourrait fort bien, par exemple, partir sur les routes, entrer dans un village, monter sur une grosse pierre et se mettre à prêcher, parce qu'il se croirait empli de l'esprit du Christ – c'est du moins ce que penserait de lui quelqu'un de supérieurement intelligent – et, comme il est faible d'esprit, se faire finalement enfermer.

On pourrait lire, par exemple, que celui qui se présente aujourd'hui comme le Christ se fait mettre en prison. Puis il se fait interroger par le pasteur qui lui explique qu'il n'a pas à parler du Christ puisqu'il n'est pas pasteur ! Ensuite le juge lui passe un bon savon, puis il est relâché, parce qu'il n'est, somme toute, qu'un imbécile. Et cela continue ainsi. Il rencontre d'autres gens, qui croient en sa folie, et il en guérit

même certains.

L'homme moderne croit, en effet, qu'une maladie – qui en réalité n'est pas une vraie maladie – peut être guérie par l'imposition des mains d'un être qui n'a pas tout son bon sens. Finalement, notre homme devient de plus en plus fou et, à force de s'entendre dire que le Christ est apparu en lui, finit par se prendre vraiment pour le Christ, après quoi il connaît encore bien des malheurs... Ce serait terrible, n'est-ce pas, que la prétendue intelligence de notre époque aille jusqu'à présenter un Christ de ce genre !

Là encore, je ne vous parle pas de choses abstraites. Voici un roman de Gerhart Hauptmann, *Emanuel Quint, le fou en Christ* {99} qui raconte ce que je viens de vous résumer. On ne peut pas nier que Gerhart Hauptmann ait écrit autrefois des pièces et quelques autres œuvres qui ont une certaine importance. Mais les temps sont mûrs pour que celui que l'on considère, dans de nombreux cercles, comme le plus grand écrivain du moment, se serve d'un imbécile pour représenter un Christ !

Je sais que beaucoup me reprocheront de condamner le roman de Hauptmann parce que je me place au plan religieux, ou philosophique, et que je ne comprends rien à l'esthétique pure ! Disons qu'au plan de l'esthétique, c'est du bien méchant ouvrage, et qu'au lieu de lire cette pâle imitation des *Frères Karamazov*, je préfère encore lire directement Dostoïevski. Et je recommande à ceux qui aiment se plonger dans ce genre d'atmosphère de faire de même. Même dans les détails, on retrouve les *Frères Karamazov* : le « fou en Christ » est accusé d'un meurtre, et comme il est reconnu innocent, on le relâche.

Se prenant pour le Christ, il erre de par le monde et frappe à toutes les portes selon son humeur : chez des pasteurs, des

cardinaux, des évêques... Il frappe partout, puisque les gens doivent évidemment accueillir le Christ, mais chaque fois on le jette dehors en le traitant de fou. La fin de l'histoire est assez pathétique. Après avoir encore frappé chez différentes personnes, notre homme arrive chez un professeur qu'il connaît en fait depuis longtemps :

« C'est ainsi qu'Emanuel Quint parvint à la demeure de ce maître où, lorsqu'il était écolier, il avait écouté les sermons de carême de frère Nathanaël. » Tous les noms contiennent des allusions ! « Les gens étaient à table, et un vent d'automne glacial soufflait dehors dans la nuit. On entendit un pas sur le seuil et des coups contre la porte. La femme avait bien trop peur pour aller ouvrir. Le pieux maître, non sans avoir d'abord recommandé son âme à Dieu, entrouvrit la porte et demanda : "Qui va là" ? "Le Christ !" entendit-il répondre tout bas. Aussitôt la porte lui échappa des mains et claqua avec une force qui ébranla toute la maison. "Il y a un fou dehors !", dit-il à sa femme en revenant tout tremblant. »

Cela continue ainsi, et à présent voici la fin :

« Une semaine plus tard, le même remue-ménage se reproduisit dans l'ancienne ville impériale de Francfort. Entretemps, de Berlin à Francfort, des centaines et des centaines de portes s'étaient claquées devant ce mendiant qui se prenait pour le Christ. Un Francfortois, qui prit la chose en plaisantant, prétendit même que tout ce vacarme de portes claquées avait certainement attiré l'attention du Seigneur dans le ciel. »

« On remerciait alors le ciel – et voici le fait proprement révoltant – que ce voyageur ne soit pas le Christ en personne, mais un pauvre hère d'ici-bas, car sinon des

centaines d'ecclésiastiques catholiques et protestants, d'ouvriers, d'employés, de marchands, de généraux, de surintendants, de nobles et de bourgeois, bref d'innombrables pieux chrétiens se seraient damnés à jamais.

Mais comment savoir, bien que nous disions dans nos prières "Ne nous induis pas en tentation !" si pourtant, en fin de compte, le vrai Sauveur n'avait pas voulu vérifier, sous l'habit d'un pauvre idiot, si la graine semée par Dieu depuis le Royaume des cieux avait mûri ? »

Le Christ aurait donc pu s'incarner dans ce fou pour venir contrôler ce qui se passe sur terre. Quand on est quelqu'un d'aussi intelligent que Gerhart Hauptmann, on n'imagine pas que le Christ puisse faire cela depuis le monde spirituel !

« Le Christ aurait ensuite poursuivi sa route, c'est du moins ce que l'on raconte, vers Darmstadt, Karlsruhe, Heidelberg, Bâle, Zurich, Lucerne, jusqu'à Göschenen et Andermatt, et partout il n'aurait pu parler à son Père dans le ciel que de portes claquées. Finalement, le fou qui se prenait pour le Christ partagea le pain et le grabat de deux pauvres bergers charitables dans les montagnes au-dessus d'Andermatt et, depuis, personne ne l'a revu. »

Si vous avez regardé les annonces dans les journaux – car cela aussi est intéressant –, vous aurez peut-être remarqué une grande annonce qui occupe presque une pleine page : *« La nouvelle édition bon marché du roman Emanuel Quint, le fou en Christ, de Gerhart Hauptmann, vient de paraître. Un livre de 540 pages, auquel on peut facilement prédire un rapide succès, puisqu'il a déjà connu en peu de temps un grand nombre de rééditions et sera bientôt traduit dans toutes les langues.*

D'ores et déjà considéré comme un glorieux classique du roman religieux, il est encore lu par des générations entières. Je n'exagère pas, car ce livre recèle des valeurs d'une grandeur éblouissante. C'est le roman du combat religieux de notre époque, qui met en scène un visionnaire exalté, un fils du peuple, qui se hisse jusqu'au statut de fils de Dieu. Tout homme religieux sera fortifié et élevé par cette magnifique profession de foi du plus grand de nos écrivains vivants. Avec ce livre, Hauptmann nous offre son œuvre la plus accomplie. »

Cette annonce n'est pas seulement signée par l'éditeur, Samuel Fischer, mais par un monsieur fort intelligent, qui est membre de la rédaction des *Berliner Neueste Nachrichten* (Dernières nouvelles de Berlin) !

La science de l'esprit doit d'abord guérir le penser, en donnant à nos pensées une forme juste. Si quelqu'un, aujourd'hui, affirmait carrément que *l'homo sapiens* est une notion dépassée et que *l'homo œconomus* doit aujourd'hui prendre sa place –, on devrait le tenir pour un fou, n'est-ce pas ? Or on ne le tient pas pour un fou. Lorsqu'il apparaît dans la figure de l'homoncule Dr. Renner, on le tient au contraire pour un grand civilisateur, qui va résoudre l'énigme de l'existence !

Beaucoup, beaucoup d'efforts ont ainsi été mis en œuvre, chers amis, pour éloigner les hommes d'un penser sain et pour les écarter d'un penser conforme à la réalité. Vous trouverez le concept de « penser conforme à la réalité » exposé dans le livre que je viens d'écrire, et qui va bientôt paraître. [{100}](#) Songez que nous n'avons pas seulement, aujourd'hui, la vieille *Critique de la raison pure* d'Emmanuel Kant, qui explique aux hommes que la « chose en soi » est inaccessible et que tout

n'est qu'apparence, mais nous avons aussi une *Critique du langage* grâce à Fritz Mauthner {101}.

Cette *Critique du langage* a été accompagnée de bruyantes fanfares journalistiques. Les trompettes de la renommée ont fait ce qu'il fallait pour qu'une foule de gens voient dans cette œuvre un des monuments de notre temps, alors qu'il ne s'agit en réalité que de dilettantisme philosophique épouvantable. Mauthner ne parvient même pas à comprendre qu'il ne suffit pas de connaître le nom d'une chose pour se la représenter, et qu'un mot n'est jamais qu'une sorte d'indication, un geste vers la chose. Ceci est, certes, encore plus difficile à comprendre en ce qui concerne les choses spirituelles.

Là aussi, il faut bien voir que le mot n'est qu'un geste et qu'il est stérile de se livrer à toutes sortes de critiques à propos du mot lui-même, puisque ce mot n'est finalement rien d'autre qu'un geste pour désigner une chose, et ceci aussi bien quand celle-ci est physique que quand elle est spirituelle. Comme Mauthner n'a aucune idée de ce qu'est vraiment un mot, il se lance dans une critique du mot. Il croit que les hommes s'accrochent seulement, après coup, aux mots qu'ils ont fabriqués, et qu'il n'y a derrière eux aucune réalité. Or on ne peut pas faire la critique des réalités en faisant simplement celle des mots.

Un exemple frappant vous montrera ce que je veux dire. Mauthner a écrit trois gros volumes : Sa *Critique du langage* est complétée par un dictionnaire en deux volumes où il a rassemblé les concepts d'existence, de connaissance, etc. Tout cela est traité, chaque fois, à partir du mot : son origine, le premier endroit où il est apparu, la façon dont il se modifie d'une langue à l'autre, etc. Et quand il a montré comment un mot se retrouve avec quelques variantes dans plusieurs langues, il croit qu'il peut dire quelque chose du concept

correspondant.

Voici un exemple : imaginons que Mauthner, en parcourant l'Autriche, découvre par exemple l'existence de l'expression *böhmischer Hofrat* (conseiller à la cour de Bohême). C'est une expression courante. Là-bas, on traite facilement quelqu'un de *böhmischer Hofrat*. Comment notre critique du langage devrait-il procéder s'il suivait la méthode de Mauthner ? Il devrait commencer par consulter son Dictionnaire philosophique à la lettre H pour analyser de façon critique le terme *Hofrat* et en déduire le concept de conseiller à la cour. Puis il devrait chercher à la lettre B et faire de même avec le terme *böhmisch* en analysant soigneusement cet autre concept.

C'est ainsi qu'il chercherait à comprendre la réalité du *böhmischer Hofrat*. Or il s'avère qu'en Autriche un *böhmischer Hofrat* n'a besoin d'être ni conseiller à la cour, ni de Bohême ! S'il est conseiller, ce sera vraiment par le plus grand des hasards, et de même s'il vient de Bohême. En Autriche, on appelle *böhmischer Hofrat* quelqu'un de sournois, qui a un certain talent pour écarter les gens qu'il veut dépasser dans l'ordre hiérarchique et trouve toutes sortes de combines pour parvenir à ses fins. Bref, cela n'a rien à voir ni avec un conseiller ni avec la Bohême.

Un fonctionnaire qui serait né en Styrie pourrait fort bien être qualifié de *böhmischer Hofrat*. Vous voyez quel est le lien entre la façon dont le mot s'est formé et la réalité ! Or tous les mots sont formés de cette façon. Si l'on cherche les réalités derrière les mots, on ne les trouve pas plus qu'on ne trouve la réalité derrière le *böhmische Hofrat* quand on se contente de chercher le sens du mot dans le contenu du mot lui-même.

Vous voyez, chers amis, dans quelle confusion notre époque est tombée, et quel degré de confusion et d'arrogance on a

atteint, au point de voir dans cet ouvrage un monument qui marque notre époque. Il importe de savoir que l'on publie dans des éditions populaires quantité d'œuvres comme ce *Fou en Christ* de Gerhart Hauptmann, qui empoisonnent l'imagination. Il n'est pas indifférent non plus que l'on plonge la pensée des hommes dans la confusion comme c'est le cas lorsqu'on écrit une *Critique du langage* ou d'autres choses de cet acabit.

Ce sont là des débordements d'arrogance de cet intellect qui s'oppose à une vraie compréhension du Mystère du Golgotha. Or on aurait tellement besoin de cette compréhension ! Je voudrais encore, pour terminer, vous dire ceci. De même qu'il a fallu que le Christ soit crucifié, il faut que le concept de Christ, tel qu'il pénètre actuellement dans l'humanité, soit, lui aussi, crucifié. Et il l'est par un livre comme *Emanuel Quint, le fou en Christ* de Gerhart Hauptmann. Certes, Gerhart Hauptmann se trouve lui-même très intelligent parce qu'il a montré comment des évêques, des pasteurs, des juges, etc., ont rejeté le pauvre Quint qui prétendait être le Christ.

Il ajoute même, comme une sorte de plainte douloureuse, qu'à la rigueur le Christ aurait bien pu être dans ce fou, qu'alors ils l'auraient tous rejeté, et que lui voulait peut-être seulement s'en assurer... Mais moi, chers amis, j'ai encore une autre idée. Si le véritable Christ s'était, d'une façon ou d'une autre, transporté dans cet homme, et s'il avait frappé chez Gerhart Hauptmann pendant qu'il écrivait son *Emanuel Quint*, la porte aurait claqué devant son nez, et il aurait été proprement éjecté pendant que Gerhart Hauptmann consignait sa sagesse dans le *Fou en Christ* !

Il y a aujourd'hui beaucoup de choses qui empêchent les hommes de pénétrer jusqu'à la triple compréhension du

Christ : celle du Christ « historique » qui est entré dans la nature christique par l'âme de Zarathoustra ; celle du Christ « terrestre » qui n'a cependant rien pris en lui de la vie de la Terre, le Jésus qui est venu vivre dans l'enfant de la lignée de Nathan ; et celle du Christ lui-même, la puissance qui est descendue des hauteurs spirituelles et a fécondé toute vie terrestre. Cette triple compréhension doit être acquise, chers amis !

Elle le sera si la science de l'esprit réussit à passer à travers l'égoïsme et la suffisance de ceux pour lesquels le « but sublime de la connaissance » est le silence et qui, pour atteindre ce but, nous expliquent gravement que la droite peut être aussi la gauche, elle le sera en dépit de tous ces homoncules qui veulent fonder un nouvel ordre social, et aussi de ceux qui blasphèment en écrivant de prétendus romans comme ce médiocre *Fou en Christ*. Malgré tout cela, il se trouvera des cœurs humains pour s'approcher de la compréhension du triple Christ.

Et si nous pouvons nous réunir de nouveau, je vous apporterai encore quelques éléments qui pourront compléter tout ceci.

À PROPOS DES STÉNOGRAMMES

*Extrait de : Rudolf Steiner,
Autobiographie (1925, chapitre XXXV),*

Mon activité anthroposophique eut deux résultats : d'abord mes livres destinés au public, ensuite un grand nombre de cours réservés aux seuls membres de la Société théosophique (par la suite : anthroposophique). Il s'agissait de conférences plus ou moins bien sténographiées et que je n'avais pas eu le temps de revoir. J'aurais préféré que la parole demeurât ce qu'elle était ; mais les membres voulaient avoir les textes de ces cycles de conférences non publiques. Ils furent donc imprimés. Si j'avais eu le temps de les corriger, on aurait pu dès le départ se dispenser de la mention restrictive « réservé aux membres ». Depuis plus d'un an d'ailleurs elle est supprimée.

Il était indispensable d'expliquer dans la présente autobiographie le rôle réservé, dans le cadre de l'anthroposophie, à mes livres publics et aux cours privés.

Pour se rendre compte de ma propre lutte intérieure et des efforts que j'ai dû faire pour élaborer l'anthroposophie et la proposer à la conscience moderne, on aura intérêt à consulter mes ouvrages publics. J'y ai consigné mes réflexions relatives aux doctrines philosophiques de l'époque, mais aussi les révélations progressives dues à ma contemplation spirituelle ; cela est devenu l'édifice même de l'anthroposophie, quoique sous une forme, à bien des égards, imparfaite.

La première exigence était celle-ci : édifier l'anthroposophie et veiller à la transmission fidèle des résultats de mon investigation spirituelle, destinée à être publiquement connue. À cela s'ajoutait cette autre tâche : apporter aux

membres une réponse aux aspirations profondes de leur âme et à leur nostalgie de l'expérience spirituelle.

La préférence portait sur les Evangiles et la Bible ; on souhaitait les voir expliquer à la lumière de l'enseignement anthroposophique. On me demandait de donner des conférences sur ces révélations confiées à l'humanité.

En réponse aux besoins exprimés, je fis alors plusieurs séries d'exposés réservés aux membres. Les auditeurs étaient familiarisés avec les fondements de l'anthroposophie. On pouvait donc leur parler comme à des personnes ayant des connaissances anthroposophiques déjà très élaborées. L'enseignement donné là aurait été impossible sous cette forme dans les ouvrages destinés au public.

Dans ces cercles intimes j'aurais dû modifier la forme de mes exposés s'ils avaient dès le départ été destinés à être publiés.

Ces deux types de textes, ceux destinés au public et ceux réservés aux membres, ont une origine différente. Les livres entièrement publics sont le résultat de mes propres luttes et recherches ; les textes privés, par contre, reflètent la collaboration de la Société. J'étais à l'écoute de ce que les membres désiraient en profondeur ; de cette communion active résultent la ligne de conduite et le ton de ces conférences.

Rien ne fut jamais dit qui ne soit la pure conséquence de l'élaboration progressive de l'anthroposophie. Il ne saurait être question de la moindre concession faite à des préjugés de la pensée ou du sentiment des membres. Ces publications privées restituèrent pleinement ce que l'anthroposophie se proposait d'exposer. Sous l'insistance devenue trop forte, il fallut renoncer au principe de textes exclusivement réservés aux membres ; on le fit sans la moindre inquiétude. Le lecteur

devra seulement passer sur certaines imperfections contenues dans ces publications non revues par moi avant leur parution.

Pour être en mesure d'émettre un jugement valable sur le contenu de ces manuscrits privés, il est nécessaire d'avoir acquis préalablement les notions de base indispensables. Pour la plupart de ces publications, cela concerne *au minimum* : la connaissance anthroposophique de l'être humain et du cosmos, dans la mesure où sa nature est décrite par l'anthroposophie, ainsi que les enseignements concernant « l'histoire vue par l'anthroposophie », puisés dans le monde de l'esprit.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre écrite de Rudolf Steiner en langue française (1999)

Ouvrages parus aux Éditions Anthroposophiques Romandes (E. A. R.), aux éditions Novalis (N), aux éditions Triades (T), et aux éditions Les Trois Arches (T. A.).

La numérotation est celle de l'édition intégrale en allemand (GA).

In GA 1 – *Introduction et notes à la « Métamorphose des plantes » et au « Traité des couleurs »* de Goethe, 1883, 1891, 1895 (T).

GA 2 – *Une théorie de la connaissance chez Goethe*, 1886 (É. A. R.).

GA 3 – *Vérité et science*, 1892 (É. A. R.).

GA 4 – *La philosophie de la liberté*, 1894 (É. A. R.), (N).

GA 5 – *Nietzsche, un homme en lutte contre son temps*, 1895 (É. A. R.).

GA 6 – *Goethe et sa conception du monde*, 1897 (E. A. R.).

GA 7 – *Mystique et anthroposophie*, 1901 (É. A. R.).

GA 8 – *Le christianisme et les mystères antiques*, 1902 (É. A. R.).

GA 9 – *Théosophie*, 1904 (É. A. R.), (N), (T).

GA 10 – *Comment acquiert-on des connaissances sur les mondes supérieurs, ou l'initiation*, 1904-1908 (É. A. R.), (N), (T).

GA 11 – *Chronique de l'Akasha*, 1904-1908 (É. A. R.).

GA 12 – *Les degrés de la connaissance supérieure*, 1905-1908 (É. A. R.).

GA 13 – *La science de l'occulte*, 1910 (É. A. R.), (T).

GA 14 – *Quatre Drames-Mystères*, 1910-1913. (T). *L'épreuve de l'âme*, 1911 (T. A.).

GA 15 – *Les guides spirituels de l'homme et de l'humanité*, 1911 (É. A. R.).

GA 16 – *Un chemin vers la connaissance de soi*, 1912 (É. A. R.).

GA 17 – *Le seuil du monde spirituel*, 1913 (É. A. R.).

GA 18 – *Les énigmes de la philosophie*, 1914 (É. A. R.).

GA 21 – *Des énigmes de l'âme*, 1917 (É. A. R.).

GA 22 – *L'esprit de Goethe*, 1918 (É. A. R.).

GA 23 – *Éléments fondamentaux pour la solution du problème social*, 1919 (É. A. R.).

In GA 24 – *Treize articles commentaires*, 1919-1921 (É. A. R.).

GA 26 – *Les lignes directrices de l'anthroposophie. Le Mystère de Michaël*, 1924-1925 (N).

GA 27 – *Données de base pour un élargissement de l'art de guérir*, 1925, en collaboration avec la doctoresse Ita Wegman (T).

GA 28 – *Autobiographie*, 1923-1925 (É. A. R.).

In GA 40 – *Le calendrier de l'âme*, 1912 (É. A. R.), (T. A.).

Achevé d'imprimer en juin 2000
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : juin 2000
Numéro d'impression : 005132
Imprimé en France

[\[1\]](#) Friedrich Lienhard (1865-1929).

[\[2\]](#) Wilhelm Jordan (1819-1904). Voir Rudolf Steiner, *Gesammelte Aufsätze zur Literatur 1886-1902* (Recueil d'articles portant sur la littérature), GA 32. L'épopée *Demiurgos* parut en 1854 à Leipzig (en 3 volumes).

[\[3\]](#) Europe médiane : Mitteleuropa = l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse.

[\[4\]](#) Jean Frédéric Oberlin (1740-1826), pasteur à Waldersbach dans la vallée du Ban de la Roche (Vosges), « dont l'activité efficace dans le but de la construction

extérieure et intérieure d'une communauté qui avait besoin d'être aidée a suscité une admiration générale dans plusieurs pays européens » (G.H. von Schubert), fut connu au XIX^e siècle par l'ouvrage de G.H. von Schubert *Züge aus Johami Friedrich Oberlins Leben* (Traits caractéristiques de la vie de Jean Frédéric Oberlin). Un autre ouvrage de Schubert, *Die Symbolik des Traumes* (La symbolique du rêve), Leipzig, 1840, comporte une annexe : « *Berichte eines Geistersehers über den Zustand der Seelen nach dem Tode* » (Récits d'un voyant concernant l'état des âmes après la mort), où les expériences d'Oberlin sont restituées grâce à son journal.

[\[5\]](#) « Foi », « Brise matinale », « Salutation de la forêt », « La lumière créatrice », « Roc solitaire », « L'avez-vous su aussi ? », « Toutes ces clochettes si délicates ». « Migration des âmes ». « Danse des elfes ». « Nuit d'été ». « Automne au Mont Sainte-Odile ». « Sainte Odile ». La plupart des poèmes de Friedrich Lienhard récités par Marie Steiner se trouvent dans le recueil *Gedichte* (Poésies), Stuttgart, 1906.

[\[6\]](#) Conférence du 8 février 1916 dans *Geschichtliche Notwendigkeit und Freiheit* (Nécessité historique et liberté), GA 179.

[\[7\]](#) Max Reinhardt (1873-1943), alors directeur du Théâtre allemand à Berlin.

[\[8\]](#) Steiner nomme « l'éthérique » les forces de vie, et « l'astral » les forces du psychisme. (Voir à ce propos la Théosophie ou la Science de l'occulte).

[\[9\]](#) Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevski (1821-1881), *Les Frères Karamazov* (1879-1880), tomes 1 et 2, Cora, Collection « Classique », Édition Service S.A., 1995.

[\[10\]](#) Emil Rasmussen, *Jesus, eine vergleichende psychopathologische Studie* (Jésus, une étude de psychopathologie comparée), Leipzig, 1905 ; De Loosten (Dr. G. Lomer), *Jesus Christus vom Standpunkte des Psychiaters* (Jésus-Christ du point de vue du psychiatre), Bamberg, 1905. Cf. Albert Schweitzer, *Die psychiatrische Beurteilung Jesu* (L'appréciation psychiatrique de Jésus), Tübingen, 2e éd. 1933.

[\[11\]](#) Léon Nikolaïcvitch Tolstoï (1828-1910). Voir la note 2 : Rudolf Steiner.

[\[12\]](#) Raphael Löwenfeld (1854-1910) écrivit une biographie de Tolstoï et édita ses œuvres en allemand (8 volumes de 1891 à 1893, nouvelle édition en 33 volumes de 1910 à 1911).

[\[13\]](#) Dans le dernier ouvrage publié par Darwin (en 1881), *Rôle des vers de terre dans la formation de la terre végétale*, C. Reinwald, Paris, 1882, il démontra l'influence des vers de terre sur la fertilité du sol. Cf. W. von Wyss, Charles Darwin, Zurich, 1958, pp. 263 sq.

[\[14\]](#) *Faust I*, Nuit, v. 602-605. GF 630, Flammarion, 1998, p. 43.

[\[15\]](#) Il se peut que Rudolf Steiner pense à Joseph Austen Chamberlain (1883-1937), de 1915 à 1917 secrétaire d'État pour les Indes, fils de l'homme d'Etat Joseph Chamberlain (1836-1914).

[\[16\]](#) *Quatre Drames-Mystères*, T., t. 2 : « L'éveil des âmes », 6^e tableau.

[\[17\]](#) *Ibid.*, t. 1 : « L'épreuve de l'âme », 1^{er} tableau. *L'épreuve de l'âme*, *Les Trois Arches*.

[\[18\]](#) Maître Bertram (env. 1345-1415). Tableau du retable de Grabow, 1379, Hambourg, Kunsthalle.

[\[19\]](#) Moriz Benedikt (1835-1920) fonda, avec Lombroso, l'anthropologie criminelle. *Anatomische Studien an Verbrechergehirnen* (Etudes anatomiques sur des cerveaux de criminels) (1878).

[\[20\]](#) Svante Arrhenius, scientifique suédois, conclut ainsi la préface de son ouvrage *Die Vorstellung vom Weltgebäude im Wandel der Zeiten* (La conception de la voûte céleste au cours des âges), Leipzig, 1908, en omettant de signaler que Goethe met les derniers mots dans la bouche de Méphistophélès : « Ayant le ferme espoir que l'avenir ne cessera d'être meilleur, nous pouvons dire, avec Goethe, grand connaisseur de la nature et des hommes : "C'est grand délice de se replacer dans l'esprit des époques, de voir ce qu'avant nous un sage a pensé et comment pour finir nous sommes arrivés si glorieusement loin. " » Goethe, *Faust*, traduction de Jean Amsler, folio théâtre, Gallimard, 1995, p. 47 (La nuit).

[\[21\]](#) 25 février 1916 : « Une aspiration oubliée à la science de l'esprit dans le cadre de l'évolution de la pensée allemande », dans *Aus dem mitteleuropäischen Geistesleben* (Traits de la vie de l'esprit d'Europe médiane), GA 65.

[\[22\]](#) Carl Christian Plack (1819-1880), *Testament eines Deutschen. Philosophie der Natur und der Menschheit* (Testament d'un Allemand. Philosophie de la nature et de l'humanité), édition posthume par K. Köstlin, Tübingen, 1881, nouv. éd. Léna, 1915, p. XIV.

[\[23\]](#) Leipzig, 21 février 1916.

[\[24\]](#) 12 octobre 1905 « Notre situation mondiale. La guerre, la paix et la science de l'esprit », dans *Die Weltrdtel und die Anthroposophie*, GA 54.

[\[25\]](#) Hélène Petrovna Blavatsky (1831-1891) fonda, en 1875, avec Henry Steel Olcott, la Société théosophique à New York.

[\[26\]](#) D'après la légende en ancien anglais, Hengest et Horsa vinrent au secours du roi Vortigern contre les Pictes et les Scots. Après la victoire, ils s'installèrent avec leurs congénères dans le Kent, l'Essex et le Sussex.

[\[27\]](#) Ici, Rudolf Steiner suit les explications de C.G. Harrison dans l'ouvrage de celui-ci, *The Transcendental Universe* (1893), Londres, 1993.

[\[28\]](#) Son roman *le Compagnon du tour de France* parut en 1840 en 2 volumes.

[\[29\]](#) 24 mars 1916, « La question de l'immortalité et la recherche en matière d'esprit », in GA 65 (voir la note 22).

[\[30\]](#) Annie Besant (1847-1933). Les remarques auxquelles il est fait allusion parurent dans *The Theosophist*, Londres, 1914, vol. XXXVI, n°3, p. 196.

[\[31\]](#) La construction, entreprise en 1899 avec la participation des Allemands, d'un chemin de fer menant d'Asie Mineure vers le golfe Persique, en passant par Bagdad, aboutit à des tensions politiques, parce qu'on appréhendait l'influence de l'Allemagne au Proche Orient.

[\[32\]](#) Après que le mouvement de l'Allemagne médiane se fut séparé de la Theosophical Society, Annie Besant lança l'affirmation, ne reposant sur aucun fait, que Rudolf Steiner avait été élevé par les jésuites.

[\[33\]](#) Après que le mouvement de l'Allemagne médiane se fut séparé de la

Theosophical Society, Annie Besant lança l'affirmation, ne reposant sur aucun fait, que Rudolf Steiner avait été élevé par les jésuites.

[\[34\]](#) À l'aide de l'ordre de l'« Etoile d'Orient », fondé dans ce but, Annie Besant et ses tenants prônèrent que J. Krishnamurti, sous le nom d'Alcyone, était le Christ incarné.

[\[35\]](#) Pseudonyme de l'abbé Alphonse Louis Constant (1810-1875), auteur de *Dogme et rituel de la haute magie* (1854-56), Editions Niclaus Bussière, Paris, 1967 ; la *Clef des grands mystères* (1861), G. Trédaniel, Paris, 1991.

[\[36\]](#) Écrivit, sous le pseudonyme de Papus, entre autres, *Traité méthodique de Science occulte*, Paris, 1891 ; *Traité élémentaire de magie pratique*, Paris, 1893, Dangles, Saint-Jean-de-Braye, 1982.

[\[37\]](#) Jakob Böhme (1575-1624) : voir Rudolf Steiner, *Mystique et anthroposophie. La mystique à l'aube de la vie spirituelle moderne et les conceptions de notre temps*, É.A.R. ; « Qu'est-ce que la mystique ? » (10 février 1910), dans *Expériences de la vie de l'âme*, in GA 59, É.A.R.

[\[38\]](#) Des erreurs et de la vérité ou les hommes rappelés au principe universel de la science par un Philosophe inconnu (1775), Éditions Le Lis, s.l., 1979.

[\[39\]](#) Rudolf Steiner, « La tâche de la science de l'esprit et son édifice à Dornach », 1916, dans la *Démarche de l'investigation spirituelle*, in GA 35, É.A.R.

[\[40\]](#) E. von Gumpenberg, *Was ist und was bewirkt geisteswissenschaftliche Schulung ?* (Qu'est-ce que la formation en science de l'esprit et que produit-elle ?), Leipzig, 1916.

[\[41\]](#) Ailleurs, Rudolf Steiner indiqua Scot l'Erigène sous ce rapport.

[\[42\]](#) Oncle : terme employé par un louveteau (fils de Franc-Maçon) ou un fils de Frère pour désigner un autre Maçon. La réciproque est neveu ou nièce s'il s'agit d'une fille. (Daniel Ligou, *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie*, 1991, p.871).

[\[43\]](#) Marcus Vitruvius Pollio, architecte, ingénieur militaire sous César et Auguste. Il écrivit dix livres *De architectura* entre 16 et 13 av. J.-C. Vitruve, *De l'architecture I*, traduit par Philippe Fleury, Les Belles Lettres, Paris, 1990, I, 3, p. 5.

[\[44\]](#) Jérôme Savonarole (Girolamo Savonarola, 1452-1498).

[\[45\]](#) Cité d'après : Giovanni Pico della Mirandola, *Ausgewählte Schriften* (Recueil), traduction allemande par Arthur Liebert, Leipzig, 1905, pp. 54 sqq.

[\[46\]](#) Friedrich Eckstein (1861-1939), Comenius und die Böhmisches Brüder (Comenius et les Frères moraves), Österreichische Bücherei, n° 13, Insel-Verlag, Leipzig, s.a. Les citations de Comenius s'y trouvent aux pages 14 sqq. et 42 sqq. A propos d'Eckstein, cf. Rudolf Steiner, *Autobiographie*, GA 28, É.A.R., chap. XXIX, ainsi que *Briefe I* (Correspondance I), GA 38.

[\[47\]](#) Goethe, *Poésie et vérité. Souvenirs de ma vie*, autre traduction par Pierre du Colombier, Aubier, Paris, 1999, p. 29.

[\[48\]](#) Carl Ludwig Schleich (1859-1922), *Vom Schaltwerk der Gedanken* (À propos des connexions de la pensée), Berlin, 5^e éd. 1917, pp. 256 sq., 261 sq.

[\[49\]](#) Thassilo von Scheffer (1873-1951). On n'a pas pu trouver à quoi se réfère cette remarque.

[\[50\]](#) Gustav Meyrink (1868-1932), *Le Golem*, Stock, Paris, 1992 ; *Le Cardinal Napellus*, F.M. Ricci, Paris, 1977.

[\[51\]](#) Conférences des jeudi 13 et samedi 15 février 1916, in GA 65 (voir la note 22).

[\[52\]](#) Eduard von Hartmann (1842-1906), « *Englands politisches Interesse* ». (Les intérêts politiques de l'Angleterre), dans *Zwei Jahrzehnte deutscher Politik und die gegenwärtige Weltlage* (Deux décennies de politique allemande et la situation actuelle dans le monde), Berlin, 1889, p. 351.

[\[53\]](#) Hermann Lotze (1817-1881) était d'abord médecin. Il enseignait à la faculté de médecine jusqu'à son agrégation à la faculté des lettres de Leipzig.

[\[54\]](#) Gustav Theodor Fechner (1801-1887) écrivit, sous le pseudonyme de Dr. Mise, le traité *Beweis, dass der Mond aus Jodin bestehe* (La preuve que la Lune est constituée d'iode), Leipzig, 2^e éd. 1832.

[\[55\]](#) Voir la note 51.

[\[56\]](#) Rudolf Kjellén (1864-1922), historien et homme d'État suédois, souvent cité par Rudolf Steiner. Celui-ci était en possession, entre autres, des ouvrages suivants : *Die Ideen von 1914* (Les idées de 1914), Leipzig, 1915 ; *Die politischen Probleme des Weltkrieges* (Les problèmes politiques de la Guerre mondiale), Leipzig, 1916 ; *Studien zur Weltkrise* (Études à propos de la crise mondiale), Munich, 1917. Il se peut que la transcription de la conférence ait des lacunes dans ce passage.

[\[57\]](#) August Weismann (1834-1914), biologiste allemand. Il travailla surtout sur les problèmes de l'hérédité et de l'évolution. *Studien zur Deszendenztheorie — Études à propos de la théorie de la descendance* (2 tomes, 1875-76), *Vorträge zur Deszendenztheorie — Conférences à propos de la théorie de la descendance* (2 tomes, 1903).

[\[58\]](#) Jusqu'à fin 1923, les cycles de conférences étaient réservés aux membres de la Société anthroposophique. Lors du congrès de fondation de la nouvelle Société universelle, le 24 décembre 1923, Rudolf Steiner s'exprime ainsi :

« L'histoire de ces cycles est en fait un chapitre tragique dans l'évolution de notre Société anthroposophique. Au début de leur parution on a d'abord cru que ces cycles pouvaient être réservés à un cercle restreint ; ils sont parus pour les membres de la Société anthroposophique. Aujourd'hui la situation est depuis longtemps telle qu'en ce qui concerne la divulgation de ces choses les adversaires s'intéressent extérieurement beaucoup plus à nos livres que les membres de la Société eux-mêmes. Pas intérieurement, comprenez-moi bien, je n'ai pas dit intérieurement. Intérieurement, certes, les membres de notre Société se préoccupent de ces cycles, Mais en fait cela reste seulement intérieur, cela reste de l'égoïsme, même s'il s'agit d'un bel égoïsme de société. Cet intérêt dont les vagues se déversent dans le monde, cet intérêt qui donne son empreinte à la société face au monde, cet intérêt, ce sont aujourd'hui les adversaires qui le manifestent pour les cycles. Et nous faisons l'expérience qu'un cycle qui paraît est cité trois semaines plus tard dans les pires écrits de nos adversaires. Continuer avec les cycles nos anciennes habitudes de faire, c'est se mettre la

tête dans le sable et penser : puisque pour nous tout est noir, alors dans le monde extérieur aussi tout doit être noir. C'est pourquoi s'est posée à moi, je dirais depuis des années déjà, la question : quelle est la manière de procéder avec les cycles ? Et aujourd'hui il n'y a pas d'autre possibilité que de tracer moralement une frontière que l'on voulait jusqu'à présent dresser physiquement et qui n'a été respectée nulle part.

J'ai essayé de faire cela dans le projet des statuts. Dorénavant les cycles doivent être tous sans exception mis en vente publique, au même titre que d'autres livres. » Dans La fondation de la Société anthroposophique universelle, GA 260, E.A.R., p. 44 sq.

[\[59\]](#) 25 février 1916 (voir la note 22).

[\[60\]](#) Lorenz Oken (1779-1851), naturaliste allemand, fondateur de l'école des philosophes de la nature, il est l'auteur d'une Esquisse d'un système d'anatomie et de physiologie (1821) et d'une Histoire naturelle générale (1833-1841).

[\[61\]](#) Conférence du 27 novembre 1914 « Les âmes des peuples considérées selon le point de vue de la science de l'esprit », in GA 64, dans Esprits des peuples et âmes des peuples, N.

[\[62\]](#) Voir l'Edda, Gallimard, Paris, 1991.

[\[63\]](#) De Jésus au Christ, GA 131, T., 10^e conférence.

[\[64\]](#) Christian Morgenstern, Quarante poèmes mystiques, traduits par Charles Astruc, T., p. 91.

[\[65\]](#) Robert Hamerling (1830-1889). Poète autrichien. Ses oeuvres les plus connues sont le drame Danton et Robespierre (1871) et le roman Aspasia (1876). Voir Rudolf Steiner, « Robert Hamerling, un poète et un penseur et un homme », dans Wie erwirbt man sich Verständnis für die geistige Welt ? (Comment parvient-on à une compréhension du monde spirituel ?), GA 154.

[\[66\]](#) Maximilian Harden (1861-1927), éditeur de l'hebdomadaire Die Zukunft (L'Avenir).

[\[67\]](#) Le Berliner Tageblatt (Quotidien berlinois) n° 72 du 9 février 1916 publia un article de Max Hochdorf, daté de Zurich, « Dreyfus, der Prophet Steiner und die Flüchtlinge » (Dreyfus, le prophète Steiner et les réfugiés).

[\[68\]](#) Thomas Mann (1875-1955), Friedrich und die grosse Koalition (Frédéric et la grande coalition), Berlin, 1916, p. 122.

[\[69\]](#) Steiner évoque ici un certain professeur Josef Kohler (1849-1919), — néohégélien qui enseignait le droit à l'université de Berlin — en jouant sur le rapprochement de Kohler et du verbe allemand kohlen qui signifie radoter, bafouiller, mentir.

[\[70\]](#) Thomas Morus (Sir Thomas More, 1480-1 535), De optimo rei publicae statu deque nova insula Utopia, 1516. Thomas More, L'Utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement, traduction de Marie Delcourt, Flammarion, Paris, 1987.

[\[71\]](#) Edward Bellamy (1850-1898), écrivain américain, auteur d'un roman d'anticipation, Looking Backward, 2000-1887. Maurice Werther, Les Etats-Unis, Edouard Bellamy, Cent ans après, Ed. du Burin, 1973.

[\[72\]](#) Leopold Von Ranke, historien allemand (1795-1886) qui fut professeur à l'université de Berlin et laissa une œuvre abondante sur l'histoire de l'Europe ainsi qu'une histoire du monde inachevée.

[\[73\]](#) Albert le Grand, comte de Bollstädt (1193-1280), *Doctor universalis*, maître de Thomas d'Aquin.

[\[74\]](#) Voir la note 63.

[\[75\]](#) Tommaso Campanella (1568-1639). Il fut emprisonné pendant 27 ans. Il écrivit la *Cité du Soleil* en prison. Texte latin et traduction, Académie royale de Belgique, 1993.

[\[76\]](#) Eduard von Hartmann, *Die moderne Psychologie* (La psychologie moderne), Leipzig, 1901, p. 6.

[\[77\]](#) Theodor Birt, « Die Laus im Altertum » (Le pou dans l'Antiquité), *Preussische Jahrbücher*, t. 164, p. 271, Berlin, 1916.

[\[78\]](#) Woodrow Wilson (1856-1924) entraîna, en 1917, les États-Unis dans la guerre contre l'Allemagne, ayant juste été réélu « président de la paix ». *Die neue Freiheit* (La nouvelle liberté), Munich, 1914.

[\[79\]](#) 13 avril 1916 « L'âme allemande dans son évolution », in GA 65 (voir la note 22).

[\[80\]](#) Voir la note 69.

[\[81\]](#) Rudolf Eucken (1846-1926). Voir les *Énigmes de la philosophie II* : « L'homme moderne et sa vision du monde », GA 18, É.A.R.

[\[82\]](#) Wilhelm Bölsche, né en 1861, écrivain. Il écrivit beaucoup d'ouvrages de vulgarisation scientifique et édita les écrits scientifiques de Goethe dans la collection « Meyers Klassiker »

[\[83\]](#) Rudolf Steiner, *Vom Menschenrätsel. Ausgesprochenes und Unausgesprochenes im Denken, Schauen, Sinnen einer Reihe deutscher und österreichischer Persönlichkeiten* (A propos de l'énigme de l'homme. Aspects exprimés ou inexprimés de ce que pensent, contemplent et méditent une série de personnalités allemandes et autrichiennes), GA 20.

[\[84\]](#) August von Kotzebue (1761-1819), *Der hyperboräische Esel oder die heutige Bildung. Ein klassisches Drama oder philosophisches Lustspiel - L'âne hyperboréen, ou la culture générale actuelle, un drame classique ou une comédie philosophique* (1799).

[\[85\]](#) Au sujet de cette triple approche du Christ et notamment les deux Jésus, on pourra consulter entre autres les conférences suivantes de Rudolf Steiner : *L'Evangile selon Matthieu* GA 123, T., *Le Christ et le monde spirituel* GA 149, T., *L'Evangile selon Luc* GA 114, T.

[\[86\]](#) Adolf von Harnack (1851-1930), *L'Essence du christianisme*, Fischbacher, Paris, 1902, p. 172 : « Quelque chose qui se soit passée à la tombe et aux apparitions du Christ, ce qu'il y a de certain, c'est que la foi en la victoire de la mort et en la vie éternelle a son origine dans ce tombeau. »

[\[87\]](#) Le Coran, traduit par Kazimirski, *Classiques Garnier*, Garnier Frères, 1981, Sourate XIX, 1 à 39, pp. 341 à 344.

[\[88\]](#) Cité d'après R. Faerber, *Entwicklung der Sage von Salomo und dem*

Todesengel, zugleich als Beitrag zur Charakteristik der palästinensischen und babylonischen Elaggada (L'évolution de la légende de Salomon et de l'ange de la mort, à la fois une contribution à la caractéristique de l'Haggada palestinienne et babylonienne), Vienne, 1 904.

[\[89\]](#) A propos de Lucifer et Ahriman, les deux aspects du mal, voir notamment les conférences : Lucifer et Ahriman, E.A.R.

[\[90\]](#) Il s'agit de Raymond Poincaré (1860-1934); de 1913 à 1920, président de la République, et du poète Maurice Maeterlinck (1862-1949). Voir la conférence du 5 novembre 1914, « Le peuple de Schiller et de Fichte », et la conférence du 25 février 1915, « La force porteuse de l'esprit allemand », dans *Aus schicksaltragender Zeit* (Une époque porteuse de destin), GA 64.

[\[91\]](#) Die okkulten Grundlagen der Bhagavad Gita, GA 146.

[\[92\]](#) Helene Böhlau (1859-1940) épousa en 1886, à Constantinople, l'écrivain Friedrich Arndt (Omar al Raschid Bey), converti à l'islam.

[\[93\]](#) Voir la note 83.

[\[94\]](#) Shankarâchârya, appelé aussi Shankara (788-820), réformateur des Vêda, est considéré comme représentant le plus important de la philosophie védânta.

[\[95\]](#) Omar al Raschid Bey, *Das hohe Ziel der Erkenntnis. Aranada Upanishad* (Le but élevé de la connaissance. Aranada Upanishad), Munich, 1912.

[\[96\]](#) Robert Hamerling, *Homunkulus. Modernes Epos in 10 Gesängen - L'Homuncule, épopée moderne en 10 chants* (1888). Voir Rudolf Steiner, *Autobiographie*, GA 28, E.A.R., chap. VIII, XIII; conférence du 26 mars 1914, « Homunkulus », dans *Geisteswissenschaft als Lebensgut*, GA 63.

[\[97\]](#) Engelbert Pernerstorfer (1850-1918), guide des sociaux-démocrates autrichiens à côté de Viktor Adler, son ami de jeunesse. Cf. Rudolf Steiner, *Autobiographie*, GA 28, E.A.R., chap. VIII.

[\[98\]](#) Karl Renner (1870-1950), homme politique social-démocrate, chancelier d'État en 1918, président fédéral en 1945. *Österreichs Erneuerung* (Le renouveau de l'Autriche), Vienne, 2^e éd. 1916. Les citations se trouvent entre les pages 16 et 30.

[\[99\]](#) Gerhart Hauptmann (1862-1946), *Der Narr in Christo. Emanuel Quint* (Emanuel Quint, le fou en Christ), première publication en 1910.

[\[100\]](#) Rudolf Eucken (1846-1926). Voir les *Énigmes de la philosophie II* : « L'homme moderne et sa vision du monde », GA 18, É.A.R.

[\[101\]](#) Fritz Mauthner (1849-1923) : *Beiträge zu einer Kritik der Sprache* (Contributions à une critique du langage), 3 tomes, 1901-02 ; *Wörterbuch der Philosophie* (Dictionnaire de la philosophie), 2 tomes, 1910-11.